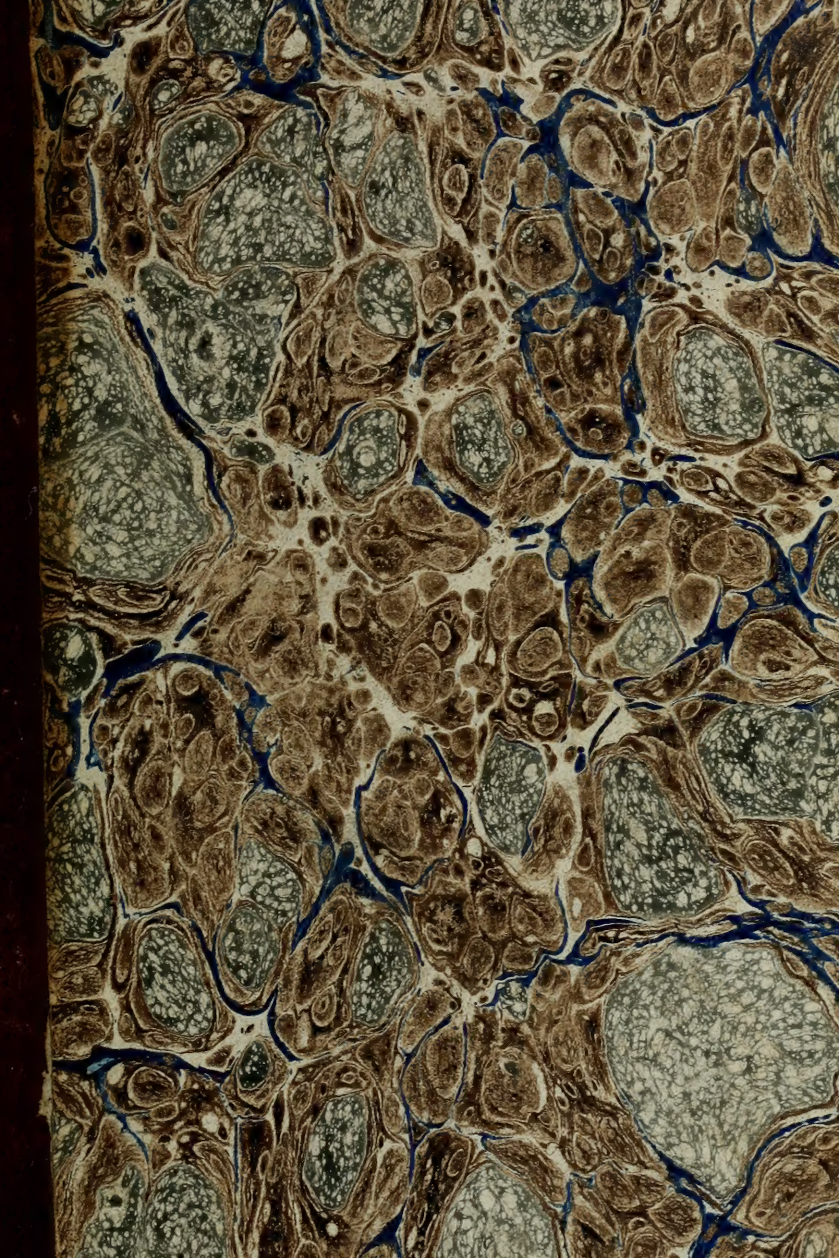
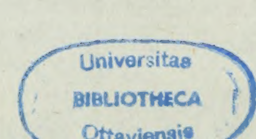




ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME TREIZIÈME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME TREIZIÈME.

Se Trouvent

CHEZ NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

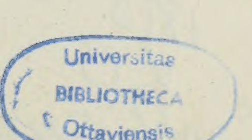
Avec Figures.

TOME TREIZIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.



THÉÂTRE DE LA FOIRE.

TOME PREMIER.

NOTICE
SUR LES SPECTACLES
DE LA FOIRE.

Il se tenoit à Paris deux Foires célèbres, la *Foire Saint-Laurent*, en été, et la *Foire Saint-Germain*, en hiver.

On ignore l'origine de la première. Elle existoit depuis trois ou quatre siècles et prenoit son nom de l'église Saint-Laurent, dans le voisinage de laquelle on la tenoit. L'ouverture s'en faisoit la veille ou le jour de Saint-Laurent (9 ou 10 août), la clôture le jour de la Saint-Michel (29 septembre). Sa durée étoit de cinquante jours; cependant quelquefois elle se continuoit deux et trois mois.

Dans son origine, vers le douzième siècle, la Foire St.-Germain ne se tenoit qu'une fois par année; elle ne commença à s'ouvrir deux fois qu'en 1482, sous le règne de Louis XI. On l'ouvrit d'abord le 1.er octobre, puis le 3 février, puis le 12 novembre, puis au mois de mai; enfin l'époque de son ouverture fut définitivement fixée au

3 février. Le Procureur du roi et le Lieutenant de police s'y rendoient en cérémonie, et tout se passoit avec assez de gaieté. Le poëte Le Mierre n'a pas dédaigné de faire des vers sur ce sujet; on peut les lire dans le troisième chant du poëme des *Fastes*.

La durée de la foire Saint-Germain varioit très-souvent. Elle duroit quelquefois quinze jours, trois semaines, un mois. Au commencement du dix-huitième siècle, on la fit durer deux mois. Enfin la clôture ne s'en fit que la veille des *Rameaux*. Cependant les grands spectacles étoient fermés dès le dimanche de la *Passion*. Mais les Lazaristes, propriétaires du terrein appelé encore aujourd'hui *Foire Saint-Laurent;* et les Bénédictins, propriétaires du terrein de la foire Saint-Germain, appelé aujourd'hui le *Préau Saint-Germain*, avoient leur intérêt à prolonger la tenue des Foires.

Pendant deux ou trois cents ans, ces Foires ne semblèrent consacrées qu'au commerce. Ce ne fut qu'en 1650 environ, qu'on commença à y dresser des théâtres. Un certain Brioché y transporta d'abord ses marionnettes, et fut suivi de beaucoup d'autres entrepreneurs de spectacles populaires. On y vit paroître successivement des animaux sauvages, des géants, des nains, et même des animaux familiers faisant

toutes sortes de tours. On y vit ensuite des joueurs de gobelets, des sauteurs et des danseurs de corde qui, par les farces qu'ils mêloient à leurs exercices, attiroient beaucoup de monde. Ce ne fut qu'en 1678 qu'on y représenta pour la première fois des pièces de théâtre. La plus ancienne que l'on connoisse est intitulée: *Les Farces de l'Amour et de la Magie* *. C'est un divertissement comique en trois intermèdes, ou plutôt un mélange assez bizarre de sauts, de récits, de machines et de danses.

Ces sortes de pièces étoient représentées par des sauteurs qui formoient differentes troupes; on en comptoit trois principales en 1697. La première se nommoit la troupe des *Frères Alard*; la seconde portoit le nom de *Maurice;* la troisième étoit connue sous le nom d'*Alexandre Bertrand.*

Ce dernier, en 1690, avoit augmenté son jeu de marionnettes, d'une troupe de jeunes gens de l'un et de l'autre sexes, qui représentèrent une petite comédie. Mais les comédiens françois obtinrent bientôt la démolition de la loge que Bertrand avoit fait construire dans le Préau Saint-Germain.

---

* Cette pièce imprimée étoit devenue très-rare. Elle a été réimprimée dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des Spectacles de la Foire*, tome I.er, page 56 et suivantes.

Au mois de mai 1697, la troupe des comédiens Italiens fut congédiée. On a attribué leur suppression à l'annonce de la *Fausse Prude*, comédie, dans laquelle on crut reconnoître madame de Maintenon ; ce ne fut qu'après la mort de Louis XIV, et en 1716, qu'il y eut à Paris une nouvelle troupe de comédiens italiens.

Leur suppression offrit un champ très-vaste aux entrepreneurs des jeux de la Foire, qui, se regardant comme héritiers des farces italiennes, en donnèrent plusieurs fragments à la foire Saint-Laurent de 1697. Le public, qui regrettoit les Italiens, courut en foule voir leurs imitateurs, et s'y divertit beaucoup. Alors on construisit des salles de spectacle en forme. Les comédiens françois, à qui ces nouveautés faisoient beaucoup de tort, se plaignirent au lieutenant de police, et obtinrent des arrêts qui faisoient défense aux acteurs forains de donner aucune *comédie par dialogue*.

Les acteurs forains appelèrent de ces arrêts, et continuèrent leurs représentations*. Enfin, en 1703, ils n'eurent plus la liberté de jouer que des scènes détachées, qui, cependant, for-

* En 1701, l'acteur forain Tremblotin avoit vingt sols par jour, et la soupe toutes les fois qu'il jouoit. Redouter de pareils concurrents, annonçoit bien peu de vanité de la part des comédiens françois.

moient chacune un sujet particulier. On leur interdit encore ce genre de spectacle. Ils appelèrent de ces sentences, qui causoient, disoient-ils, un préjudice très-considérable au cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain-des-Prés, auquel appartenoit le terrein sur lequel les loges étoient construites. Le cardinal d'Estrées intervint au procès, pour soutenir les libertés et franchises de la Foire, et l'on attendit la décision du parlement.

Cette cour, en 1707, défendit aux acteurs forains les scènes en dialogues. Ils eurent alors recours aux scènes en monologues, c'est-à-dire qu'un seul acteur parloit, et que les autres faisoient des signes pour exprimer ce qu'ils vouloient dire. Bientôt ils imaginèrent de faire rentrer dans la coulisse l'acteur qui avoit parlé. L'acteur resté sur la scène parloit à son tour, et se retiroit pour faire place à celui qui étoit dans les coulisses. Quelquefois les mêmes acteurs se parloient et répondoient dans les coulisses. D'autres fois, l'acteur parlant répétoit tout haut ce que son camarade lui avoit dit tout bas.

De nouvelles plaintes des comédiens françois donnèrent lieu à de nouvelles sentences contre les forains, qui en appelèrent, protestant qu'ils n'avoient fait jouer que des monologues. Toutes

ces attaques se dirigeoient, au reste, contre les troupes de Bertrand, Dolet et Laplace, tandis que la veuve Maurice, Alard, et autres chefs de troupes, n'étoient point inquiétés.

En 1708, Alard et la veuve Maurice prirent des arrangements avec Guyenet, directeur-général de l'Académie royale de musique ou Opéra, qui leur permit de faire usage de changements de decorations, de chanteurs dans les divertissements, et de danseurs dans les ballets.

Dolet, Laplace et Bertrand, toujours poursuivis et forcés dans leurs derniers retranchements, firent une vente simulée à Holtz et Godard, suisses de la garde ordinaire du régent, qui, condamnés d'abord par le lieutenant de police, puis par la prévôté de l'hôtel du duc d'Orléans, en appelèrent au grand-conseil.

Cependant, pour faire exécuter ses arrêts, le parlement envoya, le 20 février 1709, le spectacle fini, plusieurs escouades du guet à pied et à cheval, quarante archers de la robe-courte, le menuisier de la Comédie-Françoise et plusieurs garçons, pour démolir les théâtres de Holtz et Godard. A l'instant survint un huissier du grand-conseil, porteur d'un arrêt de sa cour, en date du même jour, qui cassoit celui du parlement. Malgré cela, on fit abattre une partie

du théâtre et des loges, et rompre les décorations et les bancs du parquet.

Holtz, Dolet et Laplace firent rétablir sur-le-champ tout ce qui avoit été brisé; et le lendemain, à dix heures du matin, on placarda comme à l'ordinaire les affiches de leur spectacle. Le soir la recette fut complette.

Le théâtre fut de nouveau démoli, et l'on en brûla les débris. Sur les plaintes des propriétaires, le grand-conseil, le 14 mars, condamna les comédiens françois à six mille livres de dommages-intérêts, et le théâtre fut reconstruit en moins d'une semaine.

Tout cela se passa à la foire Saint-Germain. Pour éviter de pareils désagréments à la foire Saint-Laurent de la même année, les acteurs forains prirent le parti de jouer des pièces à la muette, et donnèrent *les Poussins de Léda*, par Lenoble, parodie des *Tyndarides*, tragédie de Danchet, et autres parodies qui eurent beaucoup de succès. Ce qui y contribua le plus, fut la façon comique dont les forains contrefaisoient les *Romains* (c'est ainsi qu'ils appeloient les acteurs de la Comédie-Françoise). Ils les faisoient reconnoître, non-seulement par les caractères qu'ils représentoient au théâtre, mais encore en imitant leurs gestes et le son de leurs voix. Pour cela faire, ils prononçoient d'un ton tra-

gique des mots sans aucun sens, mais qui se mesuroient comme des vers alexandrins; de sorte que ces représentations étoient plutôt la parodie des acteurs que la parodie des pièces.

Pendant que Holtz et Godard se tenoient dans des bornes si étroites, Alard et la veuve Maurice, soutenus par la permission de l'Opéra, représentoient librement leurs pièces.

La veuve Maurice céda, en 1710, son entreprise à une société qui prit des arrangements avec les acteurs de sa troupe, Dominique fils, sa femme, etc. On joua *Arlequin Atys,* parodie en trois actes de l'opéra d'*Atys*. Le nom de Dominique et ses talents firent tolérer les représentations de cette troupe, lors même que les autres troupes jouoient à la muette ou par écriteaux.

Cependant Alard, à qui Guyenet avoit retiré la permission de faire chanter et danser sur son théâtre, voyant que, dans ses pièces à la muette, le public se plaignoit de l'obscurité de certains passages, voulut y remédier. On imagina alors (foire Saint-Germain de 1710) l'usage des cartons ou écriteaux, sur lesquels on imprima en gros caractères, et en prose très-laconique, tout ce que le jeu des acteurs ne pouvoit rendre. Ces cartons étoient roulés, et chaque acteur en avoit, dans sa poche droite, le nombre qui lui

étoit nécessaire pour son rôle. A mesure qu'il avoit besoin d'un carton, il le tiroit et l'exposoit aux yeux des spectateurs, et ensuite le mettoit dans sa poche gauche. Ces écriteaux en prose ne parurent pas long-temps au théâtre. On substitua à cette prose des couplets sur des airs connus qu'on nomme vaudevilles. Pour faciliter et rendre plus piquante la lecture de ces couplets, l'orchestre en jouoit l'air, et des gens gagés par la troupe, et placés au parquet et aux amphithéâtres, les chantoient, et par-là engageoient les spectateurs à les chanter aussi. Ces derniers y prirent tellement goût, que cela formoit un *chorus* général *. Cependant, le 17 mars 1710, le conseil d'état rendit un arrêt qui donna entièrement gain de cause aux comédiens françois. Holtz et Godard renoncèrent alors à leur entreprise; mais les autres troupes continuèrent leurs représentations à la muette avec des écriteaux. La troupe de Dominique étoit toujours tolérée.

En 1712, à la foire Saint-Germain, les acteurs forains s'apercevant que les écriteaux embarrassoient et gênoient dans leurs gestes ceux qui

* L'invention des écriteaux a fourni à MM. Barré, Radet et Desfontaines, le sujet d'une jolie pièce, intitulée : *les Écriteaux*, ou *René Le Sage à la Foire Saint-Germain.* On ne sait à qui l'on doit cette invention, mais on pouvoit en faire honneur à Le Sage.

les dérouloient, s'avisèrent de faire imprimer le couplet avec le nom du personnage qui auroit dû le chanter, en gros caractères, sur de la toile roulée sur un bâton, et de le faire descendre du cintre. Cet écriteau étoit porté par deux enfants habillés en amours, qui le tenoient en support et le derouloient, suspendus en l'air par le moyen de contre-poids. Pour en donner une idée à nos lecteurs, nous avons ajouté à cette édition, et mis en tête du présent volume, une gravure fidèlement copiée sur celle que Le Sage fit faire dans le temps.

Ce fut cette année, et le 3 février, que l'on donna sur le théâtre de la dame Baron *, *Arlequin baron allemand,* ou *le Triomphe de la Folie,* pièce en trois actes et en vaudevilles, par écriteaux. L'auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, dit qu'on doute si cette pièce appartient à Fuselier, à Le Sage ou à Dominique.

Non nostrum tantas componere lites.

Nous remarquerons seulement que l'auteur de l'*Histoire de l'Opéra-Comique* dit affirmativement que cette pièce est de Le Sage, Fuselier et d'Orneval; mais, ainsi qu'on l'a remarqué

---

* Ce n'étoit pas la femme, mais la belle-fille du célèbre Baron. La dame Baron perdit son mari en 1712; elle se remaria à un nommé de Baune.

dans la Vie de Le Sage, si ces auteurs avoient coopéré à cette pièce, il est à croire qu'ils l'auroient insérée dans le *Théâtre de la Foire.*

En 1713, les principales troupes furent celle de la veuve Baron, sous le nom de Buxter et Saurin, et celle des sieur et dame Saint-Edme, sous le nom de Dominique, qui, sans se réunir, s'associèrent en 1714. Ces deux troupes se donnèrent alors le titre de *Nouvel Opéra-comique.*

En 1715, les sieur et dame Saint-Edme traitèrent avec les syndics et directeurs de l'Académie royale de musique, et en obtinrent une permission plus ample que par le passé. Ils en firent part à la dame de Baune, leur associée; et les deux spectacles prirent alors dans leurs affiches le titre d'OPÉRA-COMIQUE.

Le duc d'Orléans rappela, en 1716, les comédiens italiens *.

La dame de Baune prit, en 1717, le privilége de l'Opéra-Comique, moyennant trente-cinq mille livres par an.

---

* L'ouverture eut lieu le 18 mai 1716. Le premier des registres des comédiens italiens commence par ces mots :

Au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de saint François de Paule, et des ames du purgatoire, nous avons commencé, etc.

On voit par ces mêmes registres, qui existent encore aujourd'hui (1810), que chaque jour de représentation les comédiens italiens payoient vingt sols aux cordeliers, pour qu'ils dissent une messe.

Aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent de 1717, il n'y eut qu'un spectacle, celui de la dame de Baune; mais comme elle ne pouvoit soutenir le marché qu'elle avoit souscrit, les syndics de l'Opéra se virent dans l'obligation de le résilier, et de régir eux-mêmes le spectacle à la foire Saint-Germain de 1718. Les sieur et dame Saint-Edme, qui ne jouissoient pas de la permission de l'Opéra, tâchèrent d'y suppléer par quelque chose d'extraordinaire, et annoncèrent entre plusieurs nouveautés, qu'on y verroit un âne voler. Ce prétendu vol de l'âne consistoit à faire glisser ce pauvre animal sur une corde tendue du haut en bas d'un bout à l'autre de la salle. On peut croire que ce manége ne put durer long-temps; aussi cessa-t-il au bout de quinze jours. Saint-Edme fit représenter ensuite quelques pièces par écriteaux : le *Château des lutins*, en un acte, avec un prologue, où l'Opéra-Comique et l'Opéra n'étoient point ménagés; *Arlequin Orphée le cadet*, en trois actes, satire vive et fine de l'Opéra-Comique; *Arlequin valet de Merlin*, et *les Filles ennuyées*. Toutes ces pièces sont de Le Sage.

Mais la foire Saint-Laurent de cette année fut très-remarquable. Les sieur et dame Saint-Edme et la dame de Baune, alarmés du projet qu'on annonçoit de supprimer l'Opéra-Comique, se

réconcilièrent, et après avoir pris en commun le privilége, n'épargnèrent rien pour rendre leur spectacle digne de la foule qui s'y porta. Les pièces et les acteurs, tout concouroit à attirer le public. Ce fut à cette Foire que Francisque et la demoiselle Sallé (*) parurent à ce théâtre. La pièce de *la Princesse de Carizme* fit un tel bruit, que la duchesse d'Orléans voulut la voir, et la fit représenter sur le théâtre du Palais-Royal.

Le monde renversé et *les Amours de Nanterre*, pièces en un acte, précédées d'un *prologue*, où Arlequin et Pierrot plaisantoient d'une manière assez comique sur quelques endroits de la tragédie d'*Iphigénie* de Racine, obtinrent aussi un grand succès.

On devoit donner l'*Ile des Amazônes;* mais la fin de la Foire approchant, on fut obligé de réserver cette pièce pour un autre temps. Cependant, MADAME fit représenter, par extraordinaire et pour gratifier les entrepreneurs, le jeudi

---

* Elle est célèbre encore aujourd'hui par ces vers de Voltaire :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!
Que vos pas sont légers! et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

6 octobre, *les Funérailles de la Foire.* Le duc d'Orléans, qui assista à cette représentation, dit en sortant : « l'Opéra-Comique ressemble au » cygne, qui ne chante jamais plus mélodieu- » sement que quand il va mourir * ».

Les spectacles forains furent en effet fermés par ordre de la cour; et cette suppression dura tout le cours de 1719. En 1720, les troupes foraines firent quelques tentatives, et jouèrent quelques pièces en prose, mêlées de jargon, et dont une partie étoit en monologues. A la foire Saint-Laurent de cette année, Francisque donna d'abord en prose, puis en couplets, telles qu'elles sont imprimées, *la Statue merveilleuse*, pièce en trois actes et tirée de l'arabe, par Le Sage et d'Orneval; et l'*Ile des Amazônes* dont nous avons déjà parlé.

A la foire Saint-Germain de 1721, les représentations continuèrent, et à la foire Saint-Laurent de la même année, l'*Opéra-Comique*, dit un auteur célèbre, *sortit du tombeau plus brillant que jamais.* Lalauze en obtint le privilége, et ouvrit son théâtre le 25 juillet. Francisque fit le 31 l'ouverture du sien par trois pièces en prose de Le Sage, Fuselier et d'Orneval;

---

* Ce fut par cette pièce que furent terminés l'Opéra-Comique et l'entreprise de la dame de Baune et des sieur et dame Saint-Edme.

la Fausse foire, la Boîte de Pandore, et *la Tête noire.* Les comédiens italiens, qui ne faisoient pas fortune, imaginèrent d'aller jouer à la foire Saint-Laurent, et y commencèrent aussi leurs représentations le 31 juillet. Pour nuire à ces derniers, les comédiens français n'inquiétèrent pas la troupe de Francisque. Mais Lalauze, jaloux de cette tranquillité, vint à-bout de faire fermer ce théâtre le 18 août. Ce triomphe fut de peu de durée. Francisque emporta le bail de l'Opéra-Comique, et r'ouvrit son théâtre le 22 août. Lalauze fut autorisé à jouer pendant le cours de cette Foire seulement.

Le premier septembre 1721, la troupe de Francisque donna *les Funérailles de la Foire, le Rappel de la Foire à la vie,* et *le Régiment de la calotte.* Ces trois pièces de Le Sage, Fuselier et d'Orneval, furent, le 2 octobre suivant, représentées par ordre de la duchesse d'Orléans sur le théâtre du Palais-Royal.

Quoique Francisque eût, avec sa troupe, pris le bail de l'Opéra-Comique pour neuf ans, cependant, sur les représentations des Comédiens françois et italiens, la Cour jugea à-propos de supprimer encore une fois ce spectacle.

Francisque espéroit obtenir, en 1722, quelque adoucissement à cet arrêt; mais, l'ayant vaine-

mentsollicité, il rassembla ce qu'il put de sauteurs et de danseurs, et ouvrit le 3 février. Il se contentoit de faire représenter quelques pièces en monologues, qui furent peu goûtées, et étoit réduit aux scènes de parade, lorsqu'on lui présenta *Arlequin Deucalion*, pièce en trois actes et en monologues, qu'il donna le 25 mars 1722. Cette pièce étoit de Piron, qui, jusqu'alors, n'avoit travaillé que pour le théâtre des marionnettes, où, sous le nom de Maisonneuve, il avoit fait paroître *Colombine Nitetis*, parodie de *Nitetis*, tragédie de Danchet.

Arlequin Deucalion, pièce de circonstance, mais qui fait époque, imprimée dans les Œuvres de Piron et dans l'édition stéréotype de ses *Œuvres choisies*, se lit encore avec plaisir aujourd'hui.

On y remarque quelques traits contre Le Sage, Fuselier et d'Orneval. Ces trois auteurs, disent les *Mémoires pour servir aux spectacles de la Foire*, avoient refusé de travailler pour Francisque. Ils s'avisèrent d'acheter une douzaine de marionnettes, et de louer une petite loge du préau de la foire Saint-Germain, où, sous le nom de Laplace, ils donnèrent des pièces de leur composition qui attiroient tout Paris. Celles qui eurent le plus de succès, furent *Pierrot Romu-*

lus, ou *le Ravisseur poli*, parodie du *Romulus*, de Lamotte ; l'*Ombre du Cocher poëte* et *le Remouleur d'amour*. Ces marionnettes excitèrent la jalousie de Francisque et des comédiens françois. Le premier fit, avec plaisir, débiter sur son théâtre ces mots d'*Arlequin Deucalion* (acte III, scène 2), dans la bouche de Polichinelle : « Pourquoi le fou, de temps en temps, » ne diroit-il pas de bonnes choses, puisque » le sage (Le Sage) de temps en temps en dit de » si mauvaises » ? Dans la même pièce (acte III, scène 2) Arlequin trouve dans le tonneau, au moyen duquel il a échappé au déluge, des pistolets, et les jette dans la mer en disant : « Que » d'ici à la fin des temps on n'entende plus » parler de pistolets, de fusil, ni de *fuselier* ». C'est Fuselier qui est attaqué ici *; enfin on jette Polichinelle à la mer; et c'étoit y jeter Le Sage et Fuselier.

---

* En 1778, La Harpe donna les *Barmécides*, tragédie en cinq actes. On joua alors sur le théâtre des Boulevards, une pantomime-farce, intitulée : *la Complainte des Barmécides*. Cette complainte se terminoit par l'enterrement du fils d'Aaron, le seul mort de la tragédie, et par l'enterrement de la tragédie et de tous les instruments qui avoient servi à la pantomime-farce. Une harpe y figuroit; l'actrice qui la tenoit, ne voulant pas souffrir cette injure à son instrument, la brisoit; on en jetoit les fragments dans une fosse. Cette idée n'étoit pas neuve, comme on voit.

Les comédiens françois, de leur côté, trouvèrent un vengeur dans leur camarade Legrand, qui fit ce couplet sur l'air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

Le Sage et Fuselier dédaignant du haut style
La beauté,
Pour le Polichinelle ont abandonné Gille,
La rareté ;
Il ne leur manque plus qu'à crier par la ville,
La curiosité.

Ces persécutions et ces contrariétés tournèrent à l'avantage de Le Sage et Fuselier, qui firent une ample recette pendant toute cette Foire; et le duc d'Orléans, voulant voir *Pierrot Romulus*, le fit représenter à deux heures après minuit. La dernière semaine du Carême, Piron donna, chez Francisque, l'*Antre de Trophonius*, pièce en dialogues et non en monologues, comme le disent *les Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire* : « Tous » les théâtres étant fermés, dit Piron, et le pri- » vilège des comédiens n'ayant plus lieu, tous » les acteurs parloient ».

A la foire Saint-Laurent, Le Sage travailla pour les Italiens, et Piron pour Francisque, qui, au commencement, fit jouer des marionnettes

de grandeur naturelle, et sur la fin de la Foire, les acteurs de sa troupe.

Laplace, abandonné par ses auteurs, reprit *Pierrot Romulus ;* mais le goût du public étoit usé, et les nouveautés que Laplace offrit n'eurent aucun succès.

En 1723, à la foire Saint-Germain, il y eut deux théâtres : Restier tenoit l'un ; Dolet et Laplace associés étoient directeurs de l'autre.

Les comédiens italiens parurent à la foire Saint-Laurent, et y représentèrent *Agnès de Chaillot,* célèbre parodie *d'Inès de Castro.* Ils n'eurent pour rivaux à cette Foire que des marionnettes, et cependant ne renouvelèrent pas leur bail qui étoit expiré.

En 1724, Restier, Dolet et Laplace associés, profitant d'une permission tacite, tant des comédiens françois que de l'Opéra, donnèrent, à la foire Saint-Germain, avec leur troupe, des pièces en vaudevilles, mêlés de prose.

La foire Saint-Laurent fut tenue par Honoré, maître chandelier à Paris, qui, après avoir fourni plusieurs années des lumières aux théâtres, s'avisa d'en vouloir exploiter un, et obtint le privilège pour l'Opéra-Comique.

Dolet et Laplace, ayant obtenu la permission de faire parler leurs acteurs, donnèrent *les Captifs*

d'Alger, la Toison d'or, l'Oracle muet, pièces en un acte. Mais Honoré obtint, dès le troisième jour, un ordre pour interdire la parole à cette troupe, qui, quelques jours après, eut la permission de jouer par écriteaux, et continua ainsi.

Cependant Honoré conserva l'Opéra-Comique, et le tint jusqu'à la foire Saint-Laurent, en 1727.

En 1727, ne pouvant, pour la foire Saint-Germain, trouver de lieu pour donner son spectacle, Honoré fut obligé d'attendre la clôture des autres théâtres, et il obtint la salle de l'Opéra. Il y donna pendant la semaine de la passion *les Noces de Proserpine*, parodie en un acte de l'opéra de ce nom, et l'*Ile des Amazônes*, ancienne pièce. Ces deux pièces étoient liées par un petit prologue dont la démolition des théâtres forains faisoit le sujet; il avoit pour titre: *les Débris de la foire Saint-Germain.*

Le 23 juillet 1727, l'Opéra-Comique commença ses représentations à la foire Saint-Laurent et les cessa le 28 août. Honoré, voyant que ses affaires ne lui permettoient pas de continuer son entreprise, céda le reste de la jouissance de son bail à Pontau, qui n'en put user qu'à la foire Saint-Laurent de 1728.

Les danseurs de corde avoient toujours continué leurs représentations.

Il n'y eut point de spectacle à la foire Saint-Germain en 1728. En revanche, la foire Saint-Laurent fut brillante et heureuse. *Achmet et Almanzine*, la première pièce qu'on y donna, fut jouée sans interruption depuis le 30 juin jusqu'au 5 septembre inclusivement. La clôture de la Foire eut lieu le 30 septembre.

Pendant les cinq années que Pontau fut entrepreneur des spectacles de la Foire, il ne se passa aucun événement bien remarquable. Les spectacles de la foire Saint-Germain se donnèrent dans la rue de Bussy. A la foire Saint-Laurent 1731, on représenta trois pièces de Panard, qui furent jouées par des enfants dont le plus âgé n'avoit pas encore treize ans : *les Petits comédiens*, *la Tante dupée* et *la Nièce vengée* ou *la Double surprise*. Avant la représentation, un des acteurs s'avança sur le théâtre, et demandant l'indulgence du public pour cette troupe naissante, chanta ces vers.

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire,
Epargnez-les ; c'est moi, messieurs
Qui dois porter votre colère :
J'ai fait la pièce et les acteurs.

Le 18 septembre, l'entrepreneur eut ordre de donner son spectacle à la Cour.

A la foire Saint-Laurent 1732, le privilège de l'Opéra-Comique passa à Devienne, qui l'entreprit sous le nom d'Hamoche, qui jouoit dans sa troupe le rôle de Pierrot. Hamoche se brouilla bientôt avec Devienne, et abandonna son théâtre pour débuter aux Italiens le 1.er décembre 1732. Il n'y eut aucun succès *; mais Devienne privé d'un tel acteur, n'osa pas entreprendre de tenir le spectacle de la foire Saint-Germain, en 1733.

Pour la foire Saint-Laurent, il prit Pontau pour directeur de sa troupe, et Hamoche fut trop heureux d'y rentrer. Il eut le petit désagrément de se voir jouer et de paroître même dans une scène où on l'introduisoit très-repentant d'avoir abandonné l'Opéra-Comique. Scaramouche venoit l'annoncer ainsi à la Foire personnifiée.

Hamoche vous prie
De le recevoir ;
Il tempête, il crie,
Voulez-vous le voir ?

---

* De nos jours, Volange s'étant fait une grande réputation par la manière dont il jouoit le rôle de Jeannot, dans la pièce de ce nom, voulut aussi débuter à la Comédie-Italienne, en 1779, et fut obligé de retourner à ses tréteaux

LA FOIRE.

C'est ici son centre,
Qu'il entre.

Hamoche paroissoit, et la Foire, après l'avoir embrassé, le recevoit à sa suite. Mais le public oublia que cet aimable Pierrot avoit fait long-temps les délices de la Cour et de la ville, et ne vit plus en lui qu'Hamoche rebuté à la Comédie-Italienne.

La foire Saint-Germain de 1734 fut tenue par Devienne, qui continua la direction à Pontau.

Ce dernier eut une seconde fois le privilège de l'Opéra-Comique, et ouvrit son théâtre le 26 juin 1734 à la foire Saint-Laurent. Il continua ses représentations jusques et compris la foire Saint-Laurent 1742. Les représentations pour les foires Saint-Germain eurent lieu dans une nouvelle salle, construite dans l'impasse de la rue des Quatre-Vents.

Pontau, directeur de ce spectacle, étoit en même-temps auteur, et y a donné plusieurs pièces, soit seul, soit en société; mais étant d'un caractère foible et peu propre aux détails d'une pareille direction, il avoit laissé tomber ce spectacle dans un si grand avilis-

sement, que la bonne compagnie s'en étoit éloignée. La livrée y étoit en possession du parterre. Elle décidoit des pièces, siffloit les acteurs et quelquefois même ses maîtres, quand ils s'avançoient trop sur le devant de la scène.

Ce fut alors que Monnet obtint le privilège de l'Opéra-Comique, moyennant quinze mille francs par an; il fit, à cet effet, construire un amphithéâtre, réparer et décorer la salle à neuf, et fit l'ouverture de son théâtre le 8 juin 1743. Il avoit choisi d'excellents sujets. Préville faisoit partie de sa troupe et joua, entr'autres, le rôle de Colas dans *la Servante justifiée*. Les succès que cet entrepreneur obtint à cette foire Saint-Laurent, le firent redoubler d'efforts; il fit réparer le théâtre du faubourg Saint-Germain; mais huit jours avant l'ouverture de cette Foire (1744), Berger, nouveau directeur de l'Opéra, fit résilier le bail, le fit passer à son nom, sans donner aucun dédommagement à Monnet pour les avances qu'il avoit faites.

En 1745, après la foire Saint-Germain, l'Opéra-Comique fut supprimé, la salle abattue quelque temps après, et l'on ne joua plus aux Foires que des pantomimes et des scènes muettes.

Les auteurs qui, jusque-là, avoient travaillé pour les spectacles de la Foire, sont Le Sage, d'Orneval, Fuselier, Carolet, Favart, Pontau, Mainbret ou Mainbray, Piron, Dominique fils, Letellier, Raguenet, Laffichard, Boissy, Lenoble, Largillière, Autreau, Panard, Delafont, Verrière.

En 1751, le 20 décembre, Monnet obtint l'agrément du roi pour le rétablissement de l'Opéra-Comique; et, après avoir fait réparer la salle, en fit l'ouverture à la foire Saint-Germain, le 3 février 1752. Il fit construire à la foire Saint-Laurent une salle magnifique. Le seul désir de la voir attiroit un grand nombre de spectateurs.

Monnet avoit mis pour devise à son spectacle, ces mots que depuis il a fait graver au bas de son portrait, à la tête de l'*Anthologie française :* MULCET, MOVET, MONET, où il fait, comme on voit, allusion à son nom *.

Vadé et le musicien d'Auvergne s'attachèrent à ce spectacle. Anseaume en fut le sous-directeur et l'un des auteurs. Piron, Fagan, Par-

* On a de Monnet des *Mémoires*, qui ont fourni à MM. Barré, Radet et Desfontaines, le sujet d'une jolie pièce, intitulée : *Jean Monnet*. Elle est imprimée.

mentier, Gallet, Rochon, etc., travaillèrent aussi pour ce théâtre.

En 1758, l'Opéra-Comique fut accordé à Corbi et Moët; et Anseaume, de sous-directeur, devint répétiteur et souffleur. Pendant les années 1759, 60 et 61, les directeurs furent les mêmes. Taconnet fut répétiteur et souffleur.

Ce théâtre prospéroit. *Le Maréchal ferrant* et *On ne s'avise jamais de tout*, furent tellement goûtés du public, qu'on résolut de donner plus de consistance à ce spectacle. On fit d'abord représenter ces deux pièces à la Cour; elles y eurent aussi un grand succès. En conséquence l'Opéra-Comique fut réuni à la Comédie-Italienne. Ce fut le 3 février 1762 que se fit, sur le théâtre Italien, l'ouverture de l'Opéra-Comique. On donna *la Nouvelle Troupe*, comédie de Favart, à la fin de laquelle on avoit ménagé une scène qui annonçoit la réunion des deux spectacles. Un acteur harangua le public à ce sujet, et lui demanda ses bontés. Trois acteurs et deux actrices de l'Opéra-Comique furent reçus à la Comédie-Italienne; savoir: Clairval, Audinot, Laruette, et les demoiselles Deschamps et Neissel. On conserva quelques pièces, telles que *le Diable à quatre*, *le Maréchal ferrant*, *On ne*

s'avise jamais de tout, etc., etc.; mais en général, le genre du vaudeville, qui avoit été celui de l'Opéra-Comique, fut perdu. On fit de vains efforts pour réhabiliter le vaudeville; jamais le gouvernement ne voulut en accorder la permission. La Comédie-Françoise fit sa clôture le 27 mars; la Comédie-Italienne le 3 avril. Substitués aux droits de l'Opéra-Comique, les Italiens continuèrent de jouer pendant la semaine de la Passion. L'Opéra et les François demandèrent la même faveur, mais elle leur fut toujours refusée.

Les spectacles de la foire furent alors abandonnés aux troupes de Nicolet et d'Audinot, qui devinrent bientôt des directeurs de comédie. L'Ecluse, en 1775, rivalisa avec eux en élevant un théâtre au coin des rues de Bondi et de Lancry. On distingua alors les grands et les petits théâtres. On ne comptoit au rang des premiers que l'Opéra, le Théâtre-François et les Italiens. Ces derniers, en 1779, abandonnèrent tout-à-fait les pièces italiennes, en conservant le nom de Comédiens italiens. Ce ne fut qu'en 1793 qu'ils prirent le titre d'Opéra-Comique national. En 1780, le 30 mai, MM. Piis et Barré donnèrent à ce théâtre *Cassandre oculiste* ou *la Dupe de son art*, comédie-parade en un acte, toute en vaudevilles. Le succès qu'obtin-

rent ces auteurs les engagea à travailler dans ce genre. Ils donnèrent bientôt *les Vendangeurs, la Matinée et la Veillée villageoises, le Printemps, les Amours d'été*, etc., qui furent très-bien accueillis. Le public goûta tellement ces ouvrages, que le libraire Cazin, qui faisoit alors une collection d'auteurs choisis, consacra deux volumes au *théâtre de M. de Piis et de M. Barré* *. Ces pièces présentoient de jolis tableaux, et étoient purgées des obscénités qu'on reprochoit justement à plusieurs des pièces de l'ancien Opéra-Comique. De nouveaux succès encouragèrent les auteurs; et lorsque la loi du 13 janvier 1791 eut accordé à tout citoyen la liberté d'élever un théâtre, MM. Barré, Piis et Rosière formèrent le projet d'en consacrer un au vaudeville. On loua la salle du Wauxhall d'hiver, connu sous le nom de *Panthéon*, et où l'on donnoit alors des bals. M. Lenoir y

---

* Ils ont été imprimés en 1785, et contiennent, TOME I.er : *Cassandre oculiste*, 1780; *Aristote amoureux*, 1780; *les Vendangeurs*, 1780; *Cassandre Astrologue*, 1780; *les Etrennes de Mercure*, 1781; *la Matinée et la Veillée villageoises*, 1781; *Compliment prononcé à la clôture du Théâtre-Italien*, en 1781. TOME II : *le Printemps*, 1781; *les Deux Porteurs de Chaise*, 1781; *les Amours d'Été*, 1781; *le Gâteau à deux Fèves*, 1782; *le Mariage* in extremis, comédie, 1782; *l'Oiseau perdu et retrouvé*, 1782; *les Voyages de Rosine*, 1783; *les Quatre Coins*.

construisit le théâtre du Vaudeville, et l'ouverture s'en fit le 12 janvier 1792, par *les deux Panthéons,* pièce d'inauguration, en trois actes, en vers et en vaudevilles, de M. Piis. M. Barré en fut et en est encore le directeur.

Le nombre des théâtres se muliplia bientôt d'une manière effrayante :

Il ne falloit au fier Romain,
Que des spectacles et du pain ;
Mais au François plus que Romain,
Le spectacle suffit sans pain.

On fut sur-le-point, dit un écrivain, de compter un spectacle par rue, un acteur par maison, un musicien par cave, un auteur par grenier.

Par-tout, à Paris, on construisit des salles de spectacles. On comptoit à Paris, en 1791, trente-huit théâtres. Il y en avoit deux à la foire Saint-Germain.

Tous ces spectacles se nuisoient. Plusieurs fois les entrepreneurs des spectacles de la foire Saint-Germain furent obligés de renoncer à leurs entreprises. Cependant en l'an VII (1799), il y existoit une troupe sous le nom de *Théâtre lyrique et dramatique*, et qui, en déguisant les titres des pièces, soit opéras, soit comédies, donnoit tous les ouvrages nouveaux.

Quelques comédiens reparurent de temps en

temps sur ce théâtre; mais on cessa totalement d'y jouer en 1801, et le théâtre a été démoli en 1802.

FIN DE LA NOTICE.

THÉATRE
DE LA FOIRE.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



Arlequin Roy de Serendib.

Bonnart del. Haeret Sculp.

ARLEQUIN
ROI DE SERENDIB,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

Représentée à la foire Saint-Germain en 1713.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, roi de Serendib.
MEZZETIN, en grande prêtresse.
PIERROT, en suivante de Mezzetin.
LE GRAND VISIR.
LE GRAND SACRIFICATEUR.
Suite du grand Sacrificateur.
Troupe de Prêtresses.
Troupe de Femmes du sérail.
Le Chef des Eunuques.
Troupe d'Officiers du palais.
Un Peintre.
Un Médecin.
Troupe de Voleurs, avec leurs femmes.

La Scène est dans l'île de Serendib.

ARLEQUIN ROI DE SERENDIB.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une solitude où l'on voit des rochers escarpés.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *seul.*

Arlequin, après avoir fait naufrage sur la côte de Serendib, s'avance dans l'île. Il tient une bourse, et paroît un peu consolé de sa disgrace. Ce qu'il exprime par un écriteau qui contient ces paroles :

Air : *Je laisse à la fortune.* n.° 1.

Auprès de ce rivage,
Hélas! notre vaisseau,
Avec tout l'équipage,
Vient de fondre sous l'eau!
Un procureur du Maine,
Dans la liquide plaine,

A trouvé son tombeau ;
Moi, grace à mon génie,
J'ai su sauver ma vie,
Et l'argent du manseau.

Ce couplet chanté, il s'assied à terre, et se met à compter son argent. Tandis qu'il est dans cette occupation, il arrive un homme qui a une emplâtre sur l'œil et une carabine sur l'épaule. Cet homme fait plusieurs révérences à Arlequin, qui, se défiant de tant de civilités, dit à part par un écriteau :

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ouf ! je crains fort pour ma finance !
Ce drôle a tout l'air d'un voleur.
Le gésier me bondit de peur
A chaque révérence.

L'homme pose son turban à terre, fait signe à Arlequin de jeter de l'argent dedans, et le couche en joue, en criant : gnaff, gnaff. *Arlequin effrayé jette plusieurs pièces dans le turban. Le voleur se retire, et dans le moment il en paroît un autre qui a le bras gauche en écharpe, une jambe de bois et un large coutelas au côté. Celui-ci fait aussi des révérences à Arlequin, qui dit toujours à part :*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Quel autre homme s'offre à ma vue ?
Il est manchot ! Oui, justement,
C'est un fripon ; il me salue :
C'est du *gnaff, gnaff*, assurément.



Gniff, Gniff.

Le second voleur met aussi à terre son turban, et tirant son coutelas, fait signe à Arlequin d'y jeter de l'argent, en lui disant : gniff, gniff. *Il obéit, et le voleur s'en va. Arlequin après cela, croyant en être quitte, pose sa bourse à terre derrière lui; mais un troisième brigand en cul-de-jatte, portant un pistolet à la ceinture, paroît et s'empare subtilement de la bourse. Arlequin s'en aperçoit, et se lève pour la lui ôter. Le cul-de-jatte lui présente le bout de son pistolet en criant :* gnoff, gnoff. *Arlequin désespérant de ravoir sa bourse, dit au voleur :*

Air : *Oh ! reguingué ! oh ! lon-lan-la !* n.º 4.

Cette bourse porte malheur;
Elle me vient d'un procureur,
Et va de voleur en voleur :
Craignez, monsieur, que la justice
A son tour ne vous la ravisse.

On voit revenir les deux premiers voleurs qui se défont, l'un de son emplâtre, l'autre de sa jambe de bois, le troisième sort de sa jatte, et tous se mettent à danser autour d'Arlequin. Dans le même temps il paroît une charrette tirée par un âne, et conduite par un sauvage qui tient à la main une grosse massue. Il y a dans la charrette une table, deux bancs, un piédestal, des peaux de bouc et un tonneau. Pendant qu'au fond du théâtre quelques voleurs s'occupent à décharger la charrette, trois autres s'avancent,

et dansent avec trois jolies femmes de leur compagnie. Leur danse est coupée par ces deux couplets.

UN VOLEUR.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.* n.° 5.

Nous menons joyeuse vie,
Sans débats nous vivons tous :
Des grandes villes banie
L'équité vient avec nous :
Jamais d'envie.
Chacun ne fait les yeux doux
Qu'à sa Sylvie.

UNE DES FEMMES.

Même air.

Nous ressemblons aux pucelles
Qui jadis couroient les champs,
Toujours compagnes fidèles
De nos chevaliers errants,
Comme ces belles ;
Mais nous passons notre temps
Beaucoup mieux qu'elles.

Après la danse, les trois voleurs qui ont volé Arlequin, dressent une table sur laquelle ils tendent des peaux. Ils mettent ensuite des provisions dessus. On voit au milieu de la table le tonneau sur le piédestal. Il est posé de manière qu'on juge bien qu'il n'y a presque plus rien dedans. Ils se mettent tous à table, et ils obligent Arlequin à s'asseoir auprès d'eux ; ce qu'il fait volontiers. Ils boivent tous dans des cruches et des gobelets de terre, qu'ils tendent sous le robinet du tonneau. Arlequin, après avoir bu quelques coups,

veut cajoler une des femmes qui est auprès de lui; mais le cul-de-jatte lui présente le bout de son pistolet, et lui fait faire la culbute. Le repas fini, ils se lèvent de table, replient leurs peaux, et les remettent dans la charrette, avec les bancs et la table. Pour le tonneau, comme il est vide, ils le jettent par terre, et l'y laissent. Puis la charrette part, et il ne reste plus sur la scène qu'Arlequin avec les trois premiers voleurs. Ils veulent décider de son sort; ce qu'ils font connoître par ce couplet.

UN VOLEUR.

Air de *Grimaudin*. n.° 6.

Or sus, amis, qu'on délibère
Sur son destin!
Qu'en pensez-vous? Que faut-il faire
De ce faquin?
Si nous ne le faisons mourir,
Il pourra bien nous découvrir.

Alors celui qui a un coutelas le tire pour en frapper Arlequin, qui se met à genoux pour demander grace. Un des voleurs s'oppose au dessein de son camarade, et lui dit:

UN DES VOLEURS.

Même air.

Ne frappez point ce pauvre diable!
Ami, tout beau!
Mettons plutôt ce misérable
Dans le tonneau.
Des loups, dont ce désert est plein,
Il sera bientôt le butin.

Les voleurs prennent le tonneau, le défoncent, y mettent Arlequin, et s'en vont après avoir remis les fonds. Arlequin se voyant sans espérance de salut, pleure, crie, en roulant son tonneau. Il vient un loup affamé qui cherche de la pâture. Il va flairer le tonneau; et comme il y sent de la chair fraîche, il fait tous ses efforts pour en briser les douves. Pendant qu'il s'y prend de toutes les manières, Arlequin passe la main par le trou de la bonde, attrape la queue du loup, qui, se voyant saisi, a peur et veut prendre la fuite; mais en tirant le tonneau, sa queue demeure entre les mains d'Arlequin, et dans le moment le tonneau se partage en deux. Le loup se sauve d'un côté, et Arlequin de l'autre.

Le Théâtre change en cet endroit, et représente la capitale de l'île.

Mezzetin, habillé en grande prêtresse de l'idole qu'on y adore, vient avec Pierrot sa confidente faire des réflexions sur la coutume de l'île, et sur l'état de leurs affaires.

SCÈNE II.

MEZZETIN *en grande prêtresse, et* PIERROT *en confidente.*

MEZZETIN.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Détestons ce fatal rivage,
Où nous vivons depuis trois mois:
Pierrot, de ce climat sauvage
Maudissons les cruelles loix.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Tous les mois sur le trône
L'on place un étranger;
Mais, ciel! on le couronne,
Pourquoi? pour l'égorger!
Au temple d'une idole,
Qu'on nomme Késaïa,
Il faut que je l'immole
A ce dieu-là.

PIERROT.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Nous fîmes bien, sur mon ame,
En arrivant, Mezzetin,
De prendre un habit de femme,
Pour fuir un pareil destin.
Le grand visir vous crut fille:
Il vous trouva bien gentille,
Et vous fit pour vos beaux yeux,
Grande prêtresse en ces lieux.

MEZZETIN.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Oui, mais, Pierrot, hélas !
Que je crains sa tendresse !
Tous les jours il me presse....
Tu vois mon embarras.
Que n'ai-je moins d'appas !

PIERROT.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Ah ! cessez de vous plaindre !
C'est au visir à craindre.
Vous savez que la loi
Veut qu'il perde la vie,
Si, lorsqu'on sacrifie,
Serendib est sans roi.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Ce soir on fait le sacrifice ;
Il n'est point venu d'étranger.

MEZZETIN.

Il faut que le visir périsse.

PIERROT.

Préparez-vous à l'égorger.

Mezzetin paroît se consoler, et marque par ses gestes qu'il immolera de bon cœur le grand visir à l'idole. Mais il ne jouit pas long-temps de la douceur de cette pensée. Ce ministre arrive, et lui dit avec beaucoup de joie.

SCÈNE III.

MEZZETIN, PIERROT, LE GRAND VISIR.

LE GRAND VISIR.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Charmant objet de mes amours,
Cessez de craindre pour mes jours :
Ma reine, ayez l'esprit tranquille ;
De la mort me voilà sauvé ;
Un étranger dans cette ville
En ce moment est arrivé.

MEZZETIN, *à part.*

Air : *Dans notre village.* n.° 14.

Que viens-je d'entendre !
Quel coup, justes dieux !

LE GRAND VISIR.

Bientôt dans ces lieux
Ce misérable va se rendre ;
On va l'amener
Pour le couronner.

Comme Mezzetin paroît triste, le visir lui dit :

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Mais comment ! A cette nouvelle
Vous paroissez vous affliger !

MEZZETIN.

Seigneur, je plains cet étranger.

LE GRAND VISIR.

Non, non. Dites plutôt, cruelle,
Que vous attendiez le trépas
D'un amant que vous n'aimez pas.

MEZZETIN, *soupirant.*

Ah!

LE GRAND VISIR.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Dès demain, madame, je veux
Voir couronner mes feux. *bis.*
Je n'aime point tous ces soupirs,
Il me faut des plaisirs. *bis.*

Le visir sort pour aller au-devant du nouveau roi, et Mezzetin frappé de ce qu'il vient d'entendre, dit :

SCÈNE IV.

MEZZETIN, PIERROT.

MEZZETIN.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Il veut, dit-il, sans remise....
Pierrot, tu vois ma surprise....
Ce jour est un jour de crise :
Ma foi, je crains pour ma peau.

PIERROT.

Songeons à faire retraite ;
Par une porte secrette
Sortons d'ici sans trompette.
Assurons-nous d'un vaisseau.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LE GRAND VISIR, LE CHEF DES EUNUQUES, TROUPE D'OFFICIERS DU PALAIS, ET DE SACRIFICATEURS.

Mezzetin et Pierrot sont à-peine sortis, qu'on entend un grand bruit de fifres, de timbales et de trompettes. En même-temps on voit arriver Arlequin porté sur les épaules de quatre hommes. Des joueurs d'instrumens commencent la marche. Ils sont suivis de six officiers du palais. Le grand visir, une hache à la main, et le chef des eunuques tenant une clef, viennent après, et précèdent immédiatement Arlequin, qui a derrière lui le grand sacrificateur et ses suivants. Le grand visir et le chef des eunuques aident au roi à descendre. Il leur donne sur les mains et sur le visage de la queue de loup qu'il a arrachée. Dès qu'il est descendu, le grand visir lui dit :

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Régnez dans notre île
Jusques à la mort.

ARLEQUIN.

Votre humeur civile,
Messieurs, me plaît fort.

LE GRAND VISIR.

Sur toute la ville
Votre empire est absolu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Même air.

Puisque sur le trône
Vous m'avez placé,
Vîte, je l'ordonne,
Le buffet dressé ;
Sans quoi, la couronne
Pour moi vaut moins qu'un fétu.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Après ce couplet, le grand visir et le chef des eunuques mènent Arlequin au fond du théâtre, et les officiers du palais dansent. Après quoi le grand visir et le chef des eunuques ramènent Arlequin sur le devant du théâtre, se retirent, et font place au grand sacrificateur et à deux de ses suivants qui commencent la cérémonie.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LE GRAND SACRIFICATEUR *et ses suivants.*

Le grand sacrificateur et ses suivants se laissent tomber sur le cul; Arlequin fait la même chose. Ils se relèvent. Alors le grand sacrificateur prend un livre ; il lit, et les suivants répondent.

LE GRAND SACRIFICATEUR, *lentement.*

Basileos, alifi, agogi, aformi.

LES SUIVANTS.

Basileos.

LE GRAND SACRIFICATEUR, *plus vîte.*

Bibli, bondromi, bebrofi.

LES SUIVANTS.

Basileos.

ARLEQUIN *arrachant un poil de la barbe du grand sacrificateur.*

Basileos.

LE GRAND SACRIFICATEUR, *très-vîte.*

Mineo, milea, mileni, maliski.

LES SUIVANTS.

Basileos.

ARLEQUIN *lui passant la queue de loup sous le nez.*

Basileos.

LE GRAND SACRIFICATEUR, *lentement.*

Pollaxi, piretos, pephili, pepomfi.

LES SUIVANTS.

Basileos.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Tou crizou, i crizi, tiptomen, tiptetei, tiptoussi.

LES SUIVANTS.

Basileos.

ARLEQUIN *crachant au visage du grand sacrificateur.*

Basileos.

LE GRAND SACRIFICATEUR *posant le turban royal sur la tête d'Arlequin.*

Tragizo, trapeza, porphyra, Kecaca.

LES SUIVANTS.

Kecaca.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Porphyra, pisma, Kecaca.

LES SUIVANTS.

Kecaca.

Arlequin, qui croit par ce dernier mot que le grand sacrificateur et ses suivants lui disent qu'il est de la cérémonie de se servir de son turban comme d'un pot-de-chambre, se met en devoir de lui obéir ; mais ils font tous un cri d'indignation. Le grand sacrificateur remet le turban sur la tête d'Arlequin. Ils remportent leur roi, et par-là finit le premier acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente le plus bel appartement du sérail.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *avec son turban royal et un tonnelet ;* UN CUISINIER.

ARLEQUIN.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Oui, votre prince est très-content
De vos ragoûts, de vos potages ;
Allez dire à mon intendant
Qu'aujourd'hui je double vos gages. (*bis*)
Je viens de faire un bon repas,
Mais qu'un second ne tarde pas. (*bis*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, UN PEINTRE.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air : *Qu'on m'apporte bouteille.* n.° 20.

Voici le peintre habile
Qui vient suivant les loix,

Seigneur, tous les mois dans cette île
Faire le portrait de nos rois.

Le peintre est un homme qui paroît âgé de cent ans. Il s'appuie sur un bâton, et ne marche qu'avec beaucoup de peine. Il a sur le dos son chevalet et une grande toile pour faire le portrait du roi. Arlequin se met à rire en le voyant, et se moque de lui. Le peintre s'en apercevant, lui dit :

LE PEINTRE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Depuis cent ans dans cette ville
Je peins les princes trait pour trait.
Sachez que j'ai fait le portrait
Du premier roi de l'île.

ARLEQUIN.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Bon homme, je crois en effet
Que vous l'avez pu faire;
Vous pourriez bien même avoir fait
Celui du premier père.

Le peintre dresse son chevalet, et pose sa toile dessus. Il place dans un fauteuil Arlequin, qui se lève aussitôt, et se tient les pieds en haut. Le peintre met ses lunettes; et s'apercevant de la situation où est Arlequin, il lui fait signe de se tenir debout auprès de lui. Arlequin, dès que le peintre a le dos tourné, lui tourne aussi le dos, en se mettant la tête en bas, et se tenant sur ses mains. Le peintre vient pour l'examiner, et pose sa tête entre les jambes d'Arlequin, qui lui fait

tomber son chapeau et ses lunettes. Le peintre le fait mettre derrière son chevalet, de sorte qu'Arlequin a le menton sur la toile. Il fait tomber son turban sur la main du peintre. Cependant, malgré tous les lazzis *d'Arlequin, la toile étant enduite de blanc d'Espagne, le peintre ne fait que la frotter, le portrait d'Arlequin, qui est dessous, se découvre. Il le montre au nouveau roi, en lui disant d'un air de confiance :*

LE PEINTRE.

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Vous voyez qu'il ne manque rien,
Seigneur, à mon ouvrage.
A cent ans je peins aussi-bien
Qu'à la fleur de mon âge.

ARLEQUIN.

Je suis content de toi, barbon.

LE PEINTRE *s'applaudissant.*

La faridondaine, la faridondon,

ARLEQUIN.

De moi tu le sauras aussi,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

LE PEINTRE.

Air : *Laire-la, laire-lan-laire.* n.° 23.

J'aurois besoin de vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Au premier jour je te promets
Une pension viagère.

LE PEINTRE *branlant la tête en s'en allant.*

Laire-la, laire-lan-la,
Laire-la,
Laire-lan-laire.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, LE GRAND VISIR, LES TROIS VOLEURS *qui ont volé Arlequin.*

LE GRAND VISIR.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

On vient de prendre dans la plaine,
Seigneur, par mes soins vigilants,
Trois voleurs que je vous amène.
Jugez vous-même ces brigands.

Arlequin demande à les voir. Ils entrent. Il reconnoît en eux les trois fripons qui l'ont volé. Il s'écrie : Ah! gnaff, gniff, gnoff. *Les voleurs le reconnoissant aussi, se jettent à ses pieds pour lui demander grace; mais Arlequin ôte son turban, le pose à terre devant eux, et fait tous les gestes qu'il leur a vu faire. Ensuite il les frappe de sa batte. Le visir ennuyé de ses* lazzis, *lui dit :*

LE GRAND VISIR.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Hé bien, rendez donc justice;
Mais craignez d'être trop doux.
A quel genre de supplice,
Seigneur, les condamnez-vous?

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Je veux qu'on branche ces compères;
Qu'on les houspille tant et plus:
Après qu'on les aura pendus,
Qu'on les mène aux galères.

Le grand visir emmène les trois voleurs, et Arlequin demeure avec le chef des eunuques.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES.

ARLEQUIN.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Toi, dont ici l'emploi
Est de garder les filles;
Dis-moi de bonne-foi,
En as-tu de gentilles?
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lizette, la Lizon.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je vais vous en montrer l'élite,
Seigneur, dans cet appartement.
Vous aurez une favorite,
Si vous voulez, dans un moment.

ARLEQUIN.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Oui. Vîte une maîtresse!
Ma foi je suis enclin,

Ami, je le confesse,
Au sexe féminin.
Allons gai,
D'un air gai, etc.

(*Le chef des eunuques sort*).

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Les pauvres filles gagnent peu.* n.° 29.

Ah! Qu'il est doux d'être aujourd'hui
Un homme d'importance!
Mère, époux rampent devant lui;
Et s'il veut voir Hortense,
Il n'a qu'à tinter,
Il n'a qu'à compter :
Et la mignonne avance.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, TROUPE D'ESCLAVES.

Le chef des eunuques revient avec six esclaves qui dansent autour du fauteuil où le roi s'est assis en les attendant. Elles agacent toutes Arlequin d'un manière différente. Il leur fait des mines en petit-maître. Puis il tire son mouchoir pour le jeter à celle qu'il choisira. Dans le temps

qu'il veut le jeter à l'une, il est tenté de le jeter à l'autre; ce qui lui fait dire :

ARLEQUIN.

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Quand l'une m'agace,
Quand j'en suis blessé,
A l'autre je passe
Comme un insensé.
Le choix m'embarrasse :
Je suis un irrésolu *.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Enfin Arlequin met deux esclaves à part. Les autres aussitôt se retirent. Il balance quelque temps, puis il se détermine. L'esclave, qui n'a pas eu la préférence, sort. Mais à-peine a-t-il fait un choix qu'il s'en repent; ce qu'il exprime par ce couplet :

ARLEQUIN *à la favorite.*

Air : *On dit qu'Amour est si charmant.* n.° 30.

Vos beaux yeux forcent votre roi
A suivre une amoureuse loi.
Belle Iris, recevez ma foi,
En me donnant la vôtre....
(*A part.*)
Palsambleu! J'aurois, je le crois,
Mieux fait de prendre l'autre.

---

* On jouoit en ce temps-là la comédie de l'Irrésolu, qui n'a pas réussi, parce que le caractère de l'Irrésolu étoit plutôt d'un fou, que d'un esprit incertain. (*Note de l'Auteur.*)

L'Irrésolu, comédie de Destouches, fut jouée le 5 janvier 1713 : tout le monde en connoît le dernier vers :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

Le Sage l'a parodié dans le couplet suivant.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

(*A la Cantonnade.*)

Tôt, tôt, tôt, qu'on dresse une table,
Qu'on me la couvre de perdrix.

(*A la favorite.*)

Buvons. Prenez, mon adorable,
L'esprit des dames de Paris.

L'ESCLAVE FAVORITE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je ne dois songer qu'à vous plaire;
Mais, hélas! Seigneur, je crains bien
Que l'amour de la bonne chère....

ARLEQUIN.

Allez, cela ne gâte rien.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Je porterai mon hommage
De la table à vos beaux yeux.
Ne craignez point ce partage,
J'en aimerai trois fois mieux.

*Pendant ce temps-là, les officiers s'occupent à dresser une table. Ils la couvrent d'une nappe et y mettent deux couverts. Cela fait, Arlequin prend l'esclave par la main, la place à un bout de la table, et va se mettre à l'autre. Ils prennent chacun un couteau; puis tout-à-coup, à l'imitation de Corésus et de Callirhoé *, qu'on jouoit en ce temps-là, ils se donnent la foi par ce couplet parodié de cet opéra :*

---

* *Callirhoé*, tragédie lyrique ou opéra en cinq actes, avec un prologue par M. Roy, fut jouée le 27 décembre 1712. Imprimée.

ARLEQUIN ET L'ESCLAVE FAVORITE.
(*Ensemble.*)

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Sur ces couverts, sur cette nappe blanche,
Sur cet autel redoutable aux poulets,
Par ce couteau la terreur de l'éclanche,
Je fais serment d'être à vous à jamais.

L'esclave s'évanouit comme Callirhoé. Arlequin vole à son secours ; il l'embrasse ; elle revient. Arlequin pose ses pieds sur la table, et frappe de temps en temps avec le manche de son couteau. Il siffle même quelquefois pour faire venir les officiers. Dès qu'il les voit paroître avec leurs plats, il se lève, court au-devant d'eux, et met la main dans les sauces, prend et mange, sans songer que c'est pour lui qu'on apporte ces mets. Enfin il se remet à table, et se dispose à bien manger ; mais le médecin arrive et lui dit :

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, L'ESCLAVE FAVORITE, LE MÉDECIN, LES OFFICIERS.

LE MÉDECIN.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Quoi! seigneur, vous mangez encor!
C'est trop exposer votre vie.

ARLEQUIN *en colère.*

Que nous vient chanter ce butor ?

LE MÉDECIN *voulant ôter les plats.*

Ces plats sentent l'apoplexie.

ARLEQUIN *donnant un coup de poing au médecin.*

Laisse là mes plats, médecin;
Tu ne dois sentir qu'un bassin.

Le médecin, sans avoir égard à ce qui peut plaire ou déplaire à Arlequin, fait ôter les plats à mesure qu'il y porte la main, sous prétexte que ce sont des mets nuisibles à sa santé; ce qu'il explique par ses gestes. Mais la patience échappe à Arlequin, qui lui dit :

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Retire-toi, bâteleur;
Veux-tu nous porter malheur* !
Chacun en te voyant là,
Va dire : Fi donc! Qu'est-ce que cela?
Chacun en te voyant là,
Croira voir Sancho Pança.

Arlequin continue à vouloir manger, et le médecin à lui enlever les plats. Arlequin prend une talmouse, mort dedans; le médecin lui en arrache la moitié, l'autre demeure dans la bouche d'Arlequin, qui, outré de colère, se saisit d'un plat de crême, et l'applique sur le visage du docteur. Ce qui finit le repas et le second Acte.

---

* On venoit de jouer la comédie de Sancho Pança, qui n'avoit pas réussi. (*Note de l'Auteur.*)

Sancho Pança Gouverneur, comédie de Dancourt, en cinq actes et en vers, imprimée dans ses Œuvres, fut représentée le 15 octobre 1712.

ACTE III.

Le Théâtre représente le même appartement qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES.

ARLEQUIN.

Air : *Ah! vraiment, je m'y connois bien.* n.° 34.

Mon cher, dois-je, toujours fidelle,
Ne cajoler que même belle ?
Ventrebleu! j'en enragerois,
Moi qui suis là-dessus François.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

A l'infidélité
La loi n'est point contraire ;
A plus d'une beauté,
Seigneur, vous pourrez faire
L'amour
La nuit et le jour.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Mais il faut que je vous présente
Une Grecque toute charmante,
Que jamais Vénus n'égala.

ARLEQUIN.

La peste! Ce portrait me touche!
Tu me gardois donc celle-là,
Vieux coquin, pour la bonne bouche?
(*Le chef des eunuques va chercher la Grecque.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN *seul.*

Air : *La bonne aventure, ô gai!* n.° 37.

Moi, qui devois des turbots
Être la pâture,
Je trouve, échappé des flots,
Les jeux, les ris, le repos;
La bonne aventure,
O gai,
La bonne aventure!

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LE CHEF DES EUNUQUES, L'ESCLAVE GRECQUE.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Seigneur, vous voyez la beauté.

ARLEQUIN.

Ah! tu m'as dit la verité!
Je n'ai rien vu qu'elle n'efface.
Tudieu! Quelle a l'œil assassin!
Sors et ne laisse point, de grace,
Entrer ici le médecin.

(*Le chef des eunuques sort.*)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LA GRECQUE.

L'esclave grecque se voyant seule avec le nouveau roi, lui fait des minauderies, et lui dit :

LA GRECQUE.

Air : *Sais-tu la différence.* n.° 38.

Keleos, Kidafie,
Kilaspé, Karpeïa,
Kina :
Kaclicos, Kidarie,
Kikinnou, Kastana,
Kasta,
Keleos, Karpeïa.

Après ce couplet de jargon, Arlequin rit avec l'esclave, qui fait tout ce qu'elle lui voit faire. Il en est charmé, et lui dit :

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Doucement, petite égrillarde !
Ahi, ahi, ahi, ahi ! Ouf ! Hoïmé !
Ah ! C'en est fait ! déjà, pendarde,
Mon pauvre cœur est empaumé.

LA GRECQUE.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Seigneur, ne vous plaignez point tant ; *bis.*
Vous m'en avez fait tout autant,
Dondaine, dondaine.
Je sens qu'un doux penchant
Vers vous m'entraîne.

Arlequin enchanté de ces paroles, veut embrasser la Grecque; mais le grand visir vient l'interrompre. Ce ministre est suivi de deux sacrificateurs qui apportent l'habit de victime.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, LA GRECQUE, LE GRAND VISIR, TROIS SACRIFICATEURS.

LE GRAND VISIR.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

De votre glorieux supplice
Je viens vous annoncer l'instant.
Tout est prêt pour le sacrifice ;
Venez, seigneur, on vous attend.

Le nouveau roi paroît fort étonné de ce compliment. Le grand visir lui parle à l'oreille, et l'instruit de la loi. Arlequin n'est pas plus tôt au fait, qu'il s'abandonne à la douleur.

ARLEQUIN.

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

C'est donc pour répandre mon sang
Qu'on m'a mis dans un si haut rang !
Le sort me gardoit pour victime,
C'étoit son dernier coup de lime.
Mes pleurs, puisqu'on va m'immoler,
Coulez, hâtez-vous de couler *.

Les sacrificateurs dépouillent Arlequin de son habillement de prince, et commencent à le revêtir

---

* C'est un vers de l'opéra de Callirhoé. (*Note de l'Auteur*).

d'un habit de victime tout parsemé de pierreries. Pendant qu'ils le déshabillent, il met la main dans la poche du grand sacrificateur, et lui dérobe sa bourse, par l'habitude qu'il a de voler; mais à-peine a-t-il fait le coup, que, se souvenant qu'il va perdre la vie, il jette la bourse, en faisant connoître par ses gestes que ce vol lui est inutile. Il pleure et se désespère. Le grand sacrificateur, choqué de la répugnance que le nouveau roi paroît avoir pour le sacrifice, lui dit d'un air indigné :

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Air du *Menuet d'Hésionne.* n.° 41.

Vous allez mourir pour l'idole,
Vous êtes couvert de bijoux :
D'un mortel qu'ainsi l'on immole
Le sort doit faire des jaloux.

ARLEQUIN.

Même air.

Monsieur le grand prêtre, de grace,
Si ce destin vous paroît doux,
Vous n'avez qu'à prendre ma place.

LE GRAND SACRIFICATEUR *baissant les yeux d'un air hypocrite.*

Cet honneur n'est point fait pour nous.

Pendant ce temps-là, l'esclave grecque qui a son mouchoir à la main pousse des cris, et fait toutes les démonstrations d'une amante désespérée. Enfin, Arlequin s'approche d'elle, et lui dit :

ARLEQUIN.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Je vais remplir mon triste sort,
Il faut partir, chère mignonne ;
On va me conduire à la mort :
Mais, hélas ! avec vous, bouchonne, (*bis*)
Je n'ai folâtré qu'un instant !
Est-ce assez pour mourir content ? (*bis*)

LA GRECQUE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Connoissez toute ma tendresse :
Je cours à l'autel avec vous.
Allons. Il faut que la prêtresse
D'une pierre fasse deux coups.

Arlequin en cet endroit fait tous les gestes d'un héros de théâtre qui s'afflige sans modération. Ensuite il dit :

ARLEQUIN.

Air : *Nous sommes demi-douzaine.* n.° 42.

Ma douleur se renouvelle
Par ces amoureux discours.
O fortune cruelle !
Soule-toi de mes jours !

ARLEQUIN ET LA GRECQUE.

(*Ensemble.*)

Hélas ! Hélas ! une chaîne si belle,
De si tendres amours ;
Hélas ! Hélas ! une chaîne si belle
Devoit durer toujours !

Arlequin s'arrache avec violence des bras de l'esclave qui le retient. Il suit les sacrificateurs. La Grecque redouble ses cris, et cependant sort

par la coulisse opposée à celle par où les prêtres emmènent Arlequin.

Le théâtre change, et représente la pagode ou temple de l'idole dont la porte est fermée. On voit la mer dans le lointain. Le grand sacrificateur et la grande prêtresse avec sa confidente viennent chanter la gloire de Késaya.

SCÈNE VI.

LE GRAND SACRIFICATEUR, MEZZETIN *en grande prêtresse,* PIERROT, *sa confidente.*

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Célébrons la gloire immortelle
Du grand Késaya par nos chants ;
Ranimons ici notre zèle,
Pour chanter ses soins bienfaisants :
Il donne une face nouvelle
A nos campagnes tous les ans.

Le grand sacrificateur, après avoir chanté son couplet, se retire, et la grande prêtresse continue avec sa suivante.

MEZZETIN.

Même air.

C'est lui qui fait la pimprenelle,
De chardons il pare nos champs ;

C'est lui qui, quand l'hiver nous gèle,
Retarde les jours de printemps ;
C'est lui qui fait tomber la grêle,
Quand nous demandons du beau temps.

PIERROT.

Air précédent.

C'est lui qu'implorent nos vestales,
Pour sortir des mains des tuteurs ;
C'est lui dont les faveurs vénales
Trouvent mille et mille acheteurs :
Ce qui fait bouillir les timbales
De tous nos sacrificateurs.

Mezzetin et Pierrot se retirent aussi dans le fond de la pagode dont la porte s'ouvre. On voit l'idole sur un trône élevé de quatre à cinq marches. Les sacrificateurs amènent la victime parée de guirlandes de fleurs. Ils lui font faire le tour du théâtre. Ensuite ils l'obligent à se mettre à genoux sur le premier dégré du trône, où ils la laissent, pour former des danses avec les prêtresses. Après quoi, le grand sacrificateur s'avance sur le devant du théâtre, et dit :

SCÈNE VII.

MEZZETIN, PIERROT, ARLEQUIN, TROUPE DE SACRIFICATEURS ET DE PRÊTRESSES.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Le Dieu fait sentir sa présence,
Dans un moment il va parler.

Les ruisseaux gardent le silence,
Les arbres n'osent pas branler.

Après ce couplet, Mezzetin, grande prêtresse, sort de derrière l'idole le poignard levé, et s'approche d'Arlequin pour le frapper. * *Mais il croit reconnoître ses traits, il s'arrête; et tout-à-coup s'adressant aux sacrificateurs et aux prêtresses, il leur dit :*

MEZZETIN.

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

Tremblez, mortels! Qu'on m'entende!
Késaya parle; il commande :
Sachez qu'il veut qu'on suspende
Ce sacrifice aujourd'hui.
Que mon couteau redoutable
Demain verse un sang coupable.
Laissez-moi ce pauvre diable.
Allez. Je réponds de lui.

Tous les acteurs qui sont sur la scène sortent, excepté Arlequin, la grande prêtresse et sa confidente.

---

* Depuis cet endroit jusqu'à-la-fin, tout est une parodie de l'opéra d'Iphigénie. (*Note de l'Auteur.*)

Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue de M. Duché de Vancy, mise au théâtre par Danchet, auteur du prologue des deux dernières scènes du cinquième acte, fut jouée le 6 mai 1704, et reprise le 12 mars 1711; elle l'a été depuis, et est imprimée.

SCÈNE VIII et dernière.

MEZZETIN, ARLEQUIN, PIERROT.

MEZZETIN.

Il prend la victime par la main, l'aide à se relever, et lui dit :

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Dans quel climat avez-vous pris naissance ?
Jeune étranger, parlez, dites-le nous.
Je veux ici prendre votre défense,
Et vous sauver moi-même de mes coups.

ARLEQUIN.

Même air.

Vous demandez le nom de ma patrie,
Je vais parler avec sincérité.
C'est à Bergame, hélas! en Italie,
Qu'une tripière en ses flancs m'a porté.

MEZZETIN, *ému de cette réponse.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Quel transport de mon cœur s'empare!
Pour vous il se trouble, il s'égare.
Puis-je méconnoître ces traits ?
C'est Arlequin que j'envisage!
J'en crois mes mouvements secrets,
Et mes yeux encor davantage.

ARLEQUIN.

Air : *M. la Palisse est mort.* n.° 44.

C'est lui (plaignez ses malheurs),
C'est lui que le sort balotte.
Reconnoissez-le à ses pleurs,
Encor plus à sa culotte.

(*Il montre sa culotte d'Arlequin.*)

Mezzetin et Pierrot se font connoître de la même manière.

MEZZETIN.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Le ciel change ton destin,
Vois Pierrot et Mezzetin.

ARLEQUIN.

Quoi! mes bons amis, c'est vous.

MEZZETIN.

Oui, cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Que ce jour m'est doux!
Ah! mes bons amis, c'est vous.

PIERROT.

Quel bonheur!

ARLEQUIN.

Embrassons-nous.

Après qu'ils se sont embrassés tous trois a plusieurs reprises, Mezzetin dit :

MEZZETIN.

Air de *Joconde.* n.° 45.

J'ai fait préparer un vaisseau,
Pour nous sauver en France.
Le jour a perdu son flambeau,
Partons en diligence.
Que nous allons boire à Paris
De flacons de Champagne
(*Montrant des pierreries.*)
Avec ces brillants, que d'Iris
Nous mettrons en campagne!

ARLEQUIN.

Air : *Lon lan-la, deriretté.* n.° 46.

Oui; mais avec tous nos bijoux
Emportons l'idole avec nous,

Lon lan-la, derirette;
Car l'opéra finit ainsi,
Lon lan-la, deriri.

Arlequin, Pierrot, Mezzetin pillent le temple. Ils veulent enlever Késaya, qui s'abîme, et ne laisse entre leurs mains qu'un cochon de lait. Ensuite la pagode tombe par morceaux, comme si ce sacrilège eût attiré l'indignation de l'idole. Ils s'enfuient tous trois, et par-là finit la pièce.

FIN.

LA FOIRE
DE GUIBRAY,

PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

LE JUGE de Guibray.

PIERROT, son secrétaire.

ARLEQUIN, } faux acteurs arabes.
SCARAMOUCHE, }

Un Comédien italien.

Deux Actrices de la troupe d'Arlequin.

Un Musicien.

Troupe de Symphonistes.

La Scène est à la foire de Guibray.

LA FOIRE DE GUIBRAY.

Le Théâtre représente les faubourgs de Falaise. On voit dans l'enfoncement des tentes, des hommes, des chevaux, des bœufs, et tous les préparatifs de la foire de Guibray.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Enfin, nous voici dans Falaise ;
Nous travaillerons dès demain.

ARLEQUIN.

Ma foi, l'ami, j'en suis bien-aise ;
Car j'aime fort les tours de main.

SCARAMOUCHE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

La foire de Guibray s'apprête,
Je vois les marchands s'assembler.
Allons voler.... mais....

ARLEQUIN.

Qui t'arrête ?

SCARAMOUCHE.

Le magistrat me fait trembler.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Quoique Normand, il est sévère,
Ennemi juré des fripons.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, mon cher confrère,
Plions bagage, décampons.

SCARAMOUCHE.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Non. Pour dérober à la foire,
Employons d'innocents moyens.
Arlequin, si tu veux m'en croire,
Nous nous ferons comédiens.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

N'approuves-tu pas mon idée ?
Passons pour des acteurs françois :
Jouons le Cid, ou bien Pompée.

ARLEQUIN.

Fi! Nous ne joûrions pas deux fois.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Ami, soyons comédiens ;
Non françois, mais italiens :
Nous aurons bien de la pratique.

SCARAMOUCHE.

Oui ; mais il en vient d'arriver :
Si nous vendons même comique,
Nous aurons peine à nous sauver.

Refrain de l'air : *Vivons pour ces fillettes.* n.° 48.

Hé bien, soyons arabes,
Soyons,
Soyons acteurs arabes.

SCARAMOUCHE *riant.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Une troupe arabe à Falaise !
Le plaisant projet que voilà ;
Ami, j'en veux rire à mon aise.

ARLEQUIN *se mettant le doigt sur le front.*

Mon enfant, ce trait part de là.

SCARAMOUCHE.

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Allons, Arlequin, joignons (*bis*)
Au plus tôt nos compagnons ; (*bis*)
Et concertons, sans remise,
Cette grotesque entreprise.
Lampons, lampons,
Camarade, lampons.

ARLEQUIN ET SCARAMOUCHE, *en s'en allant et en dansant.*

Ami, soyons arabes,
Soyons,
Soyons acteurs arabes.

SCÈNE II.

LE JUGE, PIERROT.

LE JUGE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Ah ! Que de tentes dans les champs !
Voilà bien des marchands ! (*bis*)

PIERROT.

Je vois ici bien des chevaux.
Morbleu, que d'animaux ! (*bis*)

LE JUGE, *d'un air vain.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Ce peuple, toute cette foule
Reçoit mes ordres souverains.

PIERROT *souriant.*

Pierrot, à l'appui de la boule,
Sait faire travailler ses mains.

LE JUGE *le regardant de travers.*

Air : *Je ne suis né ni roi, ni prince.* n.° 36.

Ah! craignez que je ne punisse
Sévèrement votre avarice!
Faites les choses noblement :
Je hais un esprit mercenaire.
Songez que vous êtes Normand,
Et qui plus est, mon secrétaire.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Allez, monsieur, laissez-moi faire.

LE JUGE.

Air : *Ma mère, mariez-moi*, ou *souvenez-vous-en.* n.° 33.

Contente-toi donc, mon fils,
Des légitimes profits.
Chez moi ton poste est fort beau;
Car on vient souvent graisser le marteau.

PIERROT.

Oui; mais de chaque gâteau
Votre femme a son chanteau.

LE JUGE.

Paix.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Cette foire il arrivera,
S'il plaît à Dieu, de la bagarre;
J'espère que cela rendra.

PIERROT.

Oui, monsieur, c'est de l'or en barre :
Il ne se donne point de coups,
Qu'ils ne soient de l'argent pour vous.

LE JUGE.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Un juge de Normandie
Doit avoir de l'entendement.

PIERROT.

Un franc Picard, assurément,
N'y pourroit pas gagner sa vie.

LE JUGE.

Un juge de Normandie
Doit avoir de l'entendement.

SCÈNE III.

LE JUGE, PIERROT, UN MUSICIEN.

LE MUSICIEN.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Du magistrat de Guibray
Vous avez toute l'allure.

LE JUGE.

Aussi le suis-je.

LE MUSICIEN.

Est-il vrai?
Turelure.
La respectable figure!
Robin, turelure lure.

Air : *Laire-la laire lan-laire.* n.° 23.

Je viens avec soumission
Vous demander permission
De pratiquer mon savoir-faire.

PIERROT.

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

LE JUGE.

Même air.

Auparavant apprenez-moi,
S'il vous plaît, quel est votre emploi.

PIERROT *à part.*

Il a l'air d'un visionnaire.
Laire-la, etc.

LE MUSICIEN.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Je suis un nouvel Orphée,
Tout cède à mes accords touchants :
Des Amphions de notre temps
Voyez en moi le Coryphée.
Je suis un nouvel Orphée,
Tout cède à mes accords touchants.

PIERROT *à part.*

Je l'ai bien dit.

LE MUSICIEN *gravement.*

Air *de M. Gillier.* n.° 52.

Au son de ma lyre admirable,
Tout rocher est inébranlable,
Les arbres semblent m'écouter :
Et lorsqu'assis sur la rive,
Ma voix commence d'éclater,
Je vois l'onde fugitive
Couler toujours sans s'arrêter.

PIERROT.

Diable ! le grand sorcier !

LE MUSICIEN.

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

Je sais faire des sonates,
J'ai composé des cantates.

LE JUGE *bas.*

Et bien d'autres pièces plates.

LE MUSICIEN.

Lully rampe devant moi.
Mes rondeaux font les délices....

PIERROT *l'interrompant.*

Des marchands de pain d'épices.

LE MUSICIEN.

Sur-tout j'ai de beaux caprices.

LE JUGE.

Pour celui-là, je le crois.

LE MUSICIEN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

J'ai fait autrefois pour la foire
Des *cotillons* * qu'on admira,
Et qu'aujourd'hui même on fait gloire
De copier à l'opéra.

LE JUGE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous faites un bel étalage
Des talents que vous possédez.
Sans doute, ici vous prétendez
En faire quelque usage ?

(*) C'est à la foire qu'on a vu pour la première fois des *cotillons*. (*Note de l'Auteur.*)

C'est le nom d'une sorte de danse. On appelle *caprices* certaines pièces de musique, de poésie, etc., etc.

LE MUSICIEN.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Je viens m'établir à Guibray
Pendant le cours de cette foire;
Et tous les jours je donnerai
Des concerts charmants.

LE JUGE *riant.*

Je veux croire
Que vous êtes un Apollon.

LE MUSICIEN.

Jugez-en par l'échantillon.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n°. 47.

Commençons par une cantate :
C'est un morceau des plus charmants.
(*A ses symphonistes.*)
Ensuite, par une sonate
Faites ronfler vos instruments.

Le musicien chante la cantate suivante :

Air : *Cantate de M. Gillier.* n.° 53.

Le chasseur Actéon au bain surprit un jour
Diane avec toute sa cour.
Il voit la déesse et sa suite;
Il est charmé de tant d'appas.
Au-lieu de s'éloigner par une prompte fuite,
Le plaisir arrête ses pas.
Mais dans le même instant, la déesse en colère
Punit avec rigueur ce mortel téméraire.
Craignons le plaisir,
Ayons des alarmes,
Lorsqu'il vient s'offrir
Avec tous ses charmes.
Pour lui résister,
Songeons à la peine
Qu'il peut nous coûter,
Quand il nous entraîne.

Actéon (Quel triste destin!)
D'un cerf bientôt prit la figure :
Il servit même à ses chiens de pâture :
Et telle fut sa déplorable fin.
Ah! si la sévère immortelle,
Au bain toute seule eût été,
Elle ne l'auroit pas traité
D'une manière si cruelle!
Prenez, amants,
Bien votre temps
Auprès des belles.
Dans certains moments
N'attendez d'elles
Que de vrais tourments;
Dans d'autres instants,
Les plus cruelles
Vous rendront contents.
Prenez, amants,
Bien votre temps
Auprès des belles.

Le musicien, après avoir chanté, fait signe aux symphonistes de jouer la sonate. Il en bat la mesure comiquement. Après quoi, le juge lui dit :

LE JUGE.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

J'aime fort votre symphonie.

LE MUSICIEN.

Trouvez-vous les accords....

LE JUGE *l'interrompant.*

Très-beaux.
Vous pourrez par cette harmonie,
Charmer nos marchands de chevaux.

Le musicien sort, et il entre un comédien italien qui a un plumet sur son chapeau. Il fait vingt révérences au juge.

SCÈNE IV.

LE JUGE, PIERROT, UN COMÉDIEN ITALIEN.

LE JUGE, *fatigué de tant de révérences, dit :*

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Parlez-moi sans compliment,
Monsieur, je vous prie.
Vous venez apparemment
Demander mon agrément.
Parlez-moi sans compliment,
Monsieur, je vous prie.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

C'est pour une troupe comique
Qui vient d'arriver en ces lieux.

LE JUGE.

Allez ailleurs lever boutique :
Vous ferez, je crois, beaucoup mieux.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Pourquoi donc ?

LE JUGE.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ici, l'an passé, des acteurs,
Malgré des pièces admirables,
N'eurent pas quatre spectateurs.
Pour renvoyer les pauvres diables,
Je fis quêter chez les bourgeois.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

C'étoit donc des acteurs françois?

PIERROT.

Et vraiment oui.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Oh! C'est une autre affaire!
Moi, je pourrai bien plaire,
Je suis Italien.
Ma troupe polissonne
Dans le goût forrain donne.

LE JUGE.

Je ne vous dis plus rien.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

A Falaise comme à Paris
La bagatelle est d'un grand prix.
Landerirette.
Vous ferez quelque chose ici,

PIERROT.

Landeriri.

LE JUGE.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

Vos acteurs sont-ils excellents?

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Ils ont de merveilleux talents,
Lon lan-la, derirette;
Il faut les voir faire un *lazzi.*

LE JUGE.

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Vous êtes sans doute muni
De mainte drôlerie :
Vous devez en être fourni.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Nous jouons de génie :
Il nous suffit qu'un plan soit bon,

La faridondaine,
La faridondon,
Chaque acteur l'a bientôt rempli,

PIERROT.

Biribi.
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE JUGE.

Même air.

Votre Arlequin est-il plaisant ?

LE COMÉDIEN TALIEN.

Il fait crever de rire.

LE JUGE.

Le pantalon ?....

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Est amusant.

LE JUGE.

Le docteur ?....

LE COMÉDIEN ITALIEN.

On l'admire.

LE JUGE *riant.*

N'avez-vous pas quelque tendron ?
La faridondaine,
La faridondon ?

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Chez nous tout le sexe est joli.

PIERROT *riant.*

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LE JUGE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

D'une gracieuse fillette

J'aime mieux voir les traits vainqueurs,
Que la pièce la plus parfaite.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Vous avez le goût des seigneurs.

On entend dans cet endroit un bruit de timbales et de trompettes, et Arlequin s'avance en dansant. Il a un casque et un tonnelet garnis de plumes. Il est suivi de deux actrices habillées dans le même goût, qui demeurent dans le fond du théâtre. Pierrot s'en va.

SCÈNE V et dernière.

LE JUGE, LE COMÉDIEN ITALIEN, ARLEQUIN, LES DEUX ACTRICES.

ARLEQUIN.

Air chinois. n.° 56.

Hola, hé! }
Hola, cha! } (*bis*)
La mylaloya. (*bis*)

En chantant ainsi, il danse; et à la fin de la chanson, il fait une cabriole, et donne des coups de poing au juge et au comédien italien. Ce qui arrive toutes les fois qu'il reprend l'air chinois.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Vous ne savez pas qui je suis....

(*Il interrompt l'air pour reprendre le premier*).

Hola, hé, etc.

Air : *Pierre Bagnolet.* n.° 57.

Je suis comédien arabe,

(*Il reprend encore l'air chinois.*)

Hola, hé, etc.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

On dit que des comédiens,
Certains farceurs italiens,
Viennent d'arriver à la foire,
Et qu'à Guibray ces compagnons
Prétendent me ravir la gloire
De divertir les maquignons.

LE JUGE *à Arlequin.*

Air : *Y-avance, y-avance.* n.° 58.

Que venez-vous me demander?

ARLEQUIN.

Ce que vous devez m'accorder :
Je veux sur eux la préférence.

LE COMÉDIEN ITALIEN, *d'un air dédaigneux.*

Y-avance, y-avance, y-avance,
Beau teint de jambon de Mayence.

Même air.

Voyez-vous ce plaisant acteur,
Qui vient faire ici le docteur,
Et veut nous imposer silence!

ARLEQUIN.

Y-avance, y-avance, y-avance,
Avec ton air de suffisance.

Les deux actrices qui sont demeurées au fond du théâtre s'avancent, et Arlequin les présente au juge en lui disant :

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Vous voyez deux de mes actrices,
Daignez recevoir leurs respects.

LE JUGE *à part.*

Voilà des beautés de coulisses,
Dont les appas sont un peu secs.

Les actrices s'approchent du juge, et l'agacent, ce qui lui fait dire :

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Mais les actrices d'Arabie
Ont bien de la vivacité.

PREMIÈRE ACTRICE.

Faut-il un air de modestie?
Nous l'aurons bientôt emprunté.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Par une allure de vestale
Ne vous laissez point imposer :
Toute héroïne théâtrale
Sans peine sait se composer.

ARLEQUIN *montrant au juge la seconde actrice.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Regardez cette autre commère ;
Pour la danse elle a du talent.

LE JUGE.

Voyons donc ce qu'elle sait faire.
Tudieu ! qu'elle a l'air sémillant !

Arlequin danse avec la seconde actrice. Le juge en paroît content.

ARLEQUIN.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Il faut à-présent faire voir
Si mes pièces sont belles.
Vous allez bientôt le savoir.
Elles sont fort nouvelles.
L'espèce en est, assurément,
Assez particulière ;
Je vais jouer dans un moment
Toute une pièce entière.

En voici le sujet :

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

D'une charmante princesse
Un prince aime les appas :
Ce n'est point une tigresse ;
Nos dames ne le sont pas.

Arlequin fait faire la princesse à la première actrice. Il l'aborde en faisant des entrechats, et lui exprime par ses gestes le plaisir qu'il prend à la voir.

Acte premier!

Le juge et le comédien italien se mettent à rire. Arlequin et l'actrice continuent leur scène muette. Le prince tombe dans une profonde rêverie. Ensuite il regarde d'un air languissant sa princesse, qui dit, après l'avoir agacé :

Acte second!

Le comédien et le juge redoublent leurs ris. Enfin le lazzi *s'achève. Arlequin, transporté d'amour, tombe aux genoux de sa princesse, et dit, en se relevant :*

Acte troisième!

ARLEQUIN *au juge.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Trouvez-vous la pièce comique?

LE JUGE.

Je la trouve très-laconique.

LE COMÉDIEN ITALIEN.

C'est tout ce qu'elle a de meilleur.

ARLEQUIN *au comédien italien.*

Convenez que dans cet ouvrage,

Il n'est point, monsieur le railleur,
Comme chez vous, de verbiage.

LE JUGE.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Ces pièces sont divertissantes ;
Mais vous ne sauriez plaire ici,
Si vous n'en avez de parlantes ;

ARLEQUIN.

Oh ! Nous savons parler aussi.

LE JUGE.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Hé bien, jouez donc tous les deux
L'un après l'autre en ma présence.
Que chacun de vous par ses jeux
Tâche d'avoir la préférence.
Celui qui le plus me plaira,
Dans cette ville restera.

ARLEQUIN.

Je vais jouer, *Arlequin Mahomet.*

LE COMÉDIEN ITALIEN.

Et moi, *le Tombeau de Nostradamus.*

ARLEQUIN *riant.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Le Tombeau de Nostradamus !
Il a l'esprit perclus. (*bis*)

LE COMÉDIEN ITALIEN *se moquant.*

Oh ! diable ! Arlequin Mahomet,
Que ce titre promet !

ARLEQUIN ET LE COMÉDIEN ITALIEN, *se moquant l'un de l'autre, à l'imitation du*

musicien et du maître à danser de l'opéra des Fêtes vénitiennes *.

(*Ensemble*).

Air de *l'Entrée du bal des Fêtes Vénitiennes*. n.° 60.

Ah! c'est vous qui l'emportez sur moi!

Ils répètent plusieurs fois ce vers, et s'en vont chacun de son côté, en le chantant d'une manière ironique.

---

* Les *Fêtes Vénitiennes*, ballet en trois actes, avec un prologue par Danchet; représenté le 17 juin 1710. Imprimé. A la vingt-troisième représentation, le 8 août, on supprima le prologue, et on ajouta une entrée, intitulée : *Le Bal*. C'est dans cette entrée que figurèrent un maître de musique et un maître de danse.

FIN DU PROLOGUE.

ARLEQUIN MAHOMET,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, faux Mahomet.

DAHI, marchand, voisin d'Arlequin.

BOUBEKIR, voyageur et mathématicien.

Quatre Archers.

Le Roi de Basra.

La Princesse, sa fille.

PIERROT, kam des Tartares.

Le Prince de Perse.

La Suivante de la Princesse.

Troupe d'Esclaves et d'Eunuques.

La Scène est d'abord à Surate, et ensuite à Basra, dans les jardins du roi.

ARLEQUIN MAHOMET.

Le Théâtre représente la cour de la maison d'Arlequin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *seul.*

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

O SORT ! ô destin ennemis !
Dans quel état m'avez-vous mis !
J'ai voulu tâter du commerce,
J'ai gagné du bien dans la Perse ;
Mais la chance, hélas ! a tourné !
Enfin, me voilà ruiné.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, DAHI.

DAHI.

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

Je viens à regret,
Ami, vous instruire

De ce qu'en secret
On m'est venu dire :
Vos créanciers en ce jour
Veulent vous jouer d'un tour.

ARLEQUIN *soupirant.*

Ouf !

DAHI.

Air précédent.

Vous les connoissez,
Trompez leur envie.

ARLEQUIN.

Seigneur, c'est assez :
Je vous remercie.

DAHI *s'en allant.*

Adieu. Soyez assez fin,
Pour éluder leur dessein.

SCÈNE III.

ARLEQUIN *seul.*

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Marchands, qui, dans pareil cas,
Etes bien sortis d'affaire,
Pour vous tirer d'embarras,
Comment avez-vous pu faire?

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, BOUBEKIR.

BOUBEKIR, *après avoir mis à terre un coffre qu'il avoit sur ses épaules.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Depuis trois jours que je suis dans Surate,
J'ai su, seigneur, par quelques commerçants,
Qu'on doit dans peu mettre sur vous la patte,
Et vous jeter dans les fers pour long-temps.

ARLEQUIN.

Hoïmé!

BOUBEKIR.

Air: *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Si vous craignez pareille destinée,
Dites-le-moi, parlez confidemment.
Je puis, seigneur, et dès cette journée,
Vous dérober à l'emprisonnement.

ARLEQUIN.

Air: *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Non, non, cela n'est pas possible.
Sans doute on me fait observer;
Et vous ne sauriez me sauver,
Sans me rendre invisible.

BOUBEKIR.

Air: *Le fameux Diogène.* n.° 11.

J'ai fait une machine
Qu'on peut nommer divine;
C'est un coffre volant.
Avec cet équipage,
Sans péril on voyage.

ARLEQUIN.

L'ouvrage est excellent.

même air.

Mais n'est-il point magique?

BOUBEKIR.

Non, non, de mécanique
C'est un ouvrage pur.
Entrez dans ma brouette,
Et faites une traite,
Pour en être plus sûr.

Boubekir va chercher son coffre, sur lequel sont peints des groupes de nuages et un croissant. Il fait entrer Arlequin dedans, en lui disant :

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Je vais vous apprendre
Comme il faut monter,
Comme il faut descendre,
Ou vous arrêter;
De quel côté prendre,
Et voler comme un perdu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Arlequin fait l'essai du coffre. Il en est charmé. Il le baise, embrasse Boubekir, et dit dans l'excès de son admiration :

ARLEQUIN.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

O la charmante brouette!
Je l'accepte volontiers.
Je pourrai par ma retraite
Payer tous mes créanciers.

BOUBEKIR.

C'est une des sept merveilles.
J'en veux fournir de pareilles
A tous les banqueroutiers.

ARLEQUIN *à part.*

Il en a donc des miliers.

BOUBEKIR, *sur le ton des deux derniers vers.*

J'en ai fait provision
Pour Paris et pour Lyon.

ARLEQUIN.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Un si précieux coffre
Vaut mieux que tout mon bien.

BOUBEKIR.

Cependant je vous l'offre,
Si vous voulez, pour rien.

ARLEQUIN.

Allons, gai,
D'un air gai, etc.

Boubekir se retire, en faisant des façons pour recevoir une bourse qu'Arlequin lui donne.

SCÈNE V.

ARLEQUIN *seul.*

Il s'occupe à munir son coffre de provisions. Il y met du fromage, des cervelas, du vin, etc. jusqu'à un pot de chambre. A-peine y a-t-il mis toutes ces choses, qu'il arrive chez lui des archers pour le prendre. Il se jette dans la machine en disant :

Air : *Voici les dragons qui viennent.* n.° 63.

Voici les archers qui viennent,
Vîte sauvons-nous....

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, QUATRE ARCHERS.

Arlequin s'élève à quinze pieds de terre, et se faisant voir aux archers, il chante :

ARLEQUIN.

Reprise de l'air : *Un petit moment plus tard.* n.° 64.

Un petit moment trop tard
La justice est venue...

Les archers tirent leurs épées. Ils le menacent; mais Arlequin se voyant hors de péril, les insulte. Il leur crache au visage, et vide sur eux son pot de chambre; ensuite il disparoît. Les archers le suivent des yeux, et se retirent fort étonnés du prodige qui leur enlève leur proie.

Le Théâtre change en cet endroit, et représente un bois et un château dans l'enfoncement. Un jeune prince paroît appuyé contre un arbre, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur.

SCÈNE VII.

LE PRINCE DE PERSE, *seul.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Reste-t-il quelque espoir,
Après cette traverse?
Triste prince de Perse,
Meurs! que ton désespoir
T'enseigne ton devoir.

On voit dans ce temps-là passer le coffre d'Arlequin qui s'arrête en l'air.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

LE PRINCE, *sans apercevoir le coffre.*

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Ciel! que viens-je d'apprendre!
Ah! Quel nouveau malheur!
Ai-je bien pu l'entendre,
Sans mourir de douleur?
Epris de ma princesse,
Un kam la vient, dit-on,
Ravir à ma tendresse.

ARLEQUIN *à part, en descendant de son coffre, et s'approchant du prince.*

C'est un fripon.

LE PRINCE, *sans apercevoir Arlequin.*

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Que de cet hyménée,
Mon amour malheureux

Prévienne la journée
Par un coup généreux.

(Il tire son poignard.)

Qu'ici ce fer finisse
En ce moment mes jours.
Reçois ce sacrifice,
Objet de mes amours.

Il lève le bras pour se percer. Arlequin l'arrête, et lui dit :

ARLEQUIN.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Que votre seigneurie
Modère ses transports ;
Quittez la sotte envie
De voir les sombres bords.
Je prends votre tendresse
Sous ma protection,
Et de votre maîtresse
Bientôt je vous fais don.

LE PRINCE.

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Vous qui d'un espoir si doux,
Flattez ma mourante vie,
Eh ! sur quoi le fondez-vous ?

ARLEQUIN.

Parbleu ! sur mon industrie.

LE PRINCE.

Air : *Sommes-nous pas trop heureux.* n.° 67.

Un kam que j'ai pour rival,
Veut m'enlever ma maîtresse :
Aurez-vous assez d'adresse
Pour parer ce coup fatal ?

ARLEQUIN.

Oui, morbleu.

LE PRINCE.

Cette promesse
Dissipe un peu mon effroi.
Si je vous dois ma princesse,
Ami, disposez de moi.

ARLEQUIN.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.* n.° 25.

Ça, je vais de ce pas même...

LE PRINCE.

Mais par quelle invention?...

ARLEQUIN.

Suivez-moi. Le stratagême
Naîtra de l'occasion.

Ils s'en vont tous deux. Le théâtre change, et représente les jardins du roi de Basra, où la princesse se promène avec sa suivante à l'entrée de la nuit.

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Cent fois soit maudit l'astrologue
Qui, quand vous reçûtes le jour,
Nous prédit d'un air pédagogue
Que l'amour vous joûroit d'un tour!

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Selon lui, c'est dans cette année
Qu'un homme doit vous attraper :
Du-moins, jusqu'à cette journée,
Nul encor n'a pu vous tromper.

LA PRINCESSE.

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

Cependant, le roi mon père
Craint ce que l'on a prédit;
Et, pour mettre son esprit
En repos sur cette affaire,
Il prétend lier mon sort
Au sort d'un sexagénaire,
Que je hais plus que la mort.

LA SUIVANTE.

Le roi votre père a tort.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Le ciel, ô princesse adorable!
Vous devoit un destin plus doux;
Et le prince le plus aimable
Est à-peine digne de vous.

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, ARLEQUIN *en l'air dans son coffre.*

LA PRINCESSE.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Quoi! faudra-t-il, malgré ma répugnance,
Avec le kam vivre jusqu'au trépas!

LA SUIVANTE, *levant les mains au ciel.*

O Mahomet! de cette violence
Daigne sauver cet objet plein d'appas!

ARLEQUIN, *en l'air, et prenant de cette apostrophe accasion de passer pour Mahomet, dit sur le ton du dernier vers :*

Oh! le vieux kam, ma foi, ne l'aura pas.

Il n'a pas si tôt chanté ce vers, qu'il disparoît. La princesse et sa suivante sont fort étonnées d'avoir entendu ces paroles. La suivante croit que c'est Mahomet qui les a prononcées, et saisie d'une sainte horreur, elle dit à la princesse :

LA SUIVANTE.

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Vous voyez que c'est Mahomet,
Qui pour vous s'intéresse.

LA PRINCESSE.

C'est peut-être quelque follet
Qui trompe ma tendresse.

ARLEQUIN, *sans être aperçu.*

Non, c'est Mahomet tout de bon,
La faridondaine,
La faridondon.
Le kam sera votre mari,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA SUIVANTE.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Accordez-nous votre assistance,
Grand prophète des Musulmans :
Donnez-nous-en une assurance,
Qui rende le calme à nos sens ;
Et daignez de votre présence
Nous honorer dans ces moments.

ARLEQUIN.

Air d'*Atys.* n.° 70.

Allons, allons, accourez tous,
Mahomet va descendre.

Arlequin descend dans un bosquet épais où il laisse son coffre. Il s'approche de la princesse, qui lui dit avec étonnement :

LA PRINCESSE.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Vous, Mahomet ! quelle jeunesse !

ARLEQUIN.

Suivant les temps, suivant les lieux,
J'ai l'air jeune, ou je parois vieux.
Bientôt vous verrez, ma princesse,
Le grand prophète musulman
Plus barbu que le roi Priam.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Je romprai votre mariage
Je roûrai le vieux kam de coups.
Je veux plus faire : je m'engage
A vous donner un autre époux.

Arlequin, à la faveur d'une lanterne sourde, présente à la princesse le portrait du prince de Perse, en lui disant :

Air : *Laire-la, laire-lan-laire.* n.° 23.

C'est le fils d'un grand souverain,
Que vous recevez de ma main.
Voyez les traits de ce compère.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la
Laire lan-la.

La princesse, après avoir considéré un moment le portrait, se le laisse arracher par sa suivante, qui dit :

LA SUIVANTE.

Air : *Robin turelure lure.* n.° 51.

Voilà d'un prince joli
Le portrait en miniature.

ARLEQUIN.

Tudieu ! c'est un dégourdi,
Turelure.

LA SUIVANTE.

On le voit à la peinture,
Robin, turelure, lure.

(*Bas à Arlequin, et lui montrant sa maîtresse*).

Air : *O gué, lon-là, lan-laire.* n.° 71.

Elle le trouve aimable,
Sans dire mot.

ARLEQUIN.

C'est, je me donne au diable,
Son vrai balot.

LA SUIVANTE *toujours bas.*

Je prévois, aux graces qu'il a,
Que cet enfant-là
Voudra bien cela.
O gué, lon-la,
Lan-laire,

ARLEQUIN, *cajollant la princesse.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Expliquez-vous, belle brunette,
Que dit le cœur pour ce grivois ?

LA PRINCESSE.

Puis-je mieux faire, grand prophète,
Que d'applaudir à votre choix ?

ARLEQUIN.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.* n.° 25.

Vous voulez donc bien, mignonne....
(*A part*).
Peste! quel friand minois!
(*Haut*).
Le prophète sent, friponne,
Qu'il s'échauffe en son harnois.

LA SUIVANTE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Malgré toutes les voluptés
Et toutes les félicités
De votre séjour délectable,
Je crois, mais je puis m'abuser,
Qu'en ce monde une femme aimable
Pourroit fort bien vous amuser.

ARLEQUIN.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Ce grand air de déesse,
Et ce charmant souris,
Me font, je le confesse,
Oublier mes houris *.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

LA SUIVANTE.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Ont-elles plus d'appas ?

ARLEQUIN.

Elles sont moins gentilles :
Mais, diable ! j'en fais cas ;
Elles sont toujours filles.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

LA SUIVANTE, *flattant Arlequin.*

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Puisque Mahomet ici-bas
Vient pour y faire un hyménée,

---

* Ce sont les filles du paradis de Mahomet, qui, par un miracle de l'Alcoran, sont toujours vierges, quoiqu'elles fassent la félicité des bienheureux Musulmans. (*Note de l'Auteur.*)

Il ne me refusera pas
De joindre aussi ma destinée
A celle de quelque garçon :
J'en veux un de votre façon.

ARLEQUIN.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.* n.° 72.

Un brunet toujours prêt à rire
Dès demain sera ton époux.
J'entends du bruit, je me retire.

LA PRINCESSE.

Ne vous éloignez pas de nous.

ARLEQUIN.

Non. Mais au roi vous pouvez dire
Que je veux disposer de vous.

(*Il se retire*).

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, LE ROI, LE KAM.

LE ROI, *présentant le Kam à la princesse.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Ma fille, recevez l'hommage
D'un cœur qui vous est destiné.

LA SUIVANTE, *d'un ton ironique.*

Oh! le gracieux personnage
Que vous nous avez amené!

LE KAM *à la princesse.*

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Que je prends de plaisir
A vous voir si gentille!
Je sens un grand désir
D'entrer dans la famille.

Et zon, zon, zon.
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

LA SUIVANTE *au roi, toujours ironiquement.*

Air de *Joconde.* n.° 45.

Vous ne pouvez choisir, seigneur,
Un gendre plus aimable.
Il est fait pour toucher un cœur.

LA PRINCESSE *à part.*

Qu'il est désagréable!

LA SUIVANTE.

Mais le prophète Mahomet,
A cet hymen contraire,
Vient de nous déclarer tout net,
Qu'il prétend le défaire.

LE ROI, *avec étonnement.*

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Que dites-vous, ma mie?
Parlez-moi, je vous prie,
Un peu plus clairement.
Ce discours m'inquiète :
Vous avez au prophète
Parlé...?

LA SUIVANTE.

Dans ce moment.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Du prince de Perse, dit-il,
Je fais l'époux de la princesse.
C'est un prince galant, gentil,
Digne en un mot de ma maîtresse.

LE ROI.

Tout cela ne sent rien de bon :
Ce Mahomet est un fripon.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Quoi ! malgré ma garde nombreuse,
Malgré tous mes soins, cette nuit
Un fourbe ici s'est introduit !

(*A la suivante*).

Crains pour toi, malheureuse!

LE KAM.

Même air.

Oui, vous avez raison, beau-père,
Mahomet est un scélérat.

LA SUIVANTE, *effrayée de ce blasphême.*

Ah ! n'attirez point sur l'état
Sa terrible colère !

LE ROI, *irrité contre la suivante.*

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Vous osez d'un suborneur
Appuyer l'insolence !

(*au kam*).

Cherchons ce larron d'honneur,
Cherchons, tirons-en, seigneur,
Vengeance, vengeance, vengeance!

LE KAM *répète le dernier vers.*

Vengeance, vengeance, vengeance!

Le roi et le kam, le sabre à la main, cherchent par-tout le faux Mahomet qui paroît en l'air, et qui de son coffre décharge sur la tête du kam des coups de batte, en chantant aussi :

ARLEQUIN.

Vengeance, vengeance, vengeance !

LE ROI ET LE KAM.

(*Ensemble*).

Air : *Poursuivons jusqu'au trépas.* n.° 74.

Exterminons aujourd'hui
Ce coquin qui nous outrage !

Exerçons sur lui
Toute notre rage.

Ils continuent à chercher le faux prophète, qui jette sur eux quantité de pétards et d'autres feux d'artifice, qui enflamment l'air. On voit en même temps Arlequin dans sa machine, qui traverse le théâtre. Il a un pourpoint noir avec un turban et une longue barbe blanche. Le roi et le kam sont frappés de cette apparition; et la suivante, profitant de la crainte dont elle voit le roi saisi, lui dit :

LA SUIVANTE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Au-lieu d'offenser Mahomet,
Faites ce qu'il désire;
Vous verrez un bonheur parfait
Régner dans votre empire.

LE ROI.

Hé bien, j'y consens. C'en est fait,
Il faut donc me dédire.

(*Au kam*).

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Prince, notre résistance
N'est qu'une vaine défense,
Et vous voyez quelle offense
Pour le patron musulman.
Allez. Croyez-moi, mon frère,
N'irritons point sa colère.
Il faut, pour le satisfaire,
Rompre notre engagement.

LE KAM, *en se frottant les épaules.*

Air : *La verte jeunesse.* n.° 76.

Tout franc, votre fille
Etoit bien mon fait,

Et j'étois un drille...
Mais votre valet :
Puisque le prophète
En agit ainsi,
Je vais, sans trompette,
Déloger d'ici.

Le kam fait la révérence au roi et à la princesse, et s'en va.

SCÈNE XII.

LE ROI, LA PRINCESSE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE, *apostrophant Mahomet.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Mahomet, que ton courroux cesse ;
On va suivre tes volontés :
Tu vois que notre roi s'empresse
A reconnoître tes bontés.

LE ROI, *apostrophant aussi Mahomet.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ma sacrilége résistance
N'excitera plus ta vengeance.
Par Médine j'en fais serment,
Ville où les musulmans fidèles,
Avec un saint empressement,
Vont voir tes dépouilles mortelles.

SCÈNE XIII et dernière.

LE ROI, LA PRINCESSE, LA SUIVANTE, ARLEQUIN, LE PRINCE DE PERSE.

Arlequin, qui a tout entendu, profitant de la disposition où il voit l'esprit du roi, sort d'un bosquet où il a transporté le prince de Perse, et s'avance avec lui vers le monarque.

LE ROI, *se jetant aux pieds du faux Mahomet.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Vous me voyez à vos genoux.

ARLEQUIN.

Bon roi, relevez-vous.

LE ROI.

Moi, qui vous ai tant offensé... !

ARLEQUIN.

Laissons là le passé.

(*Présentant le prince*).

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Voici l'époux de votre fille,
Du roi de Perse unique fils.
Pour recruter votre famille
Il a le mérite requis.

Air : *Reveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Ne l'acceptez-vous pas pour gendre ?

LE ROI.

Je le reçois de tout mon cœur.
De votre main on doit tout prendre.

ARLEQUIN.

Oui, foi de prophète d'honneur.

Le prince de Perse tombe aux genoux du roi de Basra, qui l'embrasse.

LE ROI.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.* n.° 72.

Héritier d'un célèbre empire,
Pour moi quelle félicité...!

LE PRINCE.

Grand roi, que ne pouvez-vous lire
Dans le cœur d'un prince enchanté...!

LE ROI, *à la princesse.*

Avec plaisir tu dois souscrire,
Ma fille, à ce charmant traité.

LA SUIVANTE, *au roi.*

Air : *Voici les dragons qui viennent.* n.° 63.

Oh! sans peine à cette affaire
Son cœur se résout.

LA PRINCESSE.

J'y consens, pour satisfaire
Le grand prophète et mon père.

ARLEQUIN.

Et vous itout.

LE ROI.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Que cette nuit on chante, on danse.

LA SUIVANTE.

Mahomet, dédaignerez-vous
D'honorer de votre présence
L'hymen de ces jeunes époux.

ARLEQUIN.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Non vraiment, et je veux, poulette,
Etre sur terre ton mari.

LA SUIVANTE.

Que dites-vous, ô grand prophète!

ARLEQUIN.

Tu me serviras de houri.

LA SUIVANTE, *lui passant la main sous la barbe.*

Le grand Mahomet aime à rire.

ARLEQUIN.

Talaleri, talaleri, talalerire.

Une troupe d'esclaves et d'eunuques viennent former une danse qui finit la pièce.

FIN.

LE TOMBEAU
DE
NOSTRADAMUS,
PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1714.

PERSONNAGES.

OCTAVE, mari d'Isabelle.
ISABELLE.
ARLEQUIN.
NOSTRADAMUS.
Un Magicien.
Deux Jeunes Gens.
Une Meûnière.
PIERROT, son garde-moulin.
Une Aventurière, Arlequin.
Troupe de Provençaux et de Provençales.

La Scène est à Salon, ville de Provence.

LE TOMBEAU
DE
NOSTRADAMUS.

Le Théâtre représente la ville de Salon en Provence. On voit dans l'enfoncement le tombeau de Nostradamus.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

C'est lui, c'est Octave lui-même
Que tu vois, mon cher Arlequin.
(*Il embrasse Arlequin*).

ARLEQUIN *fouillant dans la poche d'Octave.*

Ah ! monsieur, ma joie est extrême,
De pouvoir....

OCTAVE *le surprenant.*

Que fais-tu, coquin ?

ARLEQUIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Monsieur, excusez l'habitude....
Qu'avez-vous fait depuis deux ans ?

OCTAVE.

Je sens la peine la plus rude ;
Rien n'est égal à mes tourments.

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Pourquoi donc ?

OCTAVE.

Tu sais qu'à Florence,
Mon cœur d'Isabelle charmé,
Dans le mystère et le silence
Goûtoit le plaisir d'être aimé.

ARLEQUIN.

Même air.

Hé bien, cette tendre maîtresse....

OCTAVE.

Depuis six mois j'en suis l'époux.
L'hymen redoubla ma tendresse;
Mais, hélas! je devins jaloux!

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Une nuit je trouve avec elle
Un homme seul dans son jardin.
Cet objet trouble ma cervelle ;
De l'homme je perce le sein.

ARLEQUIN, *se laissant tomber.*

Ouf!

OCTAVE.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Il tombe à mes pieds. Isabelle,
De peur sent glacer ses esprits.

D'une voix foible elle m'appelle ;
Mais je la quitte avec mépris.

ARLEQUIN.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Elle étoit peut-être innocente.

OCTAVE.

C'est ce que depuis j'ai pensé.

ARLEQUIN.

Oui ; mais dans votre humeur bouillante,
L'homme à-bon-compte fut percé.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Mais enfin, que devint, seigneur,
Isabelle, après ce malheur ?

OCTAVE.

J'ai su qu'elle a quitté Florence,
Et qu'elle me cherche en tous lieux.

ARLEQUIN.

La pauvre femme ! En conscience,
Les larmes m'en viennent aux yeux.

OCTAVE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

J'en ai par-tout, cher Arlequin,
Fait une recherche inutile.
Pour être instruit de son destin,
Je suis venu dans cette ville.
Je prétends ouvrir le tombeau
De Nostradamus.

ARLEQUIN.

Ah ! tout beau !

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Un funeste sort est prédit
A celui qui l'osera faire.

OCTAVE.

Cette fable n'est en crédit
Que chez le crédule vulgaire :

Je sais, moi, que qui l'ouvrira
D'un parfait bonheur jouira.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Oui ; mais qui diable l'osera ?

OCTAVE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ami, toute cette science
Consiste en une circonstance.
Pour exécuter ce projet,
Il ne faut qu'embrasser d'emblée
Fièrement le premier objet
Qui sortira du mausolée.

ARLEQUIN.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Si l'objet est aimable,
De figure agréable,
Moi, je le baiserai.

OCTAVE.

Et s'il est effroyable ?

ARLEQUIN.

Je fuirai comme un diable.

OCTAVE.

Moi, je l'embrasserai.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Je vais donc faire l'ouverture
De ce tombeau mystérieux.

ARLEQUIN.

Le ciel nous préserve tous deux
De mauvaise aventure.

Octave frappe sur le mausolée, qui s'ouvre. Il en sort d'abord un monstre affreux, qui vomit des tourbillons de feu. Arlequin s'enfuit de peur; mais l'intrépide Octave embrasse le monstre qui s'abîme aussitôt, et un magicien noir paroît.

SCÈNE II.

OCTAVE, LE MAGICIEN.

LE MAGICIEN.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.°. 78.

Mortel qui, dans cette retraite,
Viens consulter le grand prophète,
Tu vas le voir en ce moment.
Depuis plus de deux cents années
Il écrit dans ce monument
Ce qu'ont réglé les destinées.

Le magicien donne un coup de baguette sur le tombeau, qui s'ouvre entièrement, et laisse voir tout l'intérieur. Nostradamus y paroît dans un fauteuil. Il écrit sur une petite table d'ébène. Autour de lui sont rangés plusieurs bouquins. Il a la tête couverte d'un bonnet violet à longues oreilles, une barbe blanche qui lui descend jusqu'à la ceinture, et une robe de même couleur, parsemée de caractères talismaniques.

SCÈNE III.

NOSTRADAMUS, OCTAVE.

NOSTRADAMUS *s'avançant vers Octave.*

Air de *Joconde.* n.° 45.

Octave, ne vous plaignez plus
D'avoir le sort contraire;

Dès aujourd'hui Nostradamus
Va vous tirer d'affaire.
Mais, s'il vous plaît, corrigez-vous
De votre violence,
Et ne soyez pas plus jaloux
Que les maris de France.

Même air.

L'homme que vous avez percé
N'a pas perdu la vie.
Il ne vous a point offensé,
Je vous le certifie.
Vous reverrez dans un moment
Votre épouse Isabelle.

OCTAVE.

Ah! seigneur, quel ravissement!
Mais est-elle fidelle ?

NOSTRADAMUS.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

N'ayez de sa sagesse
Aucun soupçon, mon fils;
Quoique votre princesse
Ait bien vu du pays.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

OCTAVE.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Seigneur, daignez la rendre
A mes ardents désirs.

NOSTRADAMUS *souriant.*

C'est trop vous faire attendre,
Hâtons donc vos plaisirs.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Démons, à me plaire empressés,
Farfadets, follets, qu'on m'entende!
Tous à ma voix obéissez!
C'est maître Michel qui commande.

Hâtez-vous de m'amener ici
La femme de ce seigneur-ci.

Même air.

Cet ordre est des plus importants :
Qu'il ne rencontre point d'obstacles ;
Et publiez en même-temps
Que je vais rendre mes oracles :
Qu'aujourd'hui je veux bien écouter
Ceux qui viendront me consulter.

On voit en cet endroit plusieurs démons aîlés qui sortent du fond du mausolée, et s'envolent. Ils reviennent à l'instant, et Isabelle paroît.

SCÈNE IV.

NOSTRADAMUS, OCTAVE, ISABELLE.

NOSTRADAMUS.

Air : *Qu'on m'apporte bouteille.* n.° 20.

Voyez votre Isabelle.

OCTAVE *étonné.*

Eh quoi! dans le moment! ...

NOSTRADAMUS, *souriant.*

Un seigneur qui veut une belle,
Est-il servi plus promptement ?

ISABELLE, *surprise.*

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Est ce une vision ?
En croirai-je ma vue ?
Ah ! je la crois déçue
Par une illusion !

OCTAVE.

Non, chère épouse, non.

NOSTRADAMUS.

Même air.

A des transports si doux
Livrez-vous sans contrainte;
Bannissez toute crainte.

ISABELLE.

Je revois mon époux!

NOSTRADAMUS.

Allons, embrassez-vous.

(*Ils s'embrassent.*)

OCTAVE *à Isabelle.*

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Remercions ce grand prophète
De tout ce qu'il a fait pour nous.

NOSTRADAMUS.

Une félicité parfaite,
Mes enfants, vous attend chez vous.

OCTAVE ET ISABELLE.

Nous vous remercions, prophète,
De toutes vos bontés pour nous.

Octave et Isabelle saluent respectueusement Nostradamus, en lui baisant les mains, et se retirent. Il entre deux jeunes gens, qui se donnent des airs de petits-maîtres.

SCÈNE V.

NOSTRADAMUS, DEUX JEUNES GENS.

PREMIER JEUNE HOMME.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Papa Nostradamus, de grace,
Jugez-nous en dernier ressort.
Ce marquis prétend que sa race
Vaut la mienne; il se trompe fort.
De ma maison daignez l'instruire.

SECOND JEUNE HOMME, *d'un ton railleur.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

Même air.

Cet orgueilleux discours me blesse;
Mais j'en serai bientôt vengé.

PREMIER JEUNE HOMME.

J'ai quatre cents ans de noblesse.

SECOND JEUNE HOMME.

Je date du temps de Noé.
Maître Michel va vous le dire.

PREMIER JEUNE HOMME, *d'un ton moqueur.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

Nostradamus les regarde l'un après l'autre en souriant, et leur dit :

NOSTRADAMUS.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Là-dessus, à moins que l'histoire,
Certes, ne vante vos aïeux,
Mes amis, voulez-vous m'en croire?
Ne soyez point trop curieux.

SECOND JEUNE HOMME.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Révélez-nous, seigneur, notre naissance :
Je ne crains rien.

PREMIER JEUNE HOMME.

Ni moi, sans vanité.

NOSTRADAMUS.

Le voulez-vous ?

SECOND JEUNE HOMME.

Parlez sans complaisance.

PREMIER JEUNE HOMME.

Dites-nous tout avec sincérité.

NOSTRADAMUS.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Hé bien, il faut vous satisfaire.
Je vais tout-à-l'heure à vos yeux
Faire paroître, pour vous plaire,
Les trois derniers de vos aïeux ;
Leurs mânes, par mon ministère,
Vont être attirés en ces lieux.

Nostradamus fait avec sa baguette des gestes de cabaliste. Il remue les lèvres, et paroît agité de mouvements convulsifs. Ensuite il dit au premier jeune homme de regarder. Dans le moment, on voit passer un vieux gentilhomme de campagne ; après lui un bailli de village, qui est suivi d'un meûnier.

PREMIER JEUNE HOMME, *apercevant le meûnier, dit avec des marques de désespoir.*

Un meûnier !

NOSTRADAMUS *au second jeune homme.*

A vous le dé.

Il passe, l'un après l'autre, un gros homme richement vêtu, un petit commis aux aides la rouane à la main, et enfin un cocher.

SECOND JEUNE HOMME, *apercevant le cocher et poussant un cri de douleur.*

Un cocher!

Ils sortent tous deux pleins de rage et de confusion, sans prendre congé de Nostradamus.

SCÈNE VI.

NOSTRADAMUS, *seul.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

On voit bien de ces caractères,
Principalement à Paris.
Ah! que de gens seroient surpris,
S'ils voyoient leurs grands-pères!

SCÈNE VII.

NOSTRADAMUS, UNE MEUNIÈRE, PIERROT *garde-moulin.*

PIERROT.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Comme vous êtes grand devin,
Et que vous savez du latin,

Je venons à vous pour affaire.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la
Laire lan-la.

LA MEUNIÈRE.

Même air.

Seigneur, je vis depuis six ans
Sans mari.

NOSTRADAMUS.

Peste! c'est du temps
Pour une si jeune meunière!

PIERROT, *riant.*

Laire-la, etc.

LA MEUNIÈRE.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Un matin (croiriez-vous cela?)
Sans me rien dire, il s'en alla,
Dondaine, dondaine.

PIERROT.

J'ai depuis ce temps-là
Toute la peine.

LA MEUNIÈRE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Il est vrai que comme un satyre
Pierrot travaille nuit et jour.

NOSTRADAMUS, *souriant d'un air malin.*

Le reste vous ne l'osez dire :
Vous sentez pour lui de l'amour.

PIERROT.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Monsieur, all'est un peu honteuse
D'avouer cela devant vous.

NOSTRADAMUS, *souriant encore.*

Oh! je sais qu'elle est amoureuse.

LA MEUNIÈRE, *d'un air innocent.*
Hé! mais....

NOSTRADAMUS.
Belle, avouez-le nous.

PIERROT, *à la meunière.*
Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.
Eh morgué! parlez sans façon!

LA MEUNIÈRE.
Pierrot est bon garçon. (*bis*)

PIERROT.
Pourquoi tourner autour du pot?
Dites : j'aime Pierrot. (*bis*)

LA MEUNIÈRE.
Air : *Landeriri.* n.° 55.
Oui, j'aime mon garde-moulin :
Ce garçon va son droit chemin,
Landerirette,
Il ne prend point de mauvais pli
Landeriri.

NOSTRADAMUS.
Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.
Vous en voulez faire un époux?

LA MEUNIÈRE.
Pour cela je m'adresse à vous,
Lon lan-la, derirette;
Dites-moi si l'autre a péri.

NOSTRADAMUS, *branlant la tête.*
Lon lan-la, deriri.
Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.
Il est encor plein de vie;
Il s'est fait agioteur.
A Paris il vit, ma mie,
Déjà comme un grand seigneur.

Air : *Tout le long de la rivière.* n.° 33.

Un gros équipage,
De l'or à foison,
Seigneur d'un village,
Il a sa maison
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan-la,
Tout le long de la rivière.

LA MEUNIÈRE.

Ah ! qu'il fait bon là !

(*A Pierrot.*)

Même air.

Je vais être dame
Près de mon mari :
Cherche une autre femme,
Va, mon favori,
Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon lan-là,
Tout le long de la rivière,
Je pars.

PIERROT, *l'arrêtant.*

Halte là.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Oh ! je suis du voyage !
Chez vous je serai page,
Ou, si l'on veut, portier.
Ensuite, de mon maître
J'exercerai peut-être
A mon tour le métier.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

NOSTRADAMUS, ARLEQUIN *en femme.*

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

A partir demain je m'apprête
Pour Paris, grand Nostradamus.
D'arriver là je me fais fête.

NOSTRADAMUS.

Les tendrons y sont bien reçus.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Vous vous destinez au theâtre.

ARLEQUIN.

Oui, seigneur, j'ai ce penchant-là :
C'est un parti que j'idolâtre :
Je suis folle de l'opéra.

NOSTRADAMUS.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

C'est un piédestal favorable
Pour une Iris ;
Il fait d'une fillette aimable
Hausser le prix.
Pour peu qu'un minois soit joli,
On le voit bientôt établi.

ARLEQUIN.

Air : *Amis, ne parlons plus de guerre.* n.° 84.

Apprenez-moi, je vous conjure ?
Si mes appas
A Paris vont faire figure
Et grand fracas.

Regardez avec quelle grace
Je vais danser *.

NOSTRADAMUS.

Ce talent, quand il est en place,
Peut amorcer.

Après qu'Arlequin a dansé, Nostradamus lui dit :

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Vous avez des pas vainqueurs,
Une appétissante allure.
Vous allez de mille cœurs,
Turelure.
Faire à Paris la capture.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Robin, turelure lure.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Daignez en détail me dire
Les exploits de mes beaux yeux.

NOSTRADAMUS.

Attendez. Je vais les lire,
Ils sont écrits dans les cieux.

(*Il va chercher une longue lunette d'approche.*)

Je vais chercher ma lunette.
Vous saurez bientôt, brunette,
Tous les doux assassinats
Que vont faire vos appas.

ARLEQUIN, *faisant la femme gracieuse, sur le ton des deux derniers vers.*

Oh! sans vanité, je croi
Qu'il sera parlé de moi.

---

* Arlequin danse. Ce personnage fut fait par le sieur Baxter l'Arlequin anglois, qui dansa le caprice d'une manière digne de tous les spectateurs. (*Note de l'Auteur.*)

NOSTRADAMUS, *après avoir observé le ciel.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

De biens et de maux quel mélange !

ARLEQUIN, *inquiet.*

Que voyez-vous ?

NOSTRADAMUS.

Premièrement,
Je vois un gros agent de change
Qui vous meuble un appartement.

ARLEQUIN.

Bon ! me voilà déjà dans mes meubles.

NOSTRADAMUS, *continuant d'observer.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Que vois-je ! L'aventure est drôle !
C'est un garçon marchand qui vole.
De damas il fait un paquet ;
Et le vol est de conséquence :
Chez vous il le porte en secret,
Pour ébaucher la connoissance.

ARLEQUIN.

Cela va bien. Courage.

NOSTRADAMUS, *observant toujours.*

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Mais (ô disgrace peu commune !....)

ARLEQUIN, *d'un air fort agité.*

Apprenez-moi mon infortune.

NOSTRADAMUS.

Ciel ! quel sinistre évènement !
Il va chez vous deux capitaines,
Qui vont briser brutalement
Vos meubles et vos porcelaines.

ARLEQUIN, *se démenant.*

Hoïmé ! au guet ! au guet ! au feu !

NOSTRADAMUS.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ce n'est pas tout. De l'opéra....

ARLEQUIN.

Hé bien ?

NOSTRADAMUS.

Vous êtes écartée :
On vous trouve pour ce lieu-là,
Ma belle, un peu trop effrontée.

ARLEQUIN.

Il n'est pas possible !

NOSTRADAMUS.

Malgré cela chacun vous suit.

ARLEQUIN.

Tant mieux, tant mieux ! Je fais grand bruit.

NOSTRADAMUS.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Un magistrat bien informé
De tout votre mérite,
Par son cortège bien armé
Vous fait rendre visite.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! c'est trop d'honneur !

NOSTRADAMUS.

Et, de sa part honnêtement,
On vous fait la prière
D'accepter un beau logement
A la Salpêtrière.

ARLEQUIN *s'en allant d'un air gai.*

Fin de l'air : *Nanon dormoit.* n.° 89.

Allons, allons,
A la Salpêtrière allons.

SCÈNE IX et dernière.

NOSTRADAMUS, TROUPE DE PROVENÇAUX ET DE PROVENÇALES QUI ARRIVENT EN DANSANT.

Les Provençaux et Provençales viennent témoigner à Nostradamus la joie qu'ils ont d'apprendre qu'il vit encore, et lui demander sa protection.

UN PROVENÇAL.

Air : *Dans notre village.* n.° 14.

Que chacun implore
Michel aujourd'hui ;
Cherchons son appui.
Ce grand prophète vit encore.
Chantons, dansons tous,
Réjouissons-nous.
(*Tous ensemble.*)
Chantons, dansons tous,
Réjouissons-nous.

Ils forment une danse qui est coupée par ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

UN PROVENÇAL.

Air de *M. Gillier.* n.° 90.

Vous connoissez nos caractères.
Nos esprits sont un peu manseaux :

Faites que tous les Provençaux
A Paris passent pour sincères.

NOSTRADAMUS.

Pour Picards ils sont reçus.

LE PROVENÇAL, *lui faisant la révérence.*

Vive Michel Nostradamus !

CHŒUR *de Provençaux et de Provençales.*

Vive Michel Nostradamus !

Second couplet.

UNE PROVENÇALE.

Je cherche à me mettre en ménage;
Mais je crains un mari jaloux.
Je voudrois trouver un époux
Qui d'un ami n'eût point d'ombrage.

NOSTRADAMUS.

Vous en trouverez tant et plus.

LA PROVENÇALE, *faisant la révérence.*

Vive Michel Nostradamus !

CHŒUR.

Vive Michel Nostradamus !

Troisième couplet.

UN PAYSAN.

Je voudrois épouser Nicole,
Mais, tatigué, je sis trop fin :
Je m'aperçois qu'avec Colin
Tous les jours elle batifolle.

NOSTRADAMUS.

Fais comme il fait, et rien de plus.

LE PAYSAN, *en le saluant.*

Vive Michel Nostradamus !

CHŒUR.

Vive Michel Nostradamus!

Quatrième couplet.

UNE PAYSANE.

Un riche fermier du village
M'a fait l'objet de ses amours :
Mais le fripon dans ses discours
Ne parle point mariage.

NOSTRADAMUS.

Contraignez-l'y par vos refus.

LA PAYSANNE.

Vive Michel Nostradamus!

CHŒUR.

Vive Michel Nostradamus!

Cinquième couplet.

UN PROVENÇAL.

Calmez le trouble de mon ame.
Catin, dont les yeux m'ont soumis,
D'un vieux fermier de mes amis
Catin va devenir la femme.

NOSTRADAMUS.

Crains que ces nœuds ne soient rompus.

LE PROVENÇAL.

Vive Michel Nostradamus!

CHŒUR.

Vive Michel Nostradamus!

Sixième couplet.

NOSTRADAMUS.

Je vous promets mon assistance,
J'aurai soin de combler vos vœux;

Vous serez désormais heureux.
Allez ; avec toute assurance ;
Partez. Ne m'étourdissez plus ;
Laissez en paix Nostradamus.

CHŒUR, *en se retirant.*

Laissons en paix Nostradamus.

FIN.

LA CEINTURE DE VÉNUS,

PIÈCE EN DEUX ACTES,

Représentée à la foire Saint-Germain en l'année 1715.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.
LA FORTUNE.
ARLEQUIN, amant de Colombine.
MEZZETIN, amant de Marinette.
COLOMBINE.
MARINETTE.
PIERROT, amant de Nicole.
NICOLE, bergère.
Un Magister de village.
Deux Paysans chantants.
LUCAS, nouveau marié.
COLETTE, nouvelle mariée.
Une Comtesse plaideuse, représentée par *Pierrot.*
Un Maître à chanter.
Troupe de masques.

La Scène, dans le premier acte, est au bois de Boulogne, et, dans le second, à Paris.

LA CEINTURE DE VÉNUS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le bois de Boulogne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORTUNE, *seule.*

Air : *Du haut en bas.* Rondeau. n.° 91.

Tous les mortels,
Pour monter au haut de ma roue,
Tous les mortels
En vain me dressent des autels ;
Incessamment d'eux je me joue ;
J'élève ou je mets dans la boue
Tous les mortels.

L'orchestre joue en cet endroit le cotillon de l'opéra des Fêtes de Thalie, et l'on entend derrière le théâtre des rossignols.

LA FORTUNE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Quels sons touchants se font entendre?
Les oiseaux y mêlent leurs chants :
Je vois à ces concerts charmants
Que l'Amour va descendre.

L'orchestre reprend le cotillon, et l'Amour descend dans un char tout galant.

SCÈNE II.

L'AMOUR, LA FORTUNE.

L'AMOUR.

Air : *Cotillon des Fêtes de Thalie.* n.° 92.

A l'Amour,
Dans ce beau séjour,
Amants, venez tous faire votre cour.
Vous, fillettes,
Prudes et coquettes,
Abbés, traitants,
Je vous promets de doux instants.
A l'Amour,
Dans ce beau séjour,
Amants, venez tous faire votre cour.

LA FORTUNE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ici le dieu de la tendresse!

L'AMOUR.

Quoi! cela vous surprend, déesse!
Le bois de Boulogne à l'Amour
Est une retraite bien chère;
J'y tiens aussi souvent ma cour
Qu'à Paphos même et qu'à Cythère.

Même air.

J'attends le dieu de l'hyménée.
Nous devons dans cette journée
Voir célébrer l'hymen heureux
D'un beau berger du voisinage.

LA FORTUNE.

On ne vous voit guère tous deux,
Ma foi, qu'aux nôces de village.

L'AMOUR.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Et vous, que faites-vous ici?
Parlez, madame la Fortune.
Allez-vous dîner à Passy,
Ou bien attendez-vous la brune?

LA FORTUNE.

Je vais faire mettre à Paris
Un sot parmi les beaux-esprits.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.°. 32.

J'y vais aussi pour deux caissiers,
Dont vous causez la banqueroute.
Je veux pousser leurs créanciers
A faire éclater leur déroute.

L'AMOUR.

A leur malheur l'Amour prend part;
Qu'ils en soient quittes pour le quart.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Hélas! soyez-leur propice!
Sauvez-les de l'hôpital!

LA FORTUNE.

Soit. Comme vous, par caprice,
Je fais le bien et le mal.

On entend dans les coulisses la voix de Mezzetin, qui chante les paroles suivantes sans être vu.

SCÈNE III.

LA FORTUNE, L'AMOUR, MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN, *sans être vu.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Cruel amour, vois mon sort déplorable!

LA FORTUNE, *à l'Amour.*

Des vers à votre louange.

MEZZETIN, *continuant.*

Faut-il qu'en vain j'implore ton secours!
Fais-moi trouver ce moment favorable,
Qui fait l'espoir des constantes amours.

LA FORTUNE, *à l'Amour, d'un ton railleur.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Doit-on, dans les lieux où vous êtes,
Entendre de tristes soupirs?
J'ai cru sur-tout en ces retraites
Qu'on ne chantoit que vos plaisirs.

ARLEQUIN, *sans être vu.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

O chienne de fortune!

L'AMOUR, *à la Fortune.*

A vous le dé.

ARLEQUIN, *continuant.*

Pour qui sont tes faveurs!
Si tu ne m'en fais une,
C'en est fait, je me meurs.
Déesse impitoyable,
Tu veux donc mon trépas?
Va, je te donne au diable.

L'AMOUR, *à la Fortune.*

Il ne vous flatte pas.

LA FORTUNE, *souriant.*

Air : *L'amour me fait, lon-lan-la.* n.° 93.

Par de douces paroles,
On veut nous attendrir.

L'AMOUR.

Voyons un peu les drôles
Que nous faisons souffrir.

ARLEQUIN ET MEZZETIN *se montrant.*

(*Ensemble*).

MEZZETIN.

L'amour me fait }
ARLEQUIN. } lon-lan-la,
La faim me fait }

MEZZETIN

L'amour me fait }
ARLEQUIN. } mourir.
La faim me fait }

L'AMOUR, *à Mezzetin.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous !* n.° 94.

C'est donc pour ta Cloris
Que tu viens dans ce bocage ?
C'est donc pour ta Cloris
Que tu pousses ces cris ?

MEZZETIN.

Oui, cette beauté sauvage
N'a pour moi que du mépris.
Une fille si sage
Est pourtant de Paris.

ARLEQUIN, *à la Fortune.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je suis fort mal dans mes affaires :
Faut-il que je verse des pleurs,
Tandis que je vois mes confrères
Faire à Paris les grands seigneurs !

LA FORTUNE, *à l'Amour.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Amour, soyons-leur favorable.

L'AMOUR, *à la Fortune.*

Comment donc, la pitié vous prend !

LA FORTUNE.

Rendons heureux des misérables.

LA FORTUNE ET L'AMOUR.

(*Ensemble.*)

C'est ce que vous faites souvent. (*bis*)

LA FORTUNE *à Arlequin, lui donnant une bourse.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Bannis la douleur qui t'accable ;
De moi tu ne te plaindras plus.
Prends cette bourse, elle est semblable
A celle de Fortunatus.

Arlequin reconnoît que c'est la Fortune, il lui fait des civilités.

LA FORTUNE, *continuant à parler.*

Même air.

A peine tu l'auras vidée,
Qu'un nouvel or la remplira.

ARLEQUIN.

Elle sera donc bien gardée :
Bien fin qui l'escamotera.

L'AMOUR *à Mezzetin, lui donnant une ceinture.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Mezzetin, reçois à ton tour
Ce présent que te fait l'Amour.
C'est la ceinture de ma mère.
Quand tu t'en ceindras les côtés,
Ami, sois assuré de plaire
Aux plus orgueilleuses beautés.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Le ciel conserve vos santés.

LA FORTUNE.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Mais songez bien à l'usage
Que vous ferez de nos bontés.

L'AMOUR.

Si bientôt vous n'en profitez....
Nous n'en disons pas davantage.
Si bientôt vous n'en profitez....
Nous n'en disons pas davantage.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Adieu, déités. Bon voyage.

(*L'Amour et la Fortune disparoissent.*)

SCÈNE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN, *après avoir regardé sa ceinture.*

Air : *Oh ! reguingué ! oh ! lon-lan-la !* n.° 4.

Veux-tu troquer ?

ARLEQUIN, *considérant sa bourse.*

Oh, diable-zot !
Morbleu ! je ne suis pas si sot !

Mon ami, j'ai le meilleur lot.
J'aime beaucoup mieux, je te jure
De bon argent que ta ceinture.

MEZZETIN.

Même air.

Et moi, je fais bien plus de cas
D'elle que de tous tes ducats.
Qu'il est beau d'avoir des appas!
Que je vais charmer de fillettes!

ARLEQUIN.

Ah! que je vais faire d'emplettes!

MEZZETIN.

Air : *Landeriri.*

Hé bien, voyons qui de nous deux
Va devenir le plus fameux,
Landerirette.

ARLEQUIN.

Tope. J'accepte ce défi,
Landeriri.

Ils font quelques pas comme pour s'en aller; mais Mezzetin arrête Arlequin, en lui disant :

MEZZETIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Mais, Arlequin, lorsque j'y pense,
J'admire notre confiance.
Ne sommes-nous pas de grands fous?
La Fortune et l'Amour, peut-être,
Se sont tous deux moqués de nous.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela pourroit bien être.

MEZZETIN.

Même air.

Ces divinités sont trompeuses.

ARLEQUIN.

Il est vrai, ce sont des craqueuses.
Ça, dans ma bourse en ce moment,
Voyons si l'or se renouvelle.

Il fait l'essai de la bourse de cette manière. Il la vide dans son chapeau, où il y en a une autre semblable toute pleine, qu'il fait voir en disant :

O ciel! la Fortune est vraiment
De bonne foi, quoique femelle.

MEZZETIN.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Je voudrois éprouver aussi
Si ma ceinture.... Bon, voici
Fort à propos une bergère.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

SCÈNE V.

MEZZETIN, ARLEQUIN, NICOLE.

MEZZETIN, *après avoir mis sa ceinture.*

Air : *Griselidis.* n.° 96.

Quelle aimable bergère
Vient parer ce séjour!
En nymphe bocagère,
C'est la mère d'amour ;
Aussi je dis :
Dans ce lieu solitaire
Que ne suis-je en ce jour
Son Adonis!

ARLEQUIN, *passant sa main sous le menton de Nicole, dit sur le ton des deux premiers vers :*

Bonjour, ma mie, Thomasse,
Mon bel œil de poisson.

MEZZETIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Quoi ! vous vous promenez seulette !

NICOLE.

Oh ! je ne crains rien, dieu-merci !
Lucas vient d'épouser Colette :
La noce est à vingt pas d'ici.

MEZZETIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

C'en est fait, déjà je soupire
Pour vos appétissants appas.

NICOLE, *faisant la révérence d'un air innocent.*

Monsieu, cela vous plaît à dire.
(*A part.*)
Ce monsieu ne me déplaît pas.

MEZZETIN.

Air du *Menuet d'Hésionne.* n.° 41.

Je vous adore, je le jure.

NICOLE.

Ne vous moquez-vous point de moi ?

MEZZETIN.

Non, ma princesse.

ARLEQUIN *à part.*

La ceinture
Opère déjà, sur ma foi.

MEZZETIN.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Prenez-moi pour votre amant,
Mes feux vous conviennent.

NICOLE.

Vous m'aimerez tendrement?

MEZZETIN.

Et, qui plus est, constamment.

ARLEQUIN, *bas.*

Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.
Oh! ho! ho! la ceinture!

MEZZETIN.

Air: *La verte jeunesse.* n.° 76.

Quand sous votre empire
J'engage mon cœur,
D'un trop long martyre
Je crains la rigueur.
Faudra-t-il, la belle,
Que ma mort....

NICOLE *l'interrompant.*

Hélas!

MEZZETIN.

Serez-vous cruelle?

NICOLE.

Mais.... je ne sais pas.

MEZZETIN.

Air: *Dupont, mon ami.* n.° 61.

Je vois dans vos yeux
Un peu de tendresse;
Mais vous ferez mieux,
Charmante déesse,
D'avouer que votre cœur
Est sensible à mon ardeur.

NICOLE.

Air: *Landeriri.* n.° 18.

Oui, tenez; car j'aimois Pierrot;
J'ai ri même avec lui tantôt,

Landerirette;
Et je n'y pense plus ici,
Landeriri.

ARLEQUIN *à part, riant.*

Fin de l'air : *Robin , turelure lure.* n.° 51.

Oh! ho, ho, ho, la ceinture!
Robin, turelure lure.

(*à Nicole.*)

Air : *Lon lan-la , derirette.* n.° 46.

Choisis-moi plutôt pour galant,
Ce drôle est fort mal en argent,
Lon lan-la derirette;
Bien mieux que lui j'en suis fourni,
Lon lan-la deriri.

NICOLE, *à Arlequin.*

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Ne tentez pas un cœur tendre,
Mes yeux ne sont point éblouis :
A l'éclat de tous vos louis
Je ne me laisserai point prendre.
Ne tentez pas un cœur tendre,
Mes yeux ne sont point éblouis.

ARLEQUIN, *à part.*

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Je vois qu'aux yeux d'une bergère
Sa ceinture est d'un plus grand prix.
Mais mon argent saura mieux plaire
A nos coquettes de Paris.

(*Arlequin s'en va.*)

SCÈNE VI.

MEZZETIN, NICOLE.

MEZZETIN.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

Du même amour épris,
Sortons de ce bocage ;
Allons tous deux à Paris,
Pour y faire un mariage,
Suivant le doux usage
De ce charmant pays.

Nicole apercevant Pierrot qui s'avance et les écoute, demeure interdite et confuse.

NICOLE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Voici Pierrot !

MEZZETIN *à part, ôtant sa ceinture.*

L'épreuve est faite.
Otons le charme en ce moment ;
Que la belle, après ma retraite,
Rende son cœur à son amant.

Mezzetin salue Nicole. Pierrot le conduit jusqu'au fond du théâtre, en lui faisant des révérences à chaque fois qu'il se retourne pour regarder Nicole.

SCÈNE VII.

NICOLE, PIERROT.

PIERROT, *en colère.*

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.* n.° 5.

Aga ! petite inconstante,
Vous écoutiez ce muguet !

Vous n'êtes donc pas contente
D'avoir un amant bien fait?
Dans ma colère,
Je vais le dire tout net
A votre mère.

NICOLE, *embarrassée.*
(*Même air.*)

Ne te fâche point. Ecoute....
Ce monsieu... Tiens. En un mot,
Il me demandoit la route
Qui conduit droit à Chaillot.

PIERROT.

Voyez la ruse!
Mais, jarni, prend-on Pierrot
Pour une buse?

Nicole fait des minauderies à Pierrot pour l'apaiser; mais il fait toujours le fâché.

PIERROT.

Air: *Pierrot revenant du moulin.* n.° 98.

Ça rompons la paille entre nous. (*bis*)
Tu ne m'auras point pour époux.

NICOLE *le carressant.*

Pierrot,
Souviens-toi de tantôt;
Appaise-toi, Pierrot.

PIERROT, *sur le ton des deux derniers vers, et voulant s'en aller.*

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

Nicole flatte encore Pierrot, qui la repousse brutalement, et lui dit:

Air: *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Non, non, morguié, tu perds tes pas.

NICOLE, *faisant à son tour la fâchée.*

Hé bien, fais ce que tu voudras

Je n'ai plus pour toi de tendresse,
Puisque tu fais ainsi le sot.

PIERROT.

Tant mieux. Soit. Ici je te laisse
Montrer le chemin de Chaillot.

Pierrot fait deux ou trois pas pour s'en aller. Ensuite il s'arrête pour regarder Nicole ; et comme il voit qu'elle demeure fièrement au-lieu de le suivre, il lui dit :

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Ne fais pas tant la fière ;
Je sais une bergère
Qui soupire pour moi.

NICOLE.

Il est dans le village
Un berger discret, sage,
Et plus jeune que toi.

PIERROT.

(*Même air.*)

Je vais chercher Lisette.
L'autre jour en cachette
Elle me prit la main.
Je suis sûr de lui plaire.

NICOLE.

Et toi, crains ma colère,
Je vais chercher Colin.

Là se fait un lazzi. *Pierrot empêche Nicole de se retirer, et Nicole à son tour l'agace ; ce qui donne lieu à leur raccommodement, qui se fait ainsi.*

PIERROT.

Air de *Mademoiselle de la Guerre*. n.° 99.

Pourquoi viens-tu m'engager? *

NICOLE.

Qui t'empêche de passer?

PIERROT.

C'est toi qui m'approches.

NICOLE.

C'est toi qui m'accroches

PIERROT.

Ote-toi.

NICOLE.

Laisse-moi.

PIERROT.

Nicole!

NICOLE.

Pierrot!

PIERROT.

Une parole

NICOLE.

Un mot.

ENSEMBLE.

Sans aucune
Rancune.

PIERROT.

Touche ici.

NICOLE.

Touché y-là.

PIERROT.

Tends ta main.

---

* On n'a point ici donné à ce dialogue toute l'étendue que mademoiselle de la Guerre lui donne. (*Note de l'Auteur*).

NICOLE.

Tends la tienne.

ENSEMBLE.

Frappe dans la mienne.

PIERROT.

La voici.

NICOLE.

La voilà.

PIERROT.

Commence.

NICOLE.

Avance.

ENSEMBLE.

Ah! que de façon!
Touche là tout de bon.

SCÈNE VIII.

PIERROT, NICOLE, LE MAGISTER, LUCAS, COLETTE, *et toutes les autres personnes de la noce.*

UN BERGER.

Air de *M. Gillier.* n.° 100.

Célébrons l'heureux mariage
Qui nous assemble en ce bocage.
Les ris, les jeux suivent nos pas.
Chantons le bonheur de Lucas.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Lucas.

UNE BERGÈRE.

Chantons tous l'aimable Colette.
Elle est gentille, elle est bien faite :

Son teint aux lys ne cède pas.
Chantons le bonheur de Lucas.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Lucas.

LE MAGISTER.

Ajoutons qu'au fond d'un ménage,
Sous l'aîle d'une maman sage,
On a vu croître ses appas.
Chantons le bonheur de Lucas.

CHŒUR.

Chantons le bonheur de Lucas.

(*On danse.*)

LUCAS.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Vous avez donc, Colette,
Pour époux votre ami.
C'est une affaire faite,
Ou du-moins à demi.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

(*Même air.*)

Je suis, je vous assure,
Charmé de ce jour-ci.

COLETTE.

Et moi, je vous le jure,
J'en suis contente aussi.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

(*On reprend la danse, et l'acte finit.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente un bel appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *en robe de chambre ;* UN VALET DE CHAMBRE, DEUX LAQUAIS.

ARLEQUIN.

PAGE ! un fauteuil.

Un laquais donne un fauteuil à Arlequin, qui, se jettant dedans, dit :

Tourangeau ! ma râpe.

On lui donne une grande râpe. Il met ses jambes sur les bras du fauteuil, et après avoir râpé du tabac, il dit :

Picard ! ma pipe.

On lui apporte une pipe allumée chargée d'anis, et il fume.

LE VALET DE CHAMBRE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Monsieur, un homme en linge sale,
Mal vêtu, crotté diablement,

Est depuis long temps dans la salle.
Le ferai-je entrer ?

ARLEQUIN.

Oui, vraiment.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Voyons un peu cette figure.
C'est un auteur apparemment.
Oui, je le vois à son allure;
C'est un poëte justement.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, UN POÈTE *chargé d'un sac plein de papiers.*

LE POÊTE.

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Je viens vous offrir humblement
Mon divin ministère.

ARLEQUIN *fumant, renversé dans son fauteuil.*

Vous faites des vers ?

LE POÈTE.

Aisément,
C'est là mon savoir-faire.
Je suis favori d'Apollon.

ARLEQUIN, *lui soufflant de la fumée au visage.*

La faridondaine,
La faridondon,

LE POÈTE.

Et des Neuf-Sœurs je suis chéri.

ARLEQUIN, *lui soufflant encore de la fumée au visage.*

Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

LE POÈTE.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

J'ai dans ce sac mille épigrammes,
Mille sonnets, huit cents rondeaux.

Arlequin, étonné d'un si grand nombre de pièces, se lève brusquement de son fauteuil. Le poëte continue :

Deux mille soixante anagrammes ;
Item, dix-neuf cents madrigaux.

ARLEQUIN, *jetant sa pipe.*

Hoïmé !

LE POÈTE.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

J'ai bien d'autres poésies.

Arlequin veut s'en aller ; le poëte l'arrête, et continue.

J'ai trente-cinq comédies ;
Item, vingt-six tragédies.

ARLEQUIN.

Miséricorde !

LE POÈTE *continuant.*

Et quinze opéra charmants.

ARLEQUIN.

Bon ! cela se peut-il croire !

LE POÈTE.

Item, des chansons à boire.

Item. J'ai fait pour la foire
De beaux divertissements.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Peste ! Mais que voulez-vous faire
De ces vers, monsieur le rimeur ?
Ils pourront, je crois, plutôt plaire
A l'épicier qu'à l'imprimeur.

LE POÈTE.

Air : *Ah ! que la paresseuse automne.* n.° 101.

Je vais les mettre sous la presse,
Je veux dans peu les publier.
Le zèle qui pour vous me presse,
Me porte à vous les dédier.

ARLEQUIN.

Ho, ho, ho !

LE POÈTE.

Je dirai de vous des merveilles.

ARLEQUIN.

Moi, je prétends les payer bien ;
Quoique pour louanges pareilles
Aujourd'hui l'on ne donne rien.

Arlequin donne de l'argent au poëte.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Oui. Voilà, mon panégyriste,
Pour être bien sur vos papiers.

LE POÈTE *s'en allant, après avoir salué Arlequin.*

Je vais payer mon aubergiste.

ARLEQUIN *l'appelant.*

St, st.

Item. Voici pour des souliers.

Il donne encore de l'argent au poëte, qui fait une révérence et s'en va.

ARLEQUIN *l'appelant encore.*

St, st.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Item. Parlant avec franchise,
Votre perruque a fait son temps.

Il lui donne une troisième fois de l'argent.

LE POËTE *fait deux ou trois pas pour s'en aller; et voyant qu'on ne l'appelle plus, il revient; et se déboutonnant, il dit en continuant l'air:*

Item. Monsieur, pour ma chemise.

ARLEQUIN *lui donnant pour la dernière fois de l'argent avec un coup de pied au cul.*

Digne fruit de tes vers charmants.

(*Le poëte sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, UN MAITRE A CHANTER.

LE MAITRE A CHANTER, *en entrant.*

Air de *M. Gillier.* n.° 102.

Ne me reprochez plus, cruelle....

(*Apercevant Arlequin.*)

Air: *Je passe la nuit et le jour.* n.° 35.

Je viens de faire une chanson,
Qui me paroît assez jolie.
Comme vous avez le goût bon,
Écoutez-la, je vous supplie.
Je l'ai faite également bien
En françois, en italien,

Italien,
Italien,
En françois, en italien.

ARLEQUIN.

Voyons cela.

LE MAITRE A CHANTER.

Dans le goût françois.

Ne me reprochez plus, cruelle,
Que je n'ai point été fidèle
A mille objets divers, dont j'ai senti les coups :
Pouvoient-ils allumer une flamme éternelle
Dans un cœur destiné pour vous ?

(*Arlequin baille d'ennui.*)

LE MAITRE A CHANTER.

Dans le goût italien.

Air de *M. Gillier.* n.° 103.

Ne me reprochez plus, cruelle,
Que je n'ai point été fidèle
A mille objets divers dont j'ai senti les coups.

ARLEQUIN, *paroissant content.*

Ah! bon cela.

LE MAITRE A CHANTER *continuant dans le goût italien.*

Pouvoient-ils allumer, allumer une flamme éternelle
Dans un cœur, un cœur, un cœur destiné pour vous?

ARLEQUIN, *charmé.*

Voilà ce qui s'appelle un air.

LE MAITRE A CHANTER.

Cependant, dans le goût françois...

Pouvoient-ils allumer une flamme éternelle....

ARLEQUIN, *branlant la tête.*

Cela ne vaut pas le diable.

LE MAITRE A CHANTER, *dans le goût italien.*

Pouvoient-ils allumer, allumer une flamme éternelle
Dans un cœur, un cœur, un cœur destiné pour vous?

ARLEQUIN, *répétant le dernier vers avec enthousiasme.*

Dans un cœur, un cœur, un cœur destiné pour vous.

(*Embrassant le maître à chanter.*)

Voilà qui est divin.

LE MAITRE A CHANTER.

Air : *Laire-la laire lan-laire.* n.° 23.

Vous n'aimez pas le goût françois.

ARLEQUIN.

Fi donc! Je le laisse aux bourgeois;
L'autre aux gens titrés sait mieux plaire.

LE MAITRE A CHANTER *en s'en allant, et se moquant d'Arlequin.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN *seul.*

Hée! mes gens! Quelqu'un!

Il ôte sa robe-de-chambre, et se fait habiller. Il copie les meilleurs airs des petits-maîtres. Pendant qu'on lui tient un miroir, et qu'il ajuste sa perruque, il chante dans le goût italien :

Dans un cœur, un cœur, un cœur destiné pour vous.

Quand il est habillé, il dit, en considérant sa figure :

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Je suis, autant qu'on le peut être,
Maniéré, buveur, outrageant :
Je serois un vrai petit-maître,
Si j'étois plus mal en argent.

Il sort. Le Théâtre change, et représente une rue, où est Mezzetin.

SCÈNE V.

MEZZETIN *seul, habillé en marquis, et riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n°. 47.

Comme un nouveau dieu de Cythère,
Quand je parois, tout est charmé.
Un cavalier trop sûr de plaire,
Sent peu le plaisir d'être aimé.

Mais, ces deux folles..... (*il continue de rire.*) Ha, ha, ha, ha, ha!

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Qui te fait rire, Mezzetin?

MEZZETIN.

Morbleu! la plaisante aventure!
Je vais te la dire, Arlequin.
Par un effet de la ceinture,
Pour l'amour de moi, deux guenons
Se sont arraché les tignons.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.* n.° 13.

Ami, je ne puis faire un pas ;
Ma foi, dans le siècle où nous sommes,
Le beau sexe est persécutant.
Ah ! que je plains les jolis hommes !
Par moi j'en juge en cet instant.

ARLEQUIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Mon cher, prête-moi la ceinture,
Pour m'en divertir un moment.

MEZZETIN, *donnant la ceinture à Arlequin.*

Je le veux. Sur cette figure
Eprouvons-la présentement.

Il paroît une comtesse représentée par Pierrot.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, MEZZETIN, UNE COMTESSE.

Elle se fait porter la queue par un grand manant de valet, qui mord dans un gros morceau de pain.

ARLEQUIN.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Quel objet s'offre à mes yeux ?

MEZZETIN.

Quelles hanches ! Quelle allure !

ARLEQUIN.

Vit-on jamais sous les cieux,
Turelure,
Si gentille créature,
Robin, turelure lure !

MEZZETIN, *la saluant.*

Même air.

Quel traits ! quel charmant minois !

LA COMTESSE *faisant la gracieuse.*

Politesse toute pure.

MEZZETIN.

Ma franchise est aux abois.

LA COMTESSE.

Turelure !

ARLEQUIN.

La mienne aussi, je vous jure.

LA COMTESSE.

Robin, turelure lure !

MEZZETIN.

Air : *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

Vous forcez les cœurs à se rendre,

LA COMTESSE.

Vous êtes tous des inconstants.

ARLEQUIN.

On ne sauroit s'en défendre ;
Vos yeux sont de petits satans.

LA COMTESSE *minaudant.*

Quels charlatans ! (*bis.*)

MEZZETIN.

Vous forcez les cœurs à se rendre.

LA COMTESSE.

Vous êtes tous des inconstants.

ARLEQUIN.

Air : *Je ne suis né ni roi, ni prince.* n.° 36.

Vous avez un air de noblesse.

LA COMTESSE.

Hé, mais je suis une comtesse;

Je plaide contre mes parents
A Paris pour une tutelle.
Je suis native d'Orléans.

ARLEQUIN.

N'en seriez-vous point la pucelle ?

LA COMTESSE.

Oh ! pour cela non.

MEZZETIN.

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Déjà de mon ame
Votre œil est vainqueur.

ARLEQUIN.

D'une vive flamme,
Vous grillez mon cœur.

ARLEQUIN ET MEZZETIN.

(*Ensemble*).

Sur nous deux, madame,
Votre empire est absolu.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

ARLEQUIN.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Madame, recevez l'hommage
D'un jeune et tendre cavalier.

(*Il donne la ceinture à Mezzetin*).

LA COMTESSE *à part.*

Je sens que ce brunet m'engage.
A mon sort je veux le lier,
De son bonheur je vais l'instruire.

Regardant Mezzetin qui vient de prendre la ceinture, elle change tout-à-coup, et dit d'un air embarrassé :

Talaleri, talaleri, talalerire.

MEZZETIN.

Air précédent.

Ne dédaignez pas ma tendresse ;
Belle, jetez sur moi les yeux.

LA COMTESSE *à part.*

Oh, oh! ce gros-ci m'intéresse
Encore plus que l'autre.....

Arlequin et Mezzetin dans le moment prennent le ceinture chacun par un bout, et la tiennent derrière la comtesse, sans qu'elle s'en aperçoive.

LA COMTESSE, *se sentant en même-temps du goût pour tous les deux, dit en continuant l'air :*

Grands Dieux!
Dans cet embarras, que leur dire?

ARLEQUIN ET MEZZETIN *riant.*

(ensemble.)

Talaleri, talaleri, talalerire.

(Ils continuent tous deux à parler.)

Air : *Ramonez-ci, ramonez-la.* n.° 104.

Donnez-nous la préférence.

LA COMTESSE.

Entre vous deux je balance.
Vous avez mêmes appas.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

MEZZETIN.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

Que ne prononcez-vous
Entre nous deux, comtesse?

ARLEQUIN.

Pour ne point faire un jaloux,
Partagez votre tendresse,

C'est ainsi, ma princesse,
Qu'on en use chez nous.

MEZZETIN.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Madame, expliquez-vous, de grace,
Ne résistez plus à nos veux.

LA COMTESSE.

C'en est fait. Je quitte la place;
Vous êtes trop pressants tous deux.

Elle marche, comme pour s'en aller; et elle revient sur ses pas.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Je veux vous dire où je demeure.

ARLEQUIN, *ironiquement.*

Ah! c'est ce que nous souhaitons!

LA COMTESSE.

Vous me trouverez à toute heure
A l'hôtel des Treize-Cantons.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Ma foi, la scène est des plus belles.
Parbleu, cela ne va pas mal.

MEZZETIN.

Je veux t'en donner des nouvelles.
Ami, viens ; je te mène au bal.

(*Ils s'en vont.*)

Le Théâtre change en cet endroit, et représente une belle salle de bal.

SCÈNE IX.

COLOMBINE, MARINETTE, *masquées.*

COLOMBINE, *considérant et reconnoissant Marinette.*

Air : *La bonne aventure, ô gai !* n.° 37.

De Marinette, c'est là
Toute la figure.

MARINETTE *regardant de même Colombine, et la reconnoissant.*

De Colombine, voilà
Tout le port....

COLOMBINE *se démasquant.*

Et cætera.

TOUTES DEUX.

La bonne aventure,
O gai,
La bonne aventure !

COLOMBINE.

Air : *Qu'on m'apporte bouteille.* n.° 20.

Dans ces lieux, qui t'amène,
Marinette, mon cœur ?

MARINETTE.

Le même penchant qui t'entraîne ;
J'aime le bal à la fureur.

COLOMBINE.

Même air.

Tu viens faire, friponne,
Quelque nouvel amant.

MARINETTE.

Vous n'avez pas, je crois, ma bonne,
Un autre dessein.

COLOMBINE.

Non vraiment.

MARINETTE.

Air : *Le ciel benisse la besogne.* n.° 105.

Vois-tu toujours ton Arlequin ?

COLOMBINE.

Depuis quelques jours le faquin
Ne vient plus voir sa Colombine.
Franchement, cela me chagrine

(*Même air.*)

Et toi, comment gouvernes-tu
Ton Mezzetin ?

MARINETTE.

Je l'ai perdu.
J'ai maltraité le misérable.
J'aime pourtant ce pauvre diable.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

J'ai cru qu'on perdoit un amant,
Lorsqu'on cessoit d'être cruelle :
Que c'étoit par-là seulement
Qu'on en faisoit un infidèle ;
Mais nos rigueurs font aujourd'hui
Le même effet.

COLOMBINE.

Oh, vraiment oui.
Oh, vraiment, oui,
Oh, vraiment, oui.
On n'en voit plus sécher d'ennui.

Arlequin et Mezzetin entrent dans la salle du bal. Ils s'approchent de Colombine et de Marinette pour les lorgner.

SCÈNE X.

MARINETTE, COLOMBINE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

COLOMBINE, *bas à Marinette.*

Air : *Din, dan don.* n.° 107.

Ah ! voici deux seigneurs charmants !

MARINETTE, *bas à Colombine, les reconnoissant.*

Que dis-tu ? ce sont nos amants.

ARLEQUIN, *bas à Mezzetin.*

Ces Iris
Pour de nobles personnages,
Ma foi, nous ont pris.

MARINETTE, *bas à Colombine.*

Pour ces deux visages,
Affectons un air plein de mépris.

MEZZETIN, *les abordant.*

Air : *Vous êtes jeune et belle.* n.° 108.

Que vous êtes aimables !
Vous lancez sur nous
Des traits inévitables.

COLOMBINE.

Ma foi, tant pis pour vous.

Franchement, vos figures
Ont fort peu d'appas.

MEZZETIN

Beautés, ces injures
Ne nous rebutent pas.

ARLEQUIN, *flattant Colombine.*

Oh, que non!

COLOMBINE, *le repoussant.*

Tirez, tirez.

ARLEQUIN.

Oui! J'ai pourtant la ceinture, moi.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Sans vous mettre en courroux,
Je vous dirai, madame,
Que l'amour fait pour vous
Le lutin dans mon ame.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette;
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

COLOMBINE, *le repoussant encore.*

Allons donc.

ARLEQUIN, *à Mezzetin.*

Mais; elle ne songe pas que j'ai la ceinture.

COLOMBINE.

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

Voyez ce nigaud

ARLEQUIN, *à Mezzetin.*

Comment! la ceinture
Se trouve en défaut
Dans cette aventure!

MEZZETIN.

Elle rate apparemment
Les coquettes.

ARLEQUIN.

Justement.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Je te la rends, mon cher confrère ;
Elle n'est pas d'un si grand prix.
Je n'y mettrois jamais l'enchère :
Que diable en ferai-je à Paris?

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE, MARINETTE, TROUPE DE MASQUES, LA FORTUNE, L'AMOUR.

Les masques forment des danses. Après quoi la Fortune prend Arlequin par la main; l'Amour fait la même chose à Mezzetin.

LA FORTUNE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Ouvrez les yeux, remettez-nous.
Faquins, nous reconnoissez-vous?
(*A Arlequin.*)
Rends la bourse.

L'AMOUR, *à Mezzetin.*

Toi, la ceinture.

ARLEQUIN, *étonné.*

C'est la Fortune!

MEZZETIN.

C'est l'Amour!

Du moins, que notre bonheur dure
Encor le reste de ce jour.

L'AMOUR.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Non, non. Vous deviez, mes enfants,
Bien profiter du temps. (*bis*)
Souvent je change en moins d'un jour.

LA FORTUNE.

Et moi comme l'Amour.

(*A Arlequin, en le prenant au colet.*)

La bourse !

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Attendez. Je vais vous la rendre, (*bis*)
Puisque je ne la puis garder :
Mais, mais, avant que de la prendre,
Permettez-moi de la vider.

Il la vide deux fois. La Fortune la lui arrache, et l'Amour ôte aussi la ceinture à Mezzetin. Ces deux divinités se retirent. Arlequin pleure ; mais Colombine se démasque, et lui dit :

SCÈNE XII et dernière.

ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT, TROUPE DE MASQUES.

COLOMBINE.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

Arlequin, tu vois Colombine,
Console-toi.

ARLEQUIN.

Oui, ventrebleu ! c'est la coquine.

COLOMBINE.

Veux-tu ma foi ?

ARLEQUIN.

Tope. Quand l'or nous manquera,
Ton air affable y suppléra.

MARINETTE *se démasque aussi, et dit à Mezzetin.*

Air : *Le joli, belle meûnière.* n.° 109.

Tu vois l'objet qui t'engage,
Mon cher Mezzetin.
Je ne serai plus sauvage.
Tiens, reçois ma main.
Qu'à mon sort le mariage
Joigne ton destin.

(Les masques recommencent à danser.)

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

MEZZETIN, *à Marinette.*

Air de *Monsieur Gillier.* n.° 110.

Je serai comme un favori,
Tendre et complaisant, je t'assure.

MARINETTE.

Par ce moyen, quoique mari,
Tu te passeras de ceinture.

CHŒUR.

Tu te passeras de ceinture.

Second couplet.

COLOMBINE.

Vous, jaloux, gens bourrus, grondants,
Qui n'avez pas riche figure,
Et n'êtes plus dans vos beaux ans,
Vous avez besoin de ceinture.

CHŒUR.

Vous avez besoin de ceinture.

Troisième couplet.

ARLEQUIN.

Vieux minois, qui prétend encor
Qu'on fasse fête à sa peinture,
A pleines mains doit donner l'or;
Ou bien il lui faut la ceinture.

CHŒUR.

Ou bien il lui faut la ceinture.

Quatrième couplet.

PIERROT.

Je me tiens plus content qu'un roi,
Je plais à mainte créature :
Mais, quand on est fait comme moi,
On n'a pas besoin de ceinture.

CHŒUR.

On n'a pas besoin de ceinture.

Cinquième couplet.

COLOMBINE.

Nous avons de certains moments :
(La dangereuse conjoncture!)
Un amant qui prendroit ce temps,
N'auroit pas besoin de ceinture.

CHŒUR.

N'auroit pas besoin de ceinture.

Sixième couplet.

MEZZETIN, *aux spectateurs.*

Si la pièce avoit le pouvoir
D'échapper à votre censure,
De Vénus nous croirions avoir
Véritablement la ceinture.

CHŒUR.

De Vénus nous croirions avoir
Véritablement la ceinture.

FIN.

PARODIE

DE L'OPÉRA

DE TÉLÉMAQUE*,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Germain en l'année 1715, avec la CEINTURE DE VÉNUS.

PERSONNAGES.

CALYPSO, reine de l'île d'Ogygie.
EUCHARIS, princesse de Crète, *Arlequin.*
CLÉONE, confidente d'Eucharis.
TÉLÉMAQUE, prince d'Itaque.
IDAS, son gouverneur.
MINERVE, *Pierrot.*
Troupe de Sacrificateurs.
Troupe de Démons.
Capitaine grec, *Scaramouche.*
Soldats grecs.
Deux Gilles, en Zéphirs.
Gardes.

La Scène est dans l'île d'Ogygie.

PARODIE
DE L'OPÉRA
DE TÉLÉMAQUE*.

Le Théâtre représente la mer. L'orchestre joue l'ouverture, et ensuite la tempête d'Alcione, *pendant laquelle on voit deux vaisseaux que la mer agitée bat. Ensuite on entend des voix confuses, des cris d'hommes; et un moment après paroît Eucharis représentée par Arlequin. Elle a un mouchoir à la main.*

SCÈNE PREMIÈRE.

EUCHARIS *seule, après avoir regardé de tous côtés les vaisseaux agités de la tempête.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

O MALHEUREUX! Vous, qu'un orage horrible
Livre aux fureurs de la mer en courroux,
Sachez, hélas! qu'un tendron trop sensible
Se trouve encor plus en danger que vous.

* *Télémaque*, tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue de l'abbé Pellegrin, fut représentée le 29 novembre 1714.

SCÈNE II.

EUCHARIS, CLÉONE.

CLÉONE.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Tandis que sur notre infortune
La reine avec tous ses sujets
Au temple interroge Neptune,
Vous cherchez, vous, des lieux secrets.

Même air.

Eucharis évite Cléone!
Elle vient ici soupirer.

EUCHARIS.

Il est un autre dieu, ma bonne,
Qu'en ces lieux je viens implorer.

CLÉONE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Madame, je crois vous entendre,
Vous avez perdu votre cœur;
Par quelque jeune et beau seigneur
Vous l'aurez laissé prendre.

EUCHARIS.

Air : *La jeune Isabelle.* n.° III.

Sans cesse je pense
A ce Jouvenceau,
Qui, sans assistance,
Périssoit dans l'eau.
J'en fus attendrie;
Ma main, par bonté,
Lui rendit la vie.

CLÉONE.

Quelle charité!

Mais, ma princesse, vous n'y pensez pas.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Fille du grand Idomenée,
Songez que votre destinée
Vous réserve un roi pour époux.
Un inconnu! Dieux, quelle honte!

EUCHARIS.

Oh! j'en rougis; mais, entre nous,
Je l'aime toujours à bon compte.

CLÉONE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Taisons-nous. Voici l'immortelle,
La redoutable Calypso.
Souvenez-vous qu'il faut près d'elle
Toujours garder l'*incognito*.

SCÈNE III.

EUCHARIS, CLÉONE, CALYPSO.

CALYPSO.

Air : *Ho, ho! Tourelouribo.* n.° 112.

Le grand dieu Neptune est en colère!
Ho, ho!
Tourelouribo!
Rien ne peut le satisfaire :
Ho, ho!
Tourelouribo!
C'est un terrible compère;
Ho, ho, ho!
Tourelouribo!

EUCHARIS.

Air : *Ne m'entendez-vous pas?* n.° 10.

Quoi! dans son fier courroux
Neptune persévère!

CLÉONE.

Que prétend-il donc faire?
Quoi! dans son fier courroux *
Veut-il nous noyer tous?

CALYPSO.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Il m'a fait entendre mon crime,
Lui-même vient de me parler;
Mais il demande une victime,
Que je ne puis plus immoler.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Verse, a-t-il dit, le sang d'Ulysse.
De ce sang coupable à ses yeux
Comment lui faire un sacrifice?
Ulysse n'est plus dans ces lieux.

EUCHARIS.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Ulysse a donc vu ce rivage?

CALYPSO.

Quelques jours avant ton naufrage
Il venoit d'en partir, hélas!
Dès ce temps-là, faisant le diable,
Neptune vouloit son trépas;
Mais j'eus pitié du misérable.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je fis équiper un navire,
Où je l'embarquai sans rien dire.
Ainsi s'en alla ce héros.
N'étoit-ce pas bien le défendre
De la fureur du dieu des flots?

CLÉONE.

Vous ne pouviez mieux vous y prendre.

---

* Vers de l'opéra de Télémaque. (*Note de l'Auteur*).

CALYPSO.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Voilà ce qui nous attire
Un si cruel châtiment ;
Le dieu de l'humide empire
Se venge présentement.
Il a ravagé mon île,
Il a rempli d'eau ma ville ;
Et même dans mon palais
On en a jusqu'aux jarrets.

CLÉONE.

Air : *Ma commère quand je danse.* n.° 33.

De ses eaux le dieu Neptune
Est un peu trop libéral.

CALYPSO.

Il a bien de la rancune ;
Ai-je fait un si grand mal ?

EUCHARIS.

C'est un brutal.

CLÉONE.

Un animal.

CALYPSO.

Un déloyal.

CLÉONE.

C'est un brutal, animal, déloyal.
De ses eaux le dieu Neptune
Est un peu trop libéral.

EUCHARIS.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Quel parti prendre en cette affaire ?

CALYPSO.

L'enfer peut me le révéler.
Mon art est ici nécessaire,

A mes démons je vais parler.
Allez. Respectez un mystère
Qu'aucun mortel ne doit troubler.

SCÈNE IV.

CALYPSO, *seule.*

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 89.

Démons, à mon pouvoir soumis,
Sortez de la nuit éternelle !
Venez à ma voix, mes amis,
C'est Calypso qui vous appelle.
Suspendez les horribles tourments
Des procureurs et des exemps.

SCÈNE V.

CALYPSO, QUATRE DÉMONS.

UN DÉMON.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Qu'attends-tu de notre secours ?
Parle. Nous te servons toujours.

CALYPSO.

Neptune ordonne un sacrifice.

LE DÉMON.

Dresse l'autel, fais ton devoir.

CALYPSO.

Mais ce dieu veut le sang d'Ulysse :
Ce sang n'est plus en mon pouvoir.

LE DÉMON.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Le soin de trouver la victime

Ne te doit point embarrasser ;
Neptune y va pourvoir.

CALYPSO.

Sans crime
Je ne puis donc plus balancer.

Calypso se retire, et les démons disparoissent.

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE *, IDAS.

IDAS.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

La verte et bouillante jeunesse
N'écoute guère les leçons :
D'un précepteur plein de sagesse
Les discours ne sont que chansons.

Même air.

Je vois le désir qui vous presse;
Vous cherchez des yeux Eucharis.
Triomphez de votre foiblesse.

TÉLÉMAQUE.

Je le voudrois, mais je ne puis.

IDAS.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Minerve pour vous a fait choix
D'une jeune et belle princesse,
Fille du grand roi des Crétois;
Elle a pour vous de la tendresse;
Je vous l'ai déjà dit, mon fils;
Cessez donc d'aimer Eucharis.

---

* Comme, dans l'opéra, Télémaque paroît trop légèrement vouloir mourir pour son père, l'auteur de la Parodie a donné à ce jeune prince le caractère d'un innocent. (*Note de l'Auteur*).

TÉLÉMAQUE.

Air : *Lampons, Lampons.* n.° 49.

De quoi se mêle Pallas? (*bis*)
Oh! son choix ne me plaît pas! (*bis*)
Que sais-je? son Antiope
Est peut-être une salope.

IDAS.

Non, non, non, non,
Télémaque, non, non.

TÉLÉMAQUE, *riant.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

J'aime beaucoup mieux Eucharis.

IDAS.

Tant pis, morbleu! tant pis! (*bis*)
Je la vois qui vient dans ces lieux.

TÉLÉMAQUE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux! (*bis*)

SCENE VII.

TÉLÉMAQUE, IDAS, EUCHARIS, CLÉONE.

IDAS.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Enfin, le ciel vous est propice,
Jeune étranger, consolez-vous.
Neptune ordonne un sacrifice
Qui va désarmer son courroux.

CLÉONE.

Air : *La bonne aventure, ô gai.* n.° 37.

Vous partirez de ces lieux
Bientôt, je vous jure.

TÉLÉMAQUE, *sautant de joie.*

Ah! vraiment, j'en suis joyeux!
Vous me suivrez toutes deux.
La bonne aventure,
O gai,
La bonne aventure!

CLÉONE.

Même air.

Ce parti, nous l'avoûrons,
Nous flatte et nous pique;
Mais sachons où nous irons.

IDAS.

Allez, nous vous conduirons
Droit à l'Amerique,
O gai,
Droit à l'Amérique.

CLÉONE, *à Idas.*

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Taisez-vous, vieux précepteur,
Radoteur.
Voyez un peu ce docteur.
Oh! vous n'êtes, mon aimable,
Qu'un pédant (*bis*) indécrotable.

EUCHARIS, *à Télémaque.*

Mais par quelle voiture partirons-nous d'ici?

TÉLÉMAQUE, *déclamant.*

Mes vaisseaux, dispersés par les vents furieux, *
Sans doute sont près de ces lieux.

CLÉONE, *riant.*

Ha, ha, ha!

TÉLÉMAQUE.

Oui vraîment.

---

* Vers de l'opéra de Télémaque.

CLÉONE.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Puisque les flots et le vent
Au diable les mènent,
Il veut que par conséquent
Ils soient ici dans l'instant :
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

TÉLÉMAQUE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Nous irons dans l'île d'Itaque,
Mon père en est le souverain :
Je suis le prince Télémaque,
Et je vous offre ici ma main.

EUCHARIS, *troublée.*

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

O ciel !

CLÉONE, *troublée aussi.*

O dieux !

TÉLÉMAQUE, *étonné.*

Qu'avez-vous ?

EUCHARIS.

Fuyez cette cour barbare !
Fuyez Neptune en courroux,
Et le coup qu'on vous prépare !

TÉLÉMAQUE.

Comment donc.

CLÉONE.

Même air.

Le dieu des mers furieux
Aujourd'hui veut qu'on répande
Le sang d'Ulysse : grands dieux !
C'est le vôtre qu'il demande !

TÉLÉMAQUE.

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

Oh ! je le donne de bon cœur !
Le trépas ne me fait point peur ;
Je vais apaiser la colère
Du dieu contre mon pauvre père.

EUCHARIS.

Vous ferez plutôt beaucoup mieux
De vous éloigner de ces lieux.

TÉLÉMAQUE, *d'un air brusque.*

Non, je veux mourir pour mon père.

EUCHARIS.

Air : *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

A vous immoler pour un père
Qui vous oblige s'il vous plaît !

CLÉONE.

Quoi ! sans qu'il soit nécessaire,
A mourir vous voilà tout prêt,
Petit benêt,
Petit benêt !

EUCHARIS.

A vous immoler pour un père
Qui vous oblige, s'il vous plaît ?

TÉLÉMAQUE.

Air : *Je veux boire à ma Lissette.* n.° 115.

Hélas ! voyez-vous, Ulysse
Peut-être est prêt à périr !

CLÉONE.

Oui, peut-être.... Le Jocrisse !
Dans ce doute il veut mourir.

TÉLÉMAQUE.

Hélas ! voyez-vous, Ulysse
Peut-être est prêt à périr !

CLÉONE.

Air : *O gué, lon-la, lan-laire..* n.° 71.

De quelle vaine crainte,
Prince charmant,
Votre ame est-elle atteinte
Dans ce moment?
Minerve toujours défendra
Votre bon papa,
Et vous le rendra.
O gué lon-la, lan-laire,
O gué lon-la.

TÉLÉMAQUE.

Air : *Laire-là, laire lan-laire.* n.° 23.

Vous direz ce qu'il vous plaira ;
Hé bien, tenez, malgré tout ça,
Moi, je veux mourir pour mon père.

CLÉONE.

Laire la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

EUCHARIS.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Mes pleurs ne t'arrêtent pas !
Hé bien, cours donc au trépas :
Mais avant que de périr,
Puisque rien, cruel, ne peut t'attendrir,
Mais avant que de périr,
Viens voir Eucharis mourir.

(*Elle s'en va.*)

TÉLÉMAQUE *à Idas, sur le ton du pénultième vers.*

Courons après elle, Idas.

IDAS, *l'arrêtant.*

Elle ne se tuera pas.

Télémaque lutte avec Idas qui veut le retenir. Il le culbute, et court après la princesse. Idas tout éclopé suit les traces de Télémaque.

SCÈNE VIII.

(*Il sort de dessous le Théâtre un autel.*)

CALYPSO, TROUPE DE SACRIFICATEURS, GARDES.

CALYPSO.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Grand dieu! vois mon obéissance :
J'ai fait élever cet autel ;
Mais j'ignore, hélas! quel mortel
Doit remplir ta vengeance.

UN SACRIFICATEUR.

Air *parodié de l'opéra.* n.° 116.

O puissant dieu des écailles,
Grand Neptune, exauce-nous!
Laisse amollir tes entrailles,
Cesse d'inonder nos choux.

UN AUTRE SACRIFICATEUR.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Nous sommes prêts d'expier notre crime,
Amenez-nous ici
Dans ce moment la coupable victime.
Dieu puissant... !

SCÈNE IX.

LES MÊMES. TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE, *arrivant brusquement, et mettant la main sur l'autel, continue l'air commencé :*

La voici.
Que de mon sang votre couteau rougisse :
Je suis fils d'Ulysse.
Moi,
Je suis fils d'Ulysse,

CALYPSO, *étonnée.*

Air : *M. Charlot.* n.° 118.

Que vois-je, ô dieux!
La brillante figure !
Ah! cette neuve allure
Charme mes yeux!
Qu'il est joli!
Qu'il est genti!
Il ressemble à son père, on diroit que c'est lui.
Qu'il est joli !
Qu'il est genti!
Il ressemble à son père, on diroit que c'est lui.

UN SACRIFICATEUR, *levant le bras pour frapper la victime.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Frappons, il est temps qu'il périsse.

CALYPSO *arrêtant le bras du sacrificateur.*

Oh! tout beau; suspendez vos coups.

TÉLÉMAQUE, *à Calypso.*

Pourquoi différer mon supplice?
Je veux mourir, entendez-vous.

Le Sacrificateur lève encore son couteau sur Télémaque.

CALYPSO, *arrêtant encore le bras du Sacrificateur.*

Air : *Turlututu, r'engaine.* n.° 119.

Turlututu, r'engaine, r'engaine, r'engaine,
Turlutu, r'engaine, r'engaine ton couteau.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Augmente, si tu veux tes maux,
Barbare dieu des eaux : (*bis*)
Pour moi, je ne souffrirai pas
Cet injuste trépas. (*bis*)

LE SACRIFICATEUR.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n°. 3.

Ah ! quel effort illégitime !
Craignez un courroux trop puissant.

CALYPSO.

Par-là j'épargne aux dieux un crime,
Et sauve ce pauvre innocent.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Retirez-vous, troupe inhumaine.

LE SACRIFICATEUR.

Vous bravez donc un immortel ?

CALYPSO.

Obéissez à votre reine,
Et que l'on m'ôte cet autel.

Les sacrificateurs et les gardes se retirent.

SCÈNE X.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE, *d'un air mortifié.*

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

Vous m'avez empêché
De mourir pour mon père.

CALYPSO, *lui passant la main sous le menton.*

N'en soyez point fâché,
Prince, il vaut bien mieux faire
L'amour
La nuit et le jour.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !* n.° 25.

Un beau destin vous appelle,
Si vous voulez être heureux.
Ne suis-je pas assez belle
Pour former d'aimables nœuds ?

SCÈNE XI.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE, CLÉONE.

CLÉONE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ce jour finit notre infortune,
Qu'ici règnent les jeux, les ris.
Le prince d'Itaque soumis,
A désarmé Neptune.

CALYPSO.

Air : *Lonlan-la derirette.* n.° 46.

O l'agréable changement !
Je ne crains plus présentement,

Lon lan-la derirette,
Pour les jours de mon cher ami,
Lon lan-la, deriri.

TÉLÉMAQUE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Neptune a calmé sa colère,
Il a reçu mes tendres vœux :
A mes soins s'il rendoit mon père,
Je serois encor plus heureux.

CALYPSO.

Air : *Je veux boire à ma Lisette.* n.° 115.

Prince, vous songez sans cesse
Au cher auteur de vos jours.

TÉLÉMAQUE.

Hélas! oui; je le confesse.
Tenez; j'y pense toujours.

CALYPSO.

Prince, vous songez sans cesse
Au cher auteur de vos jours.

TÉLÉMAQUE, *pleurant.*

Hé! mon père!

CLÉONE, *le contrefaisant.*

Hé! ma mère!

Elle le flatte et chante.

Air : *J'endors le petit.* n.° 120.

J'endors le petit, mon fils,
J'endors le petit.

(A Calypso).

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Déesse, à ce pieux infant
Rendons ces lieux aimables.
Il faut, pour divertir l'enfant,
Faire danser vos diables.

TÉLÉMAQUE.

Oh ! non, non. Cela me feroit peur.

CALYPSO.

Air : *Din, dan, don.* n.° 107.

Non, prince, non, ne craignez pas
Ils auront des traits pleins d'appas.
Dans ces lieux
Ils vont en nymphes aimables
Paroître à vos yeux.

CLÉONE.

En nymphes, des diables !
Ces ballets sont trop usés, trop vieux.

CALYPSO, *à Cléone.*

Air : *Je ne suis né ni roi, ni prince.* n.° 36.

Hé bien, je veux te satisfaire.
Esprits empressés à me plaire,
Accourez dans ces lieux charmants ;
Et pour me montrer votre zèle,
Démons, changez-vous en flamands.

CLÉONE.

La fête en sera plus nouvelle.

SCÈNE XII.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE, CLÉONE, TROUPE DE DÉMONS, *sous la figure de Flamands et de Flamandes.*

Les démons forment une danse, qui est interrompue par un bruit confus de timbales et de trompettes : l'on voit entrer Scaramouche en capitaine, suivi de quelques soldats. Les démons disparoissent.

SCÈNE XIII.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE, CLÉONE, EUCHARIS, SCARAMOUCHE, SOLDATS GRECS.

SCARAMOUCHE, *à Télémaque.*

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Après un long orage,
Nous arrivons, seigneur.
Vos guerriers sont sur ce rivage.

TÉLÉMAQUE, *embrassant Scaramouche.*

Ah! je vous revois! quel bonheur!

(*A Eucharis.*)

Air : *Flon, flon.* n.° 121.

Bel objet de ma flamme,
Partons dès cet instant ;
Embarquons-nous, madame,
Et mettons voile au vent.
Flon, flon,
Lariradondaine.
Flon, flon,
Lariradondon.

CALYPSO, *en fureur.*

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Quoi! j'ai pour rivale une esclave!
Et ce prince insolent me brave!
Je suis maîtresse de leur sort :
Nous allons voir un beau tapage!
Démons, embrâsez dans le port
Les vaisseaux du Grec qui m'outrage.

Quatre démons avec des flambeaux à la main fondent des airs sur les vaisseaux, et les brûlent.

Pendant ce temps-là, Télémaque et Eucharis se mettent à pleurer.

CLÉONE, *invoquant Minerve.*

Air du *Chœur de l'Opéra.* n.° 122.

O Minerve! protégez-nous
Contre un implacable courroux!

CHŒUR.

Air : *Ah! madame Anroux.* n.° 123.

Ah! madame Anroux *,
Nous deviendrons foux!
Venez nous défendre.
Ah! madame Anroux,
Daignez donc descendre!
Nous devenons foux.

L'orchestre joue la descente de Minerve comme à l'opéra. Cette déesse représentée par Pierrot, paroît sur son char.

SCÈNE XIV et dernière.

CALYPSO, TÉLÉMAQUE, CLÉONE, EUCHARIS, SOLDATS GRECS, MINERVE, DEUX GILLES *en Zéphirs.*

TÉLÉMAQUE, *apercevant Minerve, et sautant de joie.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Minerve descend, je la voi,

---

* Comme il y a quelque ressemblance entre les tons et la mesure du chœur de l'Opéra et l'air de *Madame Anroux*, on a saisi cela dans la Parodie. (*Note de l'Auteur.*)

EUCHARIS.

Fort-à-propos, ma foi, (*bis*)
Quand tous nos vaisseaux sont brûlés,
Rissolés, grésillés. (*bis*)

MINERVE, *à Calypso.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Calypso, calme ta fureur
Pour ton repos, et sors d'erreur.
Le cœur du fils de Pénélope
A par mes soins été promis
A la mauricaude Antiope.
Recónnois-la dans Eucharis.

CALYPSO, *à Minerve.*

Air : *Oui-dà, ma commère, oui.* n.° 124.

Vous leur prêtez votre appui!

MINERVE.

Oui-dà, ma commère, oui.

CALYPSO.

Vous me donnez ce déboire!

MINERVE.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

CALYPSO.

Même air.

Je veux les tenir ici.

MINERVE, *d'un air moqueur.*

Oui-dà, ma commère, oui!

CALYPSO.

Dans une prison bien noire.

MINERVE.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

CALYPSO.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

J'ai fermé le chemin des mers.

MINERVE.

Pour Antiope et Télémaque
D'autres chemins me sont ouverts.
Zéphirs, sur les rives d'Itaque
Transportez-les dans ce moment.

CALYPSO.

Quoi ! c'est donc là le dénoûment !

TÉLÉMAQUE ET EUCHARIS.

(*A Calypso*).

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

Deux Gilles, en Zéphirs, avec de grandes aîles attachées aux épaules, viennent enlever Eucharis et Télémaque.

FIN.

LE TEMPLE DU DESTIN,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1715.

PERSONNAGES.

LE DOCTEUR, amant de Colombine.
COLOMBINE.
ARLEQUIN, } amoureux de Colombine.
SCARAMOUCHE, } amoureux de Colombine.
PIERROT, valet du docteur, aimé de Colombine.
MEZZETIN.
COLIN, berger.
COLINETTE, bergère.
Un vieux Fripier.
Sa jeune Femme.
Un Comédien de campagne.
Le Destin.
Le Grand-Prêtre du Destin.
Deux Ministres du Destin.
Le Temps.
Les Heures.

La Scène est d'abord devant la maison du docteur, et ensuite dans le Temple du Destin.

LE TEMPLE DU DESTIN.

Le Théâtre représente une rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, PIERROT.

PIERROT, *tenant un billet à la main.*
Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

POUR qui ce poulet?

LE DOCTEUR.

C'est pour Colombine.
Porte ce billet
A cette assassine.
Parle-lui des maux pressants
Que pour elle je ressens.

PIERROT.

Laissez-moi faire!

LE DOCTEUR.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.
Tu lui diras que dans mon ame
Sa beauté règne uniquement;
Et que mon amoureuse flamme
S'accroît de moment en moment.

PIERROT.

S'accroît. Oui, je lui dirai cela.

LE DOCTEUR.

Même air.

Tu lui diras que son image
S'offre sans cesse à mon esprit.

PIERROT.

Ne m'en parlez pas davantage;
Allez, monsieur, cela vaut dit.

LE DOCTEUR *fait un pas pour s'en aller, et revient en disant :*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Mais peins-lui bien mon amour tendre.

PIERROT, *en le renvoyant.*

Ne finirez-vous pas bientôt!

LE DOCTEUR *va, et revient encore.*

Je vais donc au logis t'attendre.

PIERROT, *le poussant par les épaules.*

Je dirai tout ça mot pour mot.

SCÈNE II.

PIERROT, *seul.*

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

Il te sied bien d'être amoureux;
Mirlababibobette,
Vieux goutteux.
Pour Colombine quelle emplette!
Mirlababi, serlababo, mirlababibobette;
Serlababorita.

Mais la voilà.

SCÈNE III.

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE, *flattant Pierrot.*

Air : *Quand la bergère vient des champs.* n.° 126.

Ah! c'est toi, Pierrot mon poulet,
Mon dadouillet,
Mon grassouillet!

PIERROT.

J'allois chez toi, mon doux souci,
Pour te remettre
Certaine lettre.....
Tiens. la voici.

COLOMBINE, *après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

C'est une lettre du docteur,
Ah! le vieux radoteur! (*bis*)

PIERROT.

Avec sa face de hibou,
Il croit plaire, il est fou. (*bis*)

COLOMBINE, *après avoir lu la lettre, la déchire.*

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

Pierrot, vois le cas que je fais
De ton maître et de ses poulets.
C'est un magot des plus complets :
Il faut, pour toucher Colombine,
Un amant de meilleure mine.

PIERROT.

Même air.

Je lui dis cela tous les jours;

Mais c'est un esprit à rebours.
Pour aspirer à tes amours,
Il a vraiment fort bonne grace!
S'il me ressembloit, encor passe.

COLOMBINE.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Oui, j'aime ta figure,
En dépit des jaloux,
Tu seras, je t'assure,
Quelque jour mon époux.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

PIERROT.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Parles-tu tout de bon?

COLOMBINE.

Je suis fille sincère;
Je veux un bon garçon.

PIERROT.

Je suis donc ton affaire.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

COLOMBINE.

Air : *Je me ris, je me ris d'eux.* n.° 127.

A mes autres amoureux,
Mon ami, je te préfère.
Que dans l'ardeur de leurs feux,
Ils cherchent tous à me plaire;
Je me ris, je me ris, je me ris d'eux;
Ta seule amitié m'est chère.
Je me ris, je me ris, je me ris d'eux:
Pierrot est l'amant heureux.

PIERROT, *sautant de joie.*

Air : *Toque mon tambourin, toque.* n.° 128.

Toque mon tambourin, toque,
Toque mon tambourinet.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Je m'en vais rejoindre mon maître.

COLOMBINE.

Dis-lui qu'il ne m'écrive plus,
Et comme il faut fais-lui connoître
Qu'il me rend des soins superflus.

PIERROT.

Oh ! je n'y manquerai pas !

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Adieu, mais, je te prie,
Accorde-moi, ma mie,
Un baiser.

COLOMBINE.

Oh ! que non !
J'ai l'ame trop bien née ;
Mais après l'hyménée...

PIERROT.

Cela n'est plus si bon.

(*Il la salue et s'en va*)

SCÈNE IV.

COLOMBINE, *seule.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ma foi, je ne suis plus surprise,
Puisque j'ai du goût pour Pierrot,
Si dans le monde on voit d'un sot
Plus d'une femme éprise.

SCÈNE V.

COLOMBINE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE, *saluant Colombine.*

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.* n.° 129.

Qu'un autre à Diamantine
Aille s'offrir pour mignon ;
Qu'un autre adore Argentine,
Moi, je chante sur ce ton :
Non, non,
Il n'est point de si joli nom
Que celui de Colombine.
Non, non,
Il n'est point de si joli nom
Que celui de ce tendron.

Colombine s'en va en faisant la révérence d'un air sérieux à Scaramouche, qui demeure immobile d'étonnement.

SCÈNE VI.

SCARAMOUCHE, *seul.*

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

L'ingrate méprise mes feux !
J'ai sans doute un rival heureux.
(*En colère*).
Il faut le chercher tout-à-l'heure ;
Dans ce moment je veux qu'il meure.
(*Apercevant Arlequin*).
C'est apparemment Arlequin,
Défaisons-nous de ce faquin.

Je vais chercher deux épées.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

Scaramouche me fuit. Comme nous sommes rivaux, il a peur apparemment de me rencontrer en son chemin. Mais non, le voici.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, *tenant deux épées.*

SCARAMOUCHE, *après avoir salué gravement Arlequin.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 7.

Ami, vous aimez Colombine.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu, je l'aime ! et je croi
Qu'on peut répondre sur ma mine
Qu'elle en tient aussi-bien que moi.

SCARAMOUCHE.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Renonce au cœur de cette belle,
Ou battons-nous en ce moment.

ARLEQUIN.

Céder les droits que j'ai sur elle !
Me prends-tu pour un lâche amant ?

SCARAMOUCHE, *lui présentant les deux épées.*

Choisissez.

ARLEQUIN, *après avoir regardé comiquement les deux épées.*

Ma foi, je suis bien embarrassé.

Scaramouche l'oblige à en prendre une.

SCARAMOUCHE..

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Allons, nous n'avons qu'à nous battre.

ARLEQUIN, *faisant le résolu.*

Tope. Nous pouvons commencer.
Je vais faire le diable à quatre;
Mais gardons-nous de nous blesser.

SCARAMOUCHE, *se mettant en garde, et poussant Arlequin.*

Tiens; pare celle-ci.

ARLEQUIN, *reculant avec effroi.*

Hé, que diable! attendez donc, attendez donc.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Vous n'entendez point raillerie.
Ventrebleu! vous n'y pensez pas.

SCARAMOUCHE.

Je prétends bien t'ôter la vie;
C'est tout de bon que je me bats.

Il veut pousser encore Arlequin, qui marque sa peur, en cherchant des défaites. Mais, en voyant paroître Mezzetin, il commence à faire le brave.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

MEZZETIN, *s'empressant à les séparer.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Apprenez-moi pourquoi tous deux,
Amis, vous êtes en querelle.

ARLEQUIN.

Tu vois en nous des outre-preux,
Qui se disputent une belle.

(*Enfonçant son chapeau.*)

Mais il me l'abandonnera.

SCARAMOUCHE, *se mettant en garde.*

C'est lui qui me la cédera.

Ils font toutes les démonstrations de deux hommes qui veulent en découdre ; et comme Mezzetin se met entre eux deux, il attrape des coups de batte d'Arlequin.

MEZZETIN, *se frottant les épaules.*

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Colombine est apparemment.
Le bel objet qui vous engage....

ARLEQUIN.

C'est elle-même justement.

SCARAMOUCHE.

A ce nom redouble ma rage.
Par la mort...!

ARLEQUIN.

Tais-toi fanfaron !
Tu te débats comme un poltron.

Ils veulent encore se battre, et Arlequin donne de nouveaux coups de batte à Mezzetin, qui se met toujours entre eux deux.

MEZZETIN.

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Mes chers enfants, point de querelle.
Pourquoi voulez-vous ferrailler ?
Deux bons amis pour une belle
Ne doivent jamais se brouiller.
Mes chers enfants, point de querelle.
Pourquoi voulez-vous ferrailler ?

SCARAMOUCHE, *repoussant Mezzetin.*

Laissez-nous faire.

ARLEQUIN.

Rangez-vous, morbleu !

MEZZETIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Quoi ! dans la fureur qui vous guide,
Voulez-vous faire un amicide !
Consultez plutôt le Destin
Sur cet amour qui vous possède,
A vos débats il mettra fin.
Il faut qu'à ses arrêts tout cède.

ARLEQUIN.

Soit.

SCARAMOUCHE.

Air : *Reveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Au Destin je veux bien me rendre :
Son arrêt va nous accorder.

ARLEQUIN, *fièrement.*

J'y consens. Nous allons l'entendre :
C'est lui seul qui doit décider.

Ils rengaînent tous deux, et s'en vont gravement consulter le Destin. Mezzetin les suit.

SCÈNE X.

Le Théâtre change et représente le temple du Destin. On voit dans le fond un escalier à deux rampes, sur le haut duquel paroît le Temps avec sa faulx. Six Heures blanches et six Heures noires sont rangées le long de l'escalier. Sur les aîles sont dépeints des événements extraordinaires, comme autant de marques de la puissance du Destin. Au milieu du Temple s'élève un trône où le Destin est couvert d'un voile, et d'où il rend ses oracles.

LE DESTIN, *voilé*, LE GRAND-PRÊTRE, DEUX MINISTRES *de sa suite.*

LE GRAND-PRÊTRE.

Air de *l'Opéra de Thétis et Pelée.* n°. 130.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi :
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

LE GRAND-PRÊTRE ET LES DEUX MINISTRES, *ensemble.*

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Air de *M. Gillier.* n.° 131.

Tu fais, quand il te plaît, une mère précoce,
Ou dans le célibat tu laisses sans pitié

Un beau tendron devenir rosse :
C'est toi qui fais aller cent faquins en carrosse,
Et mille honnêtes gens à pied.

CHŒUR.

O Destin! etc.

PREMIER MINISTRE.

Même air.

Lorsqu'on voit un manant sortir de son village,
Et peu de temps après se changer en commis,
Ce changement est ton ouvrage;
Et l'on suit tes arrêts, quand on fait un outrage
Au front des sujets de Thémis.

CHŒUR.

O Destin! etc.

SECOND MINISTRE.

Même air.

Le monde, quand ton ordre à la foire l'appelle,
Déserte l'Opéra, ce spectacle pompeux,
Pour aller voir Polichinelle :
On siffle, quand tu veux une pièce nouvelle;
Et souvent c'est ce que tu veux.

CHŒUR.

O Destin! etc.

Les deux ministres du grand-prêtre sortent.

SCÈNE XI.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, UN COMÉDIEN DE CAMPAGNE.

LE COMÉDIEN, *faisant le petit-maître.*

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

A cet air plein de majesté
Je risque une civilité.

(*Il salue le grand-prêtre.*)

Ce qui ne m'est pas ordinaire.
Laire-la, laire lan-laire;
Laire-la,
Laire lan-la.

LE GRAND-PRÊTRE *à part, après l'avoir regardé.*

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

Ce drôle paroît insolent.

LE COMÉDIEN, *à part.*

Il admire mon air galant.
Faisons bien valoir le talent :
Ici mettons en étalage
Nos meilleurs airs.

(*Il grimace*).

LE GRAND-PRÊTRE, *à part.*

Quel personnage!

LE COMÉDIEN, *haut.*

Air précédent.

Sachons pour qui vous me prenez.

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour un marquis des mieux tournés,
O reguingué, ô lon-lan-la!

LE COMÉDIEN.

Je suis quelquefois davantage.
Vous ne m'entendez pas, je gage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Comment pourrois-je vous entendre?

LE COMÉDIEN.

Je suis tout, et je ne suis rien.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oh! oh! je commence à comprendre!
N'êtes-vous pas comédien?

LE COMÉDIEN.

Justement.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je suis un acteur de province.
A Paris je vais débuter.

LE GRAND-PRÊTRE, *à part.*

Il a la figure un peu mince.

(*Haut*).

Vous allez là tout enchanter.

LE COMÉDIEN, *prenant du tabac dans une tabatière d'or.*

Je m'en flatte.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Ah ! quelle riche tabatière !

LE COMÉDIEN, *la lui donnant à examiner.*

Hé ! mais l'ouvrage en est parfait.
Considérez-en la charnière,
Ce n'est point un colifichet.

LE GRAND-PRÊTRE, *lui rendant la tabatière.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

C'est un présent de quelque femme ?

LE COMÉDIEN, *souriant d'un air vain.*

Il me vient de certaine dame....
Un beau garçon des mieux bâtis,
Et dont on court l'adolescence,
Ne donne pas son temps *gratis*.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voulez du-moins qu'on le pense.

LE COMÉDIEN, *par une saillie de jeune homme, sautant au cou du grand-prêtre.*

Parbleu ! mon cher papa, vous avez un air qui me revient.

Air : *Lon-lan-la derirette.* n.° 46.

Faisons connoisance tous deux,
Le voulez-vous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Si je le veux !
Lon-la-la derirette.

(*Lui tendant la main.*)

Tope. Soyons amis, Cinna.

LE COMÉDIEN.

Lon-lan-la derira.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Mais, quel sujet, beau sire,
Vous amène chez nous?
Vous n'avez qu'à le dire,
Parlez. Que voulez-vous?

LE COMÉDIEN.

Que le Destin m'apprène
Si l'on me recevra,
Et comment sur la scène
On me regardera.

LE GRAND-PRÊTRE, *au Destin.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Destin, un jeune acteur te prie
De déclarer s'il entrera
Quelque jour dans la compagnie,
Et si Paris l'estimera.

Le grand-prêtre s'approche du trône, et l'enthousiasme le prenant, il dit :

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Quelle émotion subite!
Quel frémissement m'agite!
Je sens que mon cœur palpite,
Je sens tout mon corps trembler!
Que chacun ici ressente
Un respect plein d'épouvante.

(*Au comédien.*)

On répond à ton attente;
Le Destin va te parler.

LE DESTIN.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

Le jeune acteur on recevra;
Et dans les rôles qu'il fera,
En lui-même il s'applaudira.
Le reste est un profond mystère,
Que je juge à-propos de taire.

LE GRAND-PRÊTRE, *au comédien.*

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Cette réponse vous déplaît.

LE COMÉDIEN.

Oh! ma foi, malgré cet arrêt,
Papa, je suis bien sûr de plaire.

(*Il s'en va.*)

LE GRAND-PRÊTRE, *se moquant de lui.*

Laire-la, laire lan-laire;
Laire-la,
Laire lan-la.

SCÈNE XII.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Tout ce qui reluit n'est pas or.
Ils ont tous ce génie;
Chacun se croit un Floridor *;
La plaisante manie!

---

* Excellent comédien qui vivoit il y a environ soixante ans. (*Note de l'Auteur.*)

Josias de Soulax, écuyer, et sieur de Prinefosse, naquit en Brie,

SCÈNE XIII.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, COLIN, COLINETTE.

COLIN.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Ministre du Destin, bonjour.
Je vous amène Colinette,
De tous les hameaux d'alentour
La bergère la plus parfaite,
De nos jeunes beautés la fleur.

COLINETTE.

Colin est un berger flatteur.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Colin.*

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Cet objet apparemment,
Colin, vous enchante ?

COLIN.

Jusqu'à mon dernier moment
Je l'aimerai tendrement.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Colinette.*

Colin a raison, vraiment,
Vous êtes charmante.

---

entra d'abord dans le régiment des gardes-françoises, et fut ensuite enseigne dans le régiment de Rambure. Après la réforme de quelques compagnies, Josias de Soulax prit le parti de la comédie et le nom de *Floridor.* Il remplit, avec le plus grand succès, les premiers rôles dans la tragédie et dans la comédie. Il est mort le 20 août 1671, âgé de soixante-quatre ans.

COLIN.

Air : *Allez à vêpres, Nonnettes.* n.° 132.

Lorsque je vois Colinette
Arriver dans un vallon,
Je prends vîte ma musette,
J'en fais entendre le son;
Et quand je m'approche d'elle,
Pour prendre sa blanche main,
Je m'aperçois que la belle
Fait la moitié du chemin.

COLINETTE, *au grand-prêtre.*

Air : *Trop de plaisir, cher Tircis, m'inquiète.* n.° 133.

Avec transport à mes pieds il se jette,
Il m'entretient de son ardeur secrette.

LE GRAND-PRÊTRE.

Et vous l'aimez, n'est-ce pas, Colinette?

COLINETTE.

Ah! ah! La faute en est faite!

Air : *Ne m'entendez-vous pas?* n.° 10.

Je ne me repents pas
D'avoir livré mon ame
Au berger qui m'enflamme;
Mais nous sommes, hélas!
Dans un grand embarras!

COLIN.

Air : *Un inconnu.* n.° 134.

De nos parents la mésintelligence
Nous fait douter du bonheur de nos feux :
De l'espérance
D'un sort heureux
Nous nous flattons peut-être en vain tous deux;
Nous implorons ici votre assistance.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Vous allez bientôt apprendre
Si l'hymen doit vous lier,
Ou, malgré votre amour tendre,
S'il faudra vous oublier.

(*Au Destin, s'approchant du trône.*)

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

Destin, deux amants te demandent,
Pleins de frayeur,
Quel succès ils doivent attendre
De leur ardeur.

LE DESTIN, *lentement.*

Leur amour deviendra si fort
Qu'il mettra leurs parents d'accord.

(*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XIV.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, UN VIEUX FRIPIER, SA JEUNE FEMME.

LE FRIPIER.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Vous voyez un bon marguillier,
Homme d'honneur, quoique fripier.

LE GRAND-PRÊTRE, *montrant sa femme.*

De cette enfant êtes-vous père ?

LE FRIPIER, *souriant.*

Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la
Laire lan-la.

Même air.

Non, parbleu! je suis son époux.

LE GRAND-PRÊTRE.

J'en suis ravi. Qu'elle a l'air doux !
Je la crois d'un bon caractère.
Laire-la, etc.

LE FRIPIER.

Air : *Jean de Vert.* n.° 135.

Oui, nous passons tous nos moments
En bonne intelligence ;
Il ne vient point chez moi d'amants ;
Je dors en assurance.
Il n'est point de nœuds plus charmants ;
Nous vivons tous deux comme au temps
De Jean de Vert (*ter*) en France.

Air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

Je l'appelle ma bouchonne,
Je la flatte à tout moment.

LE GRAND-PRÊTRE, *à la femme.*

Il ne vous fait point, mignonne,
De chagrin ?

LE FRIPIER.

Oh ! non, vraiment.

LA FEMME.

Il m'en donne, donne, donne,
Il m'en donne rarement.

LE FRIPIER.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Nous ne songeons qu'à nous plaire,
Mais nous ne sommes pas contents.
Il me faudroit, dans mes vieux ans,
Un enfant pour me satisfaire.
Nous ne songeons qu'à nous plaire ;
Mais nous ne sommes pas contents.

LE GRAND-PRÊTRE, *au fripier.*

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Vous paroissez jeune encore

LE FRIPIER.

A peine ai-je soixante ans.
Je vous jure que j'ignore
Pourquoi je n'ai point d'enfants.
Toujours même amour m'enflamme,
Je couve des yeux ma femme,
En tous lieux je suis ses pas.

LA FEMME, *levant les yeux au ciel, et soupirant.*

Hélas! nous n'en aurons pas!

LE FRIPIER.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

J'y perds tout mon latin.
Par votre ministère,
Puis-je savoir, mon destin,
Si ma femme sera mère?

LE GRAND-PRÊTRE.

Tu vas sur ce mystère
Cesser d'être incertain.

Il s'approche du trône, et dit au Destin.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Impatient de faire souche,
Un bon bourgeois de soixante ans
Vient te demander par ma bouche,
Destin, s'il aura des enfants.

LE DESTIN.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Vieux fripier, malgré ton âge,
Je veux qu'il naisse en ta maison
Un enfant qui porte ton nom...
Je n'en dirai pas davantage :
Un enfant qui porte ton nom...
Je n'en dirai pas davantage.

Le fripier ne paroît pas content de cet oracle.

LE GRAND-PRÊTRE, *pour se moquer du fripier, lui retorque ce qu'il a dit d'abord.*

Il ira chez vous des galants;
Vous ne vivrez plus comme au temps
De Jean de Vert (*ter*) en France.

(*Le fripier et sa femme s'en vont.*)

SCÈNE XV.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

Air: *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Ministre barbu du Destin,
Scaramouche ainsi qu'Arlequin
Conjurent votre seigneurie
De leur apprendre quel époux
Colombine aura.

SCARAMOUCHE.

Je vous prie
D'avoir cette bonté pour nous.

ARLEQUIN.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Pour elle nous avons dispute.

SCARAMOUCHE.

Instruisez-nous de notre sort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le Destin, dans une minute,
Va vous mettre tous deux d'accord.

(*Au Destin.*)

Air: *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 2.

Destin, ces deux amants prétendent
De Colombine avoir la foi.

Parle. Là-dessus ils attendent
Un arrêt décisif de toi.

LE DESTIN.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Colombine franchira
Les conjugales bornes;
Celui qui l'épousera,
Sur sa tête portera
Des cornes, des cornes, des cornes.

ARLEQUIN, *étonné.*

Malepeste!

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

La beauté farouche,
Qui nous a tant plu,
Doit mettre en sa couche
Ce soir un cocu!
Mon cher Scaramouche,
Je te la cède, en veux-tu?

SCARAMOUCHE, *secouant les oreilles.*

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

SCÈNE XVI.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, COLOMBINE, PIERROT.

LE DOCTEUR, *au grand-prêtre.*

Air : *Je veux boire à ma Lisette.* n.° 115.

Dans ce temple redoutable
C'est l'amour qui me conduit.
Aurai-je un sort favorable?
Je voudrois en être instruit.
Dans ce temple redoutable
C'est l'amour qui me conduit.

COLOMBINE.

Air : *D'une main je tiens mon pot.* n.° 137.

Seigneur, daignez m'écouter.
Je viens vous consulter
Sur le sort que l'on me destine.
Qui doit épouser Colombine?

LE GRAND-PRÊTRE.

L'avenir va se révéler,
Le Destin va parler.

LE DESTIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

A la Colombine chérie
L'amoureux docteur s'unira;
Dès ce soir il augmentera
La grande confrérie.

ARLEQUIN, *riant de toute sa force, et montrant du doigt le docteur, rappelle ce que le Destin a dit dans la scène précédente :*

Fin de l'air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Celui qui l'épousera
Sur sa tête portera....

SCARAMOUCHE, *au docteur.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Nous vous cédons de très-bon cœur
L'objet de notre ardeur. (*bis*)

ARLEQUIN, *au docteur.*

Vous méritez bien mieux que nous
D'en devenir l'époux. (*bis*)

Arlequin et Scaramouche s'en vont en se moquant du docteur.

SCÈNE XVII.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, LE DOCTEUR, COLOMBINE, PIERROT.

LE DOCTEUR, *à Colombine.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Vous venez d'entendre l'oracle.
Belle, mon bonheur est certain,
Si vous n'y mettez point d'obstacle.

COLOMBINE, *soupirant.*

Qui peut résister au Destin !

DOCTEUR.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je vais, dans l'ardeur qui me presse,
Chez mon notaire de ce pas.

(*A Pierrot.*)

Toi, Pierrot, conduis ta maîtresse
Au logis. Ne la quitte pas.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XVIII.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Prends pitié de mon malheur,
Charmant tison de ma flamme !
Je vais crever de douleur
De ne t'avoir point pour femme.

COLOMBINE, *lui souriant.*

Air : *Pierrot revenant du moulin.* n.° 98.

Tu te chagrines sans raison; (*bis*)
Te chasse-t-on de la maison,
Pierrot ?
Pierrot est un grand sot.

PIERROT, *d'un air gai, lui donnant la main pour la conduire.*

Un grand sot est Pierrot.

Ils s'en vont tous deux en dansant, et en répétant les deux derniers vers.

SCÈNE XIX et dernière.

LE DESTIN, LE GRAND-PRÊTRE, LES HEURES.

LE GRAND-PRÊTRE, *aux Heures.*

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Rassemblez-vous en diligence,
Fugitives filles du temps,
Heures qui marquez la puissance
Du Destin par tous vos instants.

On voit aussitôt les Heures descendre des deux côtés de l'escalier. Elles forment une danse qui est suivie de ces couplets.

BRANLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 138.

Premier couplet.

UNE HEURE BLANCHE.

Mari, dont l'humeur jalouse
Au devoir prétend ranger

Une jeune et coquette épouse,
Vous hâtez l'heure du berger.

Second couplet.

UNE HEURE NOIRE.

Tel amant qui le jour pleure,
M'attend pour le soulager.
De minuit enfin je suis l'heure,
L'heure ordinaire du berger.

Troisième couplet.

UNE HEURE BLANCHE.

Il faut qu'un galant en France
De soupirs soit ménager ;
Mais qu'il prodigue la finance,
Il touche à l'heure du berger.

Quatrième couplet.

UNE HEURE NOIRE.

On voit des beautés discrètes
Qui craignent de s'engager ;
Mais à Paris près des coquettes
Toute heure est l'heure du berger.

Cinquième couplet.

UNE HEURE BLANCHE.

Beauté, qu'un amant obsède,
Je vous vois fuir le danger ;
Mais le moment qui me succède
Souvent fait l'heure du berger.

Sixième couplet.

UNE HEURE NOIRE, *aux spectateurs.*

Rien n'est tel que l'affluence,
Pour nous bien encourager :
Quand nous touchons votre finance,
C'est pour nous l'heure du berger.

FIN.

LES EAUX
DE MERLIN,

PIÈCE EN UN ACTE,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE:

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1715.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ARLEQUIN.
MEZZETIN.
MERLIN.
Un Lutin.
Troupe d'Amants, chantants et dansants.

La Scène est dans la forêt des Ardennes.

PROLOGUE
DES EAUX DE MERLIN.

Le Théâtre représente la forêt des Ardennes. On voit deux fontaines dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

L'AMOUR a juré ma ruine;
Il me tient sans cesse au collet ;
Le souvenir de Colombine
Me suit par-tout comme un barbet.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Depuis que j'ai soumis mon cœur
A l'insensible que j'adore,
Elle se rit de mon ardeur,
Et me traite de turc à maure.
Puisque je ne puis l'attendrir,
Prenons le parti de mourir.

Il défait sa sangle, et se la passe au col.

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

De Paris jusques à ce bois
J'ai voulu me pendre cent fois ;
Mais l'amour que j'ai pour la vie
M'en a cent fois ôté l'envie.

Allons, il faut dans ce moment
Me pendre courageusement.

Alors il veut se pendre; et il s'y prend de plusieurs manières différentes et comiques.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN, *apercevant Arlequin.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

C'est Arl....

ARLEQUIN, *jettant les yeux sur Mezzetin.*

C'est Mez....

MEZZETIN.

C'est Arlequin !

ARLEQUIN.

Que vois-je! c'est toi, Mezzetin :
Dans ce bois sombre et solitaire,
Cher ami, que viens-tu chercher?

MEZZETIN.

Je passe. Et toi, qu'y viens-tu faire ?

ARLEQUIN.

Mon enfant, je vais m'y brancher:

MEZZETIN, *étonné.*

Comment.

ARLEQUIN.

Je veux me pendre.

MEZZETIN.

Hé pourquoi?

ARLEQUIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Las des rigueurs de ma maîtresse,
Je prétends me donner la mort

MEZZETIN.

La mort ! ô ciel ! quelle foiblesse !
Ne cède point à ce transport.

ARLEQUIN.

Je me pendrai, te dis-je.

MEZZETIN.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Ah ! quitte la sotte envie
De partir pour les sombres bords !
On descend trop tôt chez les morts,
Même après la plus longue vie.

ARLEQUIN, *voulant se pendre.*

Tu as beau dire, je me pendrai.

MEZZETIN, *l'arrêtant.*

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Ami, lorsque les belles
Tyrannisent nos cœurs,
Pour punir les cruelles,
Cherchons fortune ailleurs.

ARLEQUIN, *voulant s'échapper pour s'aller pendre.*

Je suis un homme pendu.

MEZZETIN, *le retenant.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Imite-moi, brise tes nœuds.
J'étois épris d'une inhumaine ;
Plus j'en paroissois amoureux,
Plus elle me montroit de haîne.
Je me suis armé de fierté,
Et j'ai repris ma liberté.

Allons voyager.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Quitte ce projet inhumain.

ARLEQUIN.

Hé bien, je vais te suivre;
Mais tu me verras en chemin
Bientôt cesser de vivre.

MEZZETIN.

Oh! que non! partons.

ARLEQUIN.

Attends.

MEZZETIN.

Que veux-tu faire?

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Outre les soins qui me tourmentent,
La soif me réduit aux abois.
Ces deux fontaines dans ces bois
A-propos se présentent.

MEZZETIN.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Je suis aussi fort altéré,
Avec toi j'en boirai; (*bis*)
Mais j'aimerois mieux, Arlequin,
Que ce fût de bon vin. (*bis*)

(*Ces deux fontaines sont l'ouvrage de l'enchanteur Merlin : l'une qui s'appelle* la Fontaine de la Haîne, *a le pouvoir d'éteindre la flamme de l'amant qui en boit, et de changer son amour en aversion; l'autre appelée la* Fontaine de l'Amour, *allume cette passion dans les cœurs indifférents, et l'augmente dans ceux qui aiment déjà.*)

Arlequin va boire à la Fontaine de la Haîne, et Mezzetin à celle de l'Amour.

MEZZETIN, *après avoir bu.*

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Quel changement de mon ame s'empare !
De mon ardeur, ciel ! je sens le retour !

ARLEQUIN.

Ah ! dans mon cœur, par un effet bizarre,
La haîne prend la place de l'amour !

MEZZETIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Oui, mon amour pour ma tigresse
Reprend tout-à-coup sa fureur.

ARLEQUIN.

Moi, je ne songe à ma foiblesse
Présentement qu'avec horreur.

MEZZETIN.

Air : *Belle brune, belle brune.* n.°. 139.

Marinette !
Marinette !
J'aime, malgré ta rigueur,
Toujours ta beauté parfaite,
Marinette !
Marinette !

ARLEQUIN.

Colombine !
Colombine !
Tu te ris de ma langueur,
Moi, de ta chienne de mine,
Colombine !
Colombine !

MEZZETIN, *à Arlequin:*

Air : *O reguingué, ô lon-lan-là.* n.° 4.

Doit-on imputer à ces eaux,
Ami, ces prodiges nouveaux ?

ARLEQUIN.

O reguingué, ô lon-lan-la.

Non, jamais le jus de la treille
N'a produit plus grande merveille.

MEZZETIN.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Buvons-en encore une fois....

On voit sortir d'une des fontaines l'enchanteur Merlin.

Mais, ô ciel ! qu'est-ce que je vois !
Quelle figure épouvantable !

ARLEQUIN, *se laissant tomber de frayeur.*

Ah ! c'est assurément le diable.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, MEZZETIN, MERLIN.

MERLIN.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

C'est Merlin qui s'offre à vos yeux.
Il prétend soulager vos peines.
Enfants, rendez graces aux cieux
D'être venus dans les Ardennes.
Dans ce bois les malheureux amants
Trouvent la fin de leurs tourments.

ARLEQUIN, *se levant.*

C'est donc une espèce de bois de Boulogne.

MERLIN.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Un chevalier étoit épris
D'une belle princesse,
Qui ne payoit que de mépris
Sa constante tendresse ;
Je fus touché de son tourment ;
Et pour rompre sa chaîne,
Je fis, par un enchantement,

(*Montrant la Fontaine de la Haîne.*)

Bâtir cette fontaine.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

De ces eaux une goutte ou deux
Guérissent un homme amoureux,
Landerirette.

ARLEQUIN.

Il est vrai, car je suis guéri,
Landeriri.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

L'amour même se change en haîne.

ARLEQUIN.

C'est un fait dont je suis garant.

MEZZETIN, *montrant la Fontaine de l'Amour.*

Mais l'eau de cette autre fontaine
Fait un effet bien différent.

MERLIN.

Oui.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Dès qu'on en boit, on sent son ame
S'enflammer d'une vive ardeur.

MEZZETIN.

Ah! voilà donc pourquoi ma flamme
Vient encore embrâser mon cœur!

MERLIN, *à Mezzetin.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Des autres eaux tu n'as qu'à boire,
L'amour sortira de ton sein.

MEZZETIN *court à la fontaine de la Haîne, boit, et dit après avoir bu.*

Je n'aime plus! le puis-je croire!

ARLEQUIN.

O l'admirable médecin!

Arlequin et Mezzetin se jettent tous deux aux pieds de Merlin pour le remercier.

ARLEQUIN.

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

Seigneur, faites-nous
Encore une grace.

MERLIN.

Que faut-il pour vous,
Amis, que je fasse?

ARLEQUIN.

De vos admirables eaux
Accordez-nous quelques seaux.

MERLIN.

Qu'en voulez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Nous vendrons ces eaux sans égales
A Paris ce que nous voudrons;
Et pour marchands d'eaux minérales
Dans ce lieu nous nous donnerons.

MEZZETIN.

Il a ma foi raison.

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Nous voyons vingt charlatans, (*bis*)
S'enrichir en peu de temps, (*bis*)
Qui ne se tirent d'affaire,
Qu'avec de l'eau toute claire.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

MERLIN.

Air : *Branle de Metz.* n.° 68.

Je vous accorde sans peine,
Non-seulement quelques seaux,

Mais encor toutes les eaux
De l'une et l'autre fontaine;
Et par-tout où vous voudrez
Je veux qu'un lutin vous mène;
Et par-tout où vous voudrez
Par lui vous en recevrez.

ARLEQUIN ET MEZZETIN, *sautant tous deux au cou de Merlin.*

Vivat Merlin!

MERLIN.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Quittez le fond des forêts écartées,
Chef des lutins à mes ordres soumis.
Fournissez-vous de ces eaux enchantées;
Exécutez tout ce que j'ai promis.

Le lutin paroît et disparoît. Merlin lève sa baguette, et marmotte entre ses dents quelques paroles magiques ; après quoi, il dit :

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Je veux avant votre départ,
Vous donner un plat de mon art.
Amants, vous qui, sans ma puissance,
Seriez le jouet de l'amour.
Venez tous, par reconnoissance,
Ici me faire votre cour.

SCÈNE IV et dernière.

MERLIN, ARLEQUIN, MEZZETIN, TROUPE D'AMANTS MALHEUREUX, *devenus indifférens ;* TROUPE D'AMANTS HEUREUX.

UN AMANT.

Air : *Aimable bergère, quand tromperons-nous?* n.° 140.

Victoire aux fontaines! } (*bis*)
Honneur à Merlin! }

Par lui de nos peines
Nous voyons la fin.
Honneur à Merlin!
Victoire aux fontaines!
Honneur à Merlin!

CHŒUR D'AMANTS ET D'AMANTES.

Honneur à Merlin!
Victoire aux fontaines!
Honneur à Merlin!

(On danse.)

UN AMANT.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Quand, fatigué des ris, des jeux, *(bis)*
Je me trouve moins amoureux,
Dondaine, dondaine,
Je prends de nouveaux feux
A la fontaine.

UNE AMANTE.

Même air.

Hé bien, il faut dans ce séjour, *(bis)*
Cher amant, venir chaque jour,
Dondaine, dondaine.
Je veux que ton amour
Soit en haleine.

Les amants reprennent la danse, qui est un cotillon.

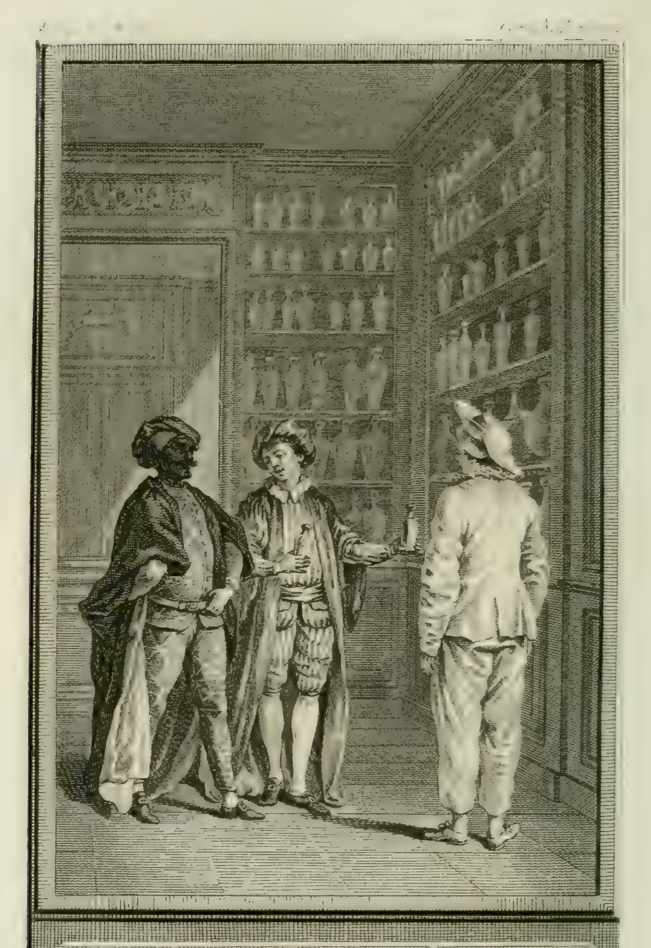
FIN DU PROLOGUE.

LES EAUX
DE MERLIN.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant de Colombine.
MEZZETIN, amant de Marinette.
COLOMBINE.
MARINETTE.
DAMIS, jeune cavalier.
Une Comtesse.
JEANNOT, valet de la Comtesse.
PIERROT, jeune marié.
Un Commissaire.
Troupe d'Archers.
Troupe de Lutins.

La Scène est à Paris.



Le bruit que vos Eaux sans pareilles
font à Paris, m'amène ici.
On dit quelles font des merveilles.

LES EAUX
DE MERLIN.

Le Théâtre représente une boutique où l'on voit une grande quantité de bouteilles d'eau rangées sur des planches, avec des étiquettes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Enfin, voici notre boutique ;
Nous allons avoir la pratique
Des coquettes, des damoiseaux.
Tout Paris est rempli d'affiches
Qui font l'éloge de nos eaux.
Que nous allons devenir riches !

ARLEQUIN.

Cela vient fort à-propos.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.* n.° 141.

Amis, nous étions tous deux,
Tu le sais, diablement gueux.

Mais, Mezzetin, je te prie,
Gardons-nous de débiter
Nos eaux sans forfanterie.

MEZZETIN.

Oui, ce seroit tout gâter.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Il faut pour avoir du débit,
Des charlatans prendre l'habit;
Un homme d'étrange apparence
Gagne d'abord la confiance.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Et sur-tout du peuple de France.

MEZZETIN.

Air : *Y-avance, y-avance.* n.° 58.

Vous, que le fameux enchanteur
Nous a donné pour serviteur,
Venez, lutin, en diligence.

ARLEQUIN.

Y-avance, y-avance, y-avance,
Avec deux habits d'ordonnance!

Le lutin paroît, disparoît, et revient dans le moment avec deux habits à la vénitienne, et deux barbes postiches. Arlequin et Mezzetin s'habillent.

MEZZETIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Nous avons à-présent l'allure
De deux chymistes excellents.
Vous, lutin, changez de figure,
De peur d'effrayer les chalans.

Le lutin se secoue, et prend tout-à-coup la forme d'un garçon de boutique.

ARLEQUIN.

Air : *Préparons-nous pour la fête nouvelle.* n.° 142.

Préparons-nous à vider nos bouteilles ;
Ami, çà, faisons des merveilles,
Nous pouvons enflammer, ou glacer tous les cœurs.

MEZZETIN.

Déjà quelqu'un vient chercher nos liqueurs.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN, UNE COMTESSE, JEANNOT.

LA COMTESSE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Messieurs, est-il vrai que vos eaux
Font des effets assez nouveaux ?

MEZZETIN.

Oui, vraiment. Vous n'avez, ma reine,
Qu'à vous expliquer....

ARLEQUIN.

Voulez-vous
D'un amant resserrer la chaîne,
Ou réchauffer un froid époux ?

LA COMTESSE.

Air : *Je ne suis né ni roi, ni prince.* n.° 36.

L'eau que vous débitez pour plaire,
Dieu merci, m'est peu nécessaire ;
Et mes attraits, en vérité,
Peuvent se passer d'empiriques.

ARLEQUIN *à part.*

Je prévois que la vanité
Va nous ôter bien des pratiques.

LA COMTESSE.

Air : *O reguingué , ô lon-lan-la.* n.° 4.

Cette eau sans doute vaut son prix :
Les soupirants à cheveux gris ,
Les traits hideux, les teints flétris ,
Tous ces minois en ont affaire.

MEZZETIN.

Vous voulez donc de l'eau contraire ?

LA COMTESSE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Oui , l'eau qui détruit la tendresse
Peut seule m'ôter d'embarras.
Quoique fort sûr de ma sagesse,
Mon mari suit par-tout mes pas ;
En liberté je ne puis rire.

ARLEQUIN.

Talaleri, talaleri, talalerire.

LA COMTESSE.

Air : *Du bas en haut.* Rondeau. n.° 91.

C'est un époux
Qui n'a des yeux que pour sa femme :
C'est un époux
Qui toujours est à mes genoux.

MEZZETIN.

Il devroit régner dans votre ame.

LA COMTESSE.

Oui : mais , malgré sa vive flamme ,
C'est un époux.

ARLEQUIN.

Voilà le diable.

LA COMTESSE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

L'excès de son ardeur me gêne ;
Il me désole chaque jour.

ARLEQUIN.

Vous souffririez bien mieux sa haîne,
N'est-il pas vrai, que son amour ?

MEZZETIN

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous serez bientôt satisfaite ;
Il vous haïra....

ARLEQUIN.

Dans Paris,
A leurs femmes, que de maris
Epargnent cette emplette.

Mezzetin va chercher une bouteille qu'il donne à la comtesse. Elle présente sa bourse à Arlequin, qui, après l'avoir remise à Mezzetin, reconduit gracieusement la dame.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

Allons, mon ami, partageons.

MEZZETIN.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Livrons-nous à la fortune,
Et jouissons de ses bienfaits.
Ami, ne partageons jamais ;
Faisons toujours bourse commune.

TOUS DEUX.

Ami, ne partageons jamais ;
Faisons toujours bourse commune.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, MEZZETIN, JEANNOT *revenant.*

JEANNOT.

Messieurs, je voudrois aussi avoir de l'eau.

ARLEQUIN.

Qui? toi!

JEANNOT.

Oui, moi. Mais je ne veux pas de celle que ma maîtresse a prise, je veux de l'autre.

MEZZETIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Tu ne veux point d'eau de la haîne,
Tu veux de l'eau qui fait aimer ?

JEANNOT.

Justement.

ARLEQUIN.

Nous sommes en peine
De savoir qui tu veux charmer.

JEANNOT.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

C'est Nicole notre servante ;
De cette eau je veux l'abreuver ;
Parce que c'est une méchante,
Qui me fait toujours endêver.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

JEANNOT.

Oui. Tenez, elle me tourmente toute la jour-

née, elle me tire les cheveux, elle me pince les joues, elle me donne des taloches; elle ne m'aime point du tout.

MEZZETIN.

L'innocent !

ARLEQUIN.

Voilà comme on juge mal des filles.

JEANNOT.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Devant le monde la bonne ame
Est sage, et ne me dit rien, non ;
Mais, quand nous sommes seuls, ah dame !
Elle fait le petit démon.

J'ai beau lui dire : Nicole, arrêtez-vous donc ! Il n'y a pas moyen.

(*Il se met à pleurer.*)

ARLEQUIN, *le flattant.*

Ne pleurez pas, mon enfant, ne pleurez pas. Nous mettrons Nicole à la raison.

MEZZETIN.

Air : *Laire-la laire lan-laire.* n.° 23.

Cette Nicole, je le voi,
En sait, l'ami, plus long que toi.

ARLEQUIN.

Oui, peste ! c'est une commère !
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

JEANNOT.

Et c'est une traîtresse encore ; car en me faisant

endêver; elle me dit toujours : Jeannot, Jeannot, ne vois-tu pas que je t'aime!

ARLEQUIN, *riant.*

Ah! quelle perfidie!

JEANNOT.

Oui; mais je ne la crois point, je ne suis point une bête; et....

(*Il se met à rire.*)

Air : *Vous m'entendez-bien.* n.° 143.

Je veux lui donner dès ce jour
A boire de votre eau d'amour.
Par ce moyen, je gage....

MEZZETIN.

Hé bièn!

JEANNOT.

Je la rendrai plus sage.

ARLEQUIN.

Jeannot s'y prend bien.

JEANNOT, *riant.*

Elle m'aimera, elle ne me pincera plus, elle me laissera en repos.

MEZZETIN.

Tout au contraire, mon ami.

ARLEQUIN.

Elle te mettra en pièces.

MEZZETIN.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Jeannot, si tu veux que Nicole
Devienne plus souple qu'un gant,
Si tôt qu'elle fera la folle,
Cesse de faire l'innocent.

ARLEQUIN.

Cela vaut mieux que nos eaux. Adieu.

(*Jeannot s'en retourne.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, MEZZETIN, DAMIS.

DAMIS.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

Vous, qui de guérir les cœurs
Possédez l'art admirable,
Ayez pitié des malheurs
Dont mon triste amour m'accable.

ARLEQUIN.

De quoi s'agit-il ?

DAMIS.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

D'une beauté de théâtre
Dès long-temps je suis la loi,
Malgré moi je l'idolâtre.
De ce joug délivrez-moi.

MEZZETIN.

Quoi ! cette nymphe rebelle
Seroit-elle assez cruelle
Pour vous réduire au tombeau ?

ARLEQUIN.

Ce seroit du fruit nouveau.

MEZZETIN.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Je vais gager que la belle
Vous a joué quelque tour.

DAMIS.

Elle est perfide, infidèle,
Indigne de mon amour.
J'ai pourtant et j'en enrage,
Déjà beaucoup dépensé,
Pour fixer cette volage.

MEZZETIN.

Que vous êtes insensé !

ARLEQUIN.

Air : *Landeriri.* n°. 55.

Ah ! quel est votre aveuglement !
Dès qu'on fonce à l'appointement,
Landerirette,
On est traité comme un mari,
Landeriri.

DAMIS.

Il est vrai. J'ai eu beau en avoir devant les yeux mille exemples, cela ne m'a servi de rien.

MEZZETIN.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Vous voulez par notre eau divine
Vous détacher de votre Iris ?

DAMIS.

Oui. D'un bien qui tombe en ruine
Je veux conserver les débris.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Mais, par cette galanterie,
Plus des trois quarts sont engloutis.

ARLEQUIN, *à part.*

Il veut donc fermer l'écurie,
Quand les chevaux en sont sortis.

DAMIS.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Pendant qu'un rayon de raison

Aujourd'hui me frappe et m'éclaire,
Entreprenez ma guérison.

MEZZETIN.

Nous savons ce qu'il vous faut faire.
Vous allez dès ce même moment
Sentir en vous du changement.

Mezzetin va prendre une bouteille, et la présente à Damis qui boit. Pendant ce temps-là Mezzetin chante.

Air : d'*Armide*. n.° 145.

Amour, sors pour jamais, sorts d'un cœur qui te chasse.

DAMIS, *après avoir bu.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ciel ! quel changement favorable
Cette eau vient de produire en moi !
L'objet dont je suivois la loi
Me paroît méprisable.

ARLEQUIN.

Hé bien, vous voyez à présent les choses comme elles sont. Buvez encore.

DAMIS, *après avoir bu une seconde fois.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Ah ! je sens mon cœur tout de glace !
Cloris ne fait plus mon bonheur.
Que je la hais !

MEZZETIN.

Cédez la place
Sans regret à quelque seigneur.

DAMIS.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je ne puis trop payer la haîne
Que je sens.... Mes amis, tenez.

De Louis cette bourse est pleine ;
Je vous la donne.

ARLEQUIN ET MEZZETIN, *faisant des façons en la prenant.*

Oh! oh!

DAMIS.

Prenez.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, MEZZETIN, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Le bruit que vos eaux sans pareilles
Font à Paris, m'amène ici.
On dit qu'elles font des merveilles....

ARLEQUIN.

En voulez-vous avoir aussi?

PIERROT.

Oui, vraiment.

MEZZETIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Quel usage en voulez-vous faire?

PIERROT.

Quel usage? Oh dame! entre nous,
Si je vous conte cette affaire,
Motus, au-moins, entendez-vous?

ARLEQUIN.

Ah! Nous sommes discrets! Parlez, parlez.

MEZZETIN.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Etes-vous en ménage ?

PIERROT.

J'ai pris en mariage,
Depuis fort peu de temps,
Une fille gentille,
D'assez bonne famille,
Et qui n'a pas vingt ans.

ARLEQUIN.

Cela est bon.

PIERROT, *d'un air sérieux.*

Pas trop bon.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

PIERROT.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

C'est qu'au logis à tous moments
Arrivent des amants. (*bis*)

MEZZETIN.

Ah ! cela est mauvais !

PIERROT, *d'un air gai.*

Pas trop mauvais.

MEZZETIN.

Hé, d'où vient ?

PIERROT, *achevant l'air.*

Je fais bonne chère chez moi
A leurs dépens, ma foi. (*bis*)

ARLEQUIN.

Oh ! cela est bon !

PIERROT.

Pas trop bon.

ARLEQUIN.

Hé, pourquoi cela?

PIERROT.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Hom! c'est qu'il vient une personne,
Un homme de condition,
Qui, pour me renvoyer, me donne
Toujours quelque commission.

MEZZETIN.

Cela est mauvais.

PIERROT.

Pas trop mauvais.

MEZZETIN.

D'où vient donc?

PIERROT.

Air : *Morguienne de vous.* n.° 146.

C'est qu'à chaque fois,
Ce qui me console,
De lui je reçois
Toujours la pistole,
Pour avoir été
Loin de ma Nicole.

ARLEQUIN.

Pour avoir été
Long-temps écarté?

PIERROT.

Air : *J'en suis le Jean.* n.° 147.

Il la cajole, peut-être;
Mais j'en suis le maître.
Pour moi, je ne veux rien connoître.
J'en suis le, j'en
J'en suis le maître,
J'en suis le Jean,
Le maître Jean.

MEZZETIN.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

En quoi le secours de nos eaux
Vous est-il nécessaire?

PIERROT.

Je vais vous le dire en deux mots.
Je suis un fin compère.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Par l'eau d'amour j'attirerai
Les galants libéraux et riches,
Et par l'autre j'écarterai
Tous ceux qui sont gueux ou trop chiches.

MEZZETIN.

Cela me paroit bien pensé.

ARLEQUIN.

C'est parler en mari sensé.

MEZZETIN.

Mais, as-tu de l'argent, pour faire cette emplette?

PIERROT.

J'ai l'argent de deux commissions.

ARLEQUIN.

Garde-le.

MEZZETIN.

Tu n'as pas besoin de nos eaux.

Air : *Suivons l'amour, c'est lui qui nous mène.* n.° 148.

Va, mon ami, ta fortune est faite;
Oui, tu vèrras chez toi pleuvoir l'or :
Une jeune et charmante coquette
Pour mille époux en France est un trésor.

PIERROT.

Adieu donc, messieurs.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE, MARINETTE.

ARLEQUIN, *bas à Mezzetin.*

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Mezzetin, voici nos belles!

MEZZETIN, *bas à Arlequin.*

Laissons venir les donzelles.
Sans être reconnus d'elles,
Nous pouvons les écouter.

(*Avec émotion, envisageant Marinette.*)

En renvoyant mon ingrate,
Peu s'en faut que je n'éclate.

ARLEQUIN, *regardant Colombine, et haussant les épaules.*

Une figure si plate
A-t-elle pu m'entêter?

MARINETTE.

Air : *Din, dan don.* n.° 107.

Changez, de grace, nos destins.

COLOMBINE.

Nous soupirons pour deux faquins;
Malgré nous,
Nous aimons deux misérables
A rouer de coups.

ARLEQUIN.

Eh! mes adorables,
S'il vous plaît, comment les nommez-vous?

COLOMBINE.

Air précédent.

Mon pendart s'appelle Arlequin.

MARINETTE.

Le mien se nomme Mezzetin.

COLOMBINE.

Nous avons
Un peu trop fait les tigresses.

MARINETTE.

Nous en endêvons

ARLEQUIN.

Des vertus diablesses
On se moque au temps où nous vivons.

MARINETTE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Notre amour fait notre supplice;
Ah! daignez nous en dégager!

MEZZETIN.

Nos eaux sont à votre service.

ARLEQUIN, *riant d'une idée qui lui vient.*

Oui, nous allons vous soulager.

Arlequin dit deux mots tout bas à Mezzetin. Après quoi ils vont tous deux prendre deux bouteilles d'eau d'amour qu'ils donnent à boire aux deux soubrettes.

COLOMBINE *à Arlequin, qui lui a donné la liqueur.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Seigneur, vous vous êtes mépris!
Quel breuvage ai-je pris? (*bis*)
Je sens qu'il irrite mes feux.

MARINETTE.

Vous trahisez nos vœux. (*bis*)

MEZZETIN, *se découvrant.*

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

De votre erreur sortez, grisettes.
Brûlez d'un malheureux amour.
Sachez, méprisantes soubrettes,
Qu'à la fin chacun a son tour.

ARLEQUIN, *ôtant sa barbe postiche.*

Oui. Reconnoissez-nous.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

Ah! c'est vous que je voi,
Cher objet de ma flamme!

MARINETTE, *à Mezzetin.*

Mezzetin, regardez-moi.
Je veux être votre femme.

ARLEQUIN, *à Colombine, la repoussant.*

Tirez, tirez, madame.

MEZZETIN, *à Marinette.*

J'ai dégagé ma foi.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Air : *Un mitron de Gonesse.* n.° 149.

Je ne suis plus tigresse.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Inutile détour.

MARINETTE, *à Mezzetin.*

Vois l'ardeur qui me presse.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Vois toute ma foiblesse.

MARINETTE, *à Mezzetin.*

Cède en ce jour
A ma tendresse.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Cède en ce jour
A mon amour.

ARLEQUIN, *sur le ton des quatre derniers vers.*

C'est bien pour vous
Que le four chauffe;
C'est bien pour vous
Qu'on cuit chez nous.

MARINETTE, *à Mezzetin.*

Mon cher Mezzetin!

MEZZETIN, *à Marinette.*

Paroles perdues.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Mon poulet!

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Au diable, au diable!

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Hé quoi! serez-vous inflexible?
Non, vous n'êtes pas insensible
A mes feux naturellement;
C'est l'eau de la haîne, sans doute,
Qui fait en vous ce changement;
D'eau d'amour buvez une goutte.

Colombine porte la bouteille à la bouche d'Arlequin, et lui fait avaler une gorgée d'eau de l'amour. Elle veut encore lui en faire boire; et comme il s'en défend, elle lui dit:

Air: *Encore un coup, qu'en peut-il arriver?* n.° 150.

Encore un coup, qu'en peut-il arriver?
Un coup de plus te fera-t-il crever?

Arlequin en boit une seconde fois; et sentant qu'elle fait son effet, il dit :

ARLEQUIN.

Fin de l'air : *Un jour le grand collecteur Blaise.* n.° 151.

Plus j'en bois, cousin, plus je l'aime.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Air : *On n'aime pas dans nos forêts.* n.° 32.

Je veux te faire un doux destin ;
Je consens que l'hymen nous lie.

ARLEQUIN.

Je me rends. Allons, Mezzetin,
Crois-moi, fais la même folie.

MEZZETIN.

Non, non, je ne la ferai pas.

MARINETTE, *s'efforçant d'en faire boire à Mezzetin.*

En dépit de toi tu boiras.

MEZZETIN, *en ayant bu malgré lui.*

Ah! ventrebleu! J'en ai bu!

Ces quatre amants se raccommodent; et pendant qu'ils s'en témoignent leur joie, ils voyent entrer un commissaire.

SCÈNE VIII et dernière.

ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE, MARINETTE, UN COMMISSAIRE, TROUPE D'ARCHERS, TROUPE DE LUTINS.

MEZZETIN, *apercevant le commissaire.*

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Que vois-je, ô ciel! quelle figure!
Quelles gens! J'en ai le frisson.

COLOMBINE.

Ces oiseaux de mauvais augure
Ne nous présagent rien de bon.

ARLEQUIN.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Messieurs, venez-vous acheter
Ici de nos eaux merveilleuses?

LE COMMISSAIRE.

Je viens plutôt vous arrêter.

MEZZETIN.

Pourquoi?

LE COMMISSAIRE.

Pour ces eaux dangereuses.
Oui, vous êtes deux charlatans.

ARLEQUIN.

Et vous, de fort honnêtes gens.

LE COMMISSAIRE.

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Vous n'avez qu'à suivre nos pas;
En prison vîte, misérables.

(*Aux archers.*)

Allons, enfants, ne laissez pas
Prendre la fuite à ces coupables.

MEZZETIN, *fièrement.*

Est-ce à nous que vous parlez ? A nous ?
Morbleu ! craignez plutôt pour vous !

ARLEQUIN, *sur le ton des deux derniers vers.*

Accourez à nous, ami follet,
Avant qu'on nous prenne au collet.

Les femmes s'enfuient épouvantées. Les archers veulent se saisir d'Arlequin et de Mezzetin, qui se défendent jusqu'à ce qu'il arrive une troupe de Lutins, qui enchantent le commissaire et les archers.

UN LUTIN, *à Arlequin et à Mezzetin.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Ne craignez aucune puissance,
Et soyez sûr d'un sort heureux.
Nous allons vous rendre à Florence
Avec les objets de vos vœux.

MEZZETIN, *au lutin.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Que de ces gens impitoyables,
Chacun de vous prenne le sien.

ARLEQUIN.

Emportez-les, messieurs les diables,
Vous ne prendrez que votre bien.

Les lutins prennent chacun un archer, et l'emportent. Ils oublient le commissaire, ce qui fait dire à Arlequin :

Hé, vous oubliez monsieur le commissaire, qui vous appartient de droit.

Un lutin vient prendre le commissaire, et Arlequin le poursuit à coups de batte jusqu'au fond du théâtre.

FIN.

LE TEMPLE DE L'ENNUI,

PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Germain en l'année 1716.

PERSONNAGES.

LE DIEU DE L'ENNUI.
SCARAMOUCHE, valet du dieu de l'Ennui.
ARLEQUIN.
MEZZETIN.
COLOMBINE.
PIERROT.
Un Poëte tragique.
Un Musicien.
MOMUS.
Suite de Momus.

La Scène est dans le temple du dieu de l'Ennui.

LE TEMPLE DE L'ENNUI.

Le Théâtre représente un temple rempli de chats-huants, de chauve-souris et d'autres animaux tristes. On voit au fond un grand pavillon relevé avec des guirlandes de pavots, et un sopha dessous. Le dieu de l'Ennui, vêtu d'une longue robe de taffètas feuille-morte, avec une couronne de soucis, est sur le sopha; et derrière lui on lit des titres de livres, comme : le Mercure galant, Nouvelles tragédies, Opéra nouveaux, etc. *Le dieu bâille, et paroît plein d'inquiétude.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIEU DE L'ENNUI, *seul.*

Ah ! pauvre dieu de l'Ennui, quel est ton sort! Faut-il que tu t'ennuyes toi-même, en ennuyant les

autres! Les auteurs qui lisent leurs ouvrages sont bien plus heureux. Rien ne m'amuse : les tragédies nouvelles, les opéra nouveaux, Homère même, le divin Homère ; ces belles choses ne sauroient me divertir.

Il bâille, et dit ensuite d'un ton de déclamateur.

Fut-il jamais un dieu plus malheureux que moi!

SCÈNE II.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Oh! oh! vous voilà sur pied! je vous croyois enseveli dans un profond sommeil.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Je suis dévoré d'une inquiétude qui ne me donne aucun relâche.

SCARAMOUCHE.

Je vous avois pourtant mis pour oreiller un gros dictionnaire, qui devoit vous endormir comme un sabot.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Quoiqu'on ait employé bien du temps à faire cet oreiller-là, il n'en est pas meilleur.

SCARAMOUCHE.

Je vous amène, pour dissiper votre ennui, le premier musicien du monde.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Où est-il?

SCARAMOUCHE.

Le voici.

SCÈNE III.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE, UN MUSICIEN.

LE MUSICIEN, *après avoir salué le dieu de l'Ennui.*

Puissant immortel, voulez-vous entendre une chanson italienne?

LE DIEU DE L'ENNUI.

Ah! fi! ne m'en parlez point! Il ne faut qu'un *A*, ou qu'un *I* aux musiciens italiens pour faire une chanson de dix pages. (*Il chante*) a, a, a, a... i, i, i, i. Les fatigantes compositions!

LE MUSICIEN.

Hé bien, je vais vous chanter une cantate * que j'ai faite à votre honneur.

SCARAMOUCHE.

Une cantate! Oui, c'est la fureur de Paris que les cantates. Tout le monde se mêle d'en faire.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Il est vrai. Voyons.

---

* C'étoit le goût de ce temps-là.

LE MUSICIEN.

Cantate *de Monsieur Gillier.* n.° 152.

Puissant dieu de l'Ennui ! Quel peuple sur la terre
Ne seconde pas tes projets?
Les trois quarts des mortels au-moins sont tes sujets,
Et le reste en éprouve une très-rude guerre.
Tu vois dans tes vastes états
Et les cafés et les ruelles :
Tu règnes sur les avocats ;
Les beaux-esprits te sont fidèles.
Dieu de l'Ennui, c'est à ta voix
Que l'amour s'envole à Cythère ;
L'opéra même suit tes loix,
L'hôtel comique les révère.
Tu vois, etc.
Tu prends soin d'inspirer tous les mauvais railleurs,
Tous les conteurs pesants, les diseurs de nouvelles.
C'est toi qui, pour punir le goût coquet des belles,
Conduis à leurs genoux cent fades cajoleurs.
C'est toi....

LE DIEU DE L'ENNUI *l'interrompt, et le contrefaisant d'un ton de nez.*

C'est toi, c'est toi....

Oh! finissez, je n'y puis plus tenir.

(*Le musicien sort.*)

SCÈNE IV.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE, UN POETE TRAGIQUE.

SCARAMOUCHE, *au dieu de l'Ennui.*

Ah ! je vois un poëte tragique ! c'est un de vos plus fidèles serviteurs.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Je le sais bien. Il n'y a pas long-temps qu'il me l'a fait voir. N'est-ce pas M. du Pathos ?

LE POETE.

Cela est vrai.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

J'avois fait une tragédie
Sur un des plus fameux héros
Qu'ait jamais produit l'Italie ;
Hélas !

SCARAMOUCHE.

Procumbit humi bos.

SCÈNE V.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE, LE POETE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

LE DIEU DE L'ENNUI, *voyant entrer brusquement Arlequin et Mezzetin.*

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Quels sont ces personnages ?

ARLEQUIN.

Nous venons aujourd'hui
Vous rendre nos hommages,
Puissant dieu de l'Ennui.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Comment, morbleu : *allons, gai, d'un air gai*, dans le temple de l'Ennui ! Voyez un peu l'impertinent. Il faut que vous soyez des acteurs de

la foire. Ces coquins-là placent toujours leurs vaudevilles à contre-poil.

ARLÉQUIN.

Hé, mais, nous les plaçons comme les musiciens placent leurs roulades.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Quel sujet vous amène ici, messieurs les farceurs?

MEZZETIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Nos auteurs ont fait pour la foire
Deux pièces qui sont à ta gloire.
L'une montre que les époux
Sont tes sujets les plus fidèles;
L'autre, que l'amour le plus doux
Lasse les galants et les belles.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Comment appelez-vous ces divertissements?

MEZZETIN.

Le Tableau du mariage, et l'Ecole des amants.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Quand les donnez-vous?

ARLEQUIN.

Aujourd'hui.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Je ne manquerai pas de m'y trouver.

ARLEQUIN.

Diable! n'en faites rien.

MEZZETIN.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Nous vous prions avec instance
De vouloir bien rester chez vous.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Comment ?

ARLEQUIN.

Comblez notre espérance,
Ne vous trouvez jamais chez nous.

LE DIEU DE L'ENNUI.

Je crois effectivement que je ferois mieux de n'y point aller. On pourroit s'aviser de rire à la foire malgré ma présence ; ce seroit me compromettre.

LE POETE, *au dieu de l'Ennui.*

Je venois vous demander la même grace pour les pièces tragiques.

LE DIEU DE L'ENNUI, *en colère.*

Quoi ? vous voulez m'interdire la comédie où je suis abonné ! Vous n'y pensez pas, mon ami. Je ne manquerai pas une de vos pièces nouvelles, comptez là-dessus.

(*Le poëte sort fort mécontent.*)

SCÈNE VI.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE, *à Arlequin et à Mezzetin.*

Ah ! messieurs les forains, vous êtes venus ici fort-à-propos. Vous avez le talent de divertir les

plus mélancoliques : essayez, je vous prie, de faire un peu rire le dieu de l'Ennui.

ARLEQUIN.

Volontiers. Nous avons quelquefois réjoui des spectateurs aussi rébarbatifs que ce dieu-là.

LE DIEU DE L'ENNUI, *à Scaramouche.*

Fi donc! quelles gens choisissez-vous pour m'amuser; voilà de plaisants bouffons.

ARLEQUIN.

Oh ! que diable, monsieur le dieu, n'insultons personne, s'il vous plaît. Nous allons voir si le bastion de votre sérieux pourra tenir contre la batterie de nos *lazzis*.

Arlequin, par plusieurs lazzis, *essaye de le faire rire; et voyant qu'il n'en peut venir à-bout, il dit :*

Ouais ! il est diablement difficile à émouvoir... Mais rions ; il a l'air d'un singe, il m'imitera.

Il rit de plusieurs manières différentes ; et à chaque fois, il regarde sérieusement le dieu de l'Ennui, en disant :

Il ne rit pas encore... Passons lui une paille sur les lèvres.

Il fait semblant de ramasser une paille, et de la passer sur les lèvres du dieu.

Hom ! la paille n'y fait rien. Voilà un animal bien grave !

Il se cogne la tête de rage contre la terre, et dit en pleurant :

Ris donc, vilain..... Ouf! morbleu, on feroit plutôt rire la faculté de Médecine.

Il se retourne du côté de Mezzetin, et dit :

Mezzetin, va chercher Colombine et Pierrot que nous avons laissés à la porte de ce temple. Qu'ils viennent nous seconder.

Mezzetin sort. Arlequin fait de nouveaux efforts, aussi inutiles que les premiers, pour réussir dans son dessin.

SCÈNE VII.

LE DIEU DE L'ENNUI, SCARAMOUCHE, ARLEQUIN, MEZZETIN, COLOMBINE, PIERROT.

ARLEQUIN, *à Colombine et à Pierrot.*

Venez, mes chers camarades. Unissons-nous pour dérider le front de ce dieu hargneux. Chatouille-le, Colombine; cela pourra faire quelque effet.

MEZZETIN.

C'est bien dit.

COLOMBINE, *après l'avoir chatouillé au menton sans pouvoir le faire rire.*

J'aimerois autant chatouiller le cheval de bronze.

PIERROT.

Oh! je vais bien le faire rire, moi; je vais lui chanter un petit air gai.

Air : *Les Pélerins.* n.° 153.
Quand nous fûmes au pont qui tremble,
Hélas ! bon dieu !...

MEZZETIN, *le prenant par le bras et le repoussant.*

Tais-toi ! peste de butor, avec ton air gai !

ARLEQUIN, *après avoir rêvé.*

Attendez, attendez. Oh ! pour le coup je le tiens. Invoquons le dieu Momus notre patron.

COLOMBINE.

C'est bien dit.

ARLEQUIN, *d'un ton emphatique.*

O Momus ! dieu de la joie ! père des bons mots ! toi, qui ne sales ton pot qu'avec du sel attique : toi, qui ferois rire un joueur qu'on vient de mettre à sec :

MEZZETIN.

Un auteur dramatique qui entend siffler sa pièce :

COLOMBINE.

Un entrepreneur de la foire qui ne voit que des pages sur son théâtre :

PIERROT.

Un Gascon qu'on chasse d'une auberge :

ARLEQUIN.

Viens, Momus, viens à notre secours.

On entend dans cet endroit la symphonie qui joue l'air des rats. *Le temple de l'Ennui se change tout-à-coup en un jardin agréable.*

LE DIEU DE L'ENNUI.

Que vois-je ! mon temple se change en un lieu agréable ! C'est Momus qui me joue ce tour-là. Fuyons ce dieu malin, qui n'épargne pas Jupiter même.

(Il sort avec Scaramouche.)

Pendant qu'on joue l'air des rats, *Arlequin, Mezzetin, Pierrot et Colombine dansent ; et sitôt que Momus paroît en l'air dans son char, ils chantent :*

(Tous ensemble.)

Air : *Les rats.* n.° 154.

Viens, Momus! garrotte
Les ennuis fâcheux ;
Et que ta marotte
Règne dans nos jeux,

(Les violons reprennent l'air.)

Momus, que tes rats
Se rassemblent tous à la foire ;
Momus, que tes rats
Nous prêtent de nouveaux appas.

(Momus descend de son char.)

SCÈNE VIII et dernière.

ARLEQUIN, MEZZETIN, PIERROT, COLOMBINE, MOMUS, *suite de Momus.*

MOMUS, *à Arlequin.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Arlequin, bannis tes alarmes !
Ne crains plus le dieu de l'Ennui ;

Momus va te prêter des armes :
Tu peux compter sur son appui.

Je vous rends mille graces, seigneur Momus.

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Momus, fais éclater ta gloire
Lorsqu'Arlequin se montrera :
L'Amour fait pleurer l'opéra,
Toi, fais rire la foire.

Les suivants de Momus forment une danse qui finit le prologue.

FIN DU PROLOGUE.

LE TABLEAU DU MARIAGE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Germain en l'année 1716.

PERSONNAGES.

M. PEPIN, bourgeois de Paris.
Madame PEPIN, sa femme.
DIAMANTINE, leur nièce.
OCTAVE, amant de Diamantine.
OLIVETTE, suivante de Diamantine.
ARLEQUIN, valet d'Octave.
SCARAMOUCHE, confiseur.
M. MINUTIN, notaire.
M. FRANCŒUR, marchand de rubans.
Troupe de masques et d'amis invités aux noces.
Symphonistes.

La Scène est à Paris.

LE TABLEAU DU MARIAGE.

Le Théâtre représente une façade de maison dans le fond, et un jardin orné de statues dans les aîles.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIAMANTINE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Air d'*Atys*. n.° 155.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

Vous allez donc enfin signer les articles de votre mariage. Là, vous sentez-vous la main assez ferme....?

DIAMANTINE.

Je ne sais.

OLIVETTE.

Je ne sais! Ouais! ce je ne sais présage une rechute d'incertitude.

Air : *Si dans le mal qui me possède*. n.° 15.

En vérité, je vous admire.
Comment! Après que devant moi

Octave à reçu votre foi,
Vous voilà prête à vous dédire!
Vous trahiriez votre serment?....
Fi! Vous avez le cœur normand!

DIAMANTINE.

Ma chère Olivette, apprends ce qui m'effraye.

OLIVETTE.

Voyons.

DIAMANTINE.

J'ai fait un songe épouvantable. J'ai vu deux pigeons qui sortoient d'un colombier....

OLIVETTE.

Deux pigeons qui sortoient d'un colombier! Voilà un commencement de rêve qui fait trembler.

DIAMANTINE.

Ils se sont arrêtés dans un champ. La femelle caressoit le mâle, qui, bien loin de répondre à ses caresses, lui a donné deux coups de bec, en fureur, et s'est envolé.

OLIVETTE.

Ah! le vilain mâle!

DIAMANTINE.

Ce spectacle m'a réveillée. J'ai regardé mon songe comme un avis que le ciel me donne de me défier des hommes. Je ne signerai point le contrat. Je veux auparavant essayer encore le cœur d'Octave, et lui demander un délai.

OLIVETTE.

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Vous aimez, et l'on vous adore,
Pourquoi ces bizarres essais?

Je n'ai point vu de fille encore
Demander de pareils délais.

DIAMANTINE.

Tu me connois. Tu sais que j'ai pour le mariage une répugnance naturelle.

OLIVETTE.

Oh! dites surnaturelle, s'il vous plaît.

Air : *D'une main je tiens mon pot.* n.° 137.

Le principe est contre vous,
Avouez-le entre nous.
On peut bien trouver dans les belles
Des répugnances naturelles
Pour certains maris, *concedo.*
Mais pour l'hymen, *nego.*

DIAMANTINE.

Tes plaisanteries sont hors de saison. J'aime Octave, mais je ne veux pas être malheureuse.

OLIVETTE.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Que fera-t-on du festin qu'on apprête?
Que diront vos amis?
Ils vont bientôt s'assembler pour la fête;
Le bal leur est promis;
On rira bien de cette contredanse.
Je perds patience,
Moi,
Je perds patience.

DIAMANTINE.

Je devine ce qui vous fait perdre patience. Vous craignez que le retardement de mes noces ne recule les vôtres; mais rassurez-vous, mademoiselle

Olivette. Vous pouvez dès aujourd'hui épouser Arlequin.

Air : *La bonne aventure, ô gai.* n.° 37.

Là-dessus sois sans effroi.
De plus, je te jure
Que les aprêts faits pour moi,
Mon enfant, seront pour toi.

OLIVETTE, *sautant de joie.*

La bonne aventure,
O gai,
La bonne aventure!

DIAMANTINE.

Ah! voilà M. Minutin, mon flegmatique notaire.

OLIVETTE.

Et voici le brusque M. Francœur, marchand de rubans. Ce sont deux caractères bien opposés.

SCÈNE II.

DIAMANTINE, OLIVETTE, M. MINUTIN, M. FRANCŒUR.

M. FRANCŒUR.

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

La carogne!
La carogne!
C'est un esprit à rebours,
C'est un vrai gâte-besogne,
La carogne!
La carogne!

Que la peste la crève.

OLIVETTE.

Qui donc, M. Francœur ?

DIAMANTINE.

De qui parlez-vous?

M. FRANCŒUR.

Hé, parbleu ! c'est de ma femme.

DIAMANTINE.

Ah, ha !

OLIVETTE.

Vous en êtes occupé agréablement.

M. MINUTIN, *riant.*

Il faut avoir de fortes raisons pour parler de sa femme dans de pareils termes.

DIAMANTINE.

Assurément.

M. FRANCŒUR.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

C'est une femme insupportable,
Qui me met sans cesse en fureur.
Aussi, je la bats comme un diable.

OLIVETTE, *à Diamantine.*

Entendez-vous, monsieur Francœur ?

Heu ! le vilain pigeon !

DIAMANTINE.

Qu'a-t-elle donc fait, M. Francœur?

M. FRANCŒUR.

La maudite femme devroit être déjà ici, et vous avoir apporté vos rubans.

OLIVETTE.

Quoi! c'est pour cela que vous êtes si fort irrité contre elle!

DIAMANTINE.

C'est là le sujet de votre colère!

M. FRANCŒUR.

Comment ventrebleu! N'ai-je pas raison?

M. MINUTIN, *souriant.*

Le sujet est bien mince, M. Francœur.

M. FRANCŒUR, *le contrefaisant.*

Bien mince, que diable, bien mince! Je ne fais pas le doucereux comme vous, monsieur Minutin.

M. MINUTIN.

Sans emportement.

M. FRANCŒUR.

Je veux m'emporter, moi. Mêlez-vous de vos affaires.

M. MINUTIN.

Air : *Oui, je t'aime; l'amour même.* n.° 156.

Quel salpêtre!
Peut-on être
D'un tempérament si vif!

M. FRANCŒUR.

Quelle face
A la glace!
C'est un réfrigératif.

DIAMANTINE.

Doucement, M. Francœur, n'insultez pas M. Minutin mon notaire.

M. FRANCŒUR.

Qu'il me laisse donc en repos.

M. MINUTIN.

Eh ! madame, laissez tirer M. Francœur ! Je ne crains pas le feu.

M. FRANCŒUR, *le contrefaisant.*

Je ne crains pas le feu. Il vous sied bien de faire le railleur.

OLIVETTE, *à M. Francœur.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Aurez-vous toujours cette bile ?
Regardez monsieur Minutin :
Quel maintien joyeux et tranquille !

M. FRANCŒUR.

Il a l'air d'un mari benin.

M. MINUTIN.

Je me prête à la plaisanterie, M. Francœur. Oui, j'aime ma femme. Je ne l'ai jamais tant aimée.

OLIVETTE.

Voilà la perle des époux.

DIAMANTINE.

A-propos. Comment se porte-t-elle, madame Minutin ?

MINUTIN, *d'un air riant.*

Fort mal, la pauvre femme. Elle est à l'extrémité. Je l'ai laissée à l'agonie.

DIMANTINE, *à Olivette.*

A l'agonie, Olivette ! A l'agonie ! avec quel sang-froid il dit cela !

OLIVETTE.

Le bourreau! Voici bien un autre pigeon, ma foi.

M. MINUTIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Mon médecin l'a condamnée.
Il n'en manque point, entre nous.
Je serai veuf dans la journée....

M. FRANCŒUR, *le montrant du doigt.*

Voilà la perle des époux.

OLIVETTE *chante.*

Air : *Mathieu, grace à dieu.* n.° 157.

Mathieu,
Grace à dieu,
Ma femme est morte....

Quel coup de bec!

DIAMANTINE.

Il dit cela avec une gaieté qui me révolte.

OLIVETTE.

Quels maris!

DIAMANTINE.

O ciel! Allez, messieurs, je n'ai pas besoin de vous.

M. MINUTIN.

Mais, votre contrat de mariage....

DIAMANTINE.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui.

M. FRANCŒUR.

Vos rubans de noces....

OLIVETTE.

Cela ne presse pas. Tirez, tirez, tendres époux.

M. FRANCŒUR, *faisant la révérence.*

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Serviteur.

M. MINUTIN.

Adieu donc, madame,
Puisque vous changez de dessein.

M. FRANCŒUR.

Que je vais bien rosser ma femme!

M. MINUTIN.

Moi, bien payer mon médecin!

SCÈNE III.

DIAMANTINE, OLIVETTE.

DIMANTINE.

Je n'ai pas tort, comme tu vois, de m'arrêter à mon songe.

OLIVETTE.

Oh! madame, Octave vous prépare un sort plus agréable. Je vous en réponds.

DIAMANTINE.

Il me faut une autre caution que toi.

SCÈNE IV.

DIAMANTINE, OLIVETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Votre couturière, madame.

DIAMANTINE.

Faites-la passer dans le salon au bout du jardin. Qu'on laisse la salle à la compagnie qui viendra.

(*Diamantine rentre.*)

SCÈNE V.

OLIVETTE, *seule.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Lorsque l'hymen vient l'appeler,
Un songe la fait reculer.
Ne faisons point la même faute :
Toute prête à donner la main,
Je ne serai pas assez sotte
Pour rester en si beau chemin.

SCÈNE VI.

OLIVETTE, OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

Quel heureux jour, ma chère Olivette! Enfin, l'aimable Diamantine fixe ses irrésolutions, et se livre à ma tendresse. Je n'ai jamais été si content; mon cœur ne peut contenir ses transports.

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Oui, tiens, ne crois pas qu'il se moque;
Ecoute ce tendre sanglot.

(*Il soupire comiquement.*)

Ouf! l'amour tous deux nous suffoque
Nous en avons jusqu'au goulot.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Quoi! vous rêvez, ma chère!

OLIVETTE.

Je pense en ce moment
Qu'un hymen qu'on diffère
N'en est que plus charmant.

ARLEQUIN.

Pour une fille nubile, c'est penser bien extraordinairement.

OCTAVE, *à Olivette.*

Que veux-tu dire? Explique-toi, de grace.

OLIVETTE.

Ma maîtresse est dans le salon au bout du jardin. Elle a fait un rêve qui l'embarrasse. Allez lui mettre l'esprit en repos là-dessus.

(*Octave entre dans la maison.*)

SCÈNE VII.

OLIVETTE, ARLEQUIN.

OLIVETTE.

Rends graces au ciel de ce que je ne donne pas dans les songes, moi.

ARLEQUIN.

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Belle brune,
Belle brune,

Quel changement feroient donc
Les songes dans la fortune,
Belle brune,
Belle brune?

OLIVETTE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas?* n.° 10.

Malgré tous les appas
Du plus doux hyménée,
Olivette obstinée
Fuiroit jusqu'au trépas.
Ne m'entendez-vous pas?

ARLEQUIN.

Tu ne m'épouserois pas, si tu croyois aux songes?

OLIVETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment diable!

OLIVETTE.

Un rêve qu'a fait Diamantine, va peut-être rompre son mariage. Elle a vu en songe deux pigeons....

ARLEQUIN.

Etoient-ils à la crapaudine?

OLIVETTE.

Le mâle a donné deux coups de bec à la femelle.

ARLEQUIN.

Deux coups de bec. Attendez, cela est équivoque. J'ai vu, moi, cent pigeons de Paris assemblés

au bois de Boulogne, se donner de bonne amitié cent coups de bec.

OLIVETTE.

Oh! le pigeon de notre songe étoit en fureur. Mais laissons cela. Seras-tu bon mari?

ARLEQUIN.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Tous les jours, j'en jure ma foi,
Oui, ma petite brune,
Je prétends souper avec toi,
Et plutôt deux fois qu'une.
Tous deux contents, tous deux en paix.
Tous deux n'ayant qu'une ame...

OLIVETTE.

Mais on ne nous prendra jamais
Pour l'époux et la femme.

Sans adieu. Je vais rejoindre ma maîtresse.

(*Elle sort.*)

ARLEQUIN.

Et moi, les danseurs et les symphonistes qui doivent se rendre ici. J'ai des ordres à leur donner de la part de mon maître.... Mais que vois-je! c'est Scaramouche.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, *en habit bourgeois, une corbeille à la main.*

SCARAMOUCHE.

Eh! bon-jour, Arlequin! (*Ils s'embrassent.*) Tu es toujours dans le service, à ce qu'il me semble.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu n'y es plus, toi?

SCARAMOUCHE.

J'ai fait une fin, mon enfant. Je suis devenu bourgeois de Paris. Je suis confiturier.

ARLEQUIN, *regardant la corbeille d'un œil d'envie.*

Bel établissement, ma foi! Voilà de ton ouvrage apparemment.

SCARAMOUCHE.

Sans doute. Ce sont des fruits confits que j'apporte dans cette maison pour une noce.

ARLEQUIN, *prenant des confitures dans la corbeille.*

J'en veux goûter, pour voir ce que tu sais faire. A la besogne on connoît l'ouvrier.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, qu'en dis-tu?

ARLEQUIN, *après avoir mangé, en prend encore.*

Tu es bon confiseur. Parbleu! tu travailles à merveille.

SCARAMOUCHE, *mettant la corbeille du côté opposé à Arlequin.*

Et toi, de même. Tudieu! vous êtes bien expéditif!

ARLEQUIN, *se léchant les doigts.*

Par quelle aventure as-tu embrassé une si belle profession?

SCARAMOUCHE.

Je vais te le dire. Au commencement de cette année, j'entrai dans une boutique de confiturier, pour y acheter quelques petites douceurs, pour faire des étrennes.

ARLEQUIN, *passant du côté de la corbeille.*

Fort bien.

SCARAMOUCHE.

Je vois dans le comptoir *una dona* qui avoit un petit enfant auprès d'elle; *ma una dona bene fatta.*

ARLEQUIN, *mettant la main dans la corbeille.*

Jeune et belle?

SCARAMOUCHE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Blonde?

SCARAMOUCHE.

Non.

ARLEQUIN.

Brune donc?

SCARAMOUCHE.

Pas tout-à-fait. Ses cheveux sont noirs et blancs par-ci, par-là.

ARLEQUIN.

Ah! Oui. En demi-deuil.

SCARAMOUCHE, *observant Arlequin, qui prend des confitures.*

Je la salue... Je caresse le petit enfant... Mais, que faites-vous-là?

ARLEQUIN, *se voyant surpris.*

Mignon, mignon. Tenez, mon fils.

SCARAMOUCHE.

Vous prenez mes confitures, je crois.

ARLEQUIN.

C'est que je veux donner du bonbon à l'enfant.

SCARAMOUCHE, *mettant la corbeille de l'autre côté.*

Hé, non, non! Vous lui gâterez les dents... Je vous disois donc que je salue la marchande. Je lui demande des dragées, et je commence, vous m'entendez bien, à lui conter fleurettes.

ARLEQUIN, *repassant du côté de la corbeille.*

Conter fleurettes. Je vous entends. Diable! vous êtes un fin matois.

SCARAMOUCHE, *riant.*

Hé, hé... Elle m'écoute; et pour vous le couper court, elle m'apprend qu'elle est veuve. Je m'offre à l'épouser, elle me prend au mot, etc...

S'apercevant qu'Arlequin visite encore la corbeille.

Oh! oh! Vous vous plaisez diablement de ce côté-là!

ARLEQUIN.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

C'est que j'entends de ce côté
Mieux que de l'autre, en vérité,
Lon lan-la, derirette.

SCARAMOUCHE, *en remettant la corbeille de l'autre côté.*

Demeurez-y donc, mon ami.
Lon lan-la, deriri.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *à part, sans être aperçue.*

Arlequin est encore ici!

SCARAMOUCHE.

J'ai donc épousé cette veuve, et je me suis fait confiturier.

OLIVETTE, *à part.*

Ecoutons un peu cette conversation.

ARLEQUIN.

Vous avez fort bien fait.

SCARAMOUCHE.

Pas trop. Je me suis bientôt aperçu que j'avois épousé une diablesse, une.... En un mot, une femme.

ARLEQUIN.

Une femme. Oui, c'est tout dire.

OLIVETTE, *à part.*

Rien n'est plus galant.

SCARAMOUCHE.

Elle me contre-carre sans cesse, et défait ce que je fais.

ARLEQUIN.

Hé, ne pouvez-vous dompter cette bête quinteuse ?

SCARAMOUCHE.

Comment feriez-vous pour cela ?

ARLEQUIN.

Comment ? ventrebleu ! Je dirois à ma très-honorée épouse : Regardez, ma mie, j'ai le bras vigoureux, le poignet ferme, le geste vif. Ensuite, je prendrois ma canne....

(*Apercevant Olivette.*)

Hoïmé !

OLIVETTE, *faisant la révérence à Arlequin.*

Hé bien ? vous prendriez votre canne....

ARLEQUIN, *interdit, et cherchant à se tirer d'embarras.*

Oui, je prendrois ma canne... et... et j'irois me promener.

Il s'en va brusquement, et emporte la corbeille.

SCARAMOUCHE, *courant après lui.*

Rendez-moi du-moins le panier.

SCÈNE X.

OLIVETTE, *seule.*

Oh le scélérat !

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Je vois que le songe a raison :
Diamantine est sage.

Ma foi, je serois un oison
De me mettre en ménage.
Arlequin feroit le pigeon,
La faridondaine,
La faridondon;

(*A la cantonnade.*)

Attends, tu seras mon mari,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Mais voici, ce me semble, un changement de décoration.

SCÈNE XI.

OLIVETTE, DIAMANTINE, OCTAVE.

OCTAVE.

Vous me le promettez donc, charmante Diamantine?

DIAMANTINE.

Oui. Si M. Pepin mon oncle me donne une idée du mariage qui autorise vos empressements, je vous promets de ne plus écouter que mon cœur.

OCTAVE.

Je vais trouver monsieur et madame Pepin. Ils sont trop unis pour ne pas condamner vos incertitudes.

DIAMANTINE.

Elles ne doivent point vous offenser. Je vous estime; et la seule crainte de voir finir trop tôt

des sentiments qui me sont chers, m'empêche de vous rendre heureux.

OCTAVE.

Ah! je vous proteste....

DIAMANTINE.

Laissons là les protestations. Mon oncle et ma tante me détermineront. Ils seront bientôt ici.

OCTAVE.

Je vais au-devant d'eux. Pardonnez-moi cette impatience.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE XII.

DIAMANTINE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Vous me paroissez rentrer en goût.

DIAMANTINE.

Que veux-tu? Je me suis enfin rendue aux pressantes instances d'Octave.

OLIVETTE.

C'est fort bien fait à vous. Craignez de vous en repentir.

DIAMANTINE.

Qu'entends-je! toi, qui tantôt....

OLIVETTE.

J'ai fait mes réflexions; je commence à donner dans les songes. Croyez-moi,

Air : *Quel plaisir de voir Claudine.* n.° 25.

Tenons-nous comme nous sommes,
Jamais ne nous engageons :
Je vois qu'aujourd'hui les hommes
Sont tous de méchants pigeons.

Au diable le meilleur.

SCÈNE XIII.

DIAMANTINE, OLIVETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *transporté de joie.*

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Vivent les ris et les jeux !
Ne parlons que de boire.
L'oncle et la tante tous deux
Viennent seconder nos vœux.
Victoire, victoire, victoire!

Voici monsieur et madame Pepin. Gare, gare!

SCÈNE XIV.

DIAMANTINE, OLIVETTE, ARLEQUIN, OCTAVE, M. ET MADAME PEPIN.

M. PEPIN, *à Diamantine.*

Hé bien, qu'est-ce, ma mignonne? On raconte de vous des choses incroyables. Vous voulez, dit-on, différer votre mariage à cause d'un songe.

MADAME PEPIN.

Un songe vous fait peur! ma nièce! quelle pauvreté ! Si vous aviez été au devin, encore passe.

OLIVETTE.

Peste ! madame Pepin a l'esprit fort.

MADAME PEPIN.

Quand M. Pepin me faisoit l'amour, bien loin d'appréhender le jour de mes noces,

Air : *Y-avance, y-avance.* n.° 58.

En attendant ce jour charmant,
Je répétois incessamment ;
Viens, beau jour, viens en diligence !
Y-avance, y-avance, y-avance !
Viens remplir mon impatience.

M. PEPIN.

Madame Pepin n'acheta pas le chat en poche lorsqu'elle m'épousa.

Air de *Jean de Vert.* n.° 135.

Oh ! j'étois dans mes jeunes ans
Un cadet d'importance !
Mes visites chez bien des gens
Tiroient à conséquence.

OLIVETTE.

Oui, je crois qu'entre les galants
Notre oncle brilloit fort du temps
De Jean de vert (*ter*) en France.

MADAME PEPIN.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Prenez un bon mari, ma fille.

OLIVETTE.

Le mariage lui fait peur.

MADAME PEPIN.

Elle n'est pas de la famille.

M. PEPIN.

Nous n'avons pas cette froideur ;
Nous n'aimons qu'à sauter, qu'à rire..

(*Il tombe en voulant sauter.*)

OLIVETTE ET ARLEQUIN, *le relevant.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

DIAMANTINE, *effrayée.*

Ah ! mon cher oncle !

M. PEPIN, *relevé.*

Ce n'est rien.

MADAME PEPIN, *d'un air inquiet.*

N'êtes-vous point blessé, mon petit chaton ?

M. PEPIN.

Non, ma poule.

OLIVETTE.

Quelle union !

DIAMANTINE.

Oh! pour cela, mon oncle et ma tante vivent dans une intelligence qui fait plaisir.

M. PEPIN.

Cela est véritable.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

J'ai l'honneur d'être marguillier.

MADAME PEPIN.

On nous connoît dans le quartier
Pour un ménage incomparable.
En mangeant notre petit rôt,
L'amour est avec nous à table.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est là d'un fort bel écot.

M. PEPIN.

Madame Pepin est une franche brebis.

MADAME PEPIN.

M. Pepin est un vrai petit mouton. Il y a trente-huit ans que nous vivons ensemble comme deux tourterelles.

OLIVETTE.

Sans vous donner le moindre coup de bec?

MADAME PEPIN.

Oui, ma mie, trente-huit ans d'amour conjugal.

OCTAVE, *à Diamantine.*

Vous l'entendez, belle Diamantine.

DIAMANTINE.

Rien n'est si charmant.

M. PEPIN.

Madame Pepin, il y a, s'il vous plaît, quarante bonnes années bien complettes.

MADAME PEPIN, *d'un air sérieux.*

M. Pepin...!

M. PEPIN.

Eh! madame Pepin! nous nous sommes mariés en 1676. J'en ai la note dans mon cabinet.

MADAME PEPIN, *d'un air fâché.*

La note, la note! vous faites-là de belles observations; belle pièce de cabinet!

M. PEPIN.

Croyez-moi, deux ans de plus ou de moins à notre âge... Baste, notre temps est passé.

MADAME PEPIN, *avec émotion.*

Parlez du vôtre, M. Pepin, parlez du vôtre; vous n'êtes plus bon à rien; mais pour moi..., suffit. Je ne radote point encore.

M. PEPIN.

Mais, que diable, vous voyez.

MADAME PEPIN, *avec précipitation.*

Oh! je vois, je vois que vous aimez à me contredire; vous avez ce défaut-là, mon mari.

M. PEPIN.

Vous en avez bien d'autres, vous, ma femme.

MADAME PEPIN.

Je ne sais comment j'ai pu durer si long-temps avec un homme aussi insupportable que vous.

DIAMANTINE, *voulant apaiser madame Pepin.*

Ma tante!

M. PEPIN.

Vous mettez vos ridicules humeurs sur mon compte.

OCTAVE.

M. Pepin?

MADAME PEPIN, *avec emportement.*

Mes ridicules humeurs! ah! le vieux fou! jour de dieu! je vous dévisagerois. Souvenez-vous du chandelier que je vous jetai l'autre jour à la tête.

OLIVETTE, *à madame Pepin.*

Montrez-vous la plus sage.

M. PEPIN.

Souvenez-vous du soufflet que je vous donnai en faisant les rois.

ARLEQUIN, *à M. Pepin.*

Souvenez-vous que vous êtes marguillier.

MADAME PEPIN.

Ne m'échauffez pas les oreilles.

M. PEPIN, *outré.*

Si je mets la main sur vous....

MADAME PEPIN, *furieuse.*

Ah ! c'en est trop !

M. PEPIN.

Je perds patience.

(*Ils se jettent l'un sur l'autre, et ils se battent.*)

OCTAVE, *les séparant.*

Allons, M. Pepin, allons !

DIAMANTINE, *les séparant aussi.*

Madame Pepin !

ARLEQUIN, *à M. Pepin.*

Mon oncle !

OLIVETTE, *à madame Pepin.*

Ma tante !

DIAMANTINE, *à Octave.*

Vous voyez, Octave, quelle idée me donnent du mariage les arbitres que vous avez choisis. J'y renonce absolument.

OLIVETTE.

Et moi, tout de même.

OCTAVE, *à part.*

Que je suis malheureux! Il faut attendre un temps plus favorable pour vaincre son entêtement.

(*Ils s'en va.*)

ARLEQUIN.

Et moi, mademoiselle Olivette, que vais-je devenir?

OLIVETTE.

Vous, M. Arlequin, prenez votre canne et vous allez promener.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Le diable emporte tous les Pepin présents et à venir.

SCÈNE XV et dernière.

M. ET MADAME PEPIN, DIAMANTINE, OLIVETTE, *Troupe de Masques et d'Amis invités aux fiançailles.*

MADAME PEPIN, *s'essuyant le visage.*

Cet impertinent....!

DIAMANTINE.

Modérez-vous, ma tante; voici l'assemblée.

OLIVETTE, *à Diamantine.*

Commençons la fête préparée; faisons les contre-

fiançailles. Réjouissons-nous de n'avoir pas fait la sottise de nous marier.

Les violons qui sont entrés avec la compagnie se font entendre, et les masques forment une danse qui finit la pièce.

FIN.

L'ÉCOLE
DES AMANTS,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Germain en l'année 1716.

PERSONNAGES.

FRISTON, enchanteur.
PIERROT, son valet.
LÉANDRE.
ISABELLE.
OLIVETTE, sa suivante.
ARLEQUIN, valet de Léandre.
Troupe de Lutins.

La Scène est dans l'île enchantée de Friston.

L'ÉCOLE DES AMANTS.

Le Théâtre représente une île ornée par le pouvoir de l'enchanteur Friston.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRISTON, PIERROT.

FRISTON.

Ho ! ça, Pierrot, toi qui n'es que d'aujourd'hui dans cette île, dis-moi, le séjour t'en paroît-il beau?

PIERROT.

Fort beau.

FRISTON.

Je suis l'enchanteur Friston ; je t'ai pris à mon service, et comme je veux faire de toi un joli garçon, je t'instruirai dans la magie.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Je t'apprendrai la science terrible
Des noirs secrets qui font pâlir le jour.

PIERROT.

Enseignez-moi plutôt, s'il est possible,
L'art d'éviter les lacets de l'amour.

FRISTON.

Quoi? Pierrot craint de devenir amoureux!

PIERROT.

Oh! ma foi, c'est une affaire déjà toisée! Comme vous me faisiez fendre les airs avec vous,

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

J'ai vu, passant sur ce jardin,
Une brunette.... Quel air fin!
Qu'elle m'a paru belle!

FRISTON.

Hé bien!

PIERROT.

Hé bien! je sens pour elle.....
Vous m'entendez bien.

FRISTON.

La personne qui t'occupe, mon ami, se nomme Olivette. Elle est à la beauté que j'aime; c'est la suivante d'Isabelle.

PIERROT.

Bon, bon, tant mieux, puisque c'est la chambrière de votre maîtresse, elle m'appartient de droit.

FRISTON.

Sans doute.

PIERROT.

Hé, que font-elles, s'il vous plaît, ces pauvres créatures, dans cette île déserte?

FRISTON.

J'ai là-dessus une confidence à te faire.

PIERROT.

Je suis disposé à vous donner audience.

FRISTON.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Porté sur un char invisible,
Je passois sur Florence un jour....

PIERROT, *l'interrompant.*

C'est une belle ville que Florence. Continuez.

FRISTON.

Mon cœur, depuis long-temps paisible,
N'y croyoit pas trouver l'Amour.

PIERROT.

Oh, dame! l'Amour est un petit drôle qui se fourre par-tout.

FRISTON.

Laisse-moi donc parler, si tu veux.

PIERROT.

Continuez, monsieur, continuez.

FRISTON.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

J'aperçus l'aimable Isabelle
Qui rêvoit sur un verd gazon ;
Aussitôt me voilà pour elle....

PIERROT.

L'amour troubla votre raison?

N'est-il pas vrai? vous en devîntes amoureux tout-d'un-coup, comme moi?

FRISTON.

Tu m'interrompras donc toujours?

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Loin d'aller en amant fougueux,
D'abord lui déclarer mes feux,
Je voulus du cœur de la belle
Connoître à fond les sentiments;
J'appris qu'un cavalier fidèle
Occupoit ses plus doux moments.

PIERROT.

Belle découverte, ma foi!

FRISTON.

Encore?

PIERROT.

Poursuivez, monsieur l'enchanteur, poursuivez.

FRISTON.

Et vous, monsieur Pierrot, finissez; vous commencez à m'impatienter.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Je résolus de ravir Isabelle
A ce rival qui régnoit dans son cœur.

PIERROT.

Un pauvre amant en a bientôt dans l'aile
Quand pour rival il trouve un enchanteur.

FRISTON.

Tu ne veux donc pas te taire, babillard?

PIERROT.

Allez, monsieur, je ne dirai plus rien.

FRISTON.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je forme aussitôt un nuage,
J'entoure et l'amante et l'amant.

Et sur ce tranquille rivage
Je les transporte en un moment.

PIERROT.

Je devine bien ce que vous avez fait de la fille ; mais qu'est devenu le garçon ?

FRISTON.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine !* n.° 25.

Dans un palais magnifique,
Que j'ai fait exprès pour eux,
Sans cesse mon art magique
Leur apprête mille jeux.

PIERROT, *à part.*

Bon. Je crois qu'il est fou.

FRISTON.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Ces amants sont toujours ensemble :
Des esprits dévoués à moi,
Qu'autour d'eux mon ordre rassemble,
Leur font observer cette loi.

PIERROT.

Quoi ? c'est vous qui ordonnez qu'ils soient toujours ensemble !

FRISTON.

Assurément.

PIERROT.

Air : *Ma mère étoit bien obligeante.* n.° 158.

Ma mère étoit bien obligeante ;
Monsieur, vous l'êtes encor plus.

FRISTON.

L'ignorant !

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Apprends que l'amour sort d'un cœur
Aussitôt qu'il s'y voit tranquille :

Que, pour dégoûter d'un bonheur,
On n'a qu'à le rendre facile.

PIERROT.

Chansons, ma foi. Plus je boirai,
Plus vous me verrez altéré.

FRISTON, *riant.*

Hé, la bête!

PIERROT, *riant aussi.*

Hé, la dupe!

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Pardi! vous me la bâillez belle!
Si....

FRISTON.

Mon rival depuis deux mois
Doit être bien las d'Isabelle.

PIERROT.

Votre rival est-il François?

FRISTON.

Non, c'est un Italien; mais quand ce seroit un Espagnol, il n'y résisteroit pas.

PIERROT.

Et, dites-moi, monsieur, Olivette a-t-elle aussi un amant?

FRISTON.

Oui. Arlequin, valet de Léandre mon rival, est avec elle ici.

PIERROT.

Et ils sont ensemble à tous moments?

FRISTON.

Comme leurs maîtres.

PIERROT.

Allons, nous n'aurons que le défructu.

FRISTON.

Ah ! juge mieux d'Isabelle et d'Olivette ! elles ont de la vertu.

PIERROT.

Ce n'est pas votre faute toujours.

FRISTON.

Va ; je te garantis le maître et le valet dégoûtés de leurs maîtresses ; le remède, te dis-je, est infaillible.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Oui (je te le proteste)
Ce remède agira.

PIERROT.

Oh ! je prévois de reste
Le succès qu'il aura.

FRISTON.

Il opère déjà ; j'aperçois Léandre et Arlequin qui s'écartent un peu de leurs belles.

(*Frappant Pierrot de sa baguette.*)

Soyons invisibles pour entendre ce qu'ils disent.

SCÈNE II.

LÉANDRE, ARLEQUIN, FRISTON et PIERROT, *invisibles.*

ARLEQUIN.

Air d'*Atys.* n.° 159.

Amants, qui vous plaignez, vous êtes trop heureux.

LÉANDRE.

Hé, de quoi, mon ami, voudrois-tu te plaindre?

ARLEQUIN.

De quoi? voir toujours Olivette, et la voir sans que personne y trouve à redire! J'aimerois autant être son mari.

LÉANDRE.

Air du *Menuet d'Hésione*. n.° 41.

Rien dans cette retraite aimable
D'ailleurs n'empoisonne ton sort;
Vins exquis, et chère admirable.

ARLEQUIN.

Oh! sans cela, je serois mort!

LÉANDRE.

Air : *Je suis la fleur des garçons du village*. n.° 160.

Tous les plaisirs ici pour nous s'assemblent;
Où voit-on des concerts plus beaux?

ARLEQUIN.

Oui; mais, monsieur, nos jeux toujours ressemblent
A certains opéra nouveaux.

Il n'y a personne. Vous composez les loges Isabelle et vous, Olivette fait l'amphithéâtre, moi le parterre. La brillante assemblée!

LÉANDRE.

Que veux-tu? Nous sommes soumis au pouvoir d'un enchanteur.

ARLEQUIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre*. n.° 3.

Au diable l'enchanteur maussade,
Lui, son île, et tous ses lutins.
Il met ici, par accolade,
Les amants comme des lapins.

Air : *De Phaëton.* n.° 161.

Dans cette paisible retraite,
On bâille, on s'ennuye, on s'endort.

LÉANDRE.

Je ne le sais que trop.

ARLEQUIN.

On n'a point de plaisir à posséder tranquillement un cœur : vivent les difficultés? Quelle joie d'avoir à forcer les palissades d'une maman rébarbative, à gagner le chemin couvert d'une suivante intéressée, ou à prendre la demi-lune d'un mari jaloux!

LÉANDRE.

Cela n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Je regrette le temps où la tante d'Olivette me faisoit enrager par sa vigilance.

LÉANDRE.

Je voudrois que le tuteur d'Isabelle traversât encore mes desseins amoureux. Il faut que je l'avoue, Arlequin. Mon bonheur, que rien ne trouble, commence à me fatiguer.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus moyen d'y tenir, monsieur.

LÉANDRE.

J'aperçois Isabelle et Olivette dans cette allée. Evitons-les.

ARLEQUIN.

Oui. Procurons-nous ce plaisir-là.

LÉANDRE.

Air : *Quel plaisir d'aimer sans contrainte.* n.° 162.

Quel chagrin d'aimer sans contrainte !
De pouvoir former des vœux sans crainte !

ARLEQUIN.

Non, sans les rigueurs et les alarmes
Les plaisirs d'amour n'ont point de charmes.

(*Léandre et Arlequin se retirent.*)

SCÈNE III.

FRISTON, PIERROT.

FRISTON.

Air : Lanturlu. n.° 18.

Hé bien, cette affaire
Va son train, Pierrot.

PIERROT.

Votre thèse est claire,
Je ne suis qu'un sot.
A présent j'espère
D'être ici le bien venu.
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

FRISTON.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Il faut aussi que de nos belles
Nous connoissions les sentiments.

(*Soupirant.*)

Hélas ! peut-être à leurs amants
Elles sont plus fidèles !

Cela ne seroit pourtant pas naturel. Elles approchent. Ecoutons-les.

SCÈNE IV.

ISABELLE, OLIVETTE, FRISTON et PIERROT, *invisibles.*

Isabelle paroît triste, Olivette danse, et veut obliger sa maîtresse à danser aussi.

OLIVETTE, *tiraillant Isabelle.*

Air : *Cotillon des fêtes de Thalie.* n.° 92.

Dansons le nouveau cotillon,
Trémoussez-vous, belle,
Trémoussez-vous donc.

ISABELLE.

Laisse-moi. Quelle extravagance ! Pourquoi ces transports et cette vivacité ?

OLIVETTE.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Cessez d'être inquiette ;
Dans cet instant heureux,
Imitez Olivette,
Et dansons toutes deux.
Allons, gai,
D'un air gai, etc.

ISABELLE.

Olivette, finissez donc. La joie m'ennuie.

OLIVETTE.

La joie vous ennuie ! Allez rejoindre Léandre.

Air précédent.

Eh ! laissez-moi, cruelle,
Jouir dans ce jardin

De la douceur nouvelle
D'être sans Arlequin.
Allons, gai, etc.

Nous nous promenions tous dans la même allée le premier jour.

ISABELLE.

Oui.

OLIVETTE.

Nous aimons à nous promener séparément à l'heure qu'il est.

ISABELLE.

Il est vrai. Quel changement, ma chère Olivette! Les premiers jours, je pardonnois à l'enchanteur de m'avoir enlevée.

OLIVETTE.

Et moi, aussi. Je riois même quand je songeois à la manière dont il en usoit avec nous pour nous détacher de nos amants.

ISABELLE.

Nous le regardions comme un fou.

OLIVETTE.

Hé! le vieux coquin! qu'il connoît bien les femmes.

ISABELLE.

Que ne suis-je encore sous l'empire sévère de mon tuteur!

OLIVETTE.

Que ne suis-je encore chapitrée et souffletée par ma tante!

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Ah ! ma tante !
Ah ! ma tante !
Quand je pestois contre vous,
Je n'étois qu'une ignorante !
Ah ! ma tante !
Ah ! ma tante !

ISABELLE.

Que diroit Arlequin, s'il t'entendoit ?

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Hélas ! si cet amant fidèle
Etoit instruit de son malheur,
Il s'iroit pendre de douleur !

OLIVETTE.

Je paierois la ficelle.

ISABELLE.

Tu es bien généreuse ! Pour moi, j'appréhende que Léandre s'aperçoive de mon changement : je le connois, il en mourroit.

SCÈNE V.

ISABELLE, OLIVETTE, FRISTON, PIERROT.

PIERROT, *bas à Friston.*

Rendez-moi visible, et je vais leur annoncer la nouvelle fête que vous voulez leur donner.

Friston lui donne un coup de baguette, et se retire. Pierrot s'avance vers Olivette en dansant, et en disant à part :

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Tenant mon quant-à-moi,
Allons à ces infantes.
Les fripponnes, ma foi,
Sont assez ragoûtantes.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette;
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

OLIVETTE.

Oh! oh! voilà le plus plaisant de tous les esprits déguisés que nous ayons vus jusqu'à présent.

PIERROT, *à part et faisant l'agréable.*

Elles me lorgnent.

(*Il danse et chante.*)

Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

Faisons-leur un compliment bien troussé.

(*Il les salue.*)

Mesdames..... Je vous baise les mains. M. l'enchanteur, mon maître, veut vous régaler de...

Air : *Préparons-nous pour la fête nouvelle.* n.° 142.

Préparez-vous pour la fête nouvelle....

ISABELLE.

Comment? encore une fête!

OLIVETTE, *bâillant.*

Encore une fête!

PIERROT.

Oui, encore une fête. Vous n'y êtes pas!

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

L'enchanteur qui vous assemble
Vous en prépare pour cent ans.
Vous serez, vous et vos amants,
Pendant ce temps toujours ensemble,
L'enchanteur qui vous assemble,
Vous en prépare pour cent ans.

OLIVETTE.

Que le diable puisse l'emporter avec ses fêtes !

PIERROT.

Oh ! celle-ci sera jolie !

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Le chant en sera magnifique.

OLIVETTE.

Quoi ! votre éternelle musique
Veut donc par ses airs affligeants
Eterniser notre migraine !
L'opéra fait quartier aux gens
Du-moins trois fois chaque semaine.

PIERROT.

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Par un enchantement nouveau,
Fait exprès pour vous plaire,
Vous allez voir dans un vaisseau
Des bourgeois de Cythère,
De leurs concerts j'entends le son,
La faridondaine,
La faridondon.

A Olivette, lui montrant Arlequin qui s'approche.

Et voilà votre amant chéri.

OLIVETTE.

Biribi,

A la façon de barbari,
Mon ami.

Léandre et Arlequin arrivent. Ils n'ont pas l'air moins déconcerté que leurs maîtresses.

SCÈNE VI.

ISABELLE, OLIVETTE, LÉANDRE, ARLEQUIN, PIERROT.

LÉANDRE, *bas à Arlequin.*

Isabelle a pénétré mon inconstance. Elle en paroît accablée de douleur.

ARLEQUIN, *bas à Léandre.*

Olivette boude aussi.

ISABELLE, *bas à Olivette.*

Léandre s'aperçoit de mon changement. Son désespoir éclate.

OLIVETTE, *bas à Isabelle.*

Arlequin lit au fond de mon cœur.

PIERROT.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Je crois que vous me respectez ;
Vous vous contraignez, ce me semble.
Allons, mes enfants, caquetez ;
Asseyez-vous toujours ensemble.
Au maintien que vous avez tous,
On vous prendroit pour des époux.

Il fait asseoir Léandre et Isabelle sur un banc, et Arlequin avec Olivette sur l'autre. Les quatre

amants font un lazzi, *en s'eloignant insensiblement les uns des autres, et en donnant des marques d'ennui. A-peine sont-ils assis, qu'il paroît un vaisseau où sont des esprits déguisés en amours, qui en descendent au son de divers instruments. Ils sont accompagnés d'autres esprits, sous la forme d'habitants de Cythère.*

SCÈNE VII.

ISABELLE, LÉANDRE, OLIVETTE, ARLEQUIN, PIERROT, TROUPE D'ESPRITS *transformés en amours et en habitants de Cythère.*

UN HABITANT DE CYTHÈRE.

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Fi de la chaîne la plus belle,
Quand on en est trop garrotté !
Il faut devenir infidèle ;
L'amour veut de la liberté.

CHŒUR D'ESPRITS.

Fi de la chaîne la plus belle,
Quand on en est trop garrotté !

Les Esprits forment une danse ; après quoi on chante le branle suivant.

BRANLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 163.

Premier couplet.

UN HABITANT DE CYTHÈRE.

L'amant qu'un feu trop vif presse,
Croit que le parfait bonheur
Est de voir toujours sa maîtresse,
Sans que rien trouble son ardeur.
C'est l'erreur d'un jeune esprit ;
A Cythère l'on en rit.

CHŒUR.

C'est l'erreur d'un jeune esprit ;
A Cythère l'on en rit.

Second couplet.

D'un tendron l'antique mère,
Croit, en faisant bien le guet,
L'empêcher d'aller à Cythère,
Quand le voyage est déjà fait.
C'est l'erreur d'un vieux esprit ;
A Cythère l'on en rit.

CHŒUR.

C'est l'erreur d'un vieux esprit ;
A Cythère l'on en rit.

Troisième couplet dérimé.

PIERROT.

Mari, qui voit à toute heure
Dans sa femme un loup-garou,
Compte sur sa vertu diablesse,
Quoiqu'il n'y gagne pas un liard.
Il n'en est pas moins coucou ;
A Cythère l'on s'en rit.

Après que les acteurs du divertissement ont chanté ces couplets, ils s'en vont ; et Arlequin se lève et chante le suivant.

SCÈNE VIII.

ISABELLE, LEANDRE, OLIVETTE, ARLEQUIN, PIERROT.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

Une brunette étourdie,
Qui sourit au moindre objet,
Prend pour une mine jolie
Chaque grimace qu'elle fait :
Dans sa chambre on l'applaudit ;
Sur l'escalier on en rit.

Cinquième couplet.

OLIVETTE, *se levant et regardant Arlequin d'un air dédaigneux.*

Un moricaud des plus fades,
Toujours prêt à mal railler,
Croit divertir par ses boutades
Une femme qu'il fait bâiller.
D'un regard on l'applaudit ;
Sous l'éventail on en rit.

ARLEQUIN, *à Olivette.*

Je ne connois point ce moricaud-là.

OLIVETTE.

Et la brunette étourdie, la connoissez-vous, monsieur le faquin ?

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Voilà mon railleur nigaud. (*bis*)

ARLEQUIN.

Je suis donc le moricaud? (*bis*)
Ah! vous me cherchez querelle!
Si je vous déplais, la belle,
Rompons.

OLIVETTE.

Rompons.

ARLEQUIN.

Tope.

OLIVETTE.

Et tinque.

TOUS DEUX.

Rompons.

ARLEQUIN.

Je suis léger comme un ballon.

OLIVETTE.

Et moi, comme une plume.

LÉANDRE, *se levant et riant.*

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Ah! parbleu, qu'Olivette est folle!

ISABELLE, *se levant avec colère.*

Arlequin est un insolent.

Léandre frappe sur l'épaule d'Olivette, qui fait le lazzi *de chasser un oiseau, en disant :*

OLIVETTE.

Chou, chou.

LÉANDRE.

Que fais-tu?

OLIVETTE, *continuant l'air.*

C'est mon pauvre amour qui s'envole.

ARLEQUIN.

Le mien n'a pas été si lent.

ISABELLE, *à Léandre qui rit.*

Air : *Adieu, panier, vendanges sont faites.* n.° 164.

Quoi ! vous riez de ses sornettes ?
Vous soutenez cet inconstant ?

ARLEQUIN, *à part.*

La belle, il vous en garde autant ;
Adieu, panier, vendanges sont faites.

LÉANDRE, *affectant du dépit.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Je le vois, volage Isabelle,
Vous voulez rompre un doux lien.

OLIVETTE, *à Léandre.*

Monsieur, ne comptez-vous pour rien
D'être deux mois fidelle ?

ISABELLE.

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Ah ! c'en est fait ! il faut que je me venge !
Perfide amant, mes feux sont outragés.
Me reprocher sans sujet que je change,
C'est trop me dire, hélas ! que vous changez.

ARLEQUIN, *regardant malicieusement Olivette, et prenant un air triste.*

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Déjà de ce changement
Les regrets nous tiennent.

OLIVETTE, *le réciproquant.*

Nous allons, assurément,
En mourir dans ce moment.

(*D'un air goguenard.*)
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean.

ARLEQUIN, *l'imitant.*
Va-t-en voir s'ils viennent.

(*Friston paroît.*)

SCÈNE IX et dernière.

ISABELLE, LÉANDRE, OLIVETTE, ARLEQUIN, FRISTON, PIERROT.

FRISTON.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.
Quelle est donc cette brouillerie ?

OLIVETTE, *avec émotion.*
N'allez pas nous raccommoder.

FRISTON.
D'où vient cela ?

ARLEQUIN.
Non, je vous prie.
Peste! il faut bien vous en garder.

LÉANDRE, *à Friston.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.°. 32.
De grace, ôtez-moi de ces lieux.

ISABELLE.
Faites-moi sortir de cette île.

OLIVETTE, *montrant Léandre et Arlequin.*
Loin de ces objets odieux,
Remettez-nous dans quelque ville.

ARLEQUIN, *montrant Isabelle et Olivette.*

Pour ne plus voir ces guenons-là,
J'irois jusques en Canada.

FRISTON, *à Léandre.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Il faut me céder Isabelle.

LÉANDRE.

J'y consens. Soyez son époux.

PIERROT, *à Arlequin, montrant Olivette.*

Et toi, renonce à cette belle.

ARLEQUIN.

Oh! volontiers. Elle est à vous.

PIERROT.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Ce bel enfant a su toucher mon ame.

ARLEQUIN.

Que m'importe? Aimez-la.

PIERROT.

Au premier jour j'en veux faire ma femme.

ARLEQUIN.

Le fût-elle déjà!

PIERROT.

Je suis charmé de ses graces mignardes.

ARLEQUIN.

J'en ai jusqu'aux gardes,
moi,
J'en ai jusqu'aux gardes.

FRISTON, *à Isabelle.*

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Et vous, sans répugnance,

Quittez-vous votre amant ?
Vous gardez le silence.

OLIVETTE.

C'est parler clairement.
Ouvrez-nous une route
Pour sortir à l'instant;
Et d'abord, quoi qu'il coûte,
Nous vous paierons comptant.

PIERROT.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Bon, bon. La vache est à nous.

(*A Olivette.*)

Ma mignonne, voulez-vous
Epouser Pierrot?

OLIVETTE.

Je vous prends au mot.

PIERROT, *lui tendant la main.*

Touchez là, mon aimable.

OLIVETTE.

Oui, pour sortir de ce tripot,
J'épouserois le diable,
Lon-là,
J'épouserois le diable.

PIERROT.

Je vous demande la préférence.

OLIVETTE.

Oh ! vous la méritez toute entière !

ISABELLE, *à Friston.*

Air : *Ami, sans regretter Paris.* n.° 21.

Seigneur, je vous donne ma main,
Tirez-moi d'esclavage.

OLIVETTE.

Je voudrois être au lendemain
De ce doux mariage.

Mais, messieurs, c'est à condition que vous ne nous tiendrez point enfermées avec vous. Ce seroit encore pis.

FRISTON.

Non. Vous serez maîtresse de vos actions.

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Si tôt que vous serez nos femmes,
Vous deviendrez deux grandes dames,
Nous vous verrons très-rarement ;
Vous aurez des galants à vendre.

OLIVETTE.

Le parti nous flatte, vraiment ;
Nous ne saurions nous en défendre.

LÉANDRE, *à Friston.*

De grace, monsieur l'enchanteur, finissons.

FRISTON.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Ceci ne pouvoit aller mieux.
Terminons l'aventure.

ISABELLE.

Pour jamais sortons de ces lieux.

LÉANDRE.

Faites double voiture.

ARLEQUIN.

Eloignez-nous de nos Chloris,
Dont le poids nous assomme.
Ah! transportez-nous à Paris!

OLIVETTE.

Menez-nous donc à Rome.

FIN.

ARLEQUIN HULLA,

OU

LA FEMME RÉPUDIÉE;

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1716.

PERSONNAGES.

MOUSSAFER, vieillard.
TAHER, son fils.
DARDANÉ, femme de Taher.
ARLEQUIN, Hulla.
BALKIS, suivante de Dardané.
CALTAPAN, esclave favori de Taher.
Un Iman.
Esclaves de Moussafer.
Troupe d'amis de Moussafer.

La Scène est à Balsora.

ARLEQUIN HULLA,

OU

LA FEMME RÉPUDIÉE.

Le Théâtre représente une place publique, où est située la maison de Moussafer.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOUSSAFER, TAHER.

MOUSSAFER.

Laissez là Dardané.

TAHER.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Non, mon père, elle est trop aimable.

MOUSSAFER.

Mon fils, vous devez l'oublier.
Falloit-il la répudier,
Si vous ? ...

TAHER.

Ce souvenir m'accable ;
Et, pour retenir mes transports,
J'ai besoin de tous mes efforts.

MOUSSAFER.

Vouloir reprendre le soir une femme qu'on a répudiée le matin !

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Quel étrange caractère !
Ah ! quel aveugle emportement !

TAHER.

Je ne saurois faire autrement ;
Vous me blâmez en vain, mon père.

MOUSSAFER.

Quel étrange caractère !

TAHER.

Je ne saurois faire autrement.

MOUSSAFER.

Mais songez-vous que, suivant la loi, vous ne pouvez la reprendre qu'un autre homme ne l'ait épousée auparavant ?

TAHER.

Air : *Monsieur Lapalisse est mort.* n.° 44.

Ah ! que me rappelez-vous !
Cette coutume cruelle
A mon cœur tendre et jaloux
Porte une atteinte mortelle.

MOUSSAFER.

C'est une loi commune.

TAHER.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Puisqu'il en faut passer par là
Prenons donc un Hulla *, (*bis*)
Qui ne soit pas de ce pays.

* Lorsqu'un mahométan a répudié sa femme, il ne peut la reprendre, qu'un autre homme ne l'ait épousée et répudiée auparavant, et ce second mari s'appelle *Hulla* ou *Licitateur.* (*Note de l'Auteur.*)

MOUSSAFER.

Je suis de votre avis. (*bis*)

TAHER.

Oui, choisissons quelque misérable étranger, qui répudie sans peine Dardané.

MOUSSAFER.

Vous avez raison. Nous en serons quittes pour une centaine de sequins.

TAHER.

M'en dût-il coûter mille, il faut.... Mais quel homme s'offre à nos yeux?

SCÈNE II.

MOUSSAFER, TAHER, ARLEQUIN, *en gueux.*

ARLEQUIN, *sans les apercevoir.*

Air : *Vivent les gueux.* n.° 167.

L'homme de cour est esclave :
Le magistrat, (*bis*)
Est bridé par son air grave.
Dans son état, (*bis*)
Le marchand n'est pas plus heureux :
Vivent les gueux!

MOUSSAFER, *bas à son fils.*

Il paroît étranger.

TAHER, *bas.*

Et même dans la misère.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà deux hommes qui m'observent avec attention. Ils sont charmés de mon air, apparemment.

MOUSSAFER, *toujours bas.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Voici justement notre affaire.

ARLEQUIN, *à part, regardant Moussafer.*

Mais, diable, ne seroit-ce pas
Quelque incommode commissaire?
Ma foi, retournons sur nos pas.

(*Il veut s'en aller.*)

TAHER, *l'appelant.*

St, st.

ARLEQUIN, *haut, d'un air embarrassé.*

Ce n'est pas moi, messieurs....

TAHER.

Air: *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Peut-on savoir, jeune inconnu,
Quel sujet ici vous attire?

ARLEQUIN.

Monsieur. Tenez.... J'y suis venu....

(*A part.*)

Morbleu! je ne sais que lui dire!....

(*Haut.*)

Le hazard m'amène en ces lieux.
Mais vous êtes bien curieux.

MOUSSAFER.

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ami, dites-nous qui vous êtes.

TAHER.

Apprenez-nous ce que vous faites.

ARLEQUIN.

Messieurs, vous voulez me sonder :
Votre valet.

MOUSSAFER.

Nous avons, frère,
Des raisons pour le demander.

ARLEQUIN.

Moi, j'en ai d'autres pour le taire.

TAHER.

Ah ! c'est trop vous défier de nous !

MOUSSAFER.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Avons-nous l'air de deux filoux? (*bis*)

TAHER.

Nous nous intéressons pour vous,
Dondaine, dondaine ;
Venez loger chez nous.

ARLEQUIN.

La bonne aubaine !

MOUSSAFER.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Vous ne pouviez plus à-propos
Venir dans cette ville
Pour rétablir notre repos...

ARLEQUIN.

Puis-je vous être utile?

TAHER.

Nous espérons que vous ferez
Pour nous certaine affaire ;
Après cela, vous recevrez
Un honnête salaire.

ARLEQUIN, *sur le ton du dernier vers.*

Je suis homme à tout faire.

De quoi s'agit-il?

MOUSSAFER.

Nous allons envoyer chercher un homme qui vous expliquera la chose dont il est question. Entrez.

Arlequin, après avoir fait des façons pour se défendre de passer le premier, prend brusquement le devant, lorsqu'il voit Moussafer qui se dispose à entrer chez lui.

Le Théâtre change et représente un bel appartement.

SCÈNE III.

DARDANÉ, BALKIS.

BALKIS.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Vous excusez sa violence !

DARDANÉ.

Mais...

BALKIS.

Hé, fi donc ! vous moquez-vous
D'oublier une telle offense ?
Pour moi, jamais...

DARDANÉ.

C'est mon époux.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Eh ! mon enfant, ne faut-il pas
Pardonner quelque chose aux hommes ?
Ils sont nos souverains, hélas !

BALKIS.

Oui, dans le pays où nous sommes ;

Il est des climats fortunés
Où nous les menons par le nez:

Mais, madame, avant que de pouvoir vivre ensemble comme à l'ordinaire,

Air de *Joconde*. n.° 45.

Songez qu'il vous faudra souffrir
Un second hyménée.

DARDANÉ.

Ah! puis-je y penser sans mourir!
La fatale journée!
Faut-il que pour un malheureux
Ma complaisance éclate!
Que mon destin est rigoureux!

BALKIS.

Vous êtes délicate.

Air: *Laire-la, laire lan-laire*. n.° 23.

Cependant, si l'on faisoit choix
Pour Hulla d'un joli minois....

DARDANÉ.

Narcisse ne pourroit me plaire.

BALKIS.

Laire-la, laire lan-laire....

DARDANÉ.

Air: *Je ne suis né ni roi ni prince*. n.° 36.

Finissez Balkis, je vous prie,
Bannissons la plaisanterie;
Mon cœur ne peut se partager;
En vain la loi rend légitime
Cet engagement passager,
Mon amour le voit comme un crime.

SCÈNE IV.

DARDANÉ, BALKIS, TAHER.

TAHER.

Air : *Un petit moment plus tard.* n.° 64.

Nous allons, belle Dardané,
Voir finir nos peines ;
Demain votre époux fortuné
Reprendra vos chaînes.
Nous venons de rencontrer
Un Hulla dans la rue ;
Nous allons le préparer.

DARDANÉ.

Je suis, je suis perdue !

TAHER.

Rassurez-vous, nous avons affaire à un homme qui fera.....

DARDANÉ.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Ah ! tout mon sang se glace !

BALKIS.

Miracle de pudeur !
Bien d'autres à sa place
N'auroient pas tant de peur.

DARDANÉ.

Hélas !

TAHER.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Madame, il est dans l'indigence.

BALKIS.

Cela n'exclut point le désir.

TAHER.

Bon ! l'espoir de la récompense
Le flatte plus que le plaisir.

BALKIS.

Le ciel en soit loué !

TAHER.

D'ailleurs, je me suis aperçu qu'il aimoit la bonne chère; nous l'amuserons par-là toute la nuit.

BALKIS.

Air : *Gardons nos moutons, Lirette.* n.° 168.

Votre projet me paroît bon.
Que votre flamme adroite
Amuse bien le compagnon,
Et sans cesse le guette :
Gardez vos moutons,
Lirette, liron,
Liron, liré, lirette.

TAHER.

Laissez-moi faire, je vous promets que tout se passera comme nous le souhaitons.

SCÈNE V.

DARDANÉ, BALKIS.

BALKIS.

L'heureuse découverte que ce Hulla !

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n°. 47.

Calmez le trouble de votre ame :
Taher suivra par-tout ses pas.

DARDANÉ, *soupirant.*

Ah!

BALKIS.

Mais quoi, vous soupirez, madame!

DARDANÉ.

Air : *La jeune Isabelle.* n.° 111.

Tu me fais injure.
J'aime mon époux,
Mon ardeur est pure.

BALKIS.

Qu'appréhendez-vous ?

DARDANÉ.

Je crains, au contraire,
Ma chère Balkis,
Qu'il ne puisse faire
Ce qu'il m'a promis.

BALKIS.

Air : *Landeriri.* n.° 55.

S'il n'en pouvoit venir à bout,
Qu'y faire ? Il n'auroit après tout,
Landerirette,
Que ce qu'il a bien mérité,
Landeriré.

DARDANÉ.

Tais-toi folle ; voici le Hulla, retirons-nous.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, UN IMAN.

ARLEQUIN.

Seigneur iman, expliquez-moi donc, s'il vous plaît, les intentions de ces messieurs.

L'IMAN.

Jeune homme, je vais vous mettre au fait. Taher, fils du maître de cette maison, s'est emporté ce matin contre Dardané sa femme, à qui, dans sa colère, il a dit devant deux témoins :

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Dardané, je vous répudie *.
Une fois, deux fois et trois fois.
Voilà comment on congédie
Sa femme ici suivant les loix.

ARLEQUIN.

Cela est bien commode !

L'IMAN.

Il s'en est repenti, et il veut la reprendre.

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

C'est assez là notre manière.
Ah ! que de femmes de Paris
Seroient mortes, sans leurs maris,
A la Salpêtrière !

L'IMAN.

Mais on ne reprend point une femme aussi facilement qu'on la répudie.

ARLEQUIN.

D'où vient ?

L'IMAN.

Il faut auparavant qu'il se fasse une petite cérémonie.

---

* Ce sont les mots dont se servent les maris en répudiant leurs femmes. (*Note de l'Auteur.*)

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Le mari choisit un Hulla.

ARLEQUIN.

Hulla ! quelle bête est cela ?

L'IMAN.

Un bon ami, qui de sa femme
Se fait l'époux obligeamment,
Passe la nuit avec la dame,
Et la lui rend honnêtement.

ARLEQUIN.

Et puis, une fois, deux fois, trois fois ?

L'IMAN.

Oui, il la répudie le lendemain.

ARLEQUIN.

Peste ! Ne faut-il pas être bien obligeant pour cela ?

L'IMAN.

Sans doute. Il ne tient qu'à lui de garder la femme ; et cela arrive quelquefois.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Oh ! pour moi, j'en rendrois dix mille !
Même je serois matinal.
Si j'étois connu dans la ville,
On me feroit Hulla banal.

Il faut que je sois engendré d'un petit-maître et d'une infante de coulisse.

L'IMAN.

Sur ce pied-là, vous êtes l'homme qu'il faut au seigneur Taher.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Il a besoin d'un tel époux ;
Il a jeté les yeux sur vous.

ARLEQUIN.

Je suis prêt à le satisfaire.
Laire-la, laire lan-laire,
Laire-la,
Laire lan-la.

L'IMAN.

Je vais donc vous marier avec Dardané ; mais promettez-moi de la répudier demain matin.

ARLEQUIN.

Oh ! je vous le promets !

L'IMAN.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Lorsque vous la répudîrez,
Cent sequins d'or vous recevrez.
Je crois m'expliquer sans sophisme.

ARLEQUIN.

Cent sequins ! le joli métier !
Oui, des emplois le hullanisme,
Sans contredit, est le premier.

L'IMAN.

Ce n'est pas tout.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Il faut que sur cette aventure
Vous gardiez toujours le secret.
Cent sequins d'or, je vous assure,
Méritent bien qu'on soit discret.

ARLEQUIN.

Je ferai plus. Tenez. De peur de jaser,

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Demain matin en diligence
Je sortirai de Balsora.
Bien des gens quitteroient en France
Leurs femmes pour moins que cela.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, L'IMAN, MOUSSAFER, TAHER.

Hé bien, Iman, accepte-t-il les conditions?

L'IMAN.

Oui.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Il est de bonne volonté.

ARLEQUIN.

Il dit la vérité. (*bis*)

L'IMAN.

Et vous pouvez le recevoir.

ARLEQUIN.

Je ferai mon devoir. (*bis*)

L'IMAN.

Faites venir Dardané. Ne perdons point de temps, la nuit s'avance.

(*Taher va chercher Dardané.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, L'IMAN, MOUSSAFER.

MOUSSAFER, *à Arlequin, lui montrant une bourse pleine.*

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

De votre complaisance
Je vous garde le prix.

ARLEQUIN.

Que j'ai d'impatience
De servir votre fils!

Il y a là-dedans cent sequins, au-moins?

MOUSSAFER.

Bien comptés.

L'IMAN.

Voici Dardané.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, L'IMAN, MOUSSAFER, TAHER, DARDANÉ.

ARLEQUIN, *à Moussafer.*

Air : *O gué, lon-la, lan-laire.* n.° 71.

Ah! ventrebleu! beau-père,
Quelle dondon!
On diroit de la mère
De Cupidon.
En voyant ce beau tendron-là,
Je voudrois déjà

Etre le Hulla.
O gai, lon-la,
Lan-laire,
O gai, lon-la.

L'IMAN, *à Arlequin.*

Vous la répudierez, comme vous l'avez promis?

ARLEQUIN, *caressant Dardané.*

Oui, je.... je l'épouserai.

TAHER.

Mais jurez donc que vous la répudierez.

ARLEQUIN.

Hé, oui... Une fois, deux fois, trois fois, je la répudierai.

L'IMAN.

C'est assez.

Il prend la main d'Arlequin, et la met dans celle de Dardané, en disant :

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Que tous deux l'hymen vous lie,
Suivant la loi de Mahomet.
Goûtez les douceurs qu'il promet
Aux Musulmans dans l'autre vie.
Que tous deux l'hymen vous lie,
Suivant la loi de Mahomet.

DARDANÉ.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Hélas!

TAHER.

Que je suis malheureux!

L'IMAN.

Adieu, je me retire.

(*A Taher.*)

Vous pouvez les laisser tous deux.

ARLEQUIN.

C'est ce que je désire.

TAHER, *à l'Iman.*

Dans quel état suis-je réduit!

DARDANÉ.

La cruelle pensée!

L'IMAN, *à Dardané, en s'en allant.*

Un peu de courage, une nuit
Sera bientôt passée.

SCÈNE X.

MOUSSAFER, TAHER, DARDANÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Dardané.*

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Puisque présentement
Vous êtes notre femme,
Dans votre appartement
Allons tous deux, madame...
Et zon, zon, zon...

Arlequin veut emmener Dardané ; mais Taher le retient, et Dardané se retire avec Moussafer.

SCÈNE XI.

TAHER, ARLEQUIN.

TAHER.

Tout beau, Hulla! soyez moins impatient. La mariée se couche ici d'abord, et le marié passe la plus grande partie de la nuit avec ses amis.

ARLEQUIN.

Air : *Faire l'amour, la nuit et le jour.* n.° 35.

Cette coutume-là,
Soit dit sans vous déplaire,
N'est point pour un Hulla,
Qui doit cesser de faire
L'amour
Dès le point du jour.

TAHER.

Il faut nous réjouir auparavant. Holà, esclaves! qu'on apporte des rafraîchissements.

ARLEQUIN.

Oui, c'est le plus pressé.

SCÈNE XII.

TAHER, ARLEQUIN, MOUSSAFER, CALTAPAN, ESCLAVES.

Caltapan met le tapis de pied, et range trois carreaux autour. Les autres esclaves apportent des plats. Arlequin va au-devant d'eux, et trempe ses doigts dans les sauces.

CALTAPAN, *bas à Taher, lui montrant une bouteille.*

Voici la liqueur qui doit l'assoupir.

TAHER, *bas.*

Bon.

MOUSSAFER.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Buvons pour célébrer la fête.

ARLEQUIN.

Je ne vous en dédirai pas.

TAHER.

Et que chacun de nous s'apprête
A danser après le repas.

ARLEQUIN.

Oui; mais qu'ensuite on se retire;
Talaleri, talaleri, talalerire.

Les esclaves posent les plats sur le tapis, et les convives se placent sur des carreaux. Arlequin se jette avidement sur les mets. Il mange si goulûment qu'il s'engoue, et demande à boire.

ARLEQUIN, *à Caltapan.*

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

C'est assez branler la mâchoire.
Vîte, garçon!
Haut les bras! qu'on me donne à boire.

CALTAPAN, *lui versant d'une liqueur du pays, préparée pour assoupir.*

Voici du bon.

ARLEQUIN, *rendant le verre, après l'avoir porté au nez.*

Ah! quelle diable de liqueur!
Elle me fait bondir le cœur.

TAHER, *bas, voyant le mauvais succès de sa ruse.*

Cela est désolant!

ARLEQUIN, *à Moussafer.*

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Hé, ventrebleu! père,
Donnez-moi du vin!

Je fais pauvre chère
Sans ce jus divin.

MOUSSAFER.

Par la loi sévère
Le vin nous est défendu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

Il en sera meilleur.

MOUSSAFER.

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Ah! taisez-vous, infâme!

ARLEQUIN.

Vous le prenez par là?
Je garderai ma femme.

TAHER, *à Caltapan.*

Contentez le Hulla.

MOUSSAFER, *à son fils.*

Quoi! vous osez vous-même....

TAHER, *à Caltapan, qui sort pour exécuter ses ordres.*

Apportez du chiras *.

MOUSSAFER.

O mon fils...!

TAHER, *à son père.*

Quand on aime,
On ne raisonne pas.

(*Bas.*)

Je n'ai plus d'autre ressource que de l'enivrer.

---

* Le vin de Chiras est fort estimé dans l'Orient.
(*Note de l'Auteur*).

SCÈNE XIII.

MOUSSAFER, TAHER, ARLEQUIN, ESCLAVES.

ARLEQUIN.

Mais, messieurs,

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Comme avec ce vin délectable,
Nous pourrons long-temps tenir table,
Il seroit d'un Hulla bien né,
Qui veut garder la bienséance,
D'aller supplier Dardané
De prendre un peu de patience.

Il se lève pour aller trouver Dardané.

TAHER, *l'arrêtant.*

Non, non. Elle ne s'impatientera pas.

ARLEQUIN, *faisant effort pour s'en aller.*

Eh ! laissez-moi aller. Je ne serai qu'un instant.

TAHER, *le retenant toujours.*

Caltapan vient.

SCÈNE XIV.

MOUSSAFER, TAHER, ARLEQUIN, CALTAPAN ; ET DARDANÉ ET BALKIS, *qui paroissent de temps en temps à une fenêtre.*

CALTAPAN, *tenant une bouteille et un verre.*

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Voici du vin de Chiras, (*bis*)
Qui vaut mieux que l'hypocras. (*bis*)

(*A Arlequin, versant du vin dans un verre.*)

Remarquez-vous comme il brille ?

ARLEQUIN.

Vertuchou ! comme il pétille !
Lampons, lampons.
Camarades, lampons.

Arlequin saisit le verre, et dit, après l'avoir vidé :

Oh ! parlez-moi de cela.

Il prend la bouteille des mains de Caltapan, et se remet sur son carreau.

TAHER.

Vous le trouvez bon, à ce que je vois.

ARLEQUIN, *après avoir rempli son verre.*

Bis repetita placent. Allons, seigneur Taher, à votre santé.

TAHER.

Je vais vous faire raison. Un verre !

(*Un esclave présente un verre à Taher.*)

ARLEQUIN, *lui versant du vin.*

Voilà un bon vivant !

TAHER, *choquant avec Arlequin.*

Air : *Faire l'amour, la nuit et le jour.* n.° 35.

Mon cher Hulla, buvons,
Ne songeons plus aux jupes ;
Caressons nos flacons,
Et laissons faire aux dupes
L'amour
La nuit et le jour.

ARLEQUIN.

C'est bien dit.

TAHER, *après avoir bu.*

Air : *Vivons pour ces fillettes.* n.° 48.

L'amour au vin cède le pas.
Sa belle maman ne vaut pas
Le doux jus de la treille.

ARLEQUIN.

Vivons pour la bouteille.
Vivons, vivons pour la bouteille.

Il recommence à manger. Il porte la bouteille à sa bouche, et boit à même. Apercevant ensuite Dardané, qui paroît un moment à sa fenêtre, il se lève brusquement pour aller à elle.

TAHER, *l'arrêtant.*

Où allez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Je voudrois parler à ma femme,
Lui dire deux mots seulement.

TAHER.

Modérez un peu votre flamme.

ARLEQUIN.

Je reviendrai dans un moment.

TAHER.

Il n'est pas encore temps.

Il le tire par la manche, le fait remettre sur son carreau, et dit :

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Tandis que le vin dure,
Bacchus prend pour injure
Un amoureux désir.
Recommençons à boire,

Et perdons la mémoire
De tout autre plaisir.

ARLEQUIN.

Cela étant, dépêchons-nous.

Il sable cinq ou six coups qui achèvent la bouteille.

CALTAPAN, *bas à Taher, pendant qu'Arlequin boit.*

Seigneur, il me vient une idée. Je vais me déguiser en lieutenant du cadi, etc...

(*Il dit le reste à l'oreille.*)

TAHER, *à Caltapan.*

L'invention est bonne.

(*Haut à Caltapan qui s'avance.*)

Fais-nous apporter une bouteille.

SCÈNE XV.

MOUSSAFER, TAHER, ARLEQUIN, ESCLAVES.

ARLEQUIN, *à Taher, se levant brusquement.*

Ne bougez. Je ne tarderai pas.

TAHER, *le prenant par le bras.*

Oh! doucement, s'il vous plaît? Vous me tiendrez compagnie.

ARLEQUIN.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Seigneur, je sens en vérité
Une nécessité ; (*bis*)
Votre vin de Chiras est vif,
Et très-apéritif. (*bis*)

TAHER, *à un esclave.*

Conduis ce drôle-là, et ne le quitte point.

L'esclave marche devant Arlequin, qui lui saute sur les épaules, et entre, par la fenêtre, dans l'appartement de Dardané.

L'ESCLAVE, *surpris.*

Ah!

TAHER, *courant avec précipitation vers la porte que les femmes ont fermée par dedans.*

Le maraud!

MOUSSAFER, *à son fils, après s'être levé de dessus son carreau.*

Voilà le bel effet de votre vin.

On entend en cet endroit crier Dardané et Balkis.

TAHER.

Ouvrez, Balkis, ouvrez!

ARLEQUIN, *paroissant à la fenêtre en bonnet de nuit.*

Qui va là?

TAHER, *à Arlequin.*

Veux-tu descendre?

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous en aller, vous?

TAHER.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Si je monte, double traître,
Tu sauteras la fenêtre.

ARLEQUIN.

Ici vous n'êtes plus maître.
Suis-je donc Hulla pour rien?

TAHER.

Je vais, le diable m'emporte,
D'un coup enfoncer la porte.

ARLEQUIN.

Moi, je vais crier : main forte!
Je suis un homme de bien.

MOUSSAFER, *bas à son fils.*

Que vous êtes imprudent! prenons plutôt le Hulla par la douceur.

TAHER, *bas à son père.*

J'ai tort. Je vais réparer ma faute.

(*A Arlequin, lui présentant une bouteille qu'un esclave vient de lui apporter.*)

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Viens. Ce nouveau flacon t'appelle ;
Vidons-le tous deux, cher Hulla.

ARLEQUIN.

C'est pour me sevrer de ma belle.

TAHER.

Tu seras libre après cela.
Viens. Ce nouveau flacon t'appelle,
Vidons-le tous deux, cher Hulla.

ARLEQUIN.

Mais serez-vous homme de parole?

TAHER.

Oui.

ARLEQUIN, *après avoir sauté de la fenêtre en bas.*

Ça, buvons donc le vin de l'étrier.

TAHER, *lui servant du vin, en prend aussi dans son verre, et lui dit :*

Allons, à la santé de Dardané.

ARLEQUIN.

Tope.

On entend en ce moment frapper à la porte à grands coups redoublés.

TAHER, *à la cantonnade.*

Qui peut donc frapper ici de la sorte?

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS *de la scène précédente*, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *à Moussafer.*

Seigneur, le lieutenant du cadi demande à vous parler.

MOUSSAFER, *à son fils.*

Voyons ce qu'il veut.

Moussafer et Taher sortent pour un moment. Ce dernier donne la bouteille à Arlequin, qui se met à boire.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS *de la scène précédente.* CALTAPAN, *déguisé en lieutenant du cadi*, AMIS DE MOUSSAFER, *déguisés en asas ou archers.*

MOUSSAFER.

Ah! l'on nous a trahis!

TAHER.

Seigneur lieutenant, ne nous perdez pas!

CALTAPAN, *prenant Arlequin au collet.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Je vous arrête, misérable.
Je vous prends en flagrant délit.

ARLEQUIN.

Mais de quoi donc suis-je coupable?

CALTAPAN.

Tu bois du vin, homme maudit!

Tu seras empalé, scélérat.

(*A ses faux archers.*)

Asas, qu'on le saisisse.

ARLEQUIN, *à genoux.*

Miséricorde!

(*A Moussafer.*)

Graissez-lui la patte, seigneur Moussafer. Cela fait peut-être ici le même effet que chez nous.

TAHER, *à Caltapan, lui donnant une bourse.*

Pardonnez-lui, c'est un étranger.

CALTAPAN, *refusant la bourse.*

Diable! le fait est grave, et....

MOUSSAFER.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Accordez-nous sa grace.

CALTAPAN.

Non. Il faut que je fasse
Mon devoir rondement.

TAHER.

Ah! donnez-lui la vie,

Pourvu qu'il répudie
Sa femme en ce moment.

ARLEQUIN.

Oh ! très-volontiers ! Qu'à cela ne tienne.

CALTAPAN, *prenant la bourse.*

Hé bien, soit, je me rends à vos instances.

TAHER, *montrant à Arlequin Dardané qui paroît à la fenêtre.*

Tu la vois. Tu n'as qu'à la répudier.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Dardané, je vous répudie
Une fois, deux fois et trois fois.
Je voudrois pourtant bien, ma mie,
Avoir mieux usé de mes droits.

(*Caltapan se retire avec ses faux archers.*)

SCÈNE XVIII.

MOUSSAFER, TAHER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Moussafer.*

Et les sequins ?

MOUSSAFER.

Tiens, les voici.

TAHER.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Retire-toi, sans plus attendre,
Puisque te voilà dégagé.

ARLEQUIN.

Messieurs, du-moins, laissez-moi prendre
Mon audience de congé.

Un petit tête-à-tête avec ma chère Dardané !

MOUSSAFER.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Ne vous offrez point à ses yeux.

ARLEQUIN.

Je veux lui faire mes adieux.

TAHER.

Va, mon ami, l'on t'en dispense.

ARLEQUIN.

Tenez. Je pars en enrageant;
Comme j'ai de la conscience,
Je voudrois gagner mon argent.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

MOUSSAFER, TAHER, CALTAPAN, AMIS *de Moussafer.*

MOUSSAFER, *à son fils.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Vous êtes plus heureux que sage.

CALTAPAN, *à Taher, riant.*

Seigneur, que dites-vous de moi?
Ai-je bien fait mon personnage?

TAHER.

Nous sommes très-contents de toi.

CALTAPAN.

Voilà vos amis qui m'ont servi d'asas. Ils pourront rendre témoignage à l'iman de la répudiation.

SCÈNE XX et dernière.

LES ACTEURS *de la scène précédente ;* DARDANÉ, BALKIS.

DARDANÉ, *à Taher.*

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Puisse cette heureuse journée
Resserrer nos nœuds pour jamais.

TAHER, *lui baisant la main.*

De notre nouvel hyménée
Je ne troublerai plus la paix.

MOUSSAFER.

En attendant que l'iman vienne rétablir votre union, que nos amis s'en réjouissent avec nous.

Les amis des époux forment une danse, qui est suivie de ce branle.

BRANLE.

Premier couplet.

BALKIS, *aux spectateurs.*

Air de *M. Aubert.* n.° 169.

Ne riez point de nos usages ;
Sans le savoir, dans vos ménages
Vous êtes dans le même cas :
Maris de France,
En votre absence,
Vous avez aussi vos Hullas.

CHŒUR.

Maris de France, etc.

Second couplet.

CALTAPAN.

Tandis que le guerrier bataille,
Sa femme chez lui fait ripaille,
Et laisse encenser ses appas.
Maris de France, etc.

CHŒUR.

Maris, etc.

Troisième couplet.

BALKIS.

Un marchand revenu d'emplette
Se trouve paré d'une aigrette
Qu'en s'en allant il n'avoit pas.
Maris de France, etc.

CHŒUR.

Maris, etc.

FIN.

LA QUERELLE DES THÉÂTRES,

PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Laurent en l'année 1718, et ensuite sur le théâtre de l'Opéra, par ordre de Son A. R. Madame.

PERSONNAGES.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.
LA COMÉDIE ITALIENNE.
L'OPÉRA, Arlequin.
LA FOIRE, Pierrot.

MEZZETIN, POLICHINELLE, Un Gille,	suivants de la Foire.
Un Auteur tragique, Un Acteur habillé à la romaine, Un Crispin,	suivants de la Comédie françoise.
Un Pantalon, Un Scapin,	suivants de la Comédie italienne.

La Scène est dans la salle de l'Opéra-comique.

LA QUERELLE DES THÉÂTRES.

Le Théâtre représente la salle de l'Opéra-comique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOIRE, *seule.*

HOLA, danseurs, chanteurs de vaudevilles!

Air: *Din, dan, don.* n.° 107.

Peuples à mes ordres soumis,
Histrions forains mes amis,
Venez tous!
Accourez, troupe comique,
Vîte assemblez vous!
De votre lyrique
Rendez tous les théâtres jaloux.

Quoi, personne n'accourt à ma voix! N'entendez-vous pas votre maîtresse qui vous appelle? Songez-vous que c'est aujourd'hui le premier jour de mes spectacles d'été? Holà donc! Mezzetin, Olivette, Docteur, Polichinelle!

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Répondez donc à mon attente,
Mes enfants, venez, il est temps.
Déjà le marchand se tourmente,
Sa voix appelle les chalans;
Et l'obligeant Massy * présente
Du tabac aux honnêtes gens.

SCÈNE II.

LA FOIRE, MEZZETIN.

MEZZETIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

LA FOIRE.

Quel sujet avez-vous de rire?

MEZZETIN, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

LA FOIRE.

Pourquoi donc ces ris immodérés?

MEZZETIN.

La Comédie françoise et la Comédie italienne... (*Il continue de rire*) Ha, ha, ha, ha, ha!

LA FOIRE.

Encore! Hé bien, la Comédie françoise et la Comédie italienne?...

MEZZETIN.

Ces deux dames sont dans le Préau. Elles veulent honorer de leur présence l'ouverture de

---

* Fameux limonadier de la Foire. (*Note de l'Auteur.*)

notre théâtre. Elles viennent voir si la Foire sera bonne.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Elles ont vu beaucoup de monde
Venir en foule dans nos jeux.
Je ris de la douleur profonde
Que fait paroître une des deux.

LA FOIRE.

C'est la françoise, apparemment.

MEZZETIN.

Vous l'avez dit.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Elle se livre à la tristesse,
Qui déconcerte son maintien :
L'autre de la sienne est maîtresse.

LA FOIRE.

Oh ! c'est l'esprit italien !

MEZZETIN.

Mais, les voici.

LA FOIRE.

Qu'on ait soin de les bien placer. Ce sont mes supérieures, que ces dames-là : je ne suis que leur très-humble servante : je ne puis leur marquer trop de respect.

SCÈNE III.

LA FOIRE, MEZZETIN, LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE, M. CHARITIDES, *auteur tragique.*

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Elle est appuyée d'un côté sur la Comédie italienne, et de l'autre sur M. Charitides. Elle déclame les vers suivants, dans le goût des héroïnes de théâtre.

N'allons pas plus avant, demeurons, ma mignonne.
Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne;
Mes yeux sont étonnés du monde que je vois :
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il ne soit pas chez moi * !

LA COMÉDIE ITALIENNE, *quittant le bras de la Comédie françoise.*

Oh ! tâchez de vous soutenir toute seule. J'ai assez de peine à me soutenir moi-même.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *à l'auteur.*

Aidez-moi donc, vous, M. Charitides.

M. CHARITIDES, *la repoussant.*

Je suis votre valet. Quand vous vous portiez bien, vous ne me regardiez pas; à-présent que vous êtes malade, vous implorez mon secours : serviteur.

---

* Parodie des premiers vers de la scène III du I.er acte de Phèdre.

LA FOIRE, *à la Comédie françoise.*

Madame, je suis ravie d'avoir l'honneur de vous voir. Permettez-moi de vous embrasser.

(*Elle s'avance pour l'embrasser.*)

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *la repoussant.*

Je me trouve mal.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Et moi tout de même.

LA FOIRE.

Des fauteuils à ces dames! Hé, vîte des fauteuils! je crois qu'elles vont tomber en foiblesse.

La Foire et Mezzetin prennent les deux Comédies entre leurs bras, jusqu'à ce qu'on ait apporté des fauteuils. Les Comédies s'y mettent, et la Foire s'assied sur un tabouret.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Je n'en puis plus.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Je me meurs! Je crois que je serai obligée d'aller prendre l'air natal, ou de faire ici corps neuf.

MEZZETIN, *à la Comédie françoise.*

Voulez-vous de l'eau de la reine de Hongrie?

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *le regardant de travers.*

Retire-toi, profane.

(*Au public, en déclamant.*)

Public qui connoissez le prix de mes ouvrages,
Pouvez-vous accorder à ceux-ci vos suffrages?

LA FOIRE.

Ah! je vois la cause de votre défaillance! Vous

êtes fâchée de voir ici bonne compagnie, n'est-ce pas?

MEZZETIN.

Voilà l'enclouûre. Hé, ventrebleu! madame, que ne faites-vous comme nous? Mettez-vous en quatre pour plaire au public.

LA FOIRE.

Il a raison. Il semble que vous preniez plaisir à vous laisser mourir de faim. Donnez des nouveautés.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

La bonne drogue, que des nouveautés! Ne fais-je pas mieux? Je donne tous les chefs-d'œuvre de mon théâtre,

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Mes pièces les plus excellentes,
Tartuffe et les Femmes Savantes,
Amphitrion et le Grondeur,
Et presque tous les jours l'Avare.

MEZZETIN.

Bon! l'on sait ces pièces par cœur.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Non, non, le public est bizarre.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Effectivement, on ne sait comment faire pour le contenter. Il est soûl des vieilles pièces, et les nouvelles le rassasient dès la première représentation.

LA FOIRE.

Il est vrai que vos nouveautés passent comme des ombres.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *levant les yeux au ciel.*

Que Paris est aujourd'hui de mauvais goût!

LA FOIRE.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Vous le trouvez raisonnable,
Lorsqu'il va s'amuser chez vous;
Mais vient-il s'amuser chez nous,
Son goût vous paroît détestable.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Sans doute. Il entend chez nous des choses dignes de son attention; mais vos fariboles, vos fariboles...

LA FOIRE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Qu'appelez-vous des fariboles?
N'apprécions point les paroles.
Qui veut sainement en juger,
Madame, trouve que les vôtres,
Malgré l'idiome étranger,
Ne valent pas mieux que les nôtres.

SCÈNE IV.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE, LA FOIRE, UN GILLE.

LE GILLE, *à la Foire.*

Monsieur votre cousin, madame.

LA FOIRE.

Mon cousin!

LE GILLE.

Oui, votre cousin. C'est un grand monsieur de

bonne mine qui chante à tort et à travers tout ce qui lui vient dans l'esprit.

LA FOIRE.

Ah! c'est l'opéra! c'est ce fou-là.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

L'Opéra, le traître! c'est l'auteur de nos malheurs.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

A ce nom, je sens redoubler ma colère.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

C'est lui, maudite Foire, qui t'a retirée du néant où je t'avois fait rentrer *.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Le voici. Je suis tentée de le mettre en pièces.

LA FOIRE.

Mettre en pièces l'Opéra! oh! laissez ce soin-là à ses poëtes et à ses musiciens.

SCÈNE V.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE, LA FOIRE, L'OPÉRA.

L'OPÉRA *vient en dansant et en chantant.*

Air : *Cotillon des fêtes de Thalie.* n.° 92.

Dans ce temps,
Filles de quinze ans,

---

* Lorsqu'on défendit aux acteurs forains de parler, ils achetèrent du directeur de l'Opéra le droit de chanter, et continuèrent ainsi leurs représentations.

Vous n'en savez pas moins que vos mamans.
Dès qu'on a quitté la lisière,
On voudroit déjà....
Tari, tati, tari, tata.
Dans ce temps,
Filles de quinze ans,
Vous n'en savez pas moins que vos mamans.

(*Apercevant les Comédies.*)

Eh! bon jour, mesdames! Vous ici! Je croyois qu'il n'étoit permis qu'à moi de faufiler avec la Foire.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *le prenant à la gorge.*

Il faut que je t'étrangle, malheureux!

LA COMÉDIE ITALIENNE, *se jetant sur lui.*

Que je te dévisage!

L'OPÉRA, *se débarrassant d'elles.*

Point d'emportement, mesdames; croyez-moi, vivons dans la concorde.

LES DEUX COMÉDIES *ensemble.*

Air : *Gorgones de Persée.* n.° 170.

Non, ce n'est que pour la colère
Que nos cœurs malheureux sont faits;
La concorde ne peut nous plaire;
Nous y renonçons pour jamais.
Non, ce n'est que pour la colère
Que nos cœurs malheureux sont faits.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Vous avez beau faire, M. l'Opéra, je perdrai mon ennemie.

L'OPÉRA.

J'y mettrai bon ordre.

LA COMÉDIE ITALIENNE, *à la Foire.*

Nous vous détruirons.

LA FOIRE, *se moquant de ses menaces.*

P r r r r!

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *lui mettant le poing sous le nez.*

Oui, nous vous abîmerons.

LA FOIRE, *la repoussant.*

Il ne faut pas pour cela me mettre le poing sous le nez; vos airs ne me conviennent point du tout.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *fièrement.*

Je puis les avoir avec une petite créature comme vous.

LA FOIRE, *en fureur et d'une voix aigre.*

Petite créature! vous n'êtes qu'une insolente.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Juste ciel!

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Vous perdez le respect, ma mie.

LA FOIRE.

Le respect! je veux que cinq cents diables m'emportent, si je ne vous applique à toutes deux mon respect sur le visage.

(*Elle fait l'action de cracher dans sa main.*)

LA COMÉDIE FRANÇOISE, *outrée.*

Ah! c'est trop en souffrir...!

(*Elle déclame.*)

Allons. C'est à nous deux à nous rendre justice.
Que de cris de douleur la Foire retentisse.

Courons chercher main-forte; et, d'un air furieux,
Revenons saccager, tout briser en ces lieux.
Nous n'épargnerons rien dans ce désordre extrême,
Tout nous sera forain, fût-ce l'Opéra même *.

(*Elle sort.*)

L'OPÉRA, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

LA COMÉDIE ITALIENNE, *en s'en allant.*

Oui, rira bien qui rira le dernier. *Vederete, vederete, Razza maledetta.*

SCÈNE VI.

LA FOIRE, L'OPÉRA, MEZZETIN.

LA FOIRE.

Air : *L'amour est pour le bel âge.* n.° 171.

Quoi, chez nous on nous menace!
Souffrirons-nous cette audace?
Quoi, chez nous on nous menace!
N'est-ce pas nous outrager?

L'OPÉRA.

Air précédent.

Au public tâchez de plaire,
Et méprisez leur colère;
Au public tâchez de plaire,
Pouvez-vous mieux vous venger?

LA FOIRE, L'OPÉRA ET MEZZETIN, *ensemble.*

L'OPÉRA.

Au public tâchez }
LA FOIRE ET MEZZETIN. } de plaire,
Au public tâchons }

* Parodie de quelques vers d'Andromaque, acte V, scène II.

L'OPÉRA.

Et méprisez

LA FOIRE ET MEZZETIN. } leur colère.

Et méprisons

L'OPÉRA.

Au public tâchez

LA FOIRE ET MEZZETIN. } de plaire.

Au public tâchons

L'OPÉRA.

Pouvez-vous mieux vous

LA FOIRE ET MEZZETIN. } venger?

Pouvons-nous mieux nous

L'OPÉRA.

Ho ça! cousine, j'ai une prière à vous faire. Avancez-moi, de grace, un quartier de ma pension.

LA FOIRE.

En vérité, mon cousin, vous êtes bien intéressé. Vous ne manquez pas d'argent.

L'OPÉRA.

Pardonnez-moi, je dépense, et je dois beaucoup.

LA FOIRE.

Je vous l'enverrai demain.

L'OPÉRA.

Cela suffit. Adieu, petite mère.

(*Il s'en retourne comme il est venu, en chantant et dansant.*)

Fin de l'air du *Cotillon des fêtes de Thalie.*

Dès qu'on a quitté la lisière,
On voudroit déjà...
Tari, tati, tari, tata.

SCÈNE VII.

LA FOIRE, MEZZETIN.

LA FOIRE.

Allons, Mezzetin; avertissez tous vos camarades: il est temps de commencer.

Air : *Préparons-nous pour la fête nouvelle.* n.° 142.

Préparez-vous pour la fête nouvelle......

SCÈNE VIII.

LA FOIRE, MEZZETIN, POLICHINELLE, UN GILLE.

POLICHINELLE, *l'épée à la main.*

Au feu! au feu!

Air : *Aux armes, camarades.* n.° 172.

Aux armes, camarades!
L'ennemi vient à nous,
Préparons-nous tous.
Aux armes, camarades!
N'allons point ici filer doux.

LA FOIRE.

Qu'y a-t-il donc?

POLICHINELLE.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Nos deux fières ennemies,
De tous leurs acteurs suivies,
Viennent comme des furies,
Mes chers amis, fondre ici.

Animons notre courage;
Ne cédons point l'avantage
A leur envieuse rage.

MEZZETIN, *allant chercher son épée.*

Défendons-nous. Les voici.

SCÈNE IX.

LA FOIRE, MEZZETIN, POLICHINELLE, UN GILLE, LES COMÉDIES FRANÇOISE ET ITALIENNE, *avec leur suite.*

LES DEUX COMÉDIES, *ensemble.*

Air : *Poursuivons jusqu'au trépas.* n.° 74.

Détruisons tous les forains,
Auteurs de notre indigence;
De nos propres mains
Tuons cette engeance.

Les suivants des deux Comédies, et ceux de la Foire se battent à coups d'épée. Les derniers sont repoussés, et abandonnent le champ de bataille.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Rasons jusqu'aux fondements
Ce jeu qui nous outrage.

LES DEUX COMÉDIES, *ensemble.*

Oui, dans nos ressentiments,
Laissons-y des monuments
De rage, de rage, de rage.

Leurs suivants brisent les décorations.

LES DEUX COMÉDIES, *ensemble.*

Air Parodié *des Gorgones de Persée.* n.° 173.

Ah! qu'il est doux pour notre rage
De pouvoir faire ici tapage!

Heureuse la fureur
Qui remplit ces jeux-ci d'horreur.

On entend dans cet endroit un bruit de timbales et de trompettes.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Quel bruit se fait entendre? Nos ennemis auroient-ils repris courage?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Ils reviennent à la charge, sans doute.

SCÈNE X.

LES DEUX COMÉDIES, *et leurs suivants*, LA FOIRE, *suite de la Foire*, L'OPÉRA.

LA FOIRE.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Oui, vous revoyez les forains.
Défendez-vous, Romains. (*bis*)
Voici notre ami l'Opéra,
Qui pour nous combattra.

Les forains chargent leurs ennemis. L'Opéra se bat contre un acteur habillé à la romaine, et le culbute. Les Comédies et leurs suivants se retirent, et les forains demeurent vainqueurs.

SCÈNE XI et dernière.

LA FOIRE, *suivants de la Foire.*

LA FOIRE.

Air : *Les rats.* n.° 154.

Laissons la poursuite
De nos ennemis ;
Il suffit qu'en fuite
Nous les ayons mis.
Pour célébrer notre victoire,
Venez ici, mes favoris.

CHŒUR *des suivants de la Foire.*

O alegria!

LA FOIRE.

Amis, chantons : Vive la Foire !

CHŒUR.

O alegria!

LA FOIRE.

Vive la Fo're et l'Opéra ?

TOUS ENSEMBLE.

O alegria!

Vive la Foire et l'Opéra !

Tous les acteurs de la Foire se réunissent pour danser, et le prologue finit par-là.

FIN DU PROLOGUE.

LA PRINCESSE DE CARIZME,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

Représentée à la foire Saint-Laurent en l'année 1718, et pendant le cours de la même foire, sur le théâtre de l'Opéra, par ordre de S. A. R. Madame.

PERSONNAGES.

LE PRINCE de Perse.
ARLEQUIN, son confident.
LE SULTAN de Carizme.
LA PRINCESSE ZÉLICA, sa fille.
DILARA, confidente de Zélica.
Esclaves blanches et noires de la suite de la princesse.
LE VISIR.
LE BOSTANGI.
LE GRAND-PRÊTRE.
Suite du Grand-prêtre.
Un Brachmane.
Le Concierge des tours.
Un Héraut.
Un Vieillard, } foux.
Un Jeune-homme, } foux.
Plusieurs foux.
Une jeune Carizmienne, amante du jeune homme.
Troupe de Carizmiens et de Carizmiennes.
Gardes.

La Scène est d'abord aux portes de la ville de Carizme, ensuite dans les jardins et dans le palais du sultan.

LA PRINCESSE DE CARIZME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente plusieurs tours isolées, et une ville dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE DE PERSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Qui croiroit que, sans équipage,
Le fils du grand roi des Persans,
Comme un simple mortel voyage
Dans l'Orient depuis deux ans ?

LE PRINCE.

Cela me fait plaisir.

ARLEQUIN.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Oui; mais enfin, en voyageant
Comme un homme ordinaire,

Vous n'avez que moi pour agent,
Valet et secrétaire.
Ne vous lassez-vous point, seigneur,
De ce genre de vie ?

LE PRINCE.

Non, non, j'y trouve une douceur
Dont mon ame est ravie.

J'entends parler le peuple, je le vois agir, j'apprends à connoître les hommes.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

En un mot, de ce que je vois
Je tire de grands avantages.
Je suis peu surpris si des rois
Ont fait de semblables voyages ;
Ils en ont retiré le fruit.

ARLEQUIN.

Voyageons donc à petit bruit.

LE PRINCE.

Nous voici aux portes de la ville de Carizme.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Dans cet agréable séjour
Un grand monarque tient sa cour,
Un souverain dont la puissance
Est à redouter aujourd'hui ;
L'auteur même de ma naissance
A-peine est plus puissant que lui.

ARLEQUIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Sa cour doit être magnifique.

SCÈNE II.

LE PRINCE, ARLEQUIN, PLUSIEURS FOUX *renfermés.*

I.er FOU, *qu'on ne voit point.*

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Ma princesse,
Ma princesse!

II.e FOU, *qu'on ne voit point.*

Air : *Nanette dormez-vous?* n.° 174.

Nanette, dormez-vous?
Nanette, dormez-vous?

III.e FOU, *qu'on ne voit point.*

Air : *Que faites-vous, Marguerite?* n.° 175.

Que faites-vous Marguerite?
Ratissez-vous des navets?

LE PRINCE, *continuant l'air qu'Arlequin a commencé.*

Qu'entends-je! Le concert est beau.

ARLEQUIN.

Ah! quelle diable de musique!
Seroit-ce un opéra nouveau?

LE PRINCE.

Même air.

Approchons-nous pour mieux entendre.

ARLEQUIN.

Nous n'entendons que trop d'ici.

I.er FOU, *qu'on ne voit point.*

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

Ma princesse,
Ma princesse!

II.e FOU, *qu'on ne voit point.*

O charmante nymphe !

III.e FOU, *qu'on ne voit point, riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha !

LE PRINCE, *continuant l'air qu'il a commencé.*

Ami, je commence à comprendre.

ARLEQUIN.

Je commence à comprendre aussi.

LE PRINCE.

Ce sont apparemment des foux qu'on tient renfermés dans ces tours.

ARLEQUIN.

Justement. En voilà qui paroissent.

I.er FOU *à une fenêtre, montrant Arlequin du doigt.*

La plaisante figure ! ho, ho, ho, ho, ho !

ARLEQUIN, *le contrefaisant.*

Ah ! le joli mignon ! ha, ha, ha, ha, ha !

II.e FOU *à une fenêtre, dans l'attitude d'un homme qui rêve.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Non, non, jamais rien ne fut comparable
Aux traits divins dont je suis enchanté :
C'est des beaux yeux de ma nymphe adorable
Que le soleil emprunte sa clarté.

ARLEQUIN.

C'est un fou sérieux, celui-là.

LE PRINCE.

C'est sans doute un amant à qui l'amour aura troublé la cervelle.

I.er FOU.

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Nous étions trois dans un logis, (*bis*)
Et tous trois assez bons amis, (*bis*)
Aimant tous trois la chambrière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière;
Mais elle se moqua de nous,
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

ARLEQUIN.

Voilà un drôle de corps.

I.er FOU.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Quand je suis près de ma Fanchon,
Rien ne lasse ma complaisance;
Je fais ce que veut le tendron :
Je chante, et s'il veut que je danse,
Loin de vouloir m'en dispenser,
Je suis toujours prêt à danser,
Prêt à danser,
Prêt à danser,
Je suis toujours prêt à danser.

ARLEQUIN.

J'aime mieux celui-ci, il est plus gaillard.

I.er FOU.

Prêt à danser,
Prêt à danser,
Je suis toujours prêt à danser.

ARLEQUIN, *après l'avoir contrefait.*

L'original !

SCÈNE III.

LE PRINCE, ARLEQUIN, LE CONCIERGE *des tours.*

LE PRINCE.

Quel homme vient à nous?

ARLEQUIN.

C'est quelque échappé des tours.

LE CONCIERGE, *après avoir salué le prince, regardant Arlequin de travers.*

Seigneur, ...

ARLEQUIN, *effrayé.*

Hoïmé! quels regards!

LE CONCIERGE.

Frères, à l'air dont je vous vois considérer ces foux, je juge que vous êtes deux étrangers.

LE PRINCE.

Vous ne vous trompez pas.

Air : *On n'aime pas dans nos forêts.* n.° 32.

Nous sommes deux fils de marchands.
Nous voyageons par fantaisie.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, nous courons les champs.

LE PRINCE.

Nous voulons parcourir l'Asie.

LE CONCIERGE.

C'est donc un désir curieux
Qui vous attire dans ces lieux?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit.

IV.e FOU, *à une fenêtre.*

Refrain de l'Air : *L'amour me fait, lon-lan-la.* n.° 93.

L'amour me fait, lon-lan-la,
L'amour me fait mourir.

LE PRINCE.

Ce qui m'étonne, c'est que l'amour entre dans les chansons de tous ces foux.

LE CONCIERGE.

Cela n'est pas surprenant, puisque leur folie vient de l'amour.

LE PRINCE.

Comment cela ?

LE CONCIERGE.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

C'est le même trait qui les blesse ;
Tous ont perdu le jugement
Pour avoir vu notre princesse,
Qu'on ne peut voir impunément.

LE PRINCE.

Qu'entends-je !

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

LE CONCIERGE.

Même air.

C'est une princesse si belle,
Que d'un seul regard de ses yeux
Elle vous trouble la cervelle.

ARLEQUIN.

Quelle commère, justes dieux !

LE PRINCE.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Sa vue est donc bien redoutable ?
Hé quoi ! la fille du sultan
Renverse l'esprit ? Quelle fable !

ARLEQUIN.

Oui. Vous nous faites un roman.

LE CONCIERGE.

Je ne dis rien qui ne soit véritable. Quand la princesse Zélica sort du palais pour se promener dans la ville, un héraut marche devant elle en disant :

Air : *C'est le dieu des Eaux.* n.° 177.

La fille du roi notre bon maître,
Zélica, se dispose à paroître.

Cachez-vous, peuple ! La voici ! gare, gare !

ARLEQUIN, *tombant sur le ventre.*

Ahi, ahi, ahi !

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN, *épouvanté, et comme cherchant à se cacher.*

La voilà, la voilà !

LE PRINCE.

Qui ?

ARLEQUIN.

Zélica.

LE CONCIERGE.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Ami, quelle est cette folie ?

LE PRINCE.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens de la voir.

LE PRINCE.

Où ?

ARLEQUIN.

Ah ! dites-moi, je vous supplie,
Ne suis-je pas devenu fou ?

LE CONCIERGE.

Il faut que vous le soyez naturellement. Que diable ! Zélica n'est point venue ici.

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant dit : gare, gare !

LE CONCIERGE.

Ne voyez-vous pas bien que je fais parler le héraut ?

ARLEQUIN.

Ah ! je vous entends.

LE CONCIERGE.

Le héraut donc n'a pas si tôt dit : gare, gare ! que tous les hommes jeunes et vieux se cachent dans leurs maisons. Il arrive quelquefois qu'un téméraire méprise le péril, et ose regarder la princesse qui se promène le voile levé ;

Air : *Lanturlu.* n°. 18.

Mais, ciel ! qu'il prépare
Aux siens de regrets !
D'un objet si rare
A-t-il vu les traits ?

Son esprit s'égare,
Et pour jamais est perdu.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

LE CONCIERGE.

On me l'amène. Je l'enferme dans ces tours dont je suis le concierge, et que le sultan a fait bâtir exprès pour mettre les malheureux que la vue de Zélica prive de jugement.

LE PRINCE.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Ce récit en moi fait naître
Un mouvement curieux :
Je voudrois bien voir paroître
Ce beau chef-d'œuvre des cieux.

LE CONCIERGE.

Quel fatal désir vous presse !
Fuyez plutôt la princesse,
Et ses dangereux appas.

LE PRINCE.

Qui ? moi ? je ne la crains pas.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus. Je me moquois, au moins.

LE PRINCE.

Même air.

J'ai vu cent beautés charmantes,
Sans m'en laisser enflammer.

ARLEQUIN.

Cent dondons appétissantes
M'ont prié de les aimer.
Oh ! je suis fort difficile !

LE PRINCE.

J'en regarderois dix mille
D'un œil très-indifférent.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas nous qu'on surprend.

LE CONCIERGE.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Quelle erreur est la vôtre!
Malgré ces fiers discours,
Vous pourriez l'un et l'autre
Demeurer dans ces tours.

LE PRINCE, *riant.*

Bon !

ARLEQUIN, *riant aussi.*

Vous nous faites rire.

LE CONCIERGE.

Vous auriez ce sort-là.

LE PRINCE.

Quoi que vous puissiez dire,
Nous verrons Zélica.

ARLEQUIN.

Oui, morbleu, nous la verrons!

LE PRINCE, *voulant aller dans la ville.*

Allons, Arlequin.

ARLEQUIN *le suivant.*

Allons.

LE CONCIERGE, *arrêtant le prince.*

Ah! que voulez-vous faire? n'entrez point dans la ville; la princesse s'y promène en ce moment.

ARLEQUIN.

Tant-mieux.

LE PRINCE.

C'est à cause de cela que j'y veux entrer.

LE CONCIERGE, *prenant le prince par le bras.*

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Arrêtez, téméraire !

LE PRINCE, *voulant se débarrasser.*

Vous n'y gagnerez rien.

ARLEQUIN.

Je veux me satisfaire.

LE CONCIERGE, *le retenant aussi.*

Ah ! gardez-vous-en bien !
La pitié m'intéresse
A retenir vos pas.

LE PRINCE.

Que votre crainte cesse.

ARLEQUIN.

Ne tremblez pas.

LE PRINCE.

Mais, que vois-je ?

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Quel homme en ces lieux on entraîne !

LE CONCIERGE.

C'est un nouveau fou qu'on m'amène.
Voyez ce vieillard décrépit ;
Malgré la glace de son âge,
Il n'a pu, sans perdre l'esprit,
De Zélica voir le visage.

ARLEQUIN.

Mais, cela paroît sérieux.

LE CONCIERGE.

Cela ne l'est que trop pour lui.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ARLEQUIN, LE CONCIERGE, LE VIEILLARD, UN GARDE.

LE VIEILLARD.

Air de *Griselidis*. n.° 96.

Ah ! quel air de noblesse
Brille dans Zélica !
Quelle délicatesse !
Ah ! que d'attraits elle a !
Aussi je dis,
Que c'est une princesse
Dont jamais n'approcha
Griselidis.

LE CONCIERGE, *au prince.*

Il est occupé de la princesse, comme vous voyez.

LE PRINCE, *au vieillard.*

Vous paroissez bien content de Zélica.

LE VIEILLARD, *dansant.*

Air : *De Paris jusqu'au Mississipi.* n.° 178.

De Carizme jusques à Lima *,
Il n'est point d'objet comme Zélica :
Pour enchanter le ciel la forma :
Vénus n'eut jamais les attraits qu'elle a :
La Palestine,
La Cochinchine,
Même la Chine,
Ne voit point d'objet comme Zelica.

ARLEQUIN, *lui mettant le doigt au front, et chantant sur le ton du dernier vers.*

Bon-homme, ma foi, vous en tenez là.

---

* Ville capitale du Pérou. (*Note de l'Auteur.*)

LE VIEILLARD.

Air: *Vivons pour ces fillettes.* n.° 48.

Cet objet n'a point de défauts. (*bis*)
Ses beaux yeux sont deux arsenaux
Du dieu de la tendresse.
Vivons pour la princesse,
Vivons, vivons pour la princesse!

Allons, *chorus.*

Il prend Arlequin d'une main, et de l'autre le concierge, qui prend le prince, et ils dansent tous quatre en rond, en chantant les deux derniers vers.

(*Tous ensemble.*)

Vivons pour la princesse,
Vivons, vivons pour la princesse!

LE VIEILLARD.

Même air.

C'est là que ce dieu prend des traits, (*bis*)
Quand il enflamme pour jamais
Les tendres cœurs qu'il blesse.
Vivons pour la princesse,
Vivons, vivons pour la princesse.

(*Tous ensemble.*)

Vivons, etc.

LE VIEILLARD, *faisant faire silence.*

Chut!

ARLEQUIN.

Conticuere omnes.

LE VIEILLARD.

Air de *M. Charlot.* n.° 118.

Mes chers amis,
Sans une humeur joyeuse

La vie est ennuyeuse ;
Vivent les ris !
Rions, chantons,
Dansons, sautons.

ARLEQUIN.

Ma foi, de votre espèce on voit peu de barbons.

LE VIEILLARD.

Rions, chantons,
Dansons, sautons.

ARLEQUIN.

Vous êtes, sur ma foi, la perle des barbons.

LE VIEILLARD.

Air des *vieillards de Thésée.* n.° 179.

Je vivrai toujours dans l'allégresse ;
Je fuirai sans cesse
Les noirs chagrins.
Le dieu du tendre empire
Aime encore à rire
Avec les vieillards badins.
D'un air de vieillesse,
D'une blanche tresse,
Il n'a point d'horreur ;
C'est la seule tristesse
Qui lui fait peur.

LE PRINCE.

Mais, cet homme-là n'est pas si fou.

ARLEQUIN.

Non vraiment, il n'en a qu'un petit grain. Il faut qu'il n'ait vu la princesse que de profil.

LE PRINCE, *au vieillard.*

Vous êtes bien gai pour un homme de votre âge.

LE VIEILLARD, *dansant.*

Air : Le Traquenard. n.° 180.

Oui, je suis dans mon vieux temps
Aussi dispos qu'à quinze ans.

ARLEQUIN.

Ho, ho, ho! quel vieillard!

LE VIEILLARD.

Je danse.
Mieux qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Ventrebleu! quel gaillard!

LE VIEILLARD.

Je danse le Traquenard.

LE PRINCE.

Vous avez encore du jarret.

LE VIEILLARD.

Air: *Gardons nos moutons, lirette.* n.° 168.

Quand j'entre dans une maison,
La maman s'inquiète;
Et dit tremblante, avec raison,
Tout bas à la fillette:
Gardez vos moutons,
Lirette, liron,
Liron, liré, lirette.

ARLEQUIN.

Diable! voilà un loup bien dangereux!

LE CONCIERGE, *au vieillard, le prenant par la main.*

Allons, bon-homme, suivez-moi.

LE VIEILLARD *le suit deux pas, et s'échappant de lui, revient en faisant une cabriolle, et chante:*

Air: *Et son, lan-la, tourlouririette.* n.° 181.

Quoique barbon, je sais plaire;
Je puis faire des jaloux:
Je fais trembler une mère,
Je fais pâlir un époux.

Je vaux encor,
Tourlouririrette,
Je vaux encor
Mon pesant d'or.

ARLEQUIN, *le frappant de sa batte, chante sur le refrain de l'air précédent.*

Allez dans la
Tour, lourirette,
Allez dans la
Tour que voilà.

Allez danser le Traquenard.

(*Le concierge emmène enfin le vieillard.*)

SCÈNE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN, UNE JEUNE FILLE.

LA JEUNE FILLE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Que veut dire ceci?

LA JEUNE FILLE, *redoublant ses pleurs.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN, *la contrefaisant.*

Oh! oh! oh! en voici bien d'une autre.

LE PRINCE.

Air : *Dans votre village.* n.° 14.

Qu'avez-vous, la belle?
Apprenez-le-nous;
Nymphe, expliquez-vous :
D'où vient cette douleur mortelle?

ARLEQUIN.

C'est du changement
D'un perfide amant.

LA JEUNE FILLE, *continuant à pleurer.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Par ma foi, j'ai mis le doigt dessus.

LE PRINCE.

Air : *Un mitron de Gonesse.* n.° 149.

Pourquoi donc, ma déesse,
Poussez-vous ces cris-là?

LA JEUNE FILLE.

Je nourrirai sans cesse
La douleur qui me presse :
Mon amant a
Vu la princesse,
Mon amant a
Vu Zélica.

LE PRINCE.

Et il a perdu l'esprit?

LA JEUNE FILLE.

En pouvez-vous douter?

ARLEQUIN, *faisant semblant de pleurer.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Air : *Laire-la, laire lan-laire.* n.° 23.

Vous vous aimiez donc tendrement?

LA JEUNE FILLE.

Ah! vous redoublez mon tourment!
Seigneur, notre hymen s'alloit faire.

ARLEQUIN.

Laire-là, laire lan-laire,

Laire-la,
Laire lan-la.

LA JEUNE FILLE.

Air : *Quand je quitterai ma Climène.* n.° 182.

Je le vois. Hélas ! on l'amène !
On va l'enfermer dans ces tours.

LE PRINCE.

Nous prenons part à votre peine :
Nous plaignons le sort de vos amours.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, ARLEQUIN, LA JEUNE FILLE, UN JEUNE HOMME, UN GARDE.

LE JEUNE HOMME, *chantant et sautant.*

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Allons, gai,
Toujours gai, etc.

LE PRINCE.

Courage! de la gaieté!

ARLEQUIN.

Avez-vous vu Zélica?

LE JEUNE HOMME.

Air : *J'en avons tant ri.* n.° 183.

A deux cents pas de son logis,
J'en avons tant ri,
Passant près d'elle, je la vis
Le cul dans une hotte :
J'en avons tant ri,
J'en rirons bien encore.

LE PRINCE.

Celui-là en a une dose un peu forte.

ARLEQUIN.

Il aura vu la princesse en face, assurément.

LE JEUNE HOMME, *à la jeune fille.*

Air : *Petite Fanchon.* n.° 184.

Petite Fanchón, veux-tu toujours rire ?
N'as-tu point pitié
De mon amitié ?

LA JEUNE FILLE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Que tu méconnois ta maîtresse !
Mon cher ami, regarde moi.
Ah ! vois la douleur qui me presse !

LE JEUNE HOMME, *la prenant par la main, et sautant.*

Je veux folâtrer avec toi.

LA JEUNE FILLE.

De mes maux tu ne fais que rire.

LE JEUNE HOMME, *riant.*

Talaleri, talaleri, talalerire.

LA JEUNE FILLE, *soupirant.*

Oh ! oh !

LE JEUNE HOMME.

Air : *Connoissez-vous Marotte ?* n.° 185.

Connoissez-vous Marotte,
Mignonne, la femme à tretous...

LA JEUNE FILLE.

Air : *Charmante Gabrielle.* n.° 186.

Ah ! sa folie augmente !
Quel spectacle ! grands dieux,
Pour une tendre amante !

ARLEQUIN.

J'ai les larmes aux yeux.

LA JEUNE FILLE.

Jugez si ma tristesse
Est juste, hélas!

ARLEQUIN, *pleurant.*

Au diable la princesse,
Et ses appas!

LA JEUNE FILLE, *prenant la main de son amant.*

Air : *Le berger Tircis.* n.° 97.

Reprends le jugement
A la voix qui t'appelle.
Reconnois, mon cher amant,
Une maîtresse fidelle.

LE PRINCE.

Vous lui parlez, la belle,
En vain si tendrement.

LE JEUNE HOMME.

Ah! je vois une mouche bleue. Attendez, attendez, je vais l'attraper.

Il fait comme s'il poursuivoit une mouche. Arlequin, pour se divertir du fou, se prête à son action.

LE JEUNE HOMME, *sautant de joie.*

Oh! je la tiens. La voilà, la voilà.

Arlequin demande à voir la mouche. Le jeune homme la lui montre. Arlequin lui donne de sa batte sur les doigts. Le fou pleure de ce que ce coup lui a fait lâcher la mouche. Arlequin, pour le consoler, lui dit qu'il va la rattraper; et après avoir fait tous les gestes d'un homme qui poursuit et attrape une mouche, il tire rudement au

fou un cheveu pour la lier. L'ayant liée, il la laisse voler, et il va l'écraser sur le visage du jeune homme. Après ce lazzi, *le garde lui dit :*

LE GARDE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Marchons, c'est trop le retenir.

LA JEUNE FILLE, *éperdue.*

Ciel! on va donc nous désunir !
Quel malheur! Ne puis-je le suivre ?

LE GARDE, *emmenant le jeune homme.*

Non, non ; il faut vous séparer.

LA JEUNE FILLE.

Je cesserai bientôt de vivre.

(*Elle s'en va.*)

LE PRINCE.

Ah! cessez plutôt de pleurer.

ARLEQUIN.

C'est bien dit :

Air : *Landeriri.* n.° 55.

Pourquoi tant pleurer un amant ?
Une femme présentement,
Landerirette,
Perd un amant comme un mari,
Landeriri.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *O reguingué, ô lon-lan-là.* n.° 4.

Hé bien, mon prince, voulez-vous

Augmenter le nombre des foux?
O reguingué, ô lon-lan-la.

LE PRINCE.

Toutes ces scènes de folie
Ne font qu'irriter mon envie.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, ARLEQUIN, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT, *sautant de joie.*

Talerala, lerala, lerala.

LE PRINCE.

Voici apparemment quelque nouveau fou.

LE HÉRAUT, *passant près d'Arlequin.*

De la joie, mon ami! de la joie!...... Talerala, lerela, lerala.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Talerala, lerala, lerala.

LE HÉRAUT.

L'agréable nouvelle!

ARLEQUIN.

Oui, ma foi. Qu'est-ce que c'est?

LE HÉRAUT.

Zélica n'est plus à craindre. Elle ne paroîtra pas davantage dans la ville. Le sultan, frappé des malheurs que causent les appas de sa fille, vient de lui défendre de sortir jamais du sérail.

LE PRINCE.

Quel contre-temps!

ARLEQUIN.

Quoi, l'on ne pourra plus voir la princesse?

LE HÉRAUT.

Non vraiment.

ARLEQUIN, *dansant.*

Talerala, lerala, lerala.

(*On entend en cet endroit des violons et des hautbois.*)

LE PRINCE.

Qu'entends-je?

LE HÉRAUT.

Ce sont de jeunes filles qui craignoient que leurs amants ne vissent la princesse. Elles se réjouissent avec eux de la défense du sultan qui les délivre de cette crainte.

(*Il s'en va en chantant et dansant.*)

Talerala, lerala, lerala.

SCÈNE IX.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *Lon lan-la, derirette.* n.° 46.

Vous ne verrez point Zélica.

LE PRINCE.

Malgré cette défense-là,
Lon-lan-la, derirette,
Je prétends la voir, mon ami,
Lon-lan-la, deriri.

ARLEQUIN.

Quel enragé !

LE PRINCE.

Suis-moi.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Je vais tâcher de m'introduire.

ARLEQUIN.

Où ?

LE PRINCE.

Dans le sérail en ce jour.

ARLEQUIN, *le suivant.*

Que le ciel veuille nous conduire,
Et nous préserver de la tour.

SCÈNE X.

TROUPE DE CARIZMIENS et DE CARIZMIENNES.

UNE CARIZMIENNE.

Air : *Voici venir le renouveau.* n.° 187.

Faisons entendre ici nos chants ;
Livrons-nous tous à l'allégresse.
Ne craignons plus pour nos amants,
Ils ne verront point la princesse.

CHŒUR DE CARIZMIENNES.

Ne craignons plus pour nos amants,
Ils ne verront point la princesse.

(*On danse.*)

UNE AUTRE CARIZMIENNE.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

D'une mortelle crainte
Mon ame étoit atteinte
Pour mon fidèle amant.

UN CARIZMIEN.

Si j'en crois ma tendresse,
Je verrois la princesse
Cent fois impunément.

LA CARIZMIENNE.

Air : *Goûtons bien les plaisirs, bergère.* n.° 188.

L'amour que vous faites paroître
Pour mon tendre cœur est charmant.

LE CARIZMIEN.

Vos beaux yeux l'ont fait naître.

LA CARIZMIENNE.

Gardez-le chèrement,
Et puisse-t-il s'accroître
De moment en moment!

(Ensemble.)

LA CARIZMIENNE.

Ah! puisse-t-il } s'accroître.
LE CARIZMIEN.
Ah! je le sens }

(Ensemble.)

De moment en moment!

LA CARIZMIENNE.

Ah! puisse-t-il } s'accroître.
LE CARIZMIEN.
Ah! je le sens }

(Ensemble.)

De moment en moment!

(On reprend la danse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la maison du Bostangi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, ARLEQUIN, LE BOSTANGI.

LE BOSTANGI.

Oui, messieurs, je suis le jardinier du sérail.

LE PRINCE.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

J'en suis ravi, je vous jure.
Que de vous voir il m'est doux!

ARLEQUIN, *tendant la main au Bostangi.*

Touchez là ; je vous assure
Que je me sens tout à vous.

LE BOSTANGI.

Ah! c'est trop d'honneur....

LE PRINCE.

De grâce,
Souffrez que je vous embrasse.

ARLEQUIN, *l'embrassant.*

Souffrez, seigneur Bostangi,
Que je vous embrasse aussi.

LE PRINCE, *lui présentant un brillant.*

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Ne refusez pas, je vous prie,

LE BOSTANGI.

Messieurs...

LE PRINCE.

De moi ce diamant.

LE BOSTANGI, *s'en défendant.*

Mais, mais...

ARLEQUIN.

Point de cérémonie.

Acceptez-le sans compliment.

Le Bostangi prend le diamant, et le met à son doigt.

LE PRINCE, *lui offrant une bourse.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

De plus, cette bourse est remplie

De ducats et de sequins d'or.

LE BOSTANGI, *faisant des façons.*

Oh! oh! oh!

LE PRINCE.

Je vous en supplie,

Prenez-la, s'il vous plaît, encor.

LE BOSTANGI, *après avoir mis la bourse dans sa poche.*

Ça, messieurs, vous n'avez qu'à me dire présentement ce qu'il y a pour votre service.

ARLEQUIN.

Oh! oh! oh!

LE BOSTANGI.

Point de cérémonie. On ne donne aujourd'hui

rien pour rien. Parlez. Voulez-vous que je demande au sultan quelque emploi pour vous? Souhaitez-vous qu'on vous fasse eunuques du sérail?

LE PRINCE.

Ce n'est point cela.

ARLEQUIN.

Non, parbleu.

LE BOSTANGI.

Apprenez-moi donc de quoi il s'agit.

ARLEQUIN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Nous ne voulons qu'une vétille...

LE BOSTANGI.

Eh! sans façon, dites-le moi.

LE PRINCE.

Sachez donc que de votre roi
Je voudrois voir la fille.

ARLEQUIN.

Oui. Voilà la vétille.

LE BOSTANGI.

Comment diable!

LE PRINCE.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Vous n'avez qu'à m'introduire
Dans les jardins secrettement.
Je ne veux la voir qu'un moment.

LE BOSTANGI.

Oh! n'espérez pas me séduire.

LE PRINCE.

Vous n'avez qu'à m'introduire
Dans les jardins secrettement.

LE BOSTANGI, *voulant rendre la bague et la bourse.*

Même air.

Vous n'avez, vous, qu'à reprendre
Votre or et votre diamant.
A ce curieux mouvement
Je suis trop sage pour me rendre.
Ah! vous n'avez qu'à reprendre
Votre or et votre diamant.

LE PRINCE.

Non. Vous les garderez.

LE BOSTANGI.

Ventrebille!

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Du désir qui vous presse
Je suis épouvanté :
Vouloir voir la princesse,
Quelle témérité!

ARLEQUIN.

Nous savons l'un et l'autre
Tout ce que l'on en dit.
Il n'ira rien du vôtre,
S'il perd l'esprit.

LE BOSTANGI.

Pardonnez-moi. Diantre! il y va de ma vie de faire entrer un homme dans les jardins du sérail. Voilà le *hic.*

ARLEQUIN.

Hé bien, nous nous déguiserons en femmes, ce sera le *hœc.*

LE BOSTANGI.

En femmes; vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vous direz que nous sommes des filles de l'opéra de Congo.

LE BOSTANGI.

De Congo ; oui. Ah ! que cela est bien trouvé !

ARLEQUIN.

Et vous nous ferez présenter à la princesse par quelqu'une de ses femmes, si vous en connoissez.

LE BOSTANGI.

Si j'en connois ! ah ! je vous en réponds ! Je vous dirai même..., mais *motus*, qu'il y en a une qui est amoureuse de moi.

Air : *La bonne aventure, ô gai.* n.° 37.

Elle vient par les détours
D'une route sûre
Dans les jardins tous les jours ;
Et là...
Nous parlons de nos amours.

ARLEQUIN.

La bonne aventure,
O gai,
La bonne aventure !

LE PRINCE, *lui donnant un autre diamant.*

Voilà justement la personne qu'il nous faut. Donnez-lui de ma part ce brillant, pour la mettre dans nos intérêts.

LE BOSTANGI.

Je suis sûr qu'elle est déjà dans les jardins. Je vais la trouver. Vous, allez vous déguiser en femmes.

Le Théâtre change, et représente les jardins du sérail.

SCÈNE II.

DILARA, *seule.*

Mon bostangi ne paroît point encore. Je viens le chercher ici tous les jours. Ce n'est pas Nicolas qui va voir Jeanne, c'est Jeanne qui va voir Nicolas. Chantons un peu pour charmer mon impatience.

Air : *O ma bergère, viens seulette.* n.° 189.

Lorsque je viens ici seulette,
O lon-lan-la,
Landerira.
J'y trouve l'amour qui me guette,
O lon-lan-la,
Landerirette,
O lon-lan-la,
Landerira.

J'y trouve l'amour qui me guette,
O lon-lan-la, etc.
D'abord une flèche il me jette,
O lon-lan-la, etc.
D'abord une flèche il me jette,
O lon-lan-la, etc.
Il en rit, et puis fait retraite.
O lon-lan-la, etc.

(*Elle regarde de tous côtés.*)

Ouais! je ne le vois point. Qui peut l'arrêter. Il me semble qu'il commence à rabattre de son empressement.

Air de *M. de la Coste.* n.° 190.

Un amant
D'abord est tout charmant;
Avant nous
Il vole au rendez-vous :
Mais, de notre tendresse
Se lassant bientôt,
Le perfide nous laisse
Croquer le marmot.

SCÈNE III.

DILARA, LE BOSTANGI.

DILARA, *sans apercevoir le bostangi qui l'écoute.*

Même air.

Dans le temps,
Hélas! que je l'attends,
Qu'en vainqueur,
Il règne dans mon cœur;
Dans ce moment, peut-être,
De nouveaux appas
Le retiennent, le traître.

LE BOSTANGI, *l'abordant.*

Ne le croyez pas.

Air: *De quoi vous plaignez-vous?* n.° 94.

De quoi vous plaignez vous?

DILARA.

Je me plains de ta tendresse :
Tu viens au rendez-vous
D'un air qui sent l'époux.

LE BOSTANGI.

Vous m'offensez, ma princesse.
Ah! quel injuste courroux!

Je pense à vous sans cesse;
De quoi vous plaignez-vous?

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Le soleil qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi.
Allez, ma belle, de grace,
Soyez sûre de ma foi.

DILARA.

Je puis donc sur ta constance
Compter...?

LE BOSTANGI.

Jusques à la mort.

DILARA, *lui tendant la main.*

Touche là. Cette assurance
Me fait connoître mon tort.

Air : *Allons, gai.* n.° 28.

Je vois que ma colère
Ne sert qu'à m'abuser;
Un amant qui sait plaire,
Sait bientôt s'excuser.

TOUS DEUX.

Allons gai, gai,
D'un air gai, etc.

DILARA, *regardant au doigt du bostangi.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Que vois-je à ton doigt? Quel brillant!

LE BOSTANGI.

Ma reine, c'est un don galant,
Que je suis chargé de vous faire
De la part d'un jeune étranger.

DILARA.

A moi?

LE BOSTANGI.

Oui.

DILARA.

Vous êtes d'un bon caractère.

LE BOSTANGI.

Oh! mon plaisir est d'obliger.

DILARA.

Je le vois bien. Quoi, un jeune étranger, beau sans doute.

LE BOSTANGI.

Comme l'amour.

DILARA.

Bien fait.

LE BOSTANGI.

Fait à peindre... A-peu-près comme moi.

DILARA.

Vous propose de me présenter de sa part un diamant; et vous avez la bonté de vous charger de la commission!

LE BOSTANGI.

Je n'ai pu m'en défendre.

DILARA.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Votre humeur est toute obligeante.

LE BOSTANGI, *lui donnant le diamant.*

Acceptez-le donc, mon infante.

DILARA, *le prenant.*

Oui, je le reçois sans façon.
Allez vanter vos bons offices;
Vous êtes un joli garçon
De rendre de pareils services.

LE BOSTANGI.

Oh! ce n'est pas ce que vous pensez!

Même air.

Je vais dire en deux mots l'affaire...

DILARA, *l'interrompant.*

C'est vous montrer bien débonnaire.
Oui, des plus commodes maris
Vous possédez la complaisance.
Ah! mariez-vous à Paris;
Vous êtes né pour vivre en France.

LE BOSTANGI.

Vous me feriez enrager. Je vous dis que...

DILARA, *l'interrompant encore.*

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Quoi donc, porter soi-même
A la beauté qu'on aime
Les présents d'un rival!

LE BOSTANGI.

Je vous dis...

DILARA.

Point d'excuse.

LE BOSTANGI.

Que je vous désabuse...

DILARA.

C'est être un animal.

LE BOSTANGI.

Même air.

Souffrez que je m'explique...

DILARA.

Voyez sa rhétorique!
Hé bien, explique-toi.
Franchement, je t'admire.
Hé, que pourras-tu dire...?

LE BOSTANGI.

Oh! dame! écoutez-moi.

Cet étranger...

DILARA.

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

J'y consens. Parle. J'écoute.
Tu vas me dire, sans doute,
Que pour se faire une route
Par toi jusqu'à mes appas,
Il t'a fait quelque promesse....

LE BOSTANGI.

Vous parlerez donc sans cesse...

DILARA.

Que tu sers bien sa tendresse!

LE BOSTANGI.

Hé, que diable, il n'en a pas!

(*Avec précipitation.*)

Il ne vous aime point. C'est un homme, ou plutôt deux étrangers, qui meurent d'envie de voir Zéliça. Ils vont venir ici déguisés en femmes. Ils m'ont fait des présents pour les introduire dans les jardins; et, pour vous engager à les présenter à la princesse comme deux filles de l'opéra de Congo, ils vous offrent par mes mains ce diamant. Entendez-vous, à l'heure qu'il est?

DILARA.

C'est une autre chose! Que ne disois-tu cela tout-d'un-coup?

LE BOSTANGI.

Vous ne m'en avez pas donné le temps.

DILARA.

Pourquoi chercher tant de détours?

LE BOSTANGI.

J'aurai encore tort.

DILARA.

Ne t'accoutumeras-tu jamais à venir d'abord au fait ?

LE BOSTANGI.

Vous ne me le permettez pas.

DILARA.

Hé bien, je ferai dès aujourd'hui ce que ces étrangers souhaitent.

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Adieu, charmant muguet.

LE BOSTANGI.

Adieu, rose mignonne.

DILARA, *en s'en allant.*

Adieu, mon gros bouquet.

LE BOSTANGI.

Adieu, belle Anémone.
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lisette,
Et zon, zon, zon,
Lisette, la Lison.

SCÈNE IV.

LE BOSTANGI, *seul.*

Les choses sont en bon train. Nos filles d'opéra n'ont plus qu'à venir. J'en vois déjà paroître une

SCÈNE V.

LE BOSTANGI, ARLEQUIN *en femme.*

ARLEQUIN.

Le ciel me garde de mal-encontre.

LE BOSTANGI.

Où est votre camarade?

ARLEQUIN.

Il me suit. Me trouvez-vous bien déguisé?

LE BOSTANGI.

A merveille.

Air : *Robin turelure lure.* n.° 51.

De votre déguisement,
Sur ma foi, j'ai bon augure.

ARLEQUIN.

Pour moi, je crains diablement,
Turelure,
La fin de cette aventure,
Robin, turelure lure.

LE BOSTANGI.

Que craignez-vous?

ARLEQUIN.

Je crains les filles du sérail. Ce sont des animaux de haut-nez; elles me sentiront, mon ami.

LE BOSTANGI.

Oh! que non.

ARLEQUIN.

Je les sentirai bien, moi.

Air : *Et vogue la galère.* n.° 191.

Morbleu, dans cette affaire
Falloit-il m'embarquer !

LE BOSTANGI.

Ai-je donc, mon compère,
Moins que vous à risquer ?

TOUS DEUX.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle ;
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer.

SCÈNE VI.

LE BOSTANGI, ARLEQUIN, LE VISIR.

ARLEQUIN.

Que vois-je ?

LE BOSTANGI.

C'est le grand visir qui se promène dans les jardins.

ARLEQUIN, *bas au Bostangi.*

Il vient à nous. Hoïmé !

LE BOSTANGI.

Qu'importe, prenez un air qui ne l'attire point.

ARLEQUIN.

Un air effronté ?

LE BOSTANGI.

Non, non. Peste ! cela pique les seigneurs. Prenez plutôt un air de vestale.

LE VISIR, *à part, regardant Arlequin qui lui fait une profonde révérence.*

Quelle fille est avec le bostangi? elle a un air de modestie qui me frappe.

ARLEQUIN, *bas au Bostangi.*

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

Comme il m'examine!

LE BOSTANGI.

C'est un grand seigneur.

ARLEQUIN.

Il a bien la mine
D'être un vieux pêcheur.

LE VISIR.

De sa taille fine
Déjà je me sens féru.

ARLEQUIN.

Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

LE VISIR, *les abordant.*

Monsieur le bostangi, voilà une brunette qui me paroît avoir de la pudeur.

LE BOSTANGI.

Aussi est-ce une fille d'opéra.

LE VISIR.

Il n'est pas possible!

LE BOSTANGI.

Pardonnez-moi. C'est une actrice de l'opéra de Congo.

LE VISIR.

La jolie figure! Ma mignonne, peut-on vous

faire une proposition? Voulez-vous que je sois votre amant?

ARLEQUIN, *faisant la fille réservée.*

Air : *Tout amant n'est qu'un, etc.* n.° 192.

Tout amant n'est qu'un imposteur.

LE VISIR.

Air : *Oui, je t'aime.* n.° 156.

Une fille
Si gentille
Pour moi seroit un trésor.
Quelle grace!

ARLEQUIN, *bas au Bostangi.*

Quelle face!
Il a l'air d'un franc butor.

LE VISIR, *au Bostangi.*

Même air.

Que dit-elle?

LE BOSTANGI, *au Visir.*

La donzelle
Dit que vous êtes flatteur.

LE VISIR, *à Arlequin.*

Ah! ma reine,
Quelle aubaine,
Si je gagnois votre cœur!

Air : *La faridondaine.* n.° 22.

Dans mon sérail dès ce moment
Je vous offre une place.

ARLEQUIN.

Pour ma pudeur quel compliment!

(*Le visir veut prendre la main d'Arlequin.*)

Oh! laissez-moi, de grace.

LE VISIR.

Vous serez mon plus cher tendron.

ARLEQUIN.

La faridondaine,
La faridondon.

LE VISIR.

Et je serai votre mari,

LE BOSTANGI.

Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

ARLEQUIN.

Air : *De Proserpine.* n.° 193.

Non, je ne veux jamais entendre
Parler ni d'amour, ni d'amant.

LE VISIR.

Air : *Pierr'Bagnolet.* n.° 57.

Je vous serai toujours fidèle.

ARLEQUIN.

Je ne veux point d'engagement.

LE VISIR.

Il vous conviendroit, la belle,
D'avoir un visir pour amant.

ARLEQUIN.

Oh ! non, vraiment,
Oh ! non, vraiment.

LE VISIR.

Je vous serai toujours fidèle.

ARLEQUIN.

Je ne veux point d'engagement.

LE VISIR, *le pressant.*

Allons, ma *houri*, sans façon.

ARLEQUIN, *comme une fille embarrassée.*

Arrêtez-vous donc, petit badin. Oh ! dame, tenez; je n'aime point ces manières-là.

LE VISIR.

Pour une fille de théâtre, vous êtes bien réservée.

LE BOSTANGI.

C'est la coutume de Congo.

ARLEQUIN.

Sans doute.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.* n.° 194.

Les filles de notre opéra
Sont toutes des plus sages,
Sont toutes des, sont toutes des,
Sont toutes des plus sages.

LE VISIR.

Quoi, vous n'avez point d'amants?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi.

LE VISIR.

Et ne s'émancipent-ils pas quelquefois avec vous?

ARLEQUIN, *d'un air emporté.*

S'émanciper! Jour-de-dieu! ils n'auroient qu'à y venir.

Air précédent.

Nos amants, toujours près de nous,
Sont comme des idoles,
Sont comme, etc.

LE VISIR.

Quelle autre fille vient ici?

ARLEQUIN.

C'est ma compagne, seigneur.

LE VISIR.

Encore une fille de l'opéra de Congo ?

LE BOSTANGI.

Justement.

SCÈNE VII.

LE VISIR, LE BOSTANGI, ARLEQUIN, LE PRINCE *en femme.*

LE PRINCE, *saluant le visir.*

A votre service. Je suis une divinité chantante.

ARLEQUIN.

Et moi une divinité dansante.

LE VISIR, *considérant le prince.*

Cette blonde, ma foi, n'est pas mal faite.

SCÈNE VIII.

LE VISIR, LE PRINCE, LE BOSTANGI, ARLEQUIN, DILARA.

DILARA, *d'un air empressé.*

Air : *Morguienne de vous.* n.° 146.

Que faites-vous là ?
Messieurs, gare, gare !
Voici Zélica,
Je vous le déclare.
Prenez garde à vous.

LE VISIR, *fuyant.*

Fuyons tous.

LE PRINCE, *se moquant.*

Tarare !

DILARA.

Prenez garde à vous.

LE BOSTANGI.

Vîte, sauvons-nous.

ARLEQUIN, *voulant aussi s'enfuir.*

Air : *Voici les dragons qui viennent.* n.° 63.

Voici les dragons qui viennent...

Sauve qui peut.

LE PRINCE, *l'arrêtant.*

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Comment donc, tu veux me quitter?
Est-ce là ce valet fidèle,
Qui tantôt laissoit éclater
Les mouvements du plus grand zèle?
Je te vois saisi de frayeur!

ARLEQUIN.

Oui, sur ma foi, je meurs de peur.

LE BOSTANGI, *s'en allant.*

Adieu. Je vous laisse avec la dame qui doit vous présenter. Je me retire. Diantre! l'esprit est une belle chose.

ARLEQUIN.

Oh! diable! il a beaucoup à craindre, lui.

SCÈNE IX.

LE PRINCE, ARLEQUIN, DILARA.

DILARA, *au prince.*

Air : *Dupont, mon ami.* n.° 61.

O jeune étranger!
Quel démon vous presse,

Malgré le danger,
De voir ma maîtresse?
Fuyez loin de ces jardins.

LE PRINCE.

Belle, ces conseils sont vains.

DILARA.

Zélica ne paroît point, vous pouvez encore l'éviter.

LE PRINCE.

Je m'en garderai bien.

ARLEQUIN.

Oh! il n'en démordra pas.

LE PRINCE.

Air de *Grimaudin*. n.° 6.

Je crois la princesse adorable;

ARLEQUIN, *à part*.

Quel chien d'esprit!

LE PRINCE.

Mais je la crois moins redoutable
Qu'on ne le dit.
A parler net, je ne crains rien.

ARLEQUIN, *à Dilara*.

Il vise aux tours.

DILARA.

Je le vois bien.

LE PRINCE, *à Dilara*.

Vous qui la voyez de près, avouez-nous qu'elle n'est pas si belle qu'on la fait.

DILARA.

O ciel! Que dites-vous?

Air : *O reguingué, ô lon-lan-la.* n.° 4.

De Pallas elle a les beaux yeux,
De Vénus le ris gracieux,
O reguingué, ô lon-lan-la,
Et le vif éclat de jeunesse
D'Hébé.

ARLEQUIN.

Tudieu ! quelle drôlesse !

DILARA.

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

De plus elle a le chignon
De Junon.

LE PRINCE, *riant.*

Il n'est rien de plus mignon.

DILARA.

C'est une Hélène nouvelle.
Qui la voit (*bis*) en a dans l'aile.

ARLEQUIN.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Ce portrait me glace d'effroi. (*bis*)

LE PRINCE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha !

Je ris, je me moque de toi,
Dondaine, dondaine.
Oh ! je n'ai pas peur, moi,
De cette Hélène.

DILARA.

Vous êtes bien résolu, du-moins. Comme la princesse ne manquera pas de vous faire chanter, quelle chanson... ?

LE PRINCE.

La voici.

Air de *M. de la Coste.* n.° 195.

Comme les dieux, qu'en silence on adore,
Vous recevez mes vœux.
Ma bouche n'ose encore
Vous découvrir mes secrets amoureux.
Hélas! ce qu'elle n'ose dire
Se peut apprendre dans mes yeux :
Mais, Philis, j'aimerois bien mieux
Que dans mon cœur vous puissiez lire
Comme les dieux.

DILARA.

Fort bien. Je crois que Zélica prendra plaisir à vous entendre. Je la vois qui s'approche. Tenez-vous là. Je vais la prévenir.

SCÈNE X.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

LE PRINCE.

Enfin, nous allons donc voir cet objet si dangereux.

ARLEQUIN, *se cachant derrière le prince.*

Pour moi, je vais fermer les yeux.

LE PRINCE.

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Pauvre esprit, ta frayeur augmente!

ARLEQUIN.

Je voudrois être dans un trou.
Pour n'avoir vu qu'une suivante,
Déjà je suis à demi-fou.

SCÈNE XI.

LE PRINCE, ARLEQUIN, DILARA, ZÉLICA *et sa suite.*

D'abord trois esclaves blanches et trois noires paroissent et s'avancent en dansant. Ensuite deux autres esclaves marchent devant la princesse, qui s'appuie sur deux esclaves favorites. Pendant toute cette scène Arlequin fait plusieurs lazzis *pour ne pas voir Zélica.*

DILARA, *à la princesse.*

Air : *La bergère Célimène.* n.° 196.

Entendez-vous le langage
Des oiseaux de ces beaux lieux!
Ils chantent par leur ramage
La puissance de vos yeux,
Et vous rendent même hommage
Qu'au brillant flambeau des cieux.

ZÉLICA.

Air de *M. Gillier.* n.° 197.

Cessez de vanter mes charmes,
Ce sont de funestes vainqueurs :
Ils ont coûté trop de larmes.
Du ciel je louerois les faveurs,
Si par de douces alarmes
Je troublois seulement les cœurs.
Cessez de vanter mes charmes;
Ce sont de funestes vainqueurs.

(*On danse.*)

DILARA, *montrant le prince et Arlequin.*

Princesse, vous voyez les filles dont je viens de vous parler.

ZÉLICA.

Voyons ce qu'elles savent faire.

LE PRINCE, *déjà troublé, s'avance et chante.*

Seconde reprise de l'air de *M. de la Coste*. n.° 198.

Comme les dieux, qu'en silence on adore,
Vous recevez mes vœux.
Ma bouche n'ose encore
Vous découvrir mes secrets amoureux.

(*Son esprit s'égare.*)

Mais le Soleil.... que l'on admire,
Et la Lune... qui brille dans vos yeux,
Font que tout le céleste empire
Charme les dieux.

DILARA, *à part.*

Le voilà devenu fou.

ARLEQUIN.

C'en est fait.

ZÉLICA.

Quel galimatias! ciel! Il faut que ce soit un homme déguisé. Ah!

Zélica se retire avec précipitation, et toutes ses esclaves la suivent en criant comme elle : Ah!

SCÈNE XII.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *regardant le prince.*

Vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu.

LE PRINCE, *regardant Arlequin et soupirant.*

Ah! ah!

ARLEQUIN, *contrefaisant le prince lorsqu'il a chanté.*

Et la Lune....

Voilà un joli garçon présentement.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Riez encor de mon effroi. (*bis*)
Dites : je me moque de toi,
Dondaine, dondaine,
Oh ! je n'ai pas peur, moi,
De cette Hélène.

LE PRINCE, *regardant tendrement Arlequin, et le prenant pour la princesse.*

Ah ! charmante Zélica !

ARLEQUIN.

Moi, Zélica ! voici bien une autre histoire.

LE PRINCE.

Air d'un *Inconnu.* n.° 134.

Si vos beaux yeux méditoient ma défaite,
Vous me voyez à leur pouvoir soumis,
Beauté parfaite !...

ARLEQUIN.

Beauté parfaite, moi ! maudite princesse !

LE PRINCE.

Air : *D'une main je tiens mon pot.* n.° 137.

Je veux jusques au trépas
Adorer vos appas....

(*Il rêve, et s'attendrissant.*)

Fin de l'air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

Le flambeau même du monde
Est moins brillant que vos yeux.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ahiouf !

(*Le prince tombe dans une profonde rêverie.*)

SCÈNE XIII.

LE PRINCE, ARLEQUIN, LE BOSTANGI.

LE BOSTANGI, *à Arlequin.*

Qu'y a-t-il ? pourquoi pleurez-vous ?

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur Bostangi, il vient d'arriver un grand malheur par un accident.

LE BOSTANGI.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

Hélas ! je devine, ami,
Le sujet de ta tristesse !

ARLEQUIN.

Pleurons, mon cher Bostangi ;
Mon maître a vu la princesse.

LE BOSTANGI.

Je le lui avois bien dit. Il vouloit voir Zélica. (*Il pleure.*)

Air précédent.

Ciel ! il en a tout le sou !
Il a contenté sa rage.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Hélas ! s'il n'étoit pas fou,
Il seroit encore sage !

Vous voyez comme il est préoccupé.

LE BOSTANGI, *au prince.*

Allons, monsieur, revenez de votre étourdissement, ce ne sera peut-être rien.

Air : *Ah ! Thomas, réveille.* n.° 199.

Ah ! Thomas, réveille, réveille,
Ah ! Thomas, réveille-toi !

LE PRINCE, *sortant de sa rêverie, et prenant toujours Arlequin pour la princesse.*

Adorable princesse !

LE BOSTANGI, *à Arlequin.*

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Quoi ! pour la princesse il vous prend !
Il en tient diablement. (*bis*)

ARLEQUIN.

Je suis dans un grand embarras :
Que vais-je faire, hélas ! (*bis*)

LE BOSTANGI.

Malheureux jeune homme.

LE PRINCE, *tombant aux genoux d'Arlequin.*

Air : *Quand je quitterai ma Climène.* n.° 181.

Laissez-moi, divine princesse,
Mourir d'amour à vos genoux...

(Il tombe en foiblesse.)

LE BOSTANGI.

O ciel ! il s'évanouit !

ARLEQUIN.

Aiuto !

LE BOSTANGI.

Emportons-le dans ma maison.

ARLEQUIN.

Du vinaigre ! de l'ellébore !

Arlequin et le Bostangi relèvent le prince, et l'emportent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente le palais du sultan.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SULTAN, LE VISIR.

LE SULTAN.

A-T-ON envoyé chercher le bostangi et les deux étrangers ?

LE VISIR.

Oui, seigneur.

LE SULTAN.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

O ciel ! quelle insolence extrême !
Je veux entendre Dilara,
Je vais l'interroger moi-même.

LE VISIR.

Elle va venir. La voilà.

SCÈNE II.

LE SULTAN, LE VISIR, DILARA.

LE SULTAN, *bas au visir.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Je prétends de cette aventure
Qu'elle ne me déguise rien.

(*A Dilara.*)

Avancez.

DILARA, *à part.*

Hélas! je n'augure
Rien de bon de cet entretien!

LE SULTAN, *bas au visir.*

Même air.

Je m'aperçois qu'elle se trouble.

LE VISIR, *bas au sultan.*

Je m'en aperçois bien aussi.

LE SULTAN, *à Dilara.*

Approchez.

DILARA, *à part.*

Ma frayeur redouble.
Je voudrois être loin d'ici.

LE SULTAN, *bas au visir.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Son air me fait assez connoître
Que l'on m'a dit la vérité.

DILARA, *s'inclinant d'un air respectueux.*

Que veut mon souverain, mon maître ?

LE SULTAN.

Je veux de la sincérité.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

On dit que, devant la princesse,
Un homme en femme travesti,
A tantôt eu la hardiesse
De se montrer. M'a-t-on menti ?

DILARA, *soupirant.*

Ouf!

LE SULTAN.

Même air.

Vous avez eu, dit-on, l'audace
Vous-même de le présenter.

DILARA, *à part.*

Je sens que tout mon sang se glace.

(*Haut.*)

Seigneur...

LE SULTAN.

Parlez sans hésiter.

DILARA.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Je n'ai point présenté
D'homme, je vous assure.
Voulez-vous que j'en jure ?

LE SULTAN.

Ah! quel trait effronté!

DILARA.

Oh! c'est la vérité!

LE SULTAN.

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Quoi? tu ments en ma présence,
Sans redouter ma vengeance!
Juste ciel! quelle impudence!
Ah! tu mérites la mort.

(*Il tire son sabre.*)

DILARA *pousse un grand cri.*

Ahi !

Calmez donc votre colère.
Puisqu'il faut être sincère ;
Attendez, je vais vous faire
Un très-fidèle rapport.

LE SULTAN.

Tu prends le bon parti.

DILARA.

Oui ; mais faisons nos conditions. Me pardonnerez-vous aussi, si je vous dis tout ?

LE SULTAN.

Je te le promets.

DILARA.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Je vais donc naturellement
Vous conter l'aventure ;
Mais rengainez, dans le moment,
Ce fer, je vous conjure ;
Il me fait peur.

LE SULTAN.

Hé ! que crains-tu,
Je t'ai promis ta grace.

DILARA.

Quand je vois un coutelas nu
Ma langue s'embarrasse.

LE SULTAN, *rengainant.*

Voilà bien des façons.

DILARA.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Vous saurez que deux étrangers,
Souhaitant de voir la princesse,

Au mépris de tous les dangers,
Ont si bien fait, par leur adresse,
Qu'ils ont gagné le bostangi.

LE SULTAN.

Qui vous a su séduire aussi?

DILARA.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Seigneur, vous venez de le dire.

LE SULTAN.

Sachez que rien ne m'est caché.
Corrigez-vous. Qu'on se retire.

DILARA, *à part, s'en allant.*

M'en voilà quitte à bon marché.

SCÈNE III.

LE SULTAN, LE VISIR, LE BOSTANGI, LE PRINCE, ARLEQUIN, GARDES.

LE VISIR.

Seigneur, voici les coupables qu'on vous amène.

LE SULTAN.

Ah! misérables! vous serez punis.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas.* n.° 73.

Allons, sans perdre de temps,
Qu'avec ignominie
On traite ces garnements;
Qu'ils perdent dans les tourments
La vie, la vie, la vie.

ARLEQUIN ET LE BOSTANGI, *se mettant à genoux devant le sultan.*

Même air.

Nous demandons à genoux
Pardon de notre audace.

LE SULTAN.

Non, non, qu'on les pende tous.

ARLEQUIN ET LE BOSTANGI.

Seigneur, n'est-il point pour nous
De grace, de grace, de grace?

LE SULTAN.

Non. Point de quartier.

LE BOSTANGI.

Par le temple de la Mecque!

ARLEQUIN.

Par la barbe de Mahomet!

LE SULTAN.

Prières inutiles. Gardes, qu'on les saisisse.

ARLEQUIN, *montrant le prince, à qui sa folie cache le péril où il est.*

Mon prince! mon cher prince!

Air : *Lanturlu.* n.° 18.

O Fortune adverse,
Voilà de tes coups!
Sur moi seul exerce
Ton maudit courroux.
Du grand roi de Perse
Le fils sera donc pendu!
Lanturlu, lanturlu, lanturelu.

LE SULTAN.

Comment? le fils du roi de Perse!

ARLEQUIN.

Sans doute. Vous voyez le prince de Perse dans mon camarade.

LE SULTAN.

Qu'entends-je!

LE BOSTANGI.

Et un fils unique encore.

LE SULTAN.

Qu'allois-je faire !

ARLEQUIN, *se relevant.*

Cela change bien la thèse, n'est-ce pas?

LE SULTAN.

Assurément.

ARLEQUIN, *se carrant.*

Nous ne sommes pas des canailles, comme vous voyez.

LE SULTAN.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Je me sens touché de son sort;
J'ai perdu toute ma colère :
Au-lieu de lui donner la mort,
Je veux lui tenir lieu de père.

Mais voyons s'il est effectivement devenu fou.

LE BOSTANGI.

C'est une affaire toisée.

LE SULTAN.

Ah! prince infortuné! Quel mauvais génie vous a poussé à voir Zélica?

LE PRINCE, *comme se réveillant en sursaut.*

Zélica!

Air : *Pata, pata, patapon.* n.° 200.

Au son de ce nom charmant
Je sens que mon cœur se réveille...

(Il change d'air.)

Fin de l'air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.* n.° 129.

Non, non,
Il n'est point de si joli nom
Que celui...

(*Il change encore d'air.*)

Fin de l'air : *Olire, olire.* n.° 201.

Olire, olire,
Ma princesse olire, ola!

ARLEQUIN, *au sultan.*

Vous l'entendez.

LE BOSTANGI.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Vous jugez bien, par ce qu'il dit,
Qu'il n'est pas raisonnable.

LE SULTAN.

Hélas! il a perdu l'esprit!
Rien n'est plus véritable.

Quel dommage!

LE PRINCE.

Air : *On dit que vos parents.* n.° 202.

Amour, rend Zélica sensible à ma tendresse;
Enflamme pour jamais ce chef-d'œuvre des cieux.

(*Il se met à rire.*)

Ha, ha, ha, ha, ha!

Air : *Ah! Philis, je vous vis.* n.° 203.

Ah! Philis, je vous vis, je vous aime;
Si je vous ai, je vous aimerai tant.

LE SULTAN.

Air : *Le ciel bénisse la besogne.* n.° 105.

Ah! pour le guérir je prétends
Employer tous les charlatans,
Epuiser toute la chimie,

ARLEQUIN.

Vous augmenterez sa folie.

LE SULTAN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Vous, visir, allez dans la ville
Chercher quelque docteur habile.

LE VISIR.

J'en sais un d'un savoir profond,
Pour qui rien n'est impénétrable,
A qui l'enfer même répond.

LE SULTAN.

Je veux voir cet homme admirable!

LE VISIR, *sortant.*

Je vais vous l'amener.

SCÈNE IV.

LE SULTAN, LE PRINCE, LE BOSTANGI, ARLEQUIN.

LE SULTAN, *au prince.*

Prince, il ne tiendra pas, à moi du-moins, que les vapeurs qui troublent votre cerveau ne soient bientôt dissipées.

LE PRINCE, *au sultan, le prenant pour Zélica.*

Air : *Les Fanatiques que je crains.* n.° 204.

Oui, vos beaux yeux doux et brillants
M'ont mis dans l'esclavage...

(*Il change d'air.*)

Air : *Si la jeune Anette.* n.° 205.

Ah! belle princesse,
Qu'il me seroit doux

De pouvoir sans cesse
Tomber à vos genoux !

(*Il change encore d'air et danse.*)

Refrain de l'air : *Tout le long de la rivière.* n.° 83.

Tout le long de la rivière,
Laire,
Lon-lan-la,
Tout le long de la rivière,
Ah! qu'il fait bon là !

LE SULTAN.

J'en ai pitié.

LE BOSTANGI.

Le pauvre garçon !

ARLEQUIN.

Le cœur me crève.

LE SULTAN.

Allez. Conduisez-le tous deux à mon appartement.

(*Le Bostangi et Arlequin emmènent le prince.*)

SCÈNE V.

LE SULTAN, *seul.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Que je me sens d'impatience
De voir ce malade guéri !
Un si beau prince ! Ah! quand j'y pense,
J'en ai le cœur tout attendri !

SCÈNE VI.

LE SULTAN, LE VISIR, UN BRACHMANE, *tenant un gros livre sous son bras.*

LE VISIR.

Seigneur, en sortant du palais j'ai rencontré le docteur dont je vous ai parlé. Le voici; c'est un Indien, un brachmane des plus habiles.

LE SULTAN.

Air : *Quel plaisir de voir Claudine!* n.° 25.

Approchez, brachmane habile.
J'attends de vous aujourd'hui
Une chose difficile.

LE VISIR.

Rien, seigneur, ne l'est pour lui.

LE SULTAN.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Je ne sais si la nature
Pourra vous offrir un secret,
Pour guérir....

LE BRACHMANE.

On m'a mis au fait :
Je vous réponds de cette cure.

LE SULTAN.

Vous croyez...

LE BRACHMANE.

On m'a mis au fait :
Je vous réponds de cette cure.

LE SULTAN.

Seroit-il possible...?

LE BRACHMANE.

Oui ; mais,

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Il faut que le sultan consente
A faire ce que je voudrai.

LE SULTAN.

Docteur, à tout je souscrirai :
Remplis donc mon attente.

Viens voir le malade. Suis-moi.

SCÈNE VII.

DILARA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sortant de la chambre où est le prince.*

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

Ciel, protecteur de l'orphelin,
N'abandonnez pas Arlequin.
On voit à chaque instant s'accroître
L'extravagance de mon maître ;
Je le perdrai bientôt, hélas !

(*Il pleure.*)

DILARA.

Mon cher enfant, ne pleurez pas.

Même air.

On dit qu'il vient un médecin...

ARLEQUIN.

Dites plutôt un assassin.
Cher prince ! c'est fait de ta vie !
Je connois ces messieurs, ma mie.

DILARA.

Oh ! des médecins c'est la fleur.

ARLEQUIN.

Fi donc ! au diable le meilleur.

DILARA.

Ce n'est pas un docteur ordinaire, c'est un brachmane indien.

ARLEQUIN.

Un? comment dites-vous cela?

DILARA.

Un brachmane.

ARLEQUIN.

Un bracque.... C'est un chien de chasse qu'un bracque.

DILARA.

Je ne vous dis pas un bracque, je vous dis un brachmane.

ARLEQUIN, *riant.*

Un bricmac... un brachmane.

DILARA.

Oui, un brachmane, un grand docteur.

ARLEQUIN.

C'est donc un habile homme qu'un brachmane?

DILARA.

Assurément.

ARLEQUIN.

Et vous en servez-vous quand vous êtes malade?

DILARA.

Le voici. Je me retire.

SCÈNE VIII.

LE SULTAN, LE BRACHMANE, ARLEQUIN.

LE BRACHMANE, *au Sultan.*

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Vous pouvez compter que voilà
Cette affaire finie;
Il ne faut faire pour cela
Qu'une cérémonie.

LE SULTAN.

Allons, docteur, préparez-la
Promptement, je vous prie.

Le Sultan rentre dans la chambre où est le prince.

SCÈNE IX.

LE BRACHMANE, ARLEQUIN.

Toute cette scène est de tête, et ne consiste que dans un jeu de théâtre : Arlequin dit au brachmane qu'il veut lui rendre un service, et en même temps il lui ôte de la barbe quelque chose qu'il met à terre et qu'il écrase comme si c'étoit une punaise. Après ce lazzi *le Sultan revient.*

SCÈNE X.

LE SULTAN, LE BRACHMANE, LE VISIR, ARLEQUIN.

LE SULTAN.

Hé bien ! docteur, tout est-il préparé?

LE BRACHMANE.

Seigneur, je n'ai besoin que du grand-prêtre pour commencer la cérémonie.

LE SULTAN, *au visir.*

Visir, qu'on le fasse venir.

(*Le visir sort.*)

LE BRACHMANE.

Comme il s'agit de chasser le démon fou qui possède le prince, il faut pour cela implorer le secours du dieu de l'hyménée.

LE SULTAN.

Du dieu de l'hyménée!

LE BRACHMANE.

Oui. Ce n'est qu'en mariant le prince avec l'objet qui trouble sa raison, qu'on peut le guérir. Vous verrez

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.* n.° 206.

Par-là, sa fureur se calmer :
Ah! son mal ne vient que d'aimer!
L'amour cessera d'enflammer
Si vivement son ame.
Ah! son mal ne vient que d'aimer!
Il lui faut une femme.

ARLEQUIN.

Le grand médecin.

LE SULTAN.

Hé bien, soit. Voyons ce que le mariage opérera. J'aperçois déjà le grand-prêtre. Qu'on fasse venir le prince et ma fille.

SCÈNE XI.

LE SULTAN, LE BRACHMANE, ARLEQUIN, LE GRAND-PRÊTRE, *et sa suite.*

LE BRACHMANE, *au sultan.*

Seigneur, permettez-moi de parler en particulier au grand-prêtre.

Le sultan lui fait signe de la tête qu'il y consent. Alors le brachmane s'approche du grand-prêtre, lui parle à l'oreille, lui fait voir quelques endroits de son livre, et tout cela comiquement. Cette scène muette est interrompue par l'arrivée du prince et de Zélica. Le prince est conduit par le bostangi, et la princesse s'appuie sur Dilara.

SCÈNE XII et dernière.

LE SULTAN, LE BRACHMANE, LE GRAND-PRÊTRE *et sa suite*, ARLEQUIN, LE PRINCE, ZÉLICA, LE BOSTANGI, DILARA.

ARLEQUIN, *apercevant la princesse, dit tout épouvanté :*

Voici la princesse. Gare, gare !

DILARA, *à Arlequin.*

Oh ! ne craignez rien, on l'a voilée.

LE BOSTANGI.

De peur qu'elle n'enflammât le grand-prêtre et sa suite.

ARLEQUIN.

On a bien fait. Diable ! c'est une matière bien combustible.

(*On dresse un autel.*)

Le prince et la princesse y sont conduits. Le grand-prêtre prend la main du prince, et la met dans celle de Zélica ; et pendant qu'il chante le couplet suivant, le brachmane à terre devant l'autel fait des contorsions de magicien, qui donnent du jeu à Arlequin.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

Hymen, guéris l'amoureuse folie
De ce mortel privé de jugement :

Fais ton effet : que ta chaîne le lie;
Sers d'ellébore, Hymen, à cet amant.

LE BRACHMANE, *se relevant.*

Les voilà mariés. De la joie, de la joie! le prince est guéri.

LE SULTAN.

Quoi, déja!

LE BRACHMANE.

Jugez-en vous-même.

Le prince fait connoître par ses gestes qu'il est rentré dans son bon sens; et se jetant aux pieds du sultan, il lui dit :

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Pénétré de reconnoissance,
Seigneur, j'embrasse vos genoux.
Ah! sans vos bontés....

LE SULTAN.

Levez-vous.
Il n'est plus en démence!

Même air.

Vous avez donc repris l'usage
De votre bon sens?

LE PRINCE.

Oui, Seigneur,
Je suis guéri.

LE SULTAN.

Ciel! quel bonheur!

ARLEQUIN.

Comment diable, il est sage!
Vivent les brachmanes!

Arlequin saute au cou du brachmane. Il

embrasse ensuite son maître, puis le sultan, qui embrasse à son tour le prince.

LE PRINCE, *au sultan.*

Air : *Le joli, belle meunière.* n.° 109.

Vous avez de la princesse
Joint le sort au mien.

LE SULTAN.

Que l'on célèbre sans cesse
Cet heureux lien :
Il regarde, il intéresse
Tout Carizmien.

CHŒUR *de la suite du grand-prêtre.*

Il regarde, il intéresse
Tout Carizmien.

LE PRINCE, *au sultan.*

Air : *Par bonheur, ou par malheur.* n.° 141.

Des nœuds si charmants, Seigneur,
Vont faire tout mon bonheur ;

(*Se tournant vers la princesse.*)

Si Zélica, si ma reine
N'en gémit point en secret.

ZÉLICA.

Ah ! j'ai trop plaint votre peine,
Pour me donner à regret !

LE SULTAN.

Air : *Lon-lan-la, derirette.* n.° 46.

O l'agréable changement !
Il a repris le jugement.
Lonlanla, derirette.

ARLEQUIN.

L'hymen fait ces prodiges-là,
Lonlanla, derira.

Io, hymen !

CHŒUR.

Refrain de l'air de *M. de la Coste.* n.° 206.

Io, hymen, hymen, *ïo!*
Io, hymen, hymen, *ïo!*

(On danse.)

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air de *M. de la Coste.* n.° 207.

Dieu des époux,
Tu guéris les amants foux. } *(bis)*
Fontaine de sapience,
Ton admirable eau
Ote à l'amour sa violence.
Io, hymen, hymen, *ïo.*

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

Second couplet.

DILARA.

Au freluquet
L'amour donne du caquet; } *(bis)*
Mais loin d'étourdir sa belle,
Il ne dit plus mot,
Dès qu'il voit son épouse en elle.
Io, hymen, hymen, *ïo!*

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

Troisième couplet.

LE BOSTANGI.

Lucas, amant,
Dormoit à peine un moment; } *(bis)*

Mais depuis que l'hyménée
L'a joint à Margot,
Il dort la grasse matinée.
Io, hymen, hymen, *ïo*.

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

Quatrième couplet.

ARLEQUIN.

En galopant, } (*bis*)
Un jeune cheval fringant }
Va toute la matinée ;
Mais il va le trot...

DILARA.

Dites le pas l'après-dînée.
Io, hymen, hymen, *ïo !*

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

Cinquième couplet.

DILARA.

Fait-on l'amour, } (*bis*)
On vous nomme : *astre du jour ;* }
Mais quand les noces sont faites,
Le godelureau
Vous donne d'autres épithètes.
Io, hymen, hymen, *ïo !*

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

Sixième couplet.

ARLEQUIN.

Quand dans nos jeux } (*bis*)
On donne un ouvrage heureux, }

Chez nous le monde foisonne,
Tant qu'il est nouveau;
Est-il vieux, on nous abandonne.
Io, hymen, hymen, *ïo!*

CHŒUR.

Io, hymen, etc.

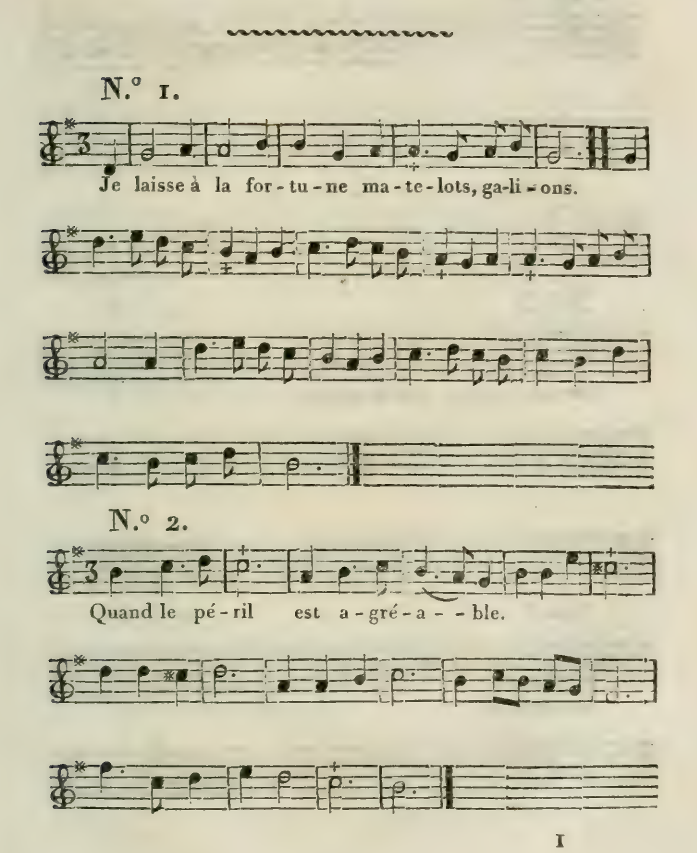
FIN.

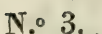
AIRS NOTÉS

DU PREMIER VOLUME

DU THÉATRE DE LA FOIRE.

N.° 1.





N.° 3.

Quand je tiens de ce jus d'oc-tobre.

N.° 4.

O re-guin-gué, ô lon lan la.

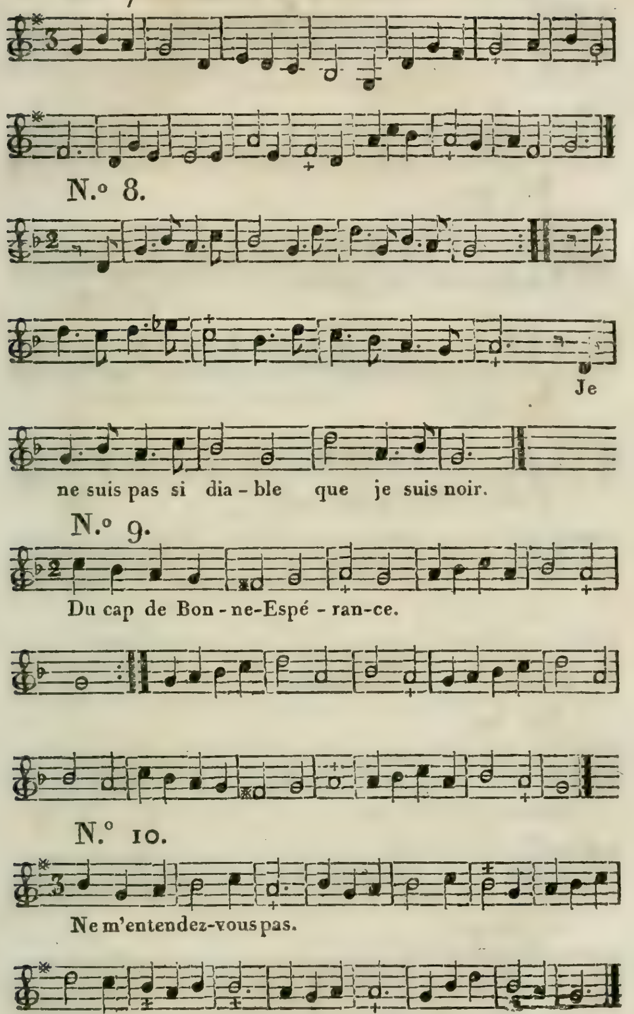
N.° 5.

Pier-rot se plaint que sa fem-me.

N.° 6.

Gri-maudin.

N.° 7. *Menuet de M. de Grandval.*



N.° 11.

Le fameux Diogè-ne.

N.° 12.

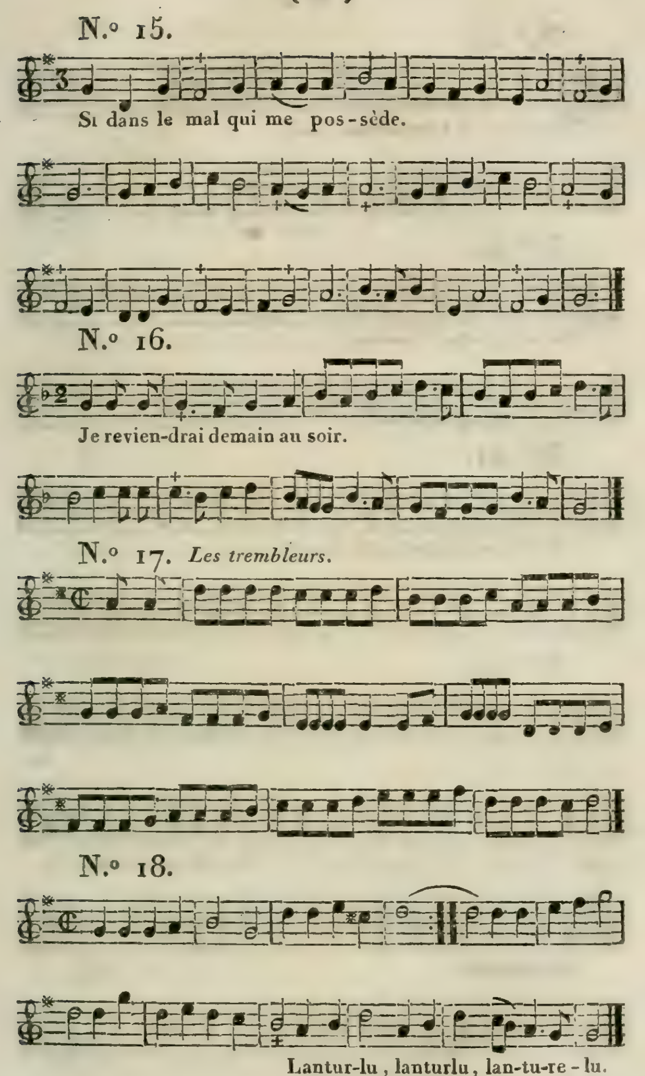
Réveillez-vous, bel-le endor-mi-e.

N.° 13.

Voulez-vous savoir qui des deux.

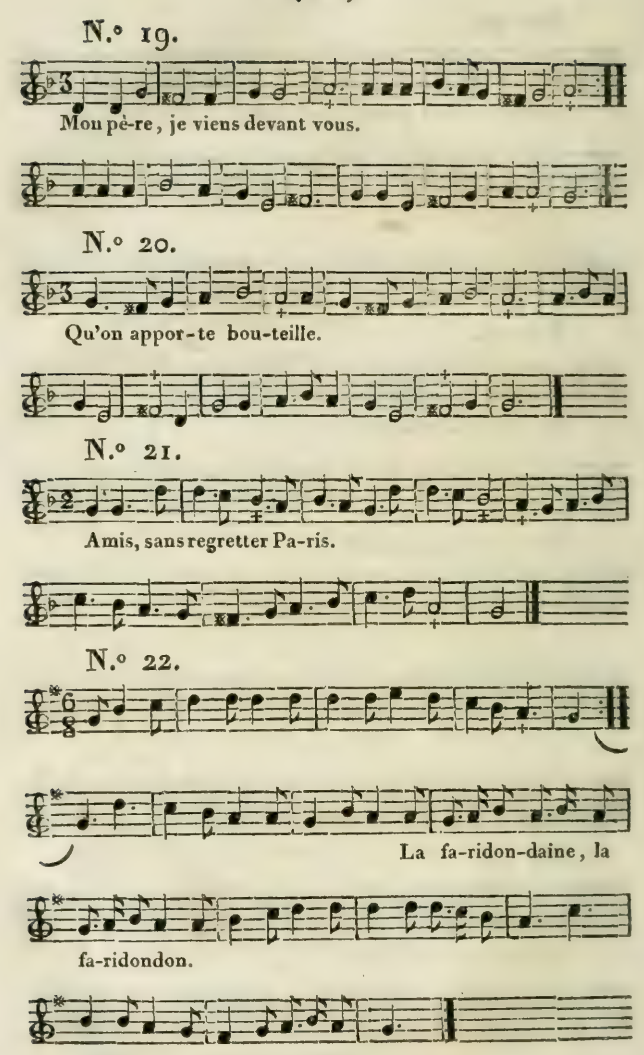
N.° 14.

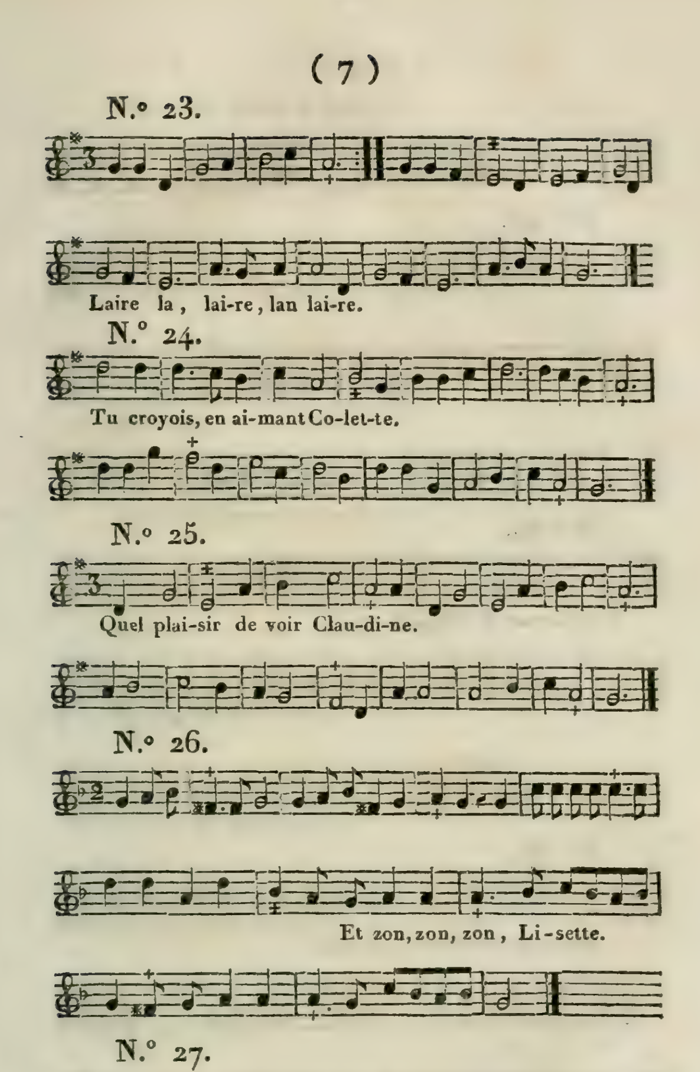
Dans no-tre vil - la - ge.

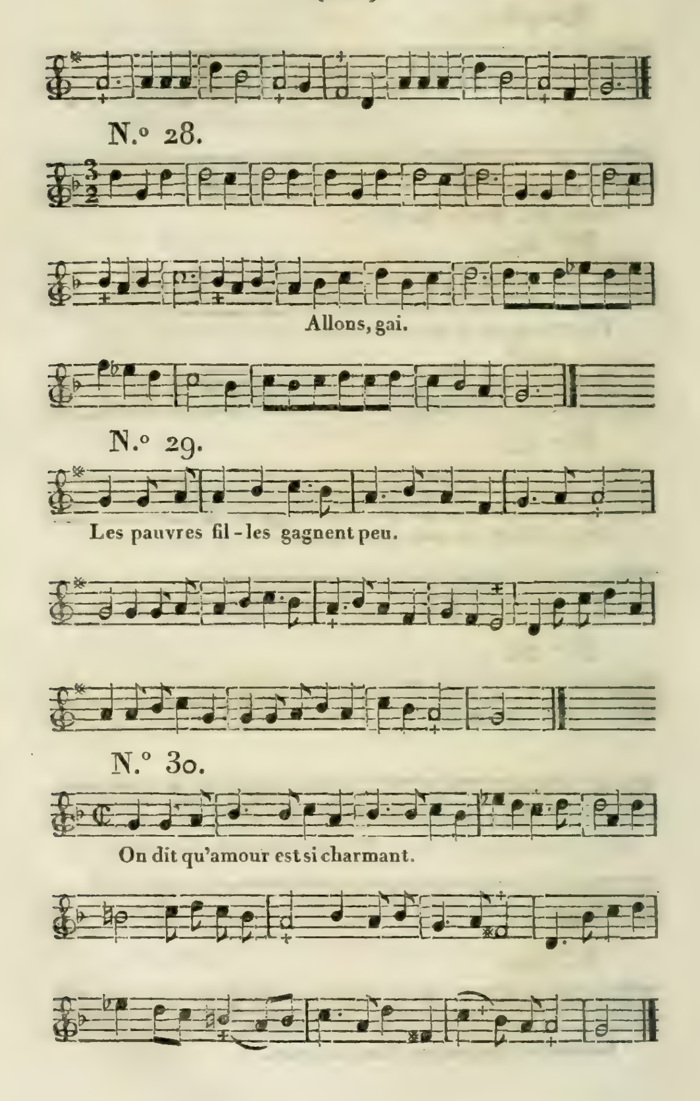


N.° 15.
Si dans le mal qui me pos-sède.
N.° 16.
Je revien-drai demain au soir.
N.° 17. Les trembleurs.
N.° 18.
Lantur-lu, lanturlu, lan-tu-re-lu.

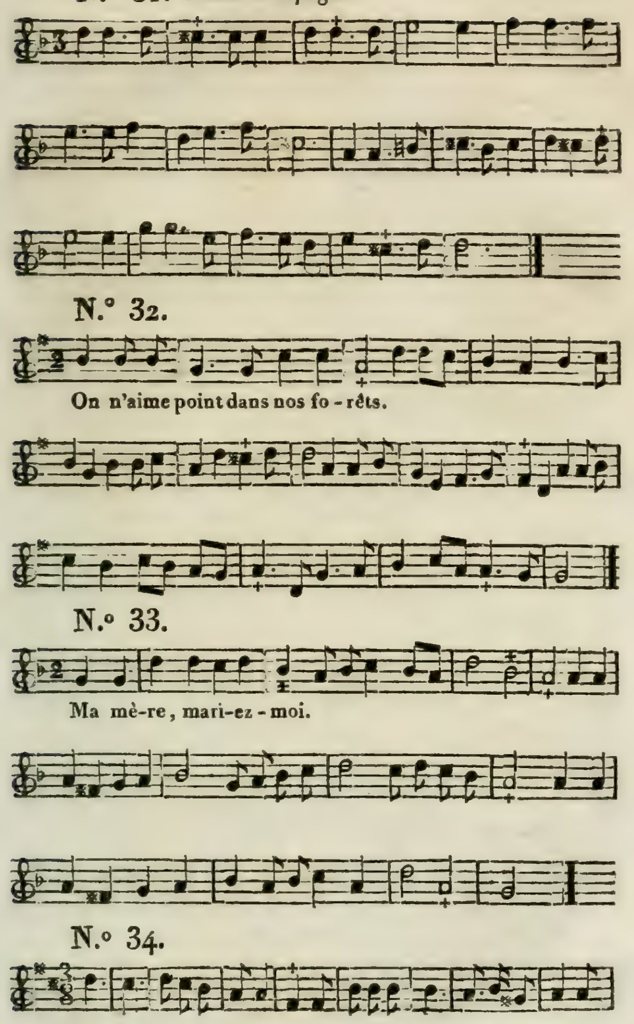
N.° 19.
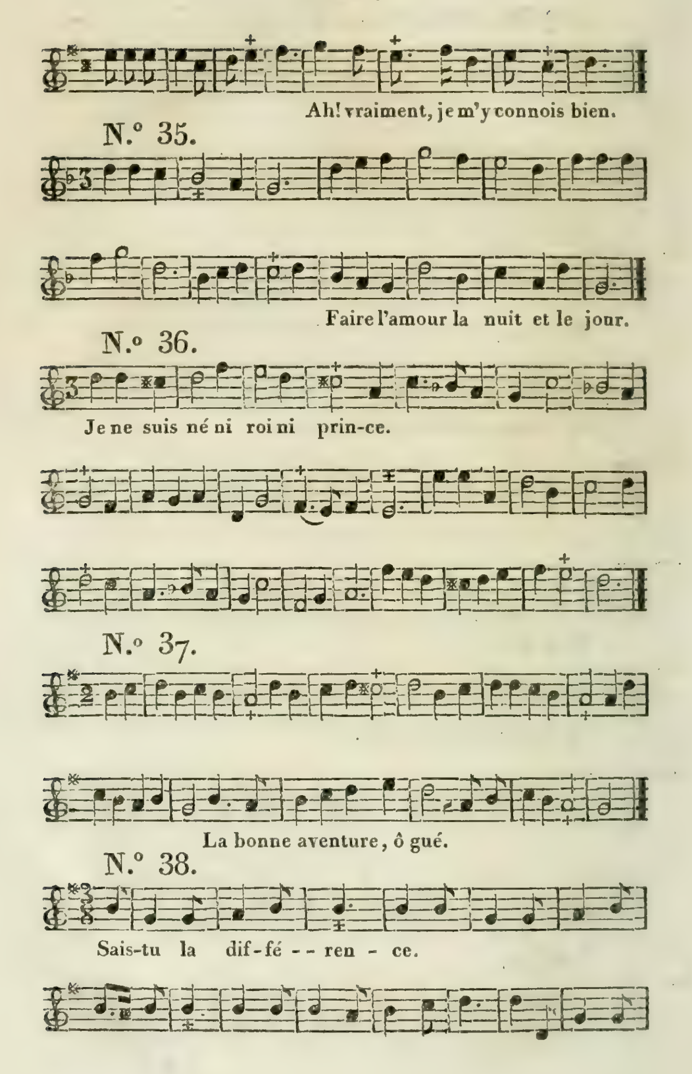

Mou pè-re, je viens devant vous.
N.° 20.
Qu'on appor-te bou-teille.
N.° 21.
Amis, sans regretter Pa-ris.
N.° 22.
La fa-ridon-daine, la
fa-ridondon.

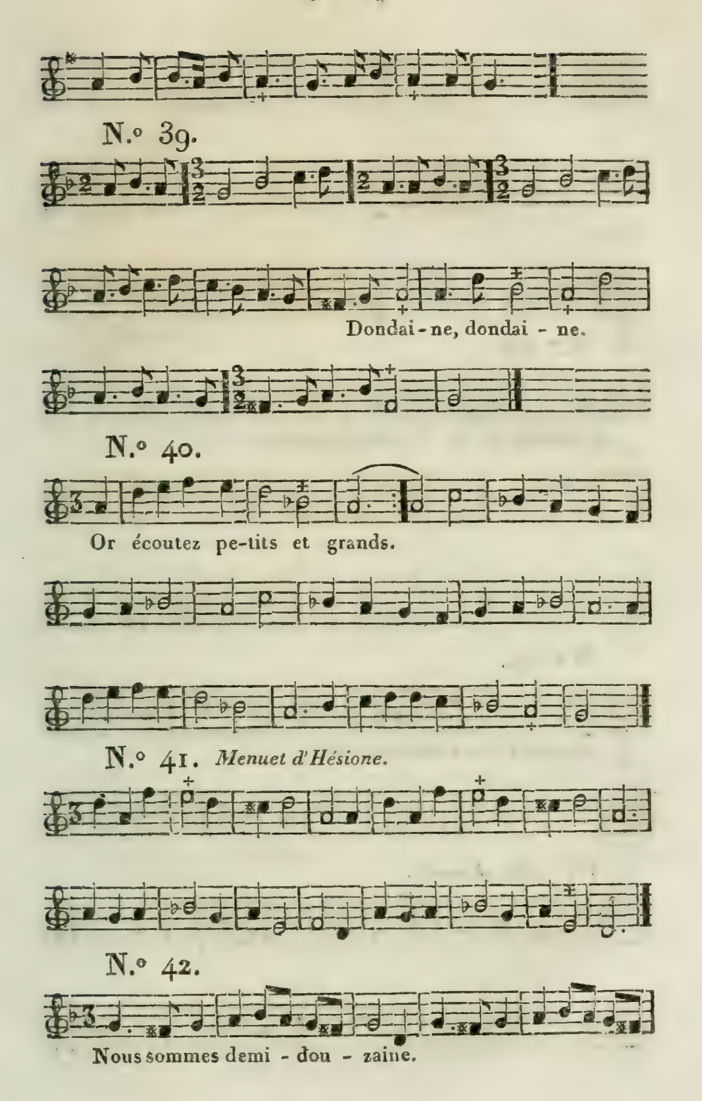

N.° 23.
Laire la, lai-re, lan lai-re.
N.° 24.
Tu croyois, en ai-mant Co-let-te.
N.° 25.
Quel plai-sir de voir Clau-di-ne.
N.° 26.
Et zon, zon, zon, Li-sette.
N.° 27.
Comme un coucou que l'amour presse.

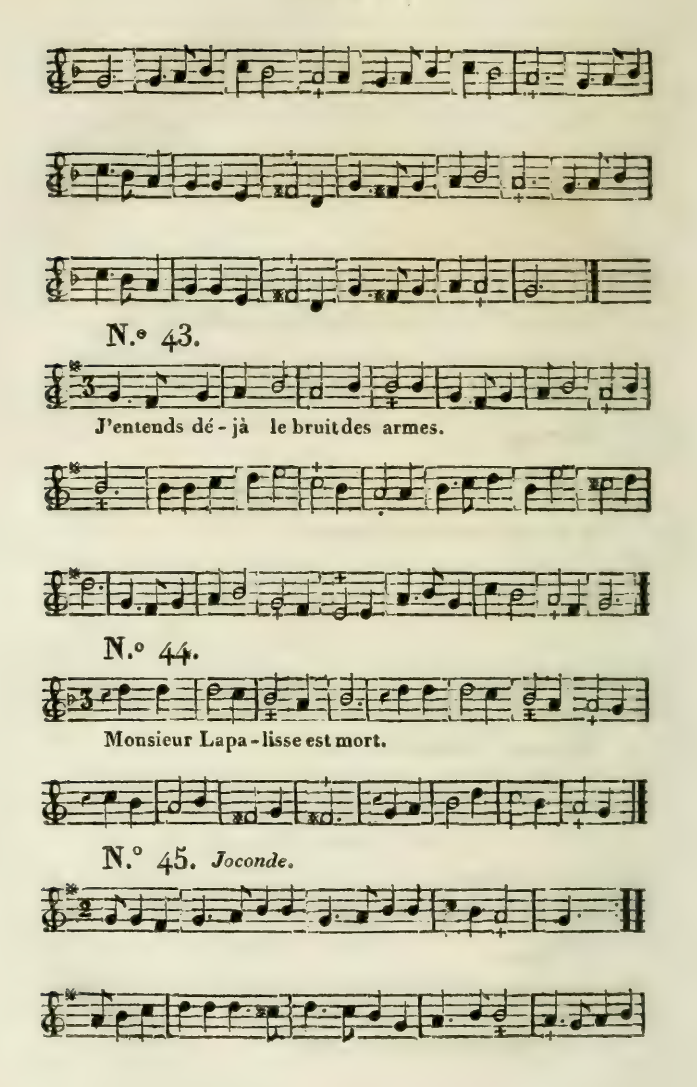

N.° 28.
Allons, gai.
N.° 29.
Les pauvres fil-les gagnent peu.
N.° 30.
On dit qu'amour est si charmant.

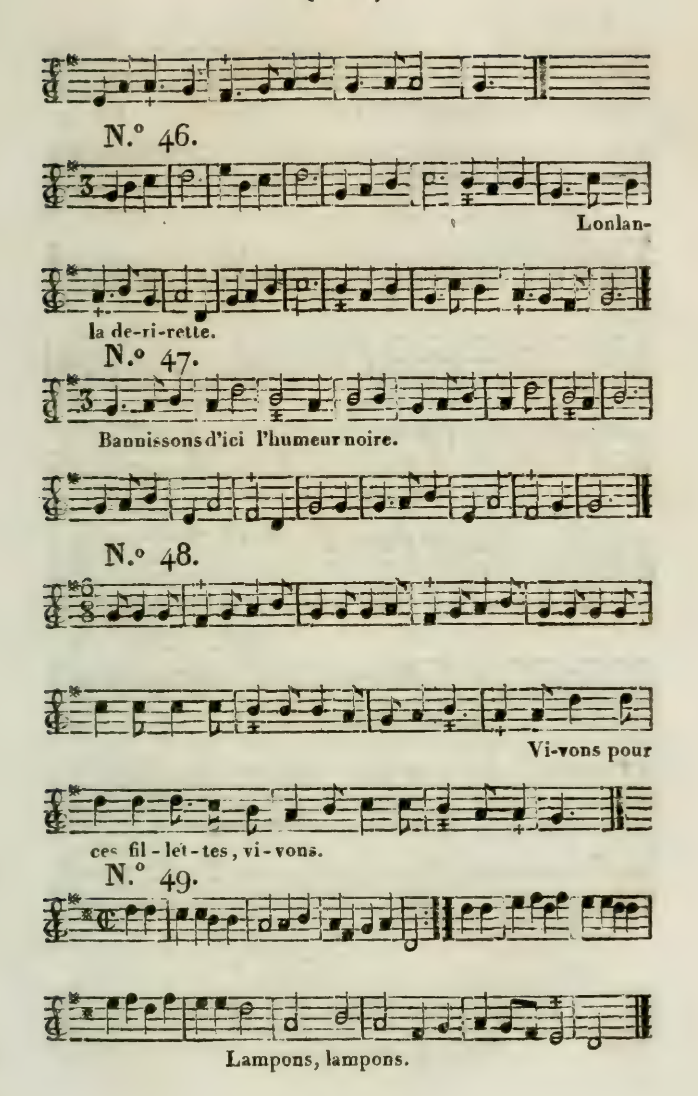
N.o 31. *Folies d'Espagne.*

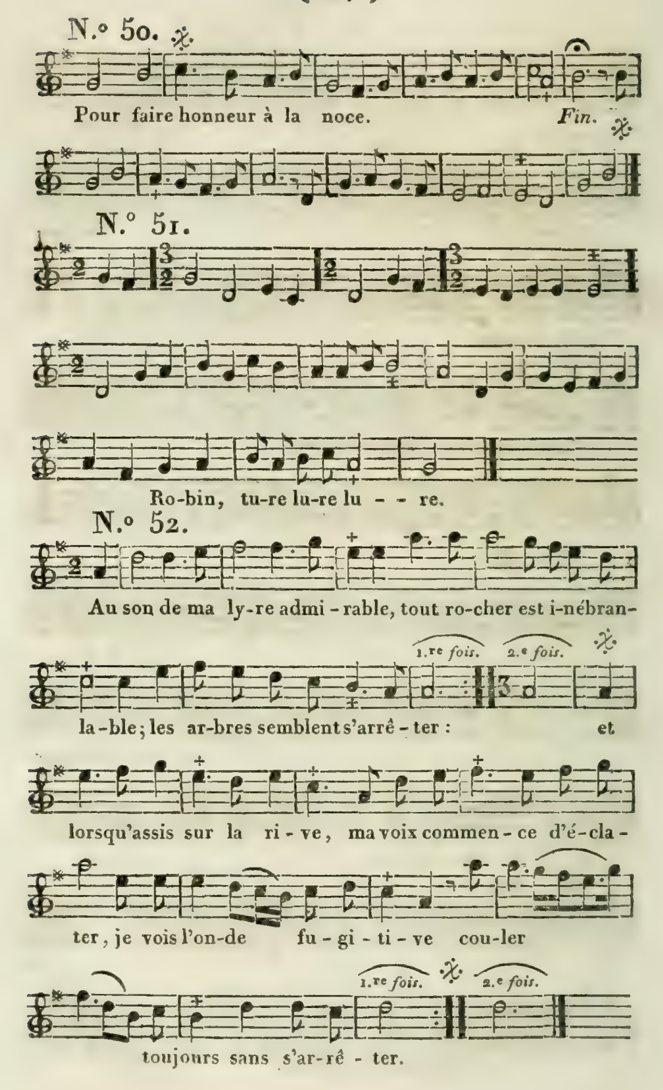



Ah! vraiment, je m'y connois bien.
N.° 35.
Faire l'amour la nuit et le jour.
N.° 36.
Je ne suis né ni roi ni prin-ce.
N.° 37.
La bonne aventure, ô gué.
N.° 38.
Sais-tu la dif-fé - - ren - ce.

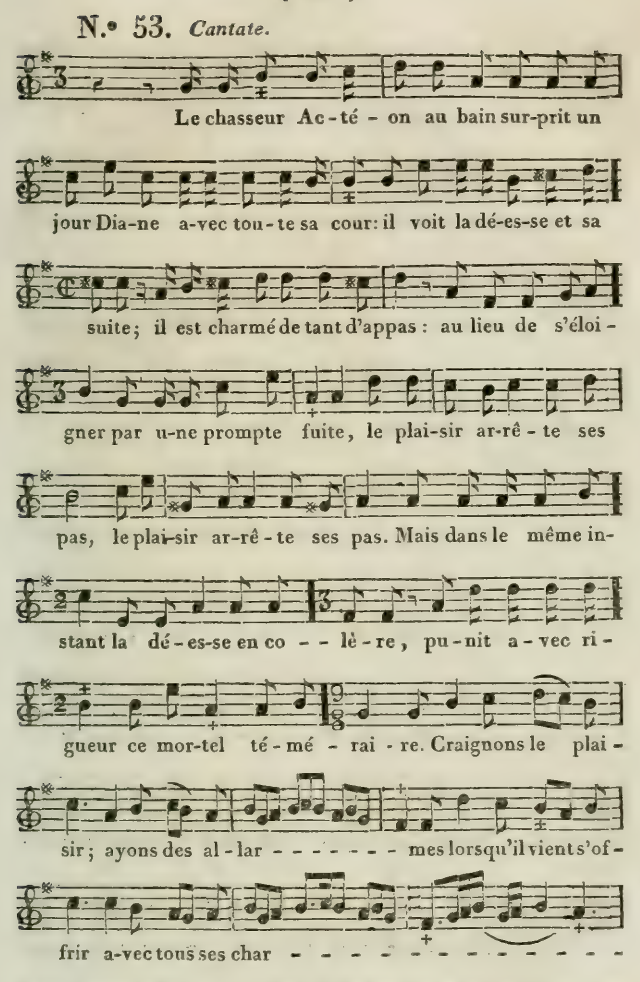

N.° 39.
Dondai - ne, dondai - ne.
N.° 40.
Or écoutez pe-tits et grands.
N.° 41. Menuet d'Hésione.
N.° 42.
Nous sommes demi - dou - zaine.

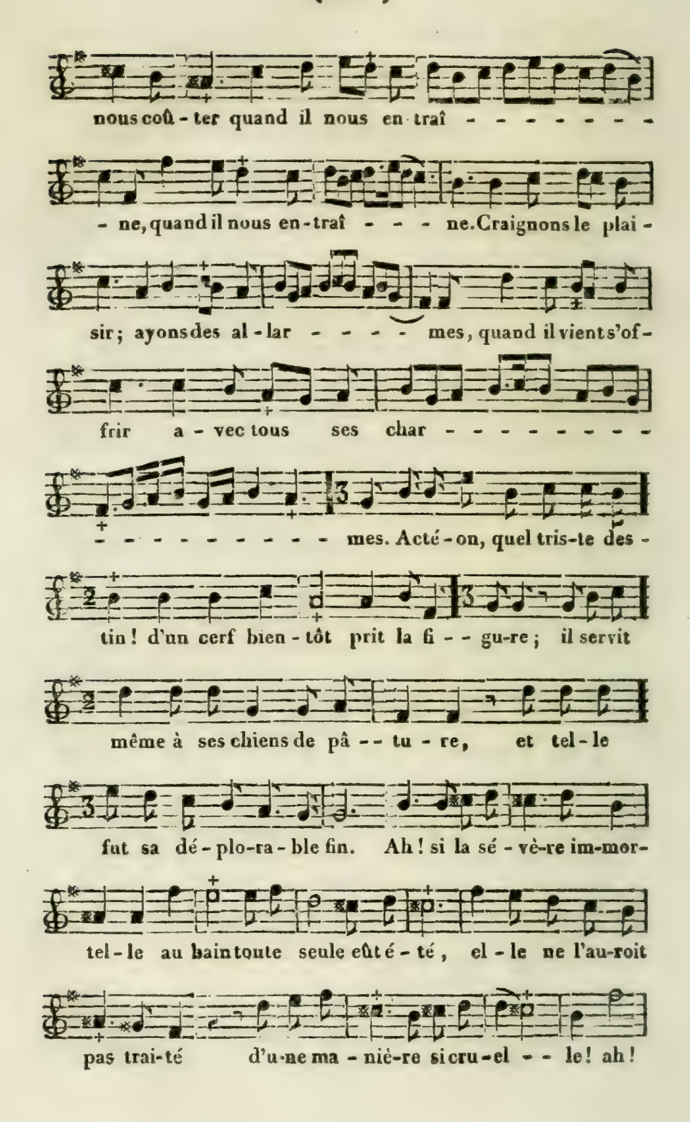

N.° 43.
J'entends dé - jà le bruit des armes.
N.° 44.
Monsieur Lapa - lisse est mort.
N.° 45. Joconde.

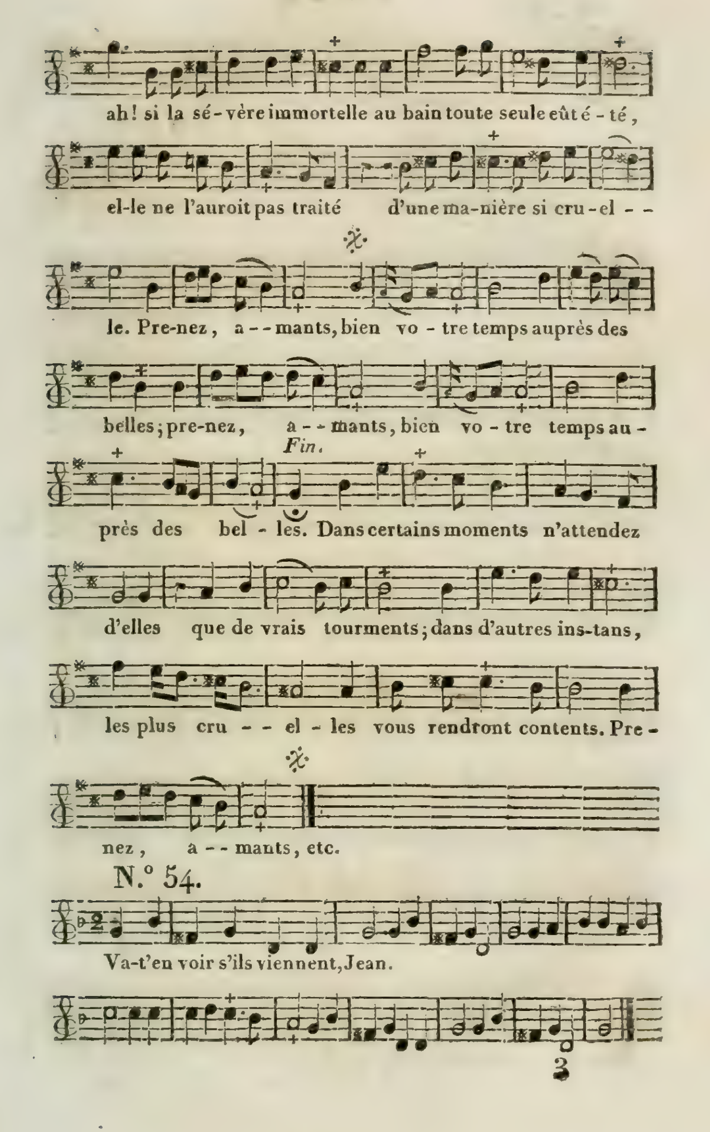

N.° 46.
Lonlan-
la de-ri-rette.
N.° 47.
Bannissons d'ici l'humeur noire.
N.° 48.
Vi-vons pour
ces fil - let - tes , vi - vons.
N.° 49.
Lampons, lampons.

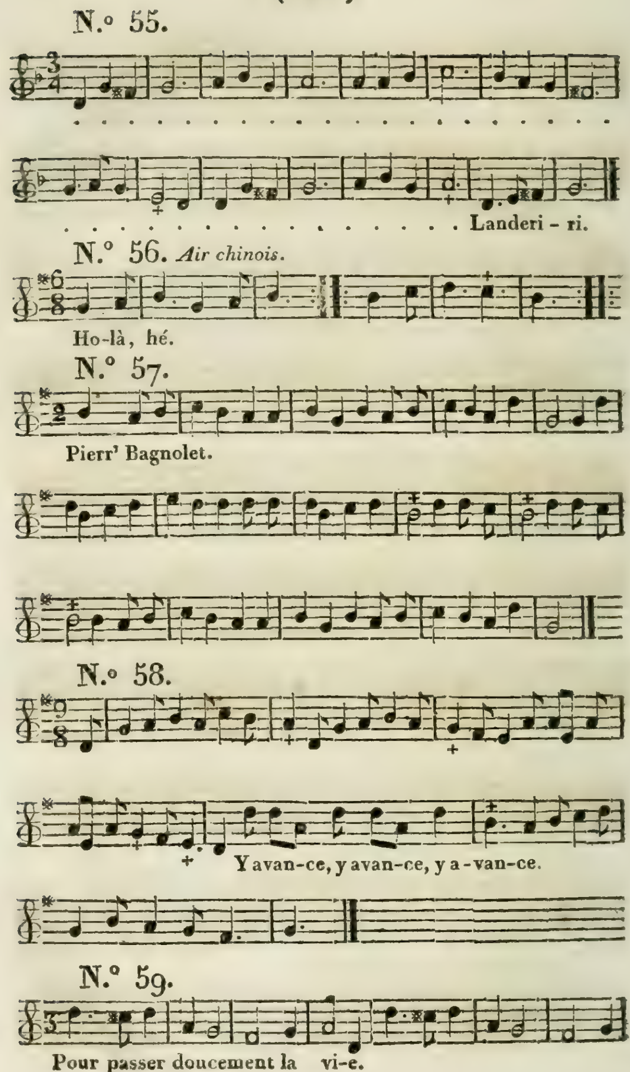

N.° 50.
Pour faire honneur à la noce.
Fin.
N.° 51.
Ro-bin, tu-re lu-re lu - - re.
N.° 52.
Au son de ma ly-re admi - rable, tout ro-cher est i-nébran-
1.re fois.
2.e fois.
la-ble; les ar-bres semblent s'arrê - ter :
et
lorsqu'assis sur la ri - ve, ma voix commen - ce d'é-cla -
ter, je vois l'on-de fu - gi - ti - ve cou-ler
1.re fois.
2.e fois.
toujours sans s'ar-rê - ter.

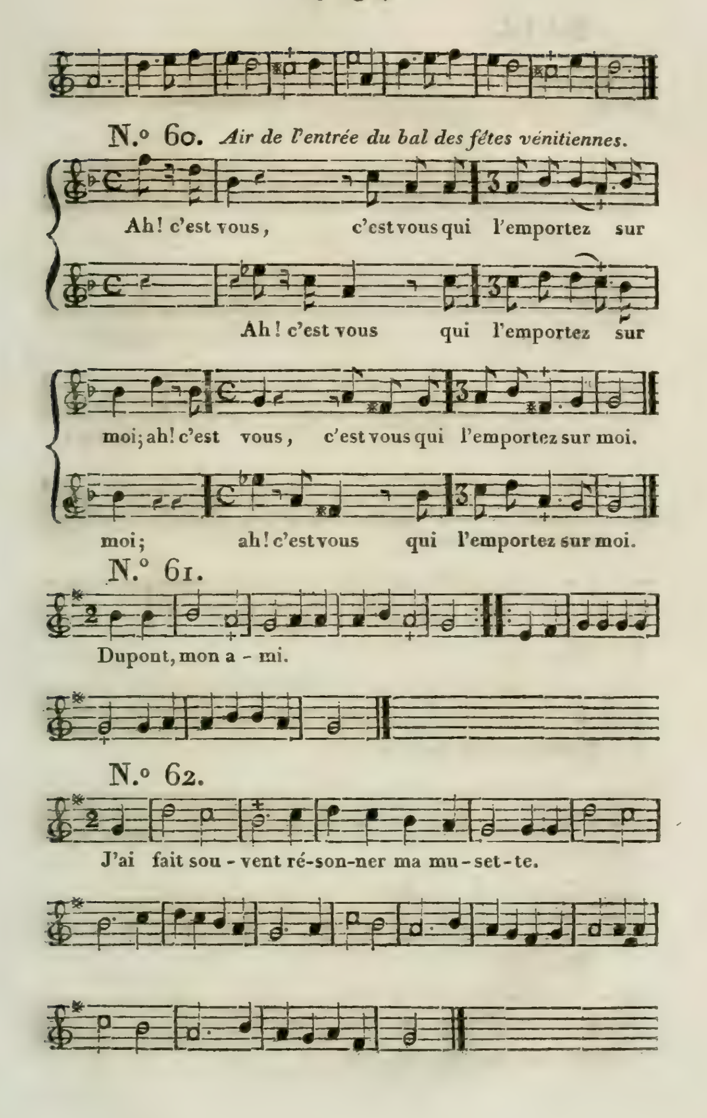
N.° 53. *Cantate.*

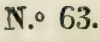

Le chasseur Ac-té - on au bain sur-prit un
jour Dia-ne a-vec tou-te sa cour: il voit la dé-es-se et sa
suite; il est charmé de tant d'appas : au lieu de s'éloi -
gner par u-ne prompte fuite, le plai-sir ar-rê - te ses
pas, le plai-sir ar-rê - te ses pas. Mais dans le même in-
stant la dé - es-se en co - - lè - re, pu - nit a - vec ri -
gueur ce mor-tel té - mé - rai - re. Craignons le plai -
sir; ayons des al - lar - - - - - - - mes lorsqu'il vient s'of -
frir a-vec tous ses char - - - - - - - - - - - - -
mes. Pour lui ré - sis - ter, songeons à la pei - ne qu'il peut

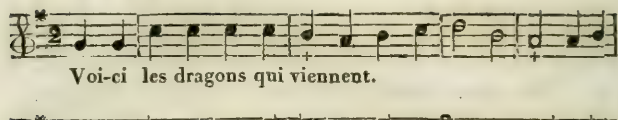

nous coû - ter quand il nous en traî - - - - - - - -
- ne, quand il nous en-traî - - - ne. Craignons le plai -
sir ; ayons des al - lar - - - - mes, quand il vient s'of -
frir a - vec tous ses char - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - mes. Acté - on, quel tris-te des -
tin ! d'un cerf bien - tôt prit la fi - - gu-re ; il servit
même à ses chiens de pâ - - tu - re, et tel - le
fut sa dé - plo-ra - ble fin. Ah ! si la sé - vè-re im-mor-
tel - le au bain toute seule eût é - té, el - le ne l'au-roit
pas trai-té d'u-ne ma - niè-re si cru - el - - le ! ah !


ah! si la sé-vère immortelle au bain toute seule eût é-té,
el-le ne l'auroit pas traité d'une ma-nière si cru-el - -
le. Pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps auprès des
belles; pre-nez, a - - mants, bien vo - tre temps au -
près des bel - les. Dans certains moments n'attendez
Fin.
d'elles que de vrais tourments; dans d'autres ins-tans,
les plus cru - - el - les vous rendront contents. Pre -
nez, a - - mants, etc.
N.° 54.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.
3

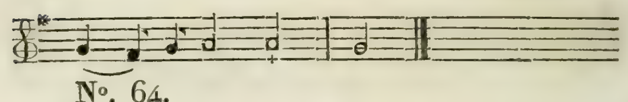

N.° 55.
Landeri - ri.
N.° 56. Air chinois.
Ho-là, hé.
N.° 57.
Pierr' Bagnolet.
N.° 58.
Y avan-ce, y avan-ce, y a-van-ce.
N.° 59.
Pour passer doucement la vi-e.


N.o 60. Air de l'entrée du bal des fêtes vénitiennes.
Ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur
Ah! c'est vous qui l'emportez sur
moi; ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur moi.
moi; ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.
N.° 61.
Dupont, mon a - mi.
N.o 62.
J'ai fait sou - vent ré-son-ner ma mu-set-te.



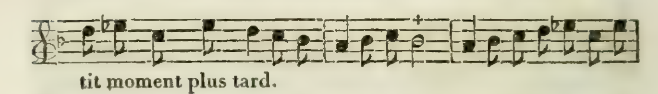






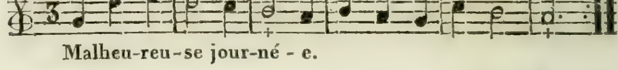
N°. 64.

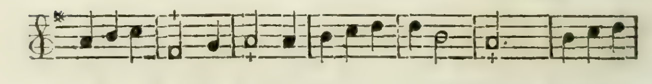
Un pe -

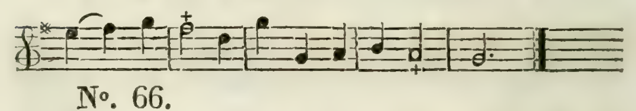




N°. 65.



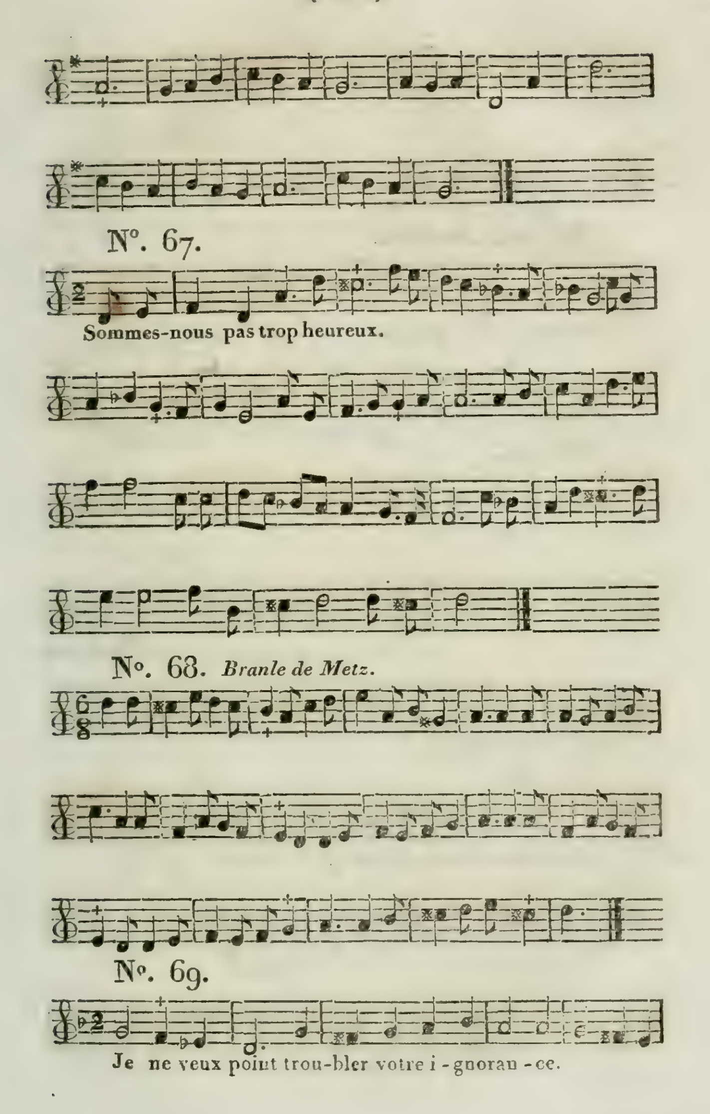


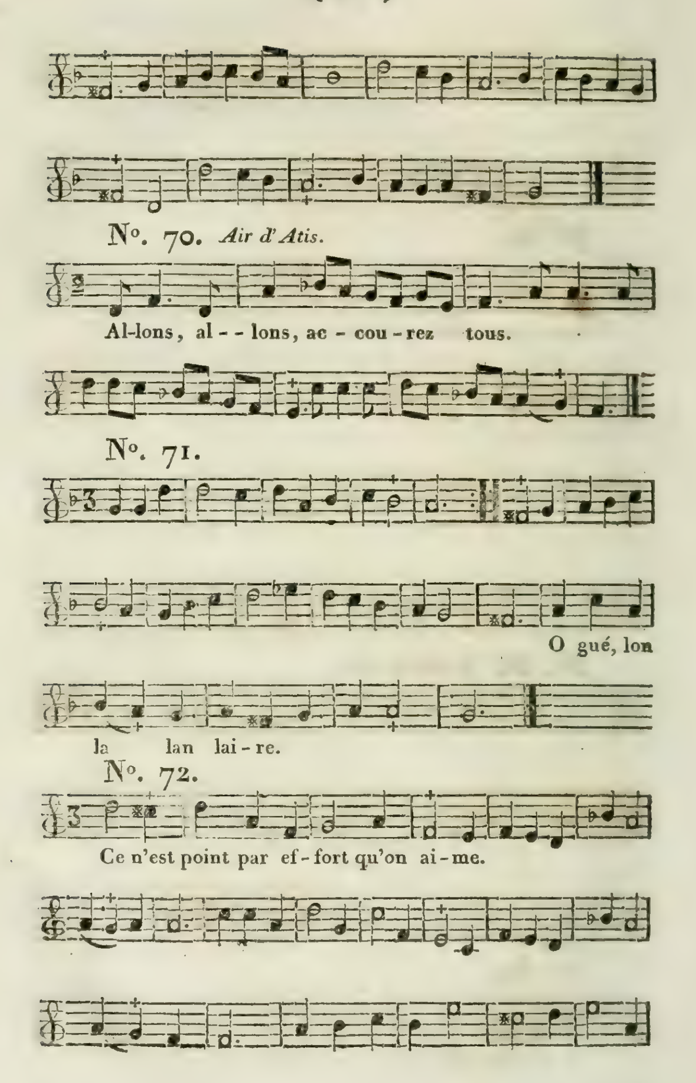


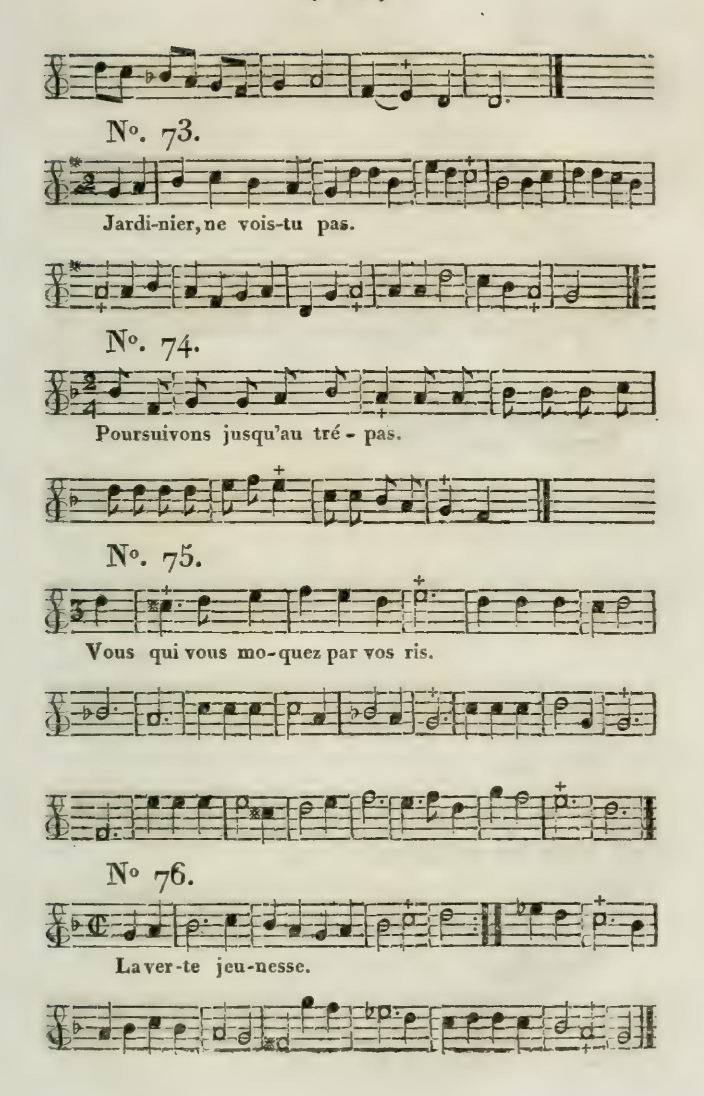
N°. 66.

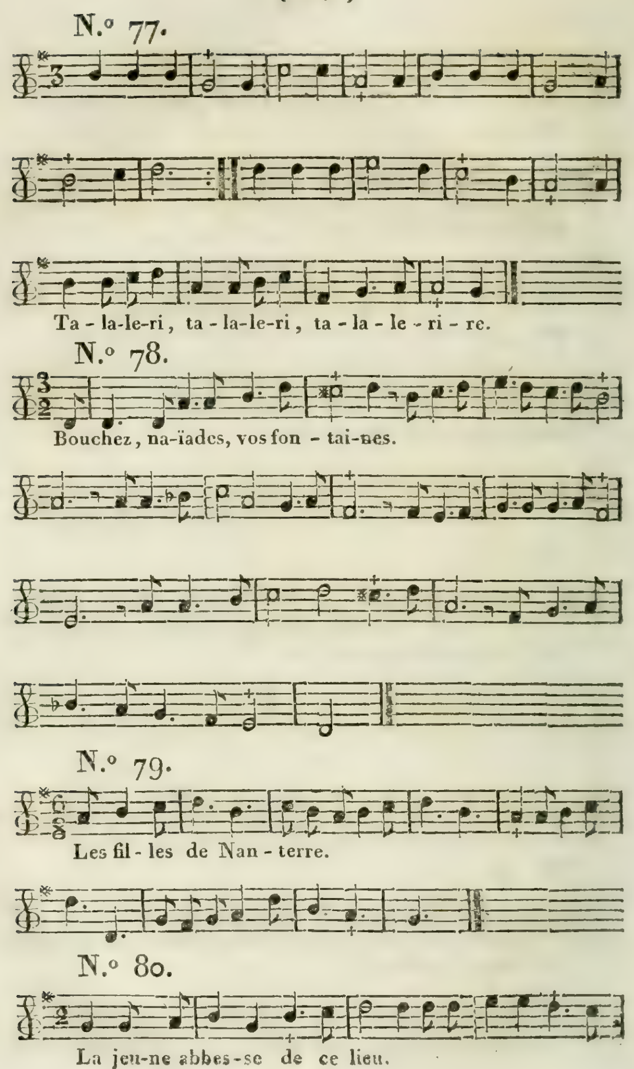


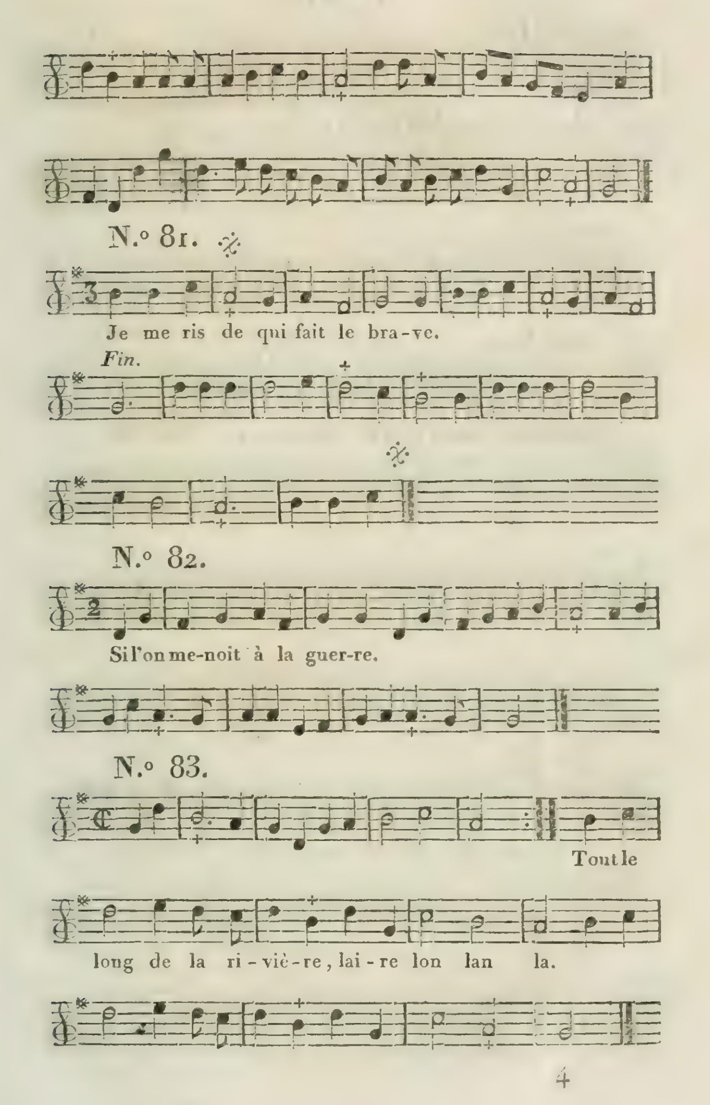
Tes beaux yeux, ma Ni-co-le

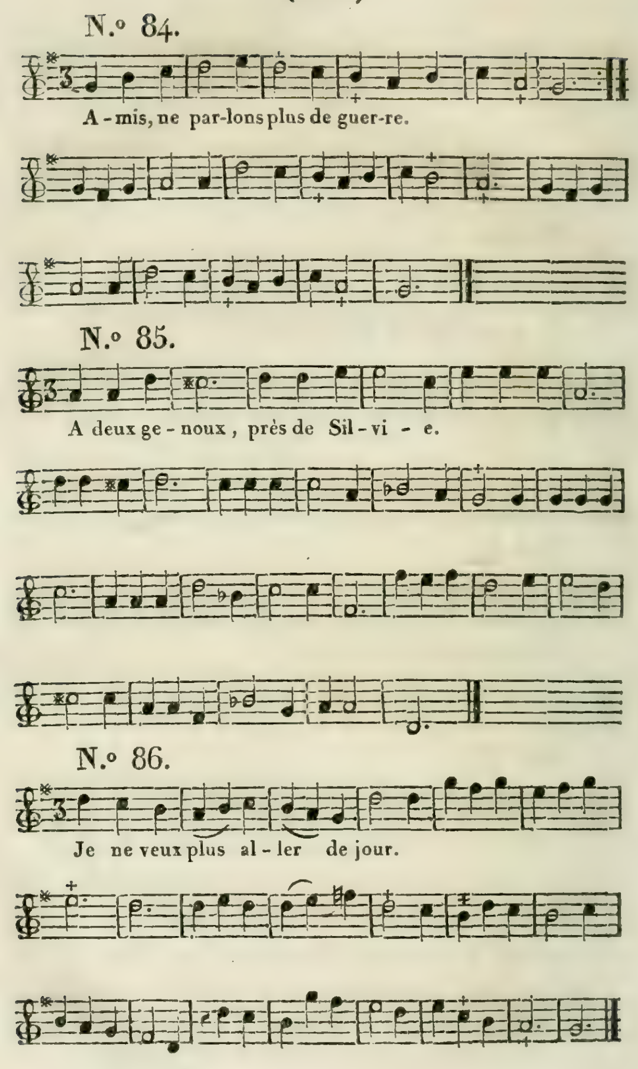

N°. 67.
Sommes-nous pas trop heureux.
N°. 68. Branle de Metz.
N°. 69.
Je ne veux point trou-bler votre i - gnoran - ce.


N°. 70. Air d'Atis.
Al-lons, al - - lons, ac - cou - rez tous.
N°. 71.
O gué, lon
la lan lai - re.
N°. 72.
Ce n'est point par ef - fort qu'on ai - me.

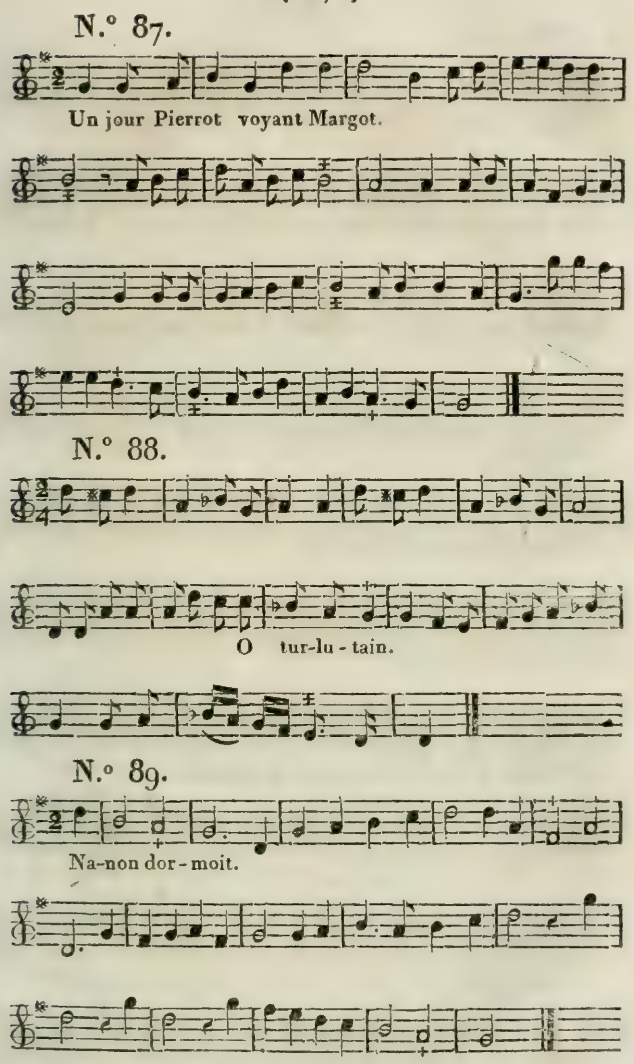

N°. 73.
Jardi-nier, ne vois-tu pas.
N°. 74.
Poursuivons jusqu'au tré - pas.
N°. 75.
Vous qui vous mo-quez par vos ris.
N° 76.
La ver-te jeu-nesse.

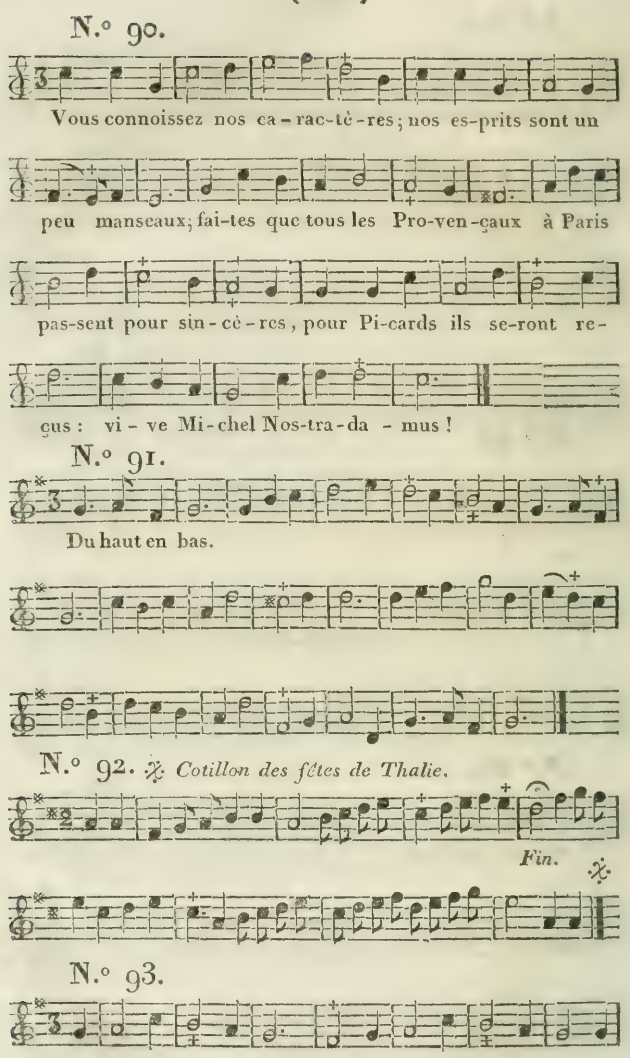

N.o 77.
Ta - la-le-ri, ta - la-le-ri, ta - la - le - ri - re.
N.o 78.
Bouchez, na-ïades, vos fon - tai-nes.
N.o 79.
Les fil - les de Nan - terre.
N.o 80.
La jeu-ne abbes-se de ce lieu.

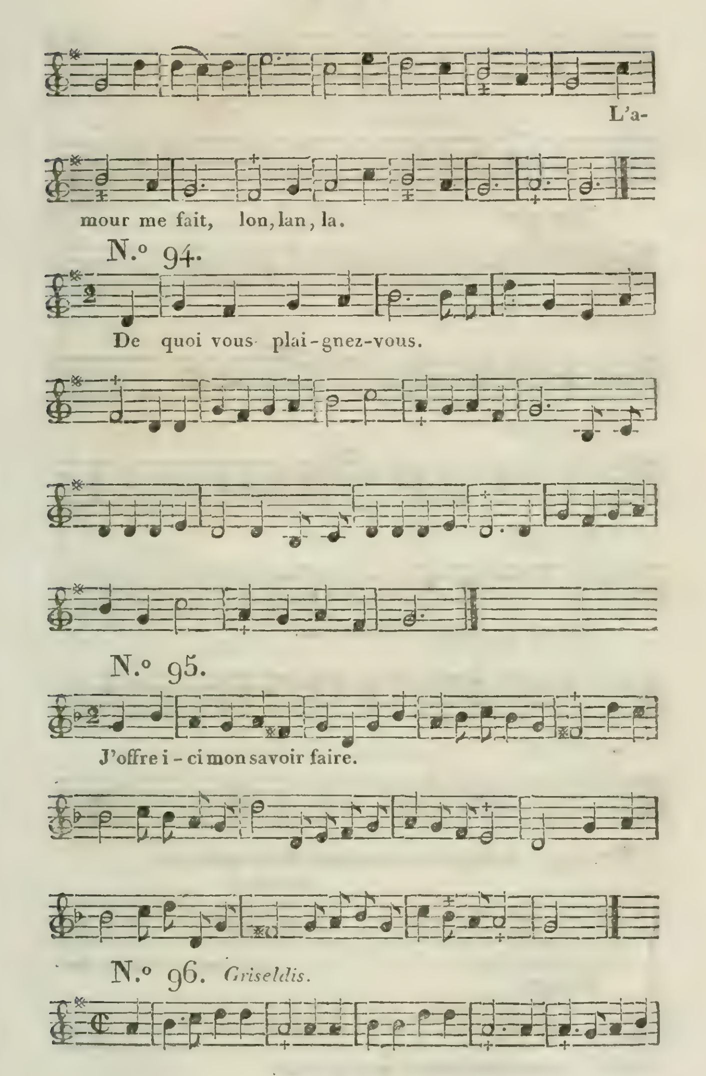

N.° 81.
Je me ris de qui fait le bra-ve.
Fin.
N.° 82.
Si l'on me-noit à la guer-re.
N.° 83.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.
4

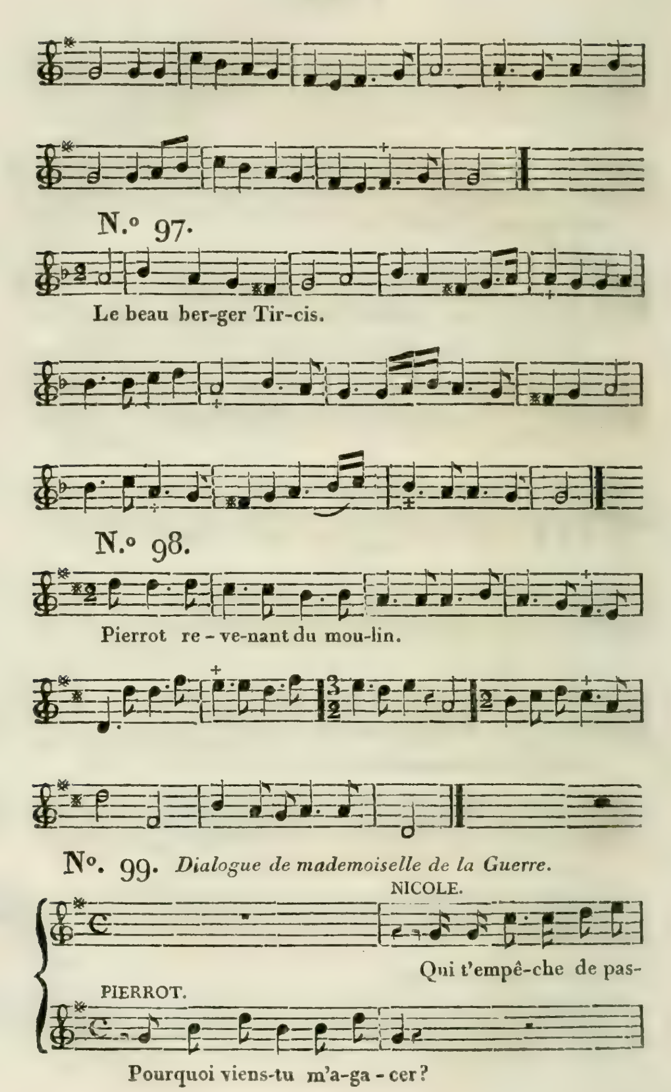

N.° 84.
A - mis, ne par-lons plus de guer-re.
N.° 85.
A deux ge - noux, près de Sil - vi - e.
N.° 86.
Je ne veux plus al - ler de jour.

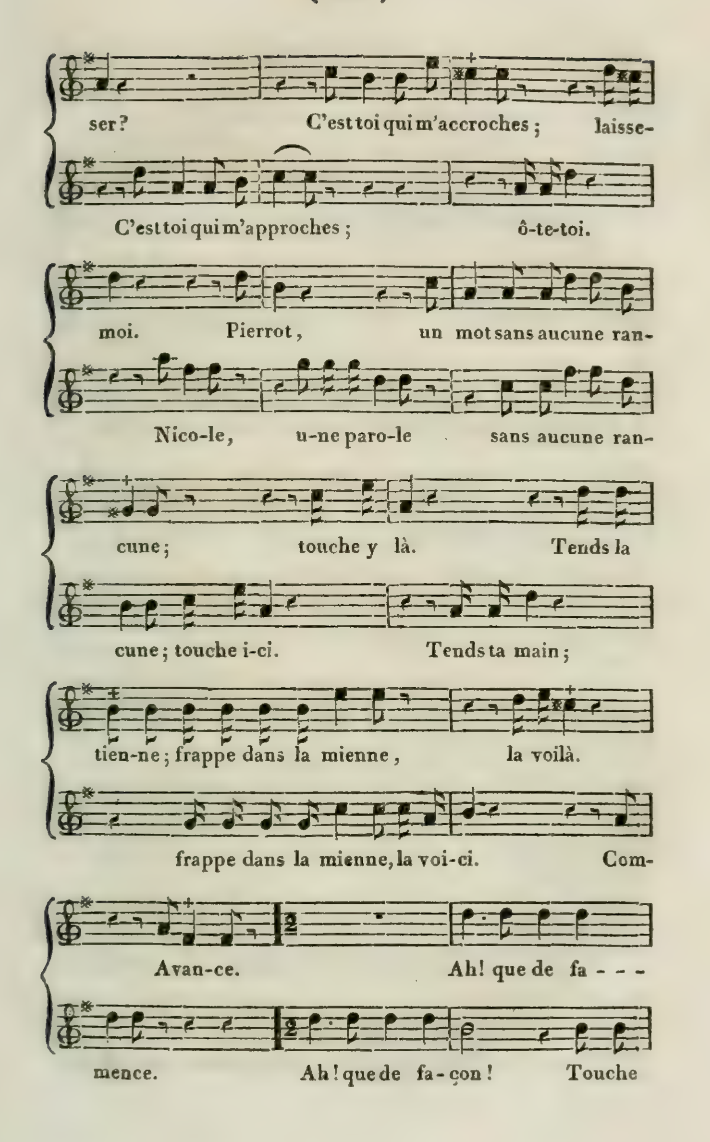
N.° 87.

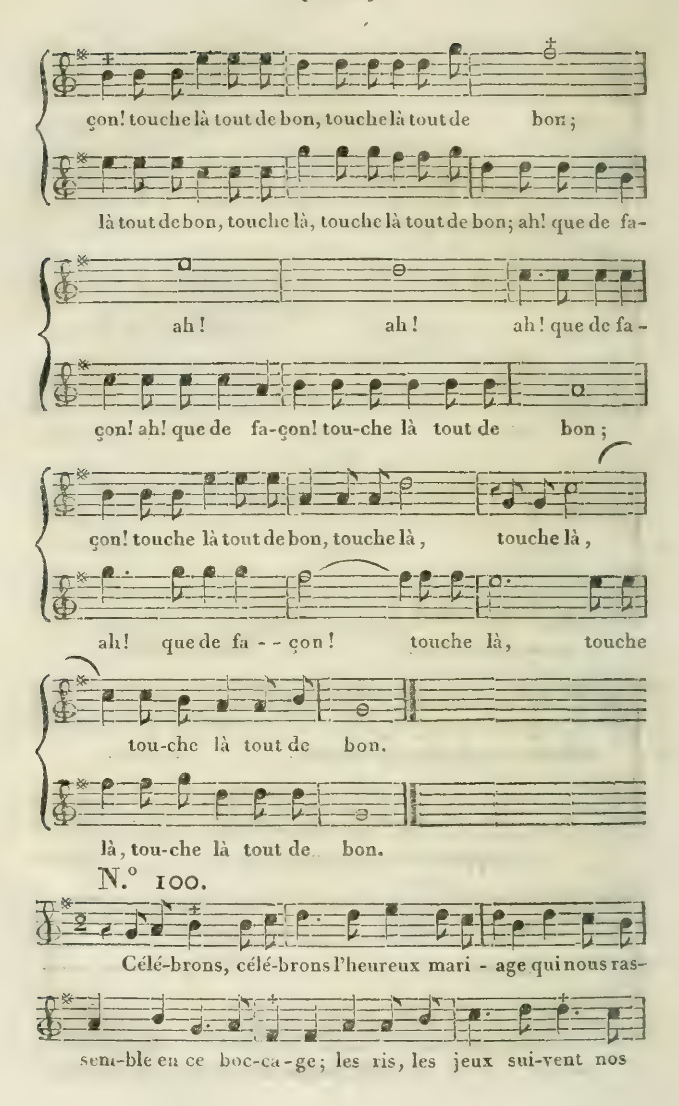

Un jour Pierrot voyant Margot.
N.° 88.
O tur-lu-tain.
N.° 89.
Na-non dor-moit.

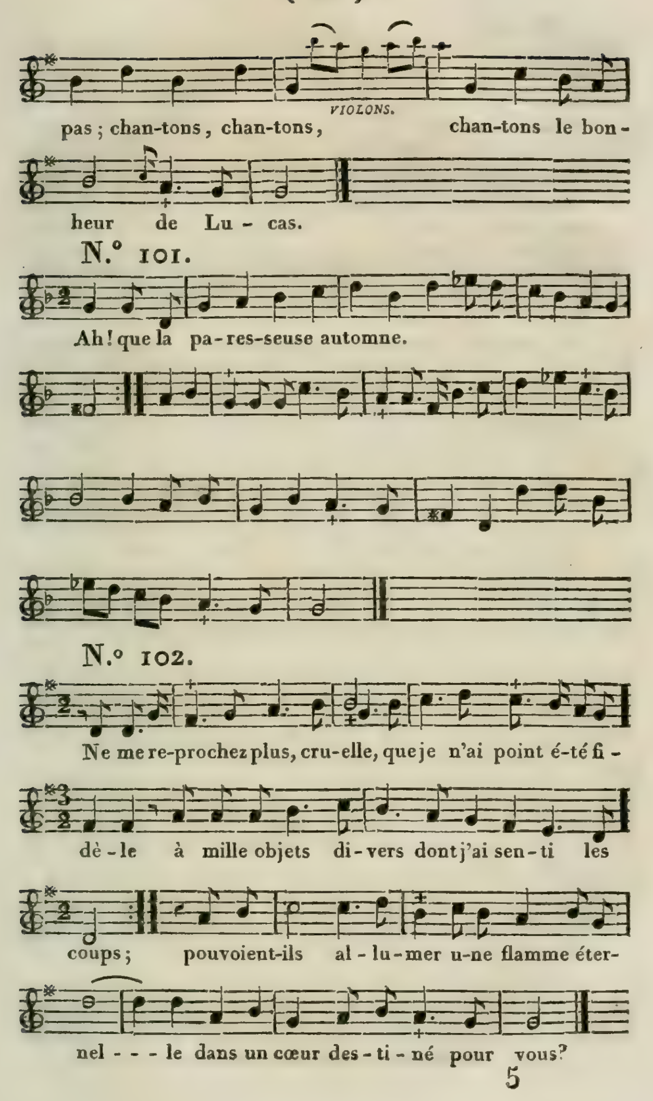

N.° 90.
Vous connoissez nos ca-rac-tè-res; nos es-prits sont un
peu manseaux; fai-tes que tous les Pro-ven-çaux à Paris
pas-sent pour sin-cè-res, pour Pi-cards ils se-ront re-
çus : vi-ve Mi-chel Nos-tra-da-mus !
N.° 91.
Du haut en bas.
N.° 92.
Cotillon des fêtes de Thalie.
Fin.
N.° 93.


L'a-
mour me fait, lon, lan, la.
N.o 94.
De quoi vous plai-gnez-vous.
N.o 95.
J'offre i - ci mon savoir faire.
N.o 96. Griseldis.


N.o 97.
Le beau ber-ger Tir-cis.
N.o 98.
Pierrot re - ve-nant du mou-lin.
N°. 99. Dialogue de mademoiselle de la Guerre.
NICOLE.
Qui t'empê-che de pas-
PIERROT.
Pourquoi viens-tu m'a-ga - cer?


ser?
C'est toi qui m'accroches ;
laisse-
C'est toi qui m'approches ;
ô-te-toi.
moi.
Pierrot,
un mot sans aucune ran-
Nico-le,
u-ne paro-le
sans aucune ran-
cune ;
touche y là.
Tends la
cune ; touche i-ci.
Tends ta main ;
tien-ne ; frappe dans la mienne,
la voilà.
frappe dans la mienne, la voi-ci.
Com-
Avan-ce.
Ah! que de fa - - -
mence.
Ah! que de fa-çon!
Touche


çon! touche là tout de bon, touche là tout de bon;
là tout de bon, touche là, touche là tout de bon; ah! que de fa-
ah! ah! ah! que de fa-
çon! ah! que de fa-çon! tou-che là tout de bon;
çon! touche là tout de bon, touche là, touche là,
ah! que de fa--çon! touche là, touche
tou-che là tout de bon.
là, tou-che là tout de bon.
N.° 100.
Célé-brons, célé-brons l'heureux mari - age qui nous ras-
sem-ble en ce boc-ca-ge; les ris, les jeux sui-vent nos


VIOLONS.
pas ; chan-tons , chan-tons ,   chan-tons le bon -
heur de Lu - cas.
N.° 101.
Ah ! que la pa - res-seuse automne.
N.° 102.
Ne me re-prochez plus, cru-elle, que je n'ai point é-té fi -
dè - le à mille objets di - vers dont j'ai sen - ti les
coups ; pouvoient-ils al - lu - mer u-ne flamme éter-
nel - - - le dans un cœur des - ti - né pour vous?



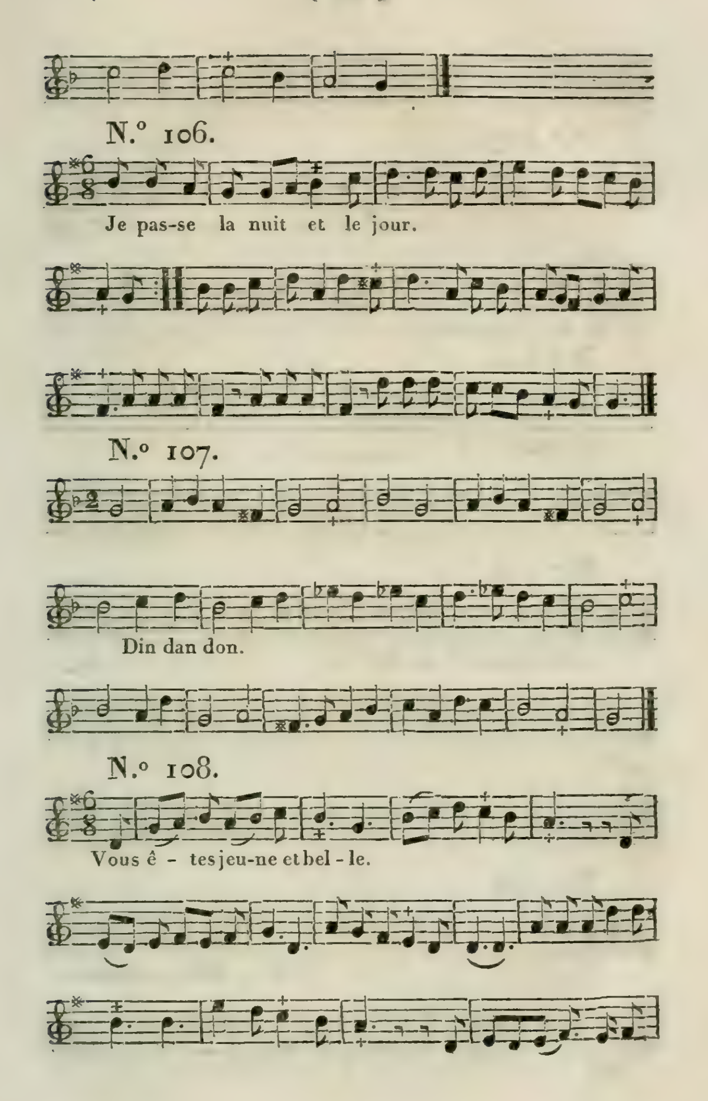
Ne me re-pro-chez plus, cruel-le, que je n'ai point é-té fi-dè-le à mil-le objets di-vers dont j'ai senti les coups ; pou-voient-ils al-lumer, al-lu-mer u-ne flamme éter-nel - - - - - - - le dans un cœur, un cœur, un cœur des-ti-né pour vous.

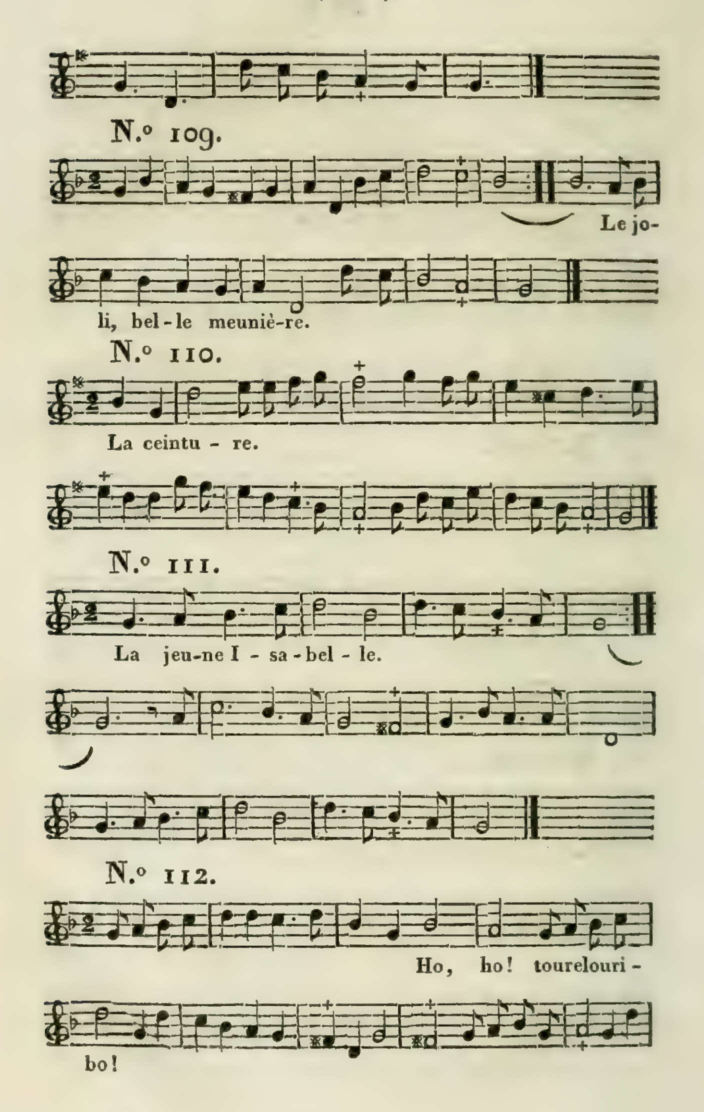
N.° 104.

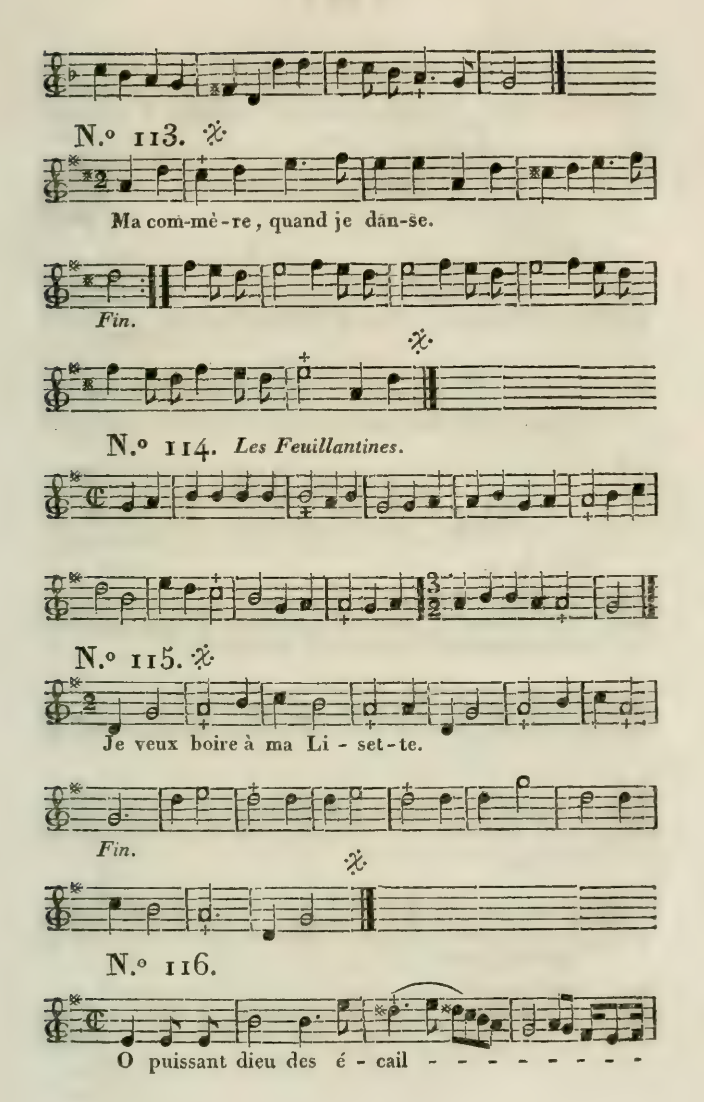
Ra-mo-nez ci, ra-mo-nez là.

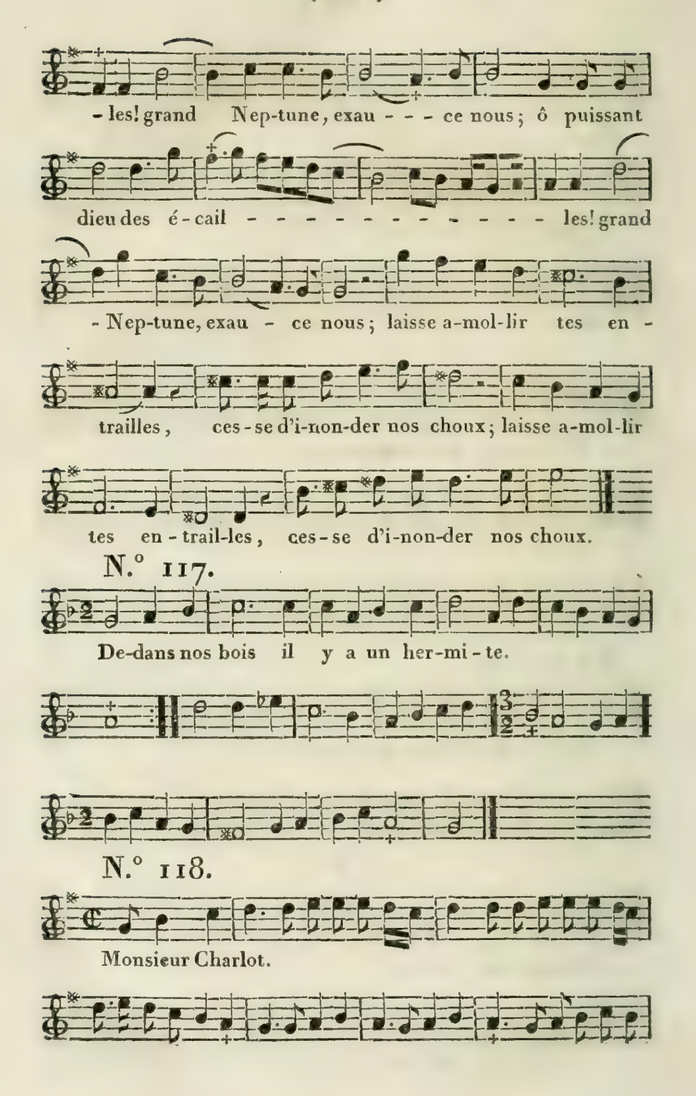
N°. 105.

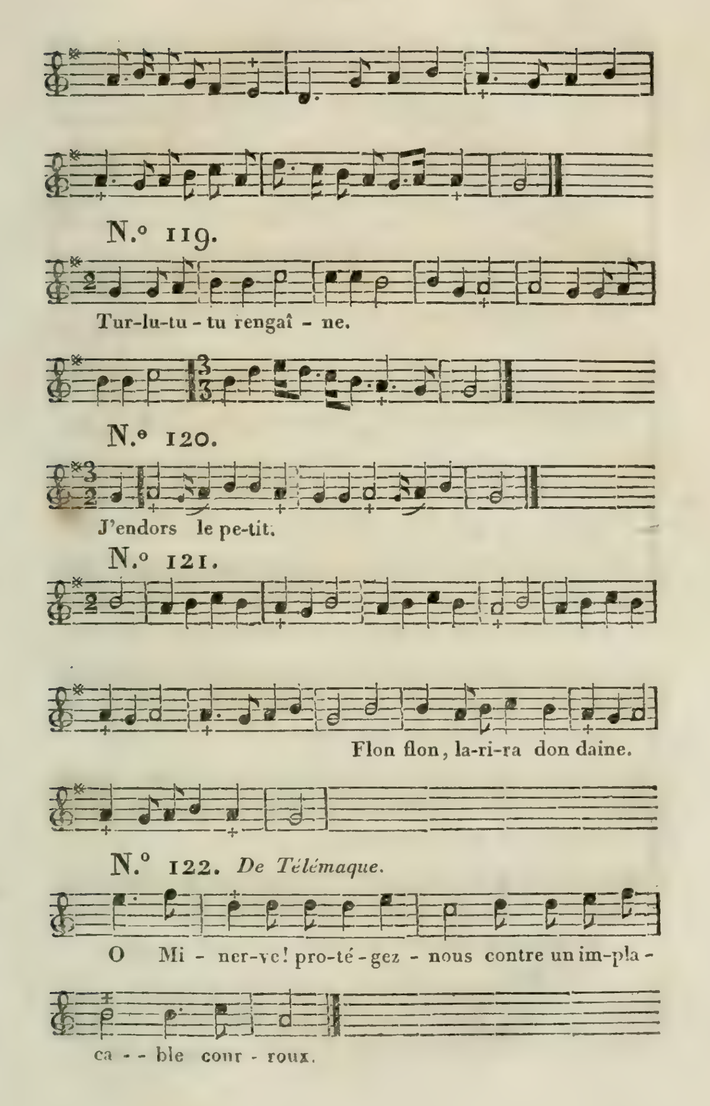
Le ciel bé-nis-se la be-so-gue.


N.° 106.
Je pas-se la nuit et le jour.
N.° 107.
Din dan don.
N.° 108.
Vous ê - tes jeu-ne et bel - le.


N.° 109.
Le jo-
li, bel-le meuniè-re.
N.° 110.
La ceintu - re.
N.° 111.
La jeu-ne I - sa-bel - le.
N.° 112.
Ho, ho! tourelouri -
bo!


N.° 113.
Ma com-mè-re, quand je dân-se.
Fin.
N.° 114. Les Feuillantines.
N.° 115.
Je veux boire à ma Li - set-te.
Fin.
N.° 116.
O puissant dieu des é - cail - - - - - - - - -


- les! grand Nep-tune, exau - - - ce nous; ô puissant
dieu des é-cail - - - - - - - - - - - - - les! grand
- Nep-tune, exau - ce nous; laisse a-mol-lir tes en -
trailles, ces-se d'i-non-der nos choux; laisse a-mol-lir
tes en-trail-les, ces-se d'i-non-der nos choux.
N.° 117.
De-dans nos bois il y a un her-mi-te.
N.° 118.
Monsieur Charlot.


N.° 119.
Tur-lu-tu - tu rengaî - ne.
N.° 120.
J'endors le pe-tit.
N.° 121.
Flon flon, la-ri-ra don daine.
N.° 122. De Télémaque.
O Mi - ner-ve! pro-té - gez - nous contre un im-pla -
ca - - ble cour - roux.

N.° 123.



Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des -

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des -

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des -

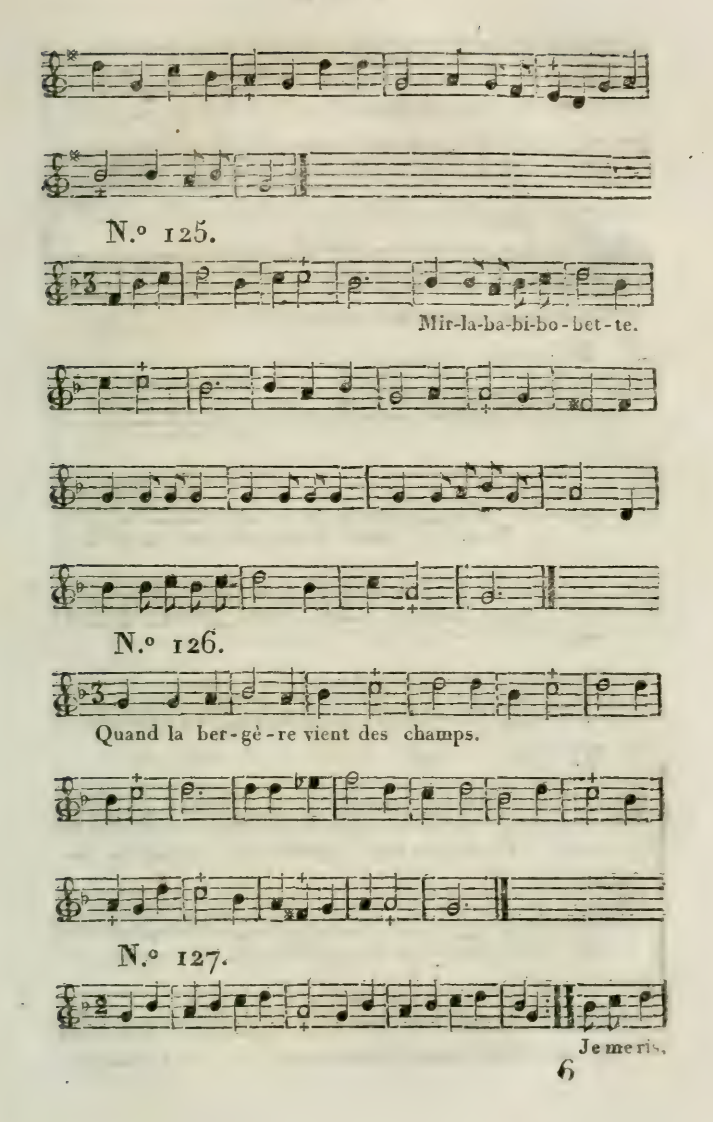
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

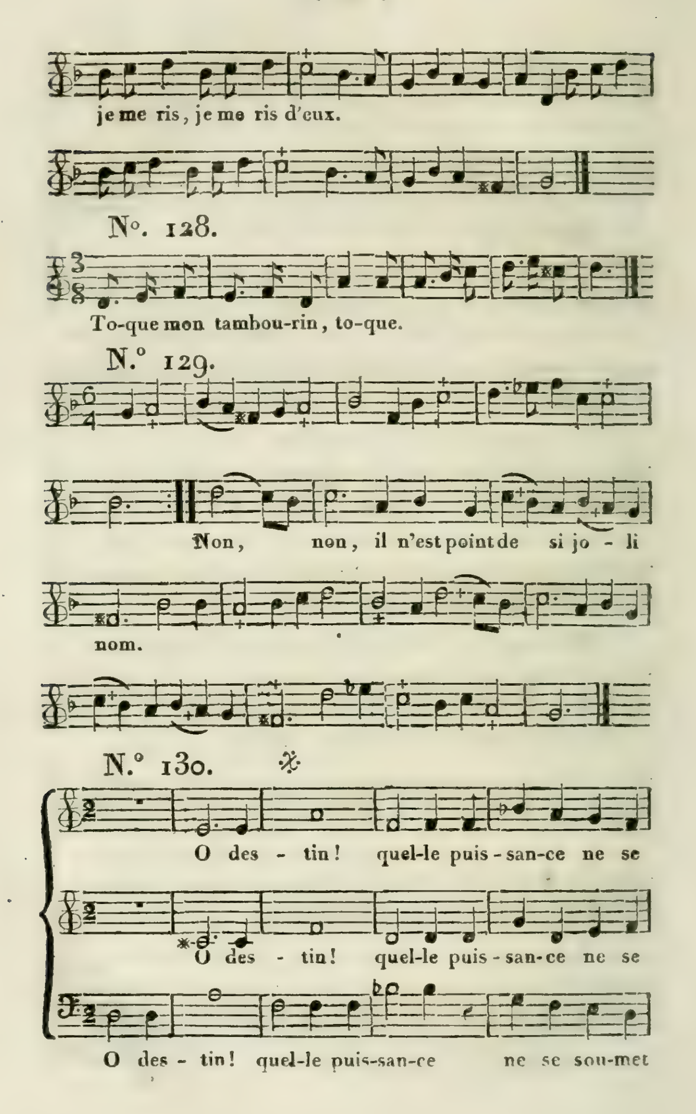
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

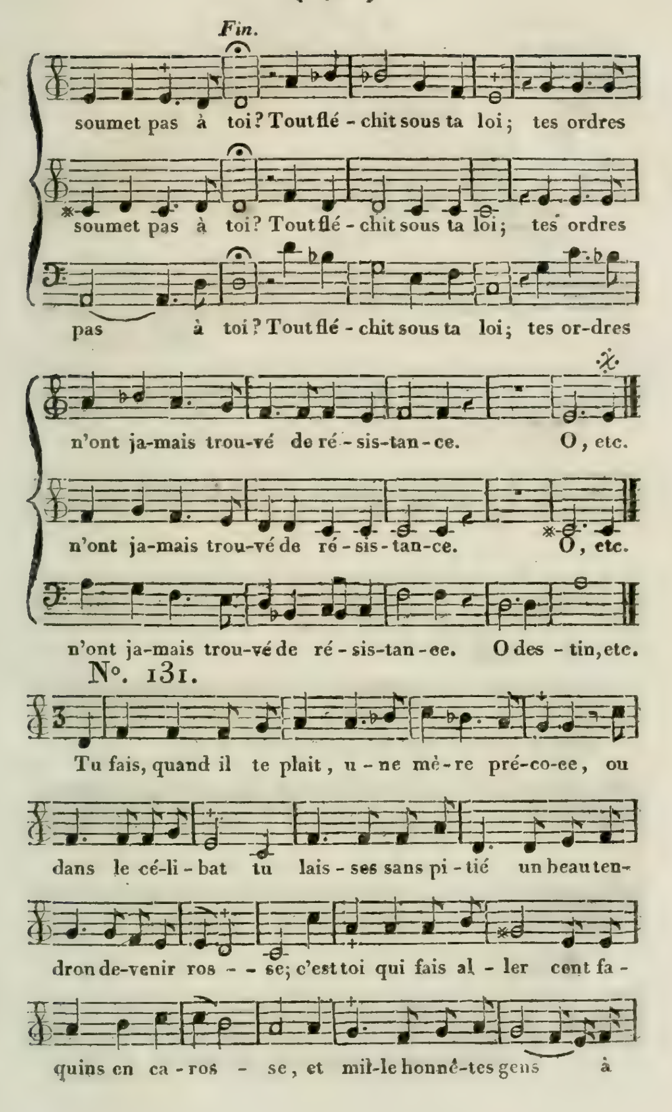
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

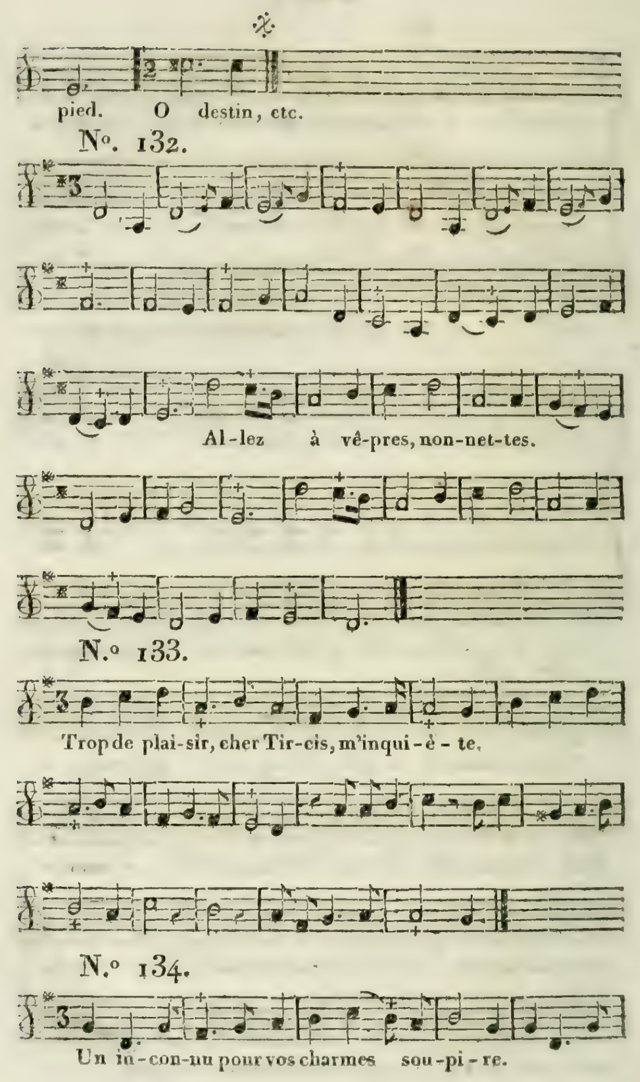
N.° 124.

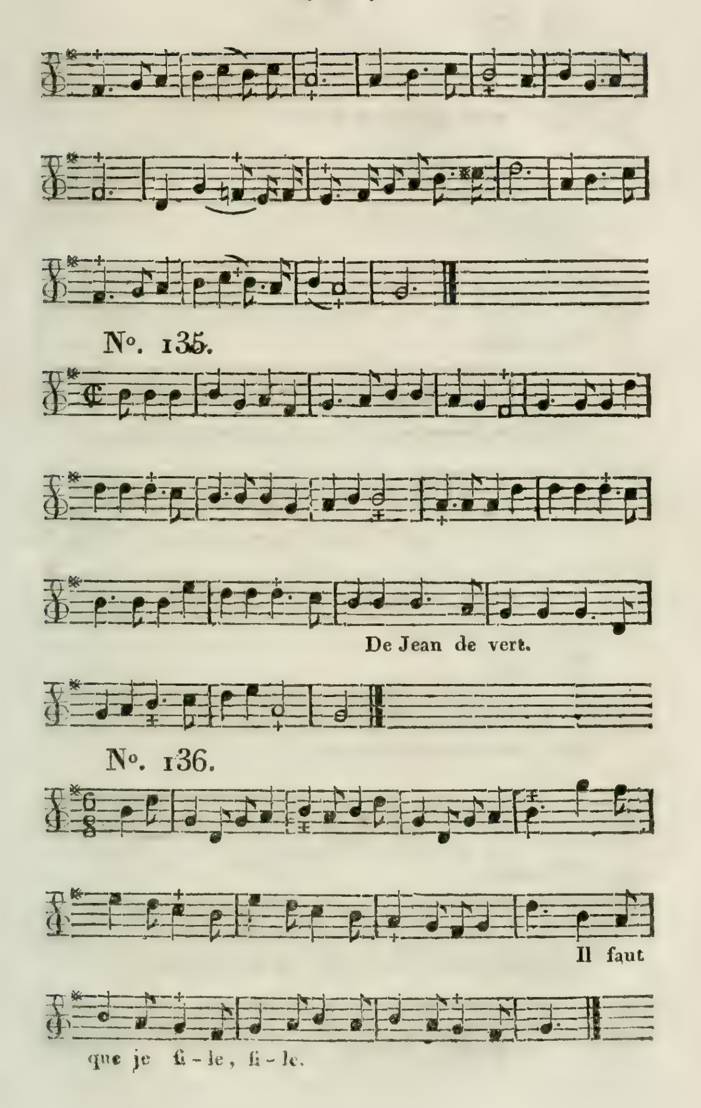
Oui dà, ma commère, oui.
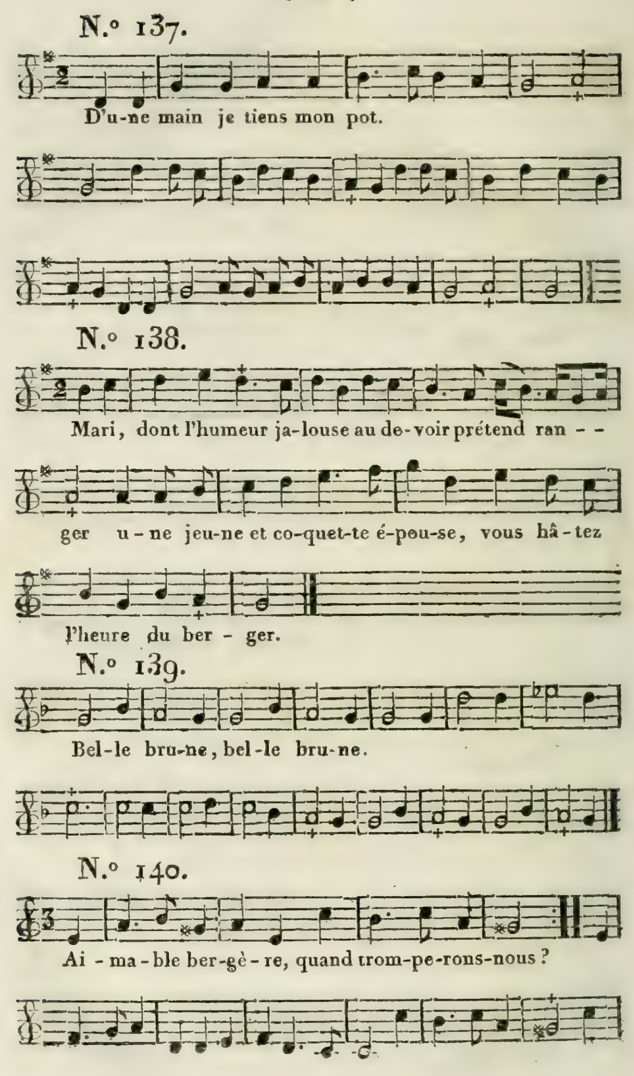

N.° 125.
Mir-la-ba-bi-bo-bet-te.
N.° 126.
Quand la ber-gè-re vient des champs.
N.° 127.
Je me ris.
6

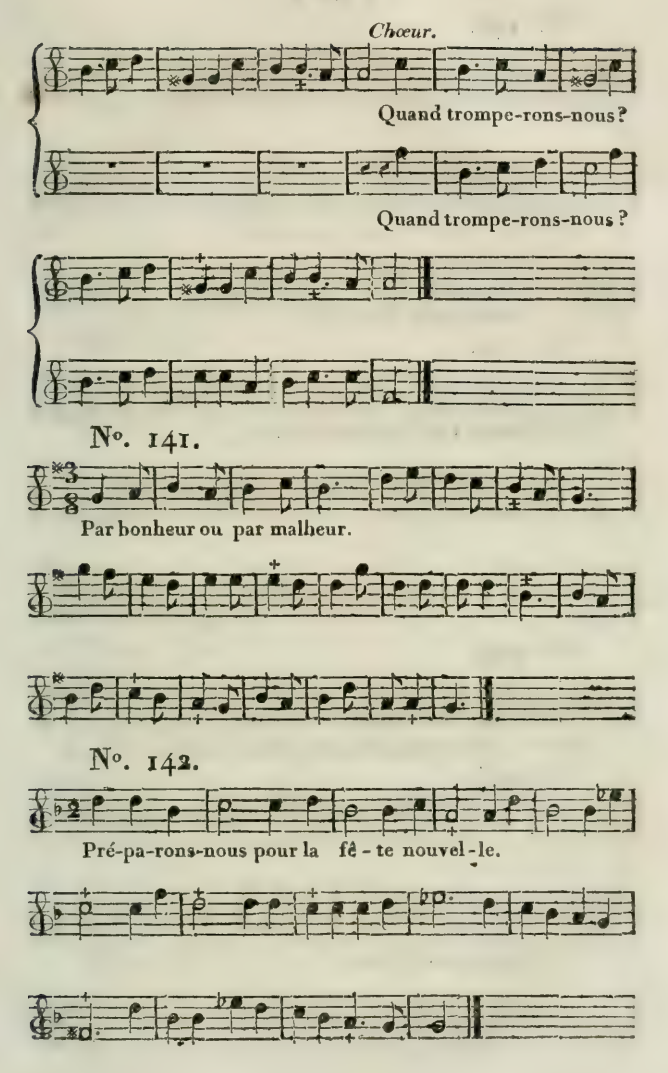

je me ris, je me ris d'eux.
No. 128.
To-que mon tambou-rin, to-que.
N.° 129.
Non, non, il n'est point de si jo - li
nom.
N.° 130.
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis-san-ce ne se sou-met

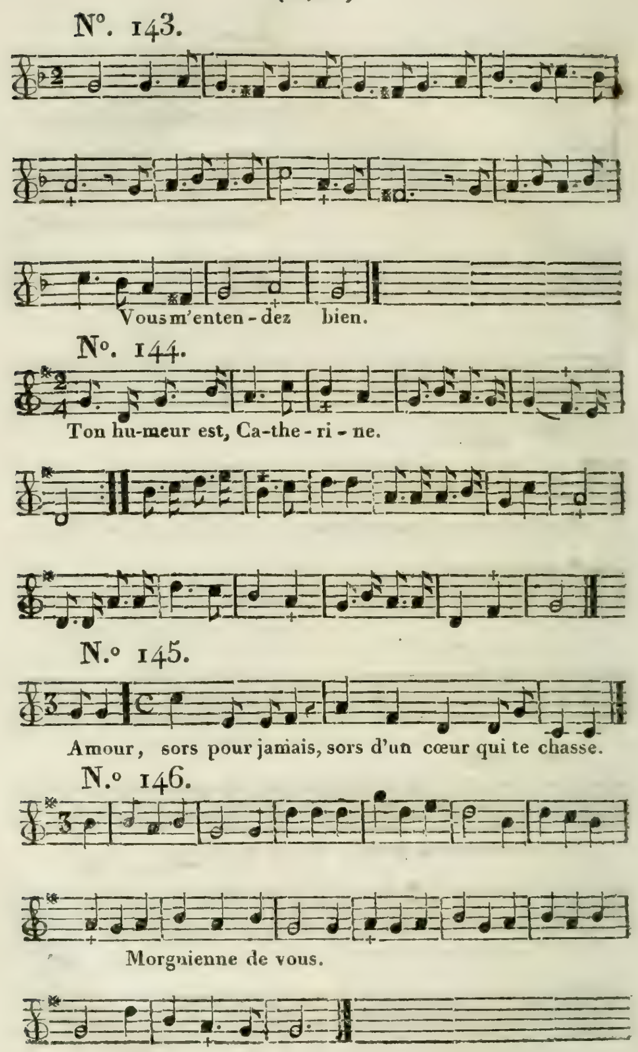

Fin.
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes or-dres
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis - tan-ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O des - tin, etc.
N°. 131.
Tu fais, quand il te plait, u - ne mè - re pré-co-ce, ou
dans le cé-li - bat tu lais - ses sans pi - tié un beau ten-
dron de-venir ros - - se; c'est toi qui fais al - ler cent fa -
quins en ca - ros - se, et mil-le honnê-tes gens à

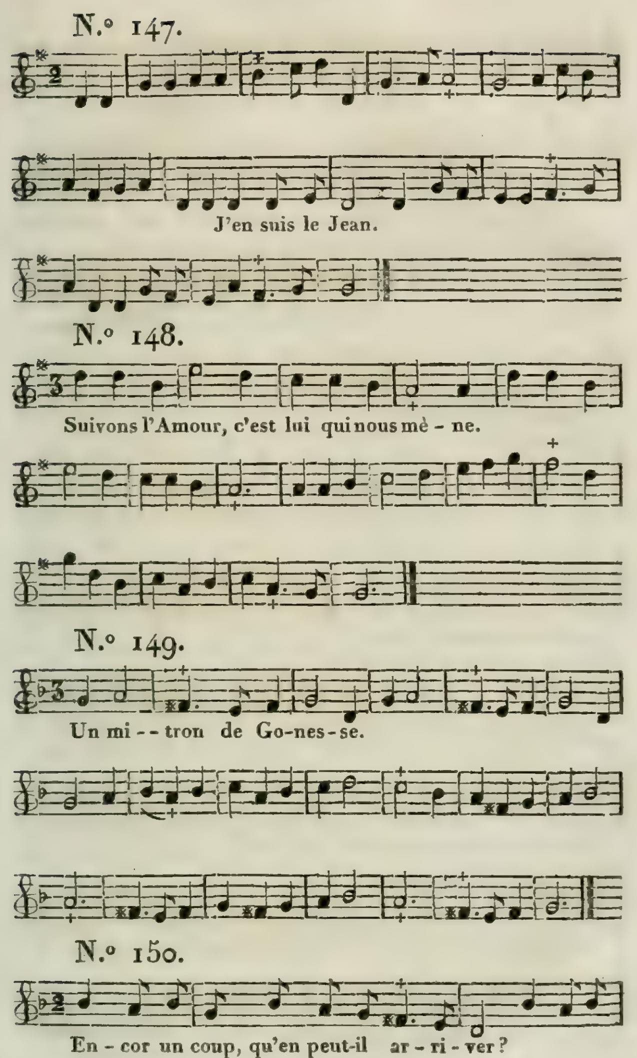

pied. O destin, etc.
N°. 132.
Al-lez à vê-pres, non-net-tes.
N.° 133.
Trop de plai-sir, cher Tir-cis, m'inqui-è-te.
N.° 134.
Un in-con-nu pour vos charmes sou-pi-re.

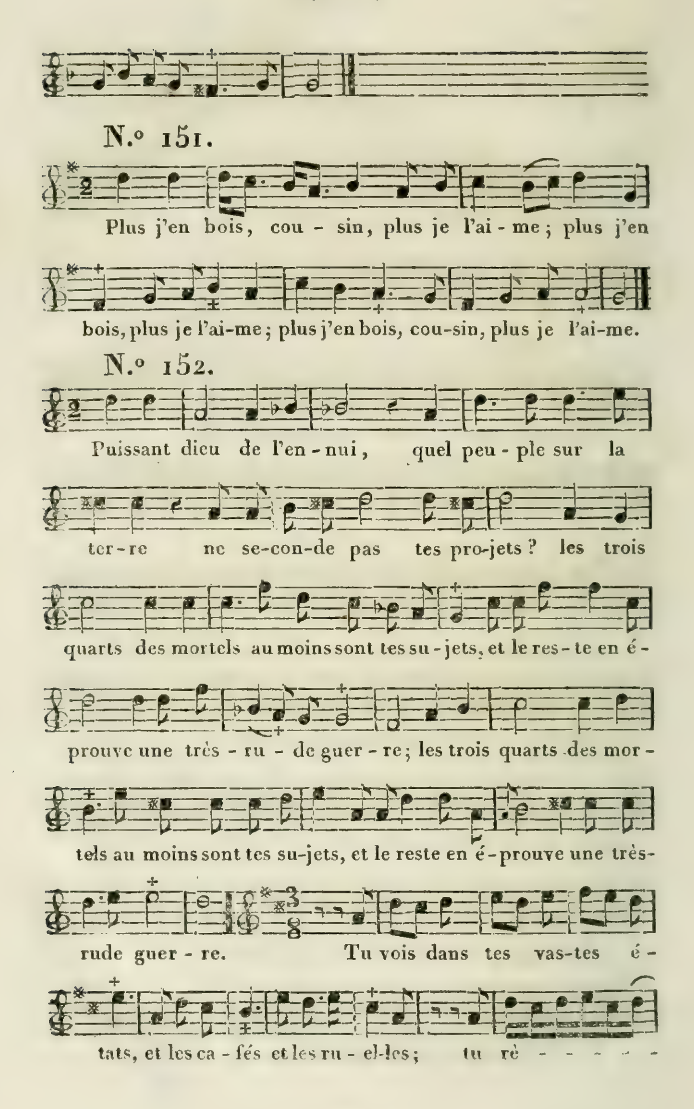

N°. 135.
De Jean de vert.
N°. 136.
Il faut
que je fi - le, fi - le.

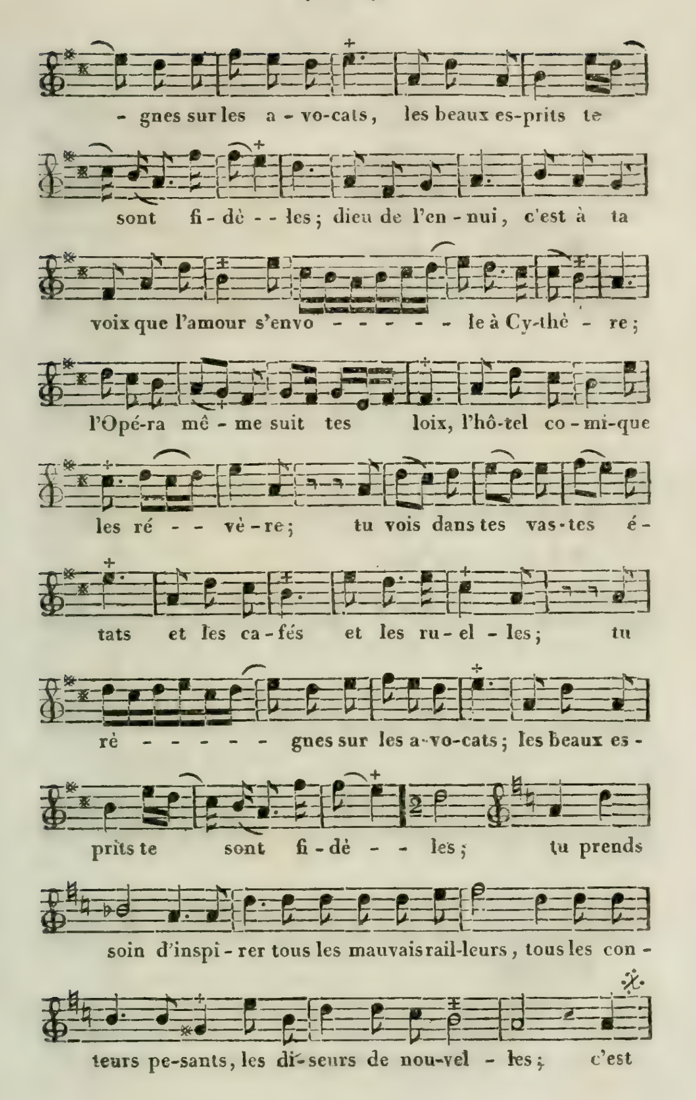

N.° 137.
D'u-ne main je tiens mon pot.
N.° 138.
Mari, dont l'humeur ja-louse au de-voir prétend ran - -
ger u-ne jeu-ne et co-quet-te é-pou-se, vous hâ-tez
l'heure du ber - ger.
N.° 139.
Bel-le bru-ne, bel-le bru-ne.
N.° 140.
Ai - ma-ble ber-gè-re, quand trom-pe-rons-nous ?
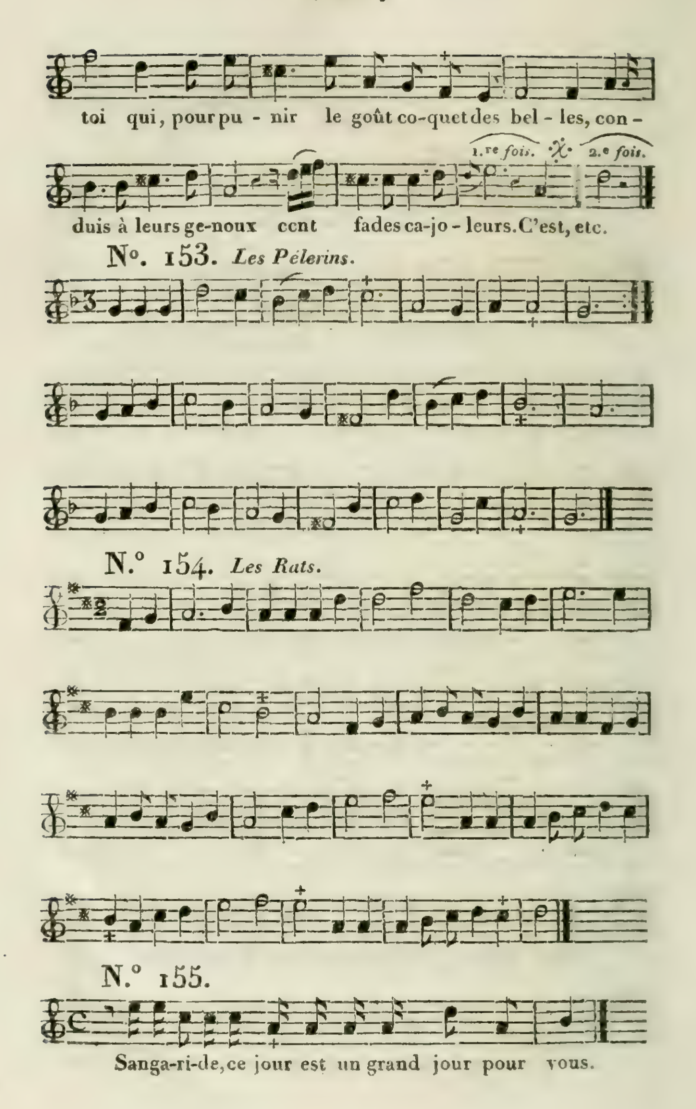

Chœur.
Quand trompe-rons-nous?
Quand trompe-rons-nous?
No. 141.
Par bonheur ou par malheur.
No. 142.
Pré-pa-rons-nous pour la fê - te nouvel - le.

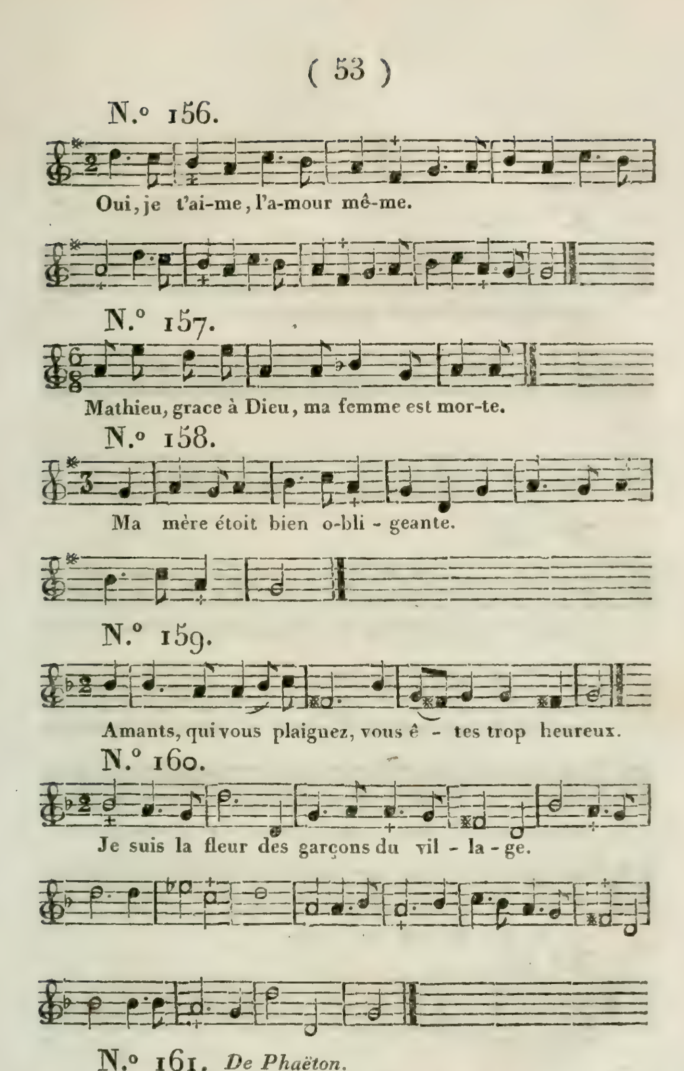

N°. 143.
Vous m'enten - dez bien.
N°. 144.
Ton hu-meur est, Ca-the - ri - ne.
N.° 145.
Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse.
N.° 146.
Morgnienne de vous.


N.° 147.
J'en suis le Jean.
N.° 148.
Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mè - ne.
N.° 149.
Un mi - - tron de Go-nes - se.
N.° 150.
En - cor un coup, qu'en peut-il ar - ri - ver ?


N.° 151.
Plus j'en bois, cou - sin, plus je l'ai - me ; plus j'en
bois, plus je l'ai-me ; plus j'en bois, cou-sin, plus je l'ai-me.
N.° 152.
Puissant dieu de l'en - nui, quel peu - ple sur la
ter - re ne se-con-de pas tes pro-jets ? les trois
quarts des mortels au moins sont tes su - jets, et le res - te en é -
prouve une très - ru - de guer - re ; les trois quarts des mor -
tels au moins sont tes su-jets, et le reste en é - prouve une très-
rude guer - re. Tu vois dans tes vas-tes é -
tats, et les ca - fés et les ru - el-les ; tu rè - - - - - -

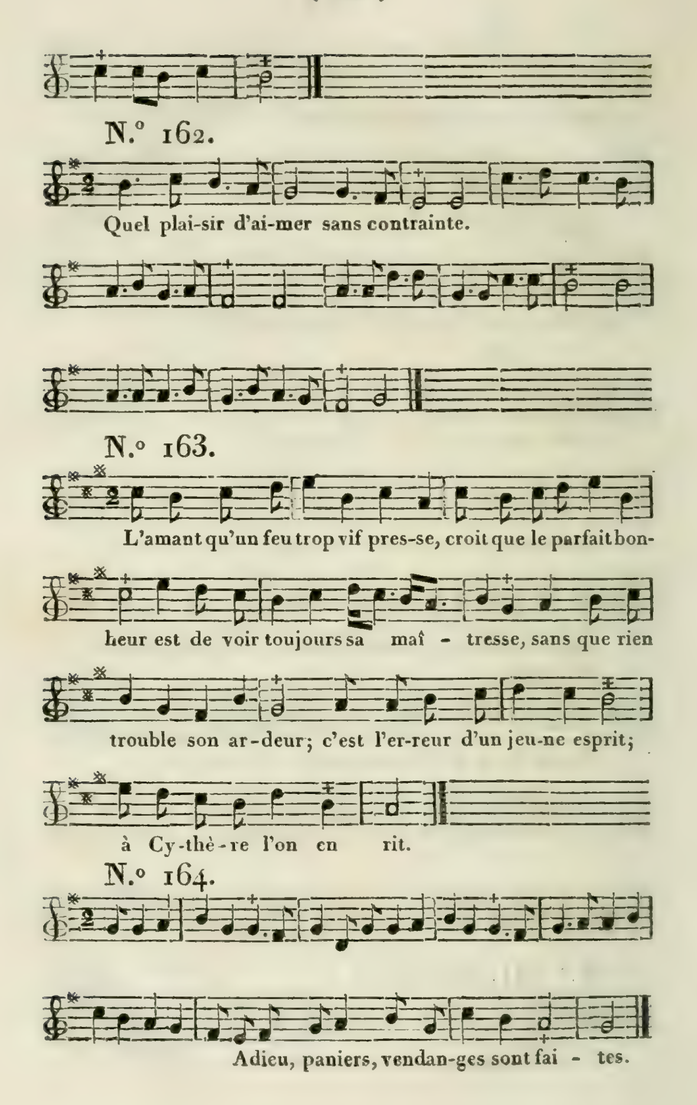

- gnes sur les a - vo-cats, les beaux es-prits te
sont fi - dè - - les; dieu de l'en - nui, c'est à ta
voix que l'amour s'envo - - - - - - le à Cy-thè - re;
l'Opé-ra mê - me suit tes loix, l'hô-tel co - mi-que
les ré - - vè - re; tu vois dans tes vas-tes é -
tats et les ca-fés et les ru - el - les; tu
rè - - - - - - gnes sur les a-vo-cats; les beaux es -
prits te sont fi - dè - - les; tu prends
soin d'inspi - rer tous les mauvais rail-leurs, tous les con -
teurs pe-sants, les di-seurs de nou-vel - les; c'est

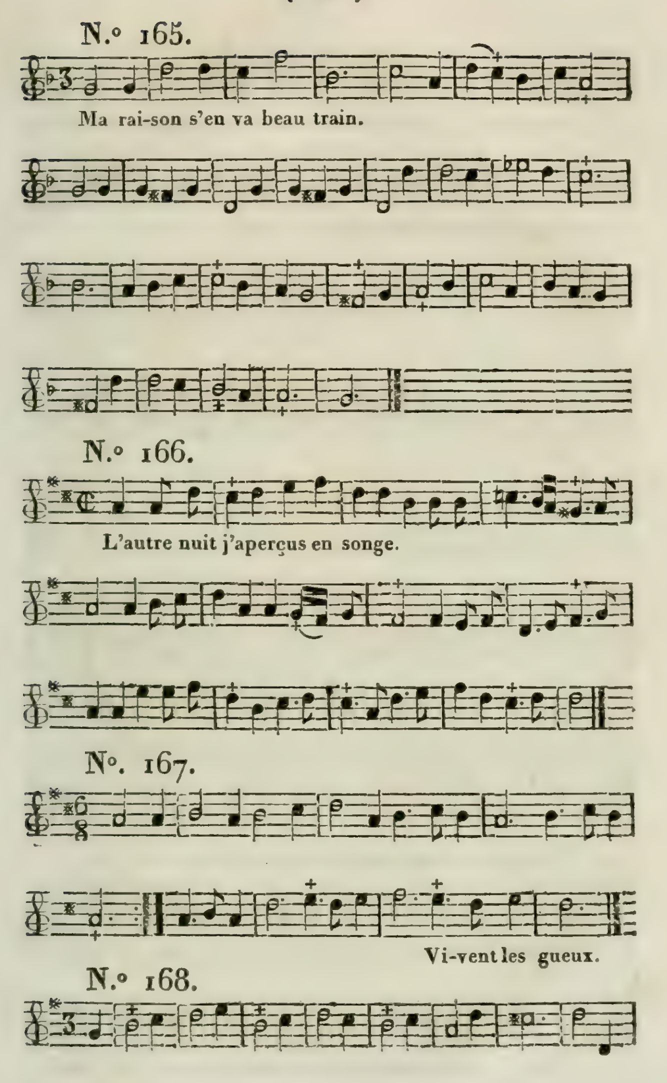

toi qui, pour pu - nir le goût co-quet des bel - les, con -
1.re fois.
2.e fois.
duis à leurs ge-noux cent fades ca-jo - leurs. C'est, etc.
N°. 153. Les Pélerins.
N.° 154. Les Rats.
N.° 155.
Sanga-ri-de, ce jour est un grand jour pour vous.

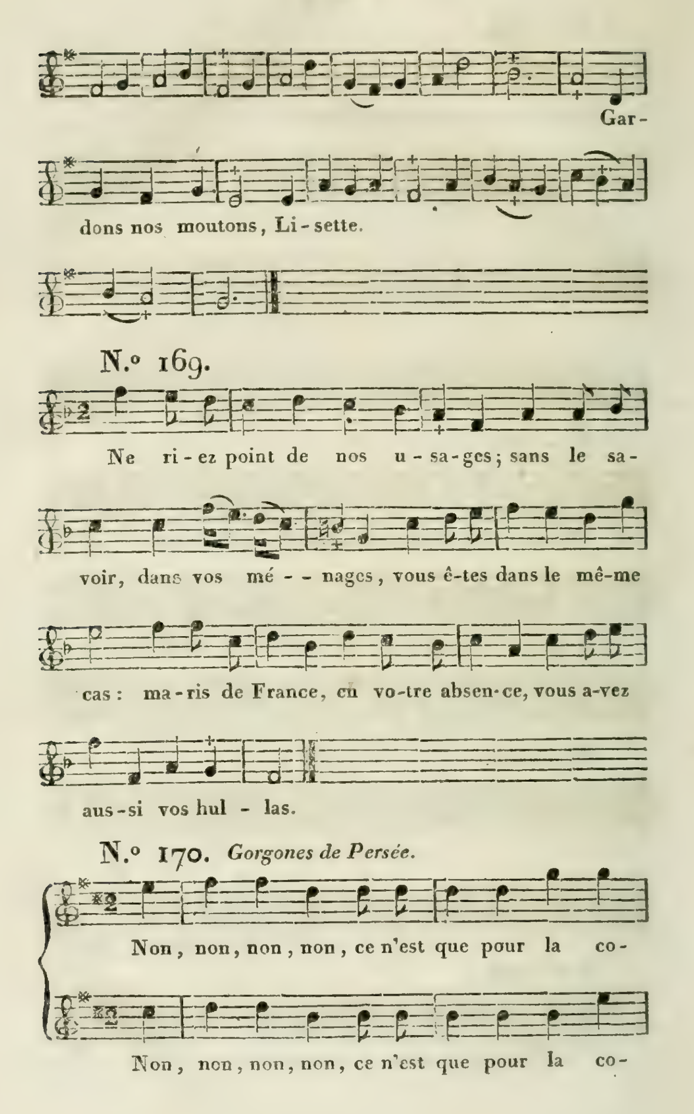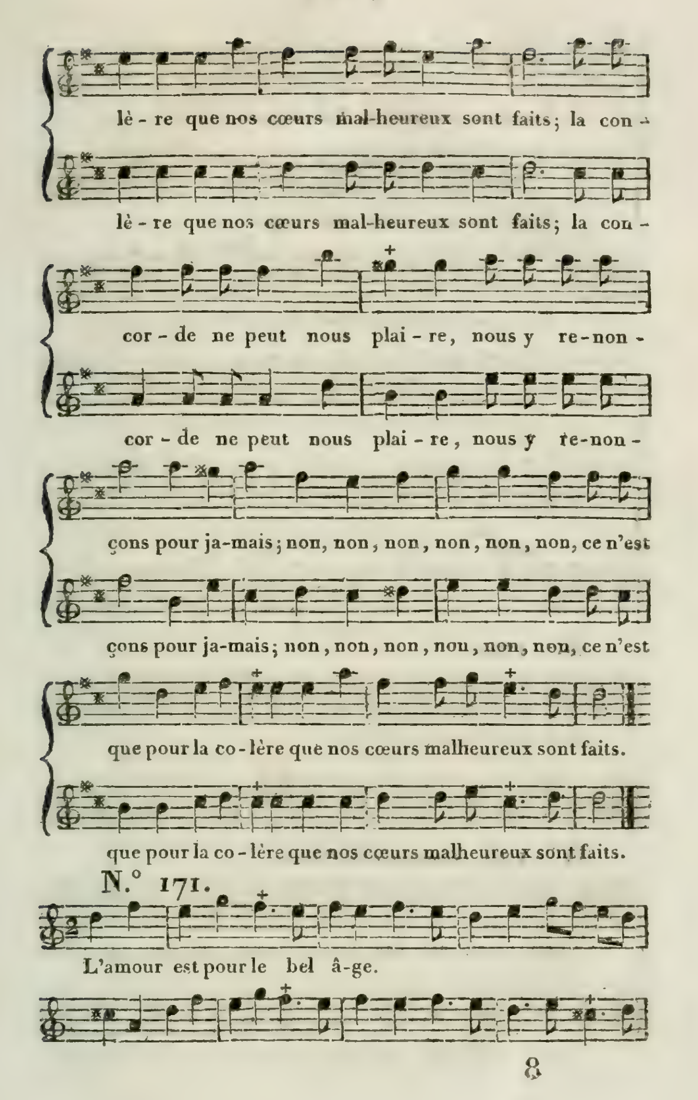


N.° 161. *De Phaëton.*

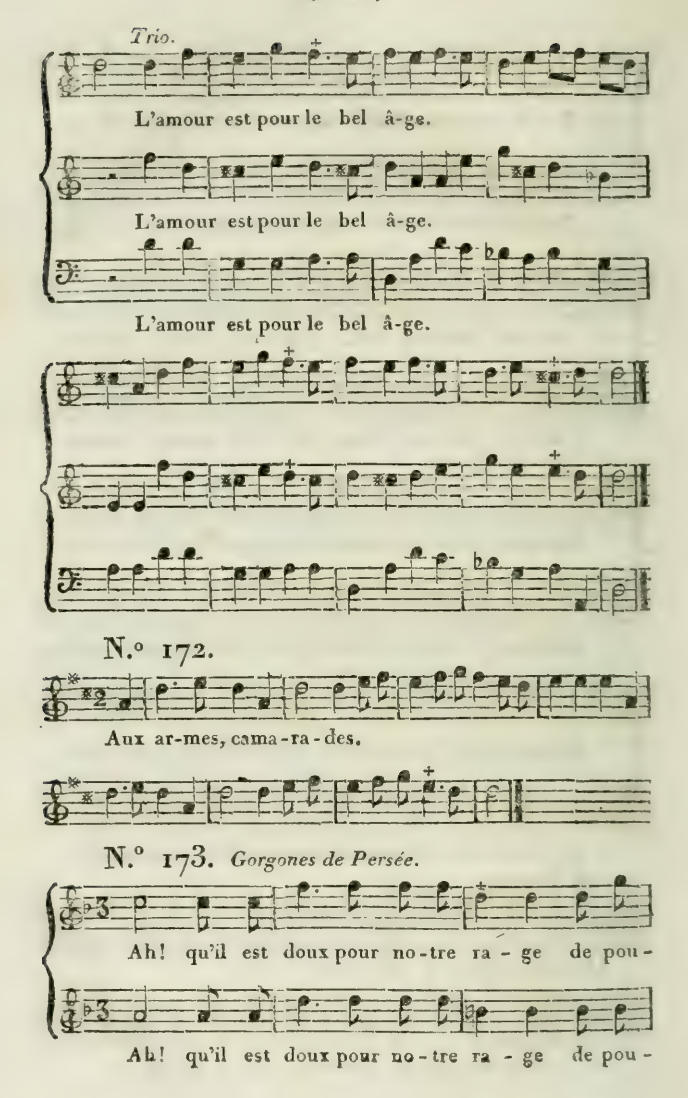
Dans cet-te pai-si-ble re-trai-te.

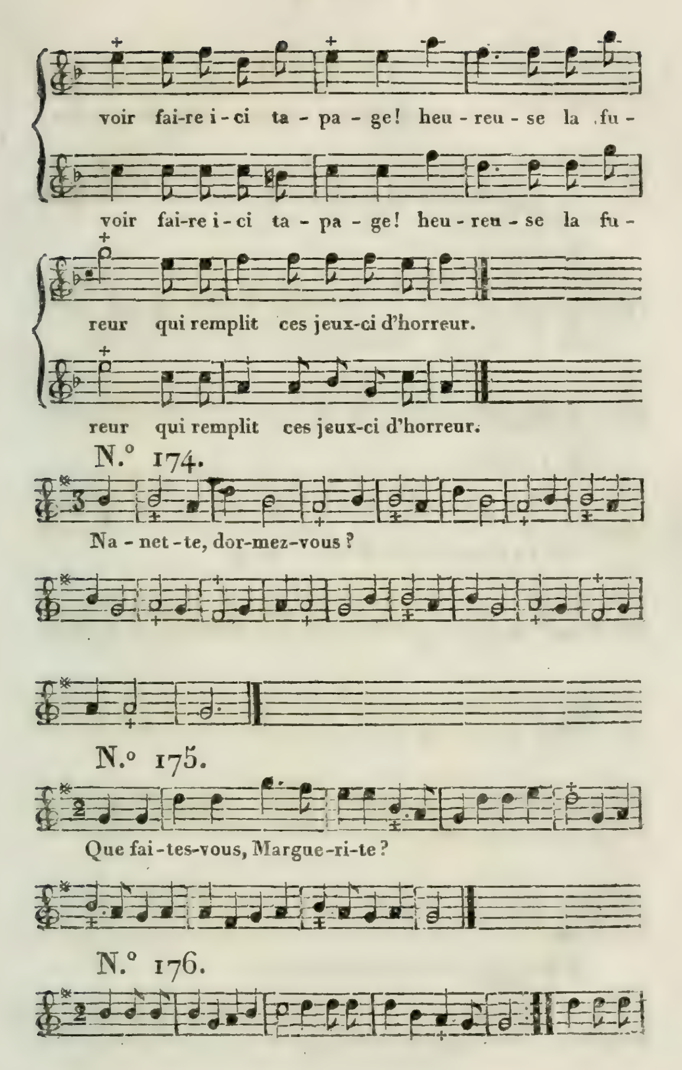

N.° 162.
Quel plai-sir d'ai-mer sans contrainte.
N.° 163.
L'amant qu'un feu trop vif pres-se, croit que le parfait bon-
heur est de voir toujours sa maî - tresse, sans que rien
trouble son ar-deur; c'est l'er-reur d'un jeu-ne esprit;
à Cy-thè-re l'on en rit.
N.° 164.
Adieu, paniers, vendan-ges sont fai - tes.

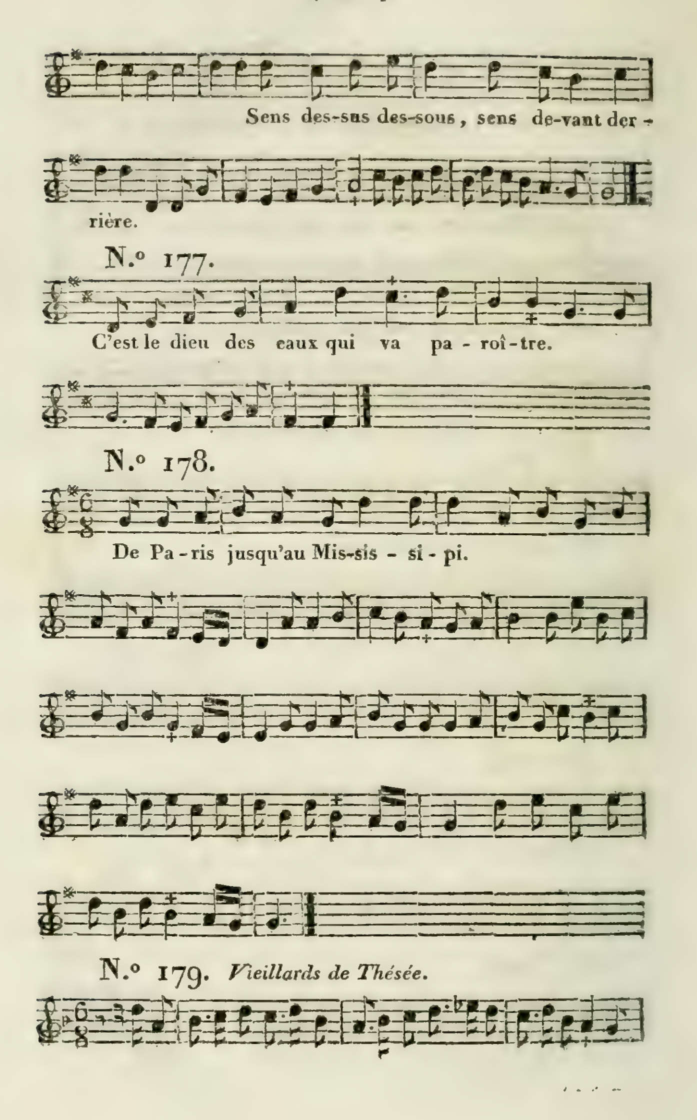

N.° 165.
Ma rai-son s'en va beau train.
N.° 166.
L'autre nuit j'aperçus en songe.
N.° 167.
Vi-vent les gueux.
N.° 168.

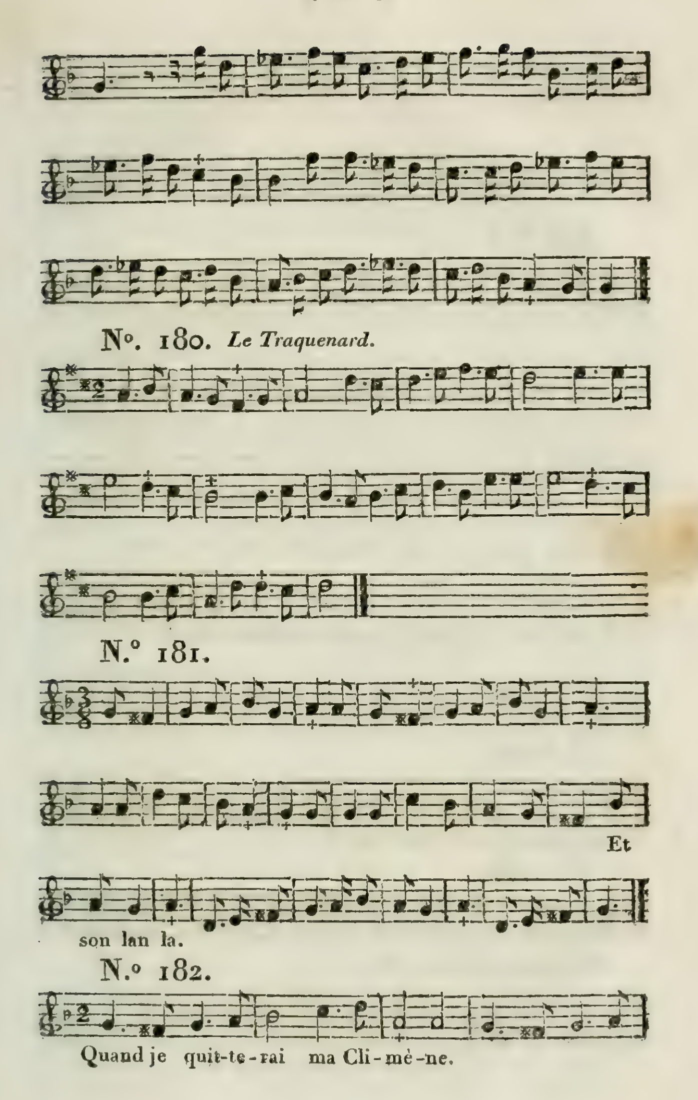

Gar-
dons nos moutons, Li-sette.
N.o 169.
Ne ri-ez point de nos u-sa-ges; sans le sa-
voir, dans vos mé - - nages, vous ê-tes dans le mê-me
cas: ma-ris de France, en vo-tre absen-ce, vous a-vez
aus-si vos hul - las.
N.o 170. Gorgones de Persée.
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-

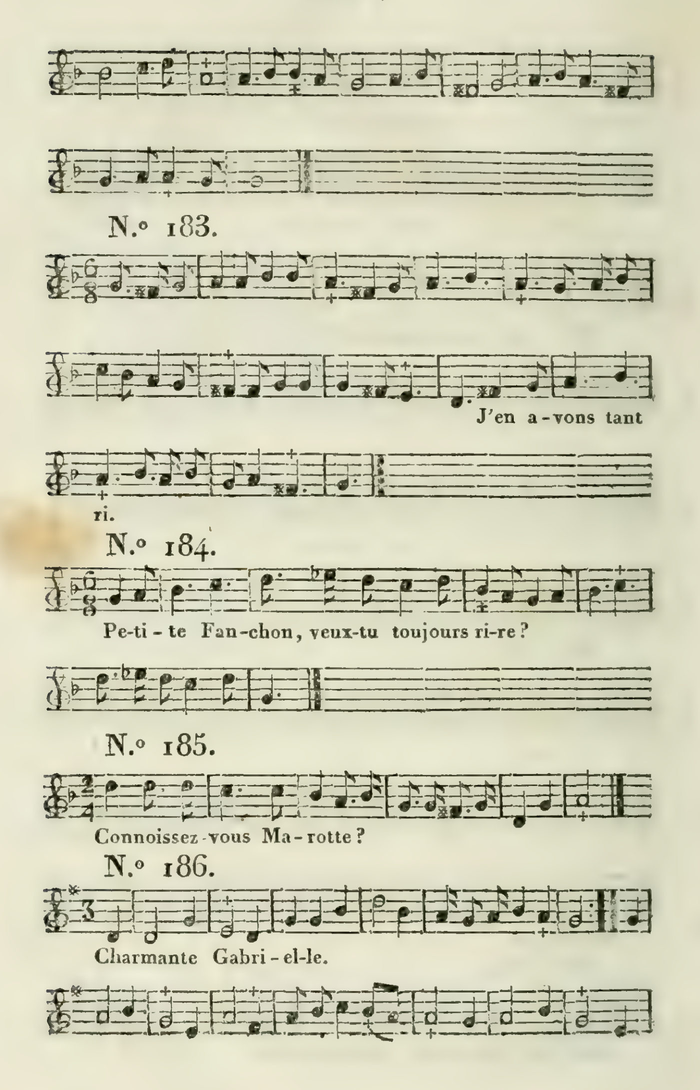

lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
N.° 171.
L'amour est pour le bel â-ge.

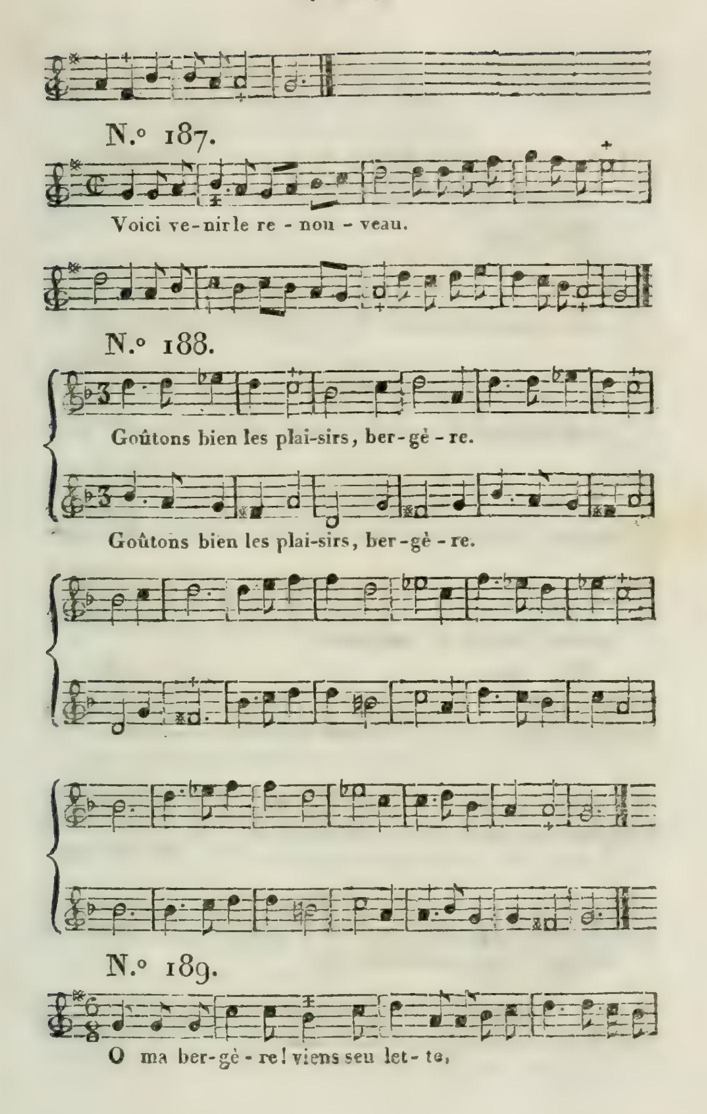

Trio.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
N.° 172.
Aux ar-mes, cama-ra-des.
N.° 173. Gorgones de Persée.
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -

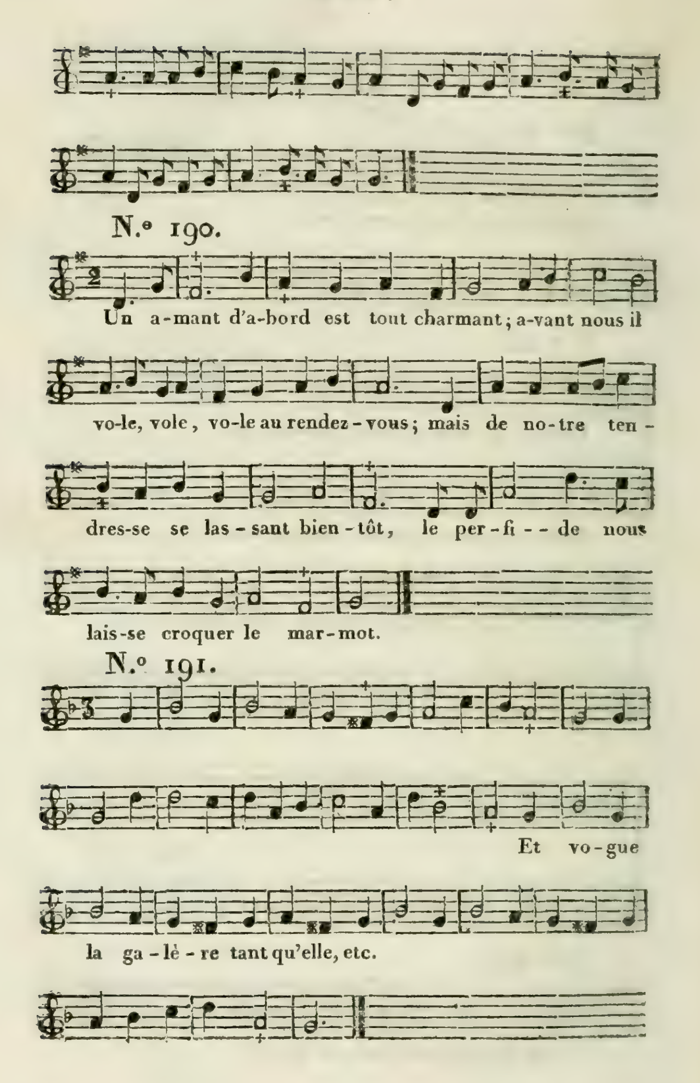

voir fai-re i-ci ta - pa - ge! heu - reu - se la fu -
voir fai-re i-ci ta - pa - ge! heu - reu - se la fu -
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
N.° 174.
Na - net - te, dor-mez-vous ?
N.° 175.
Que fai - tes-vous, Margue-ri-te ?
N.° 176.

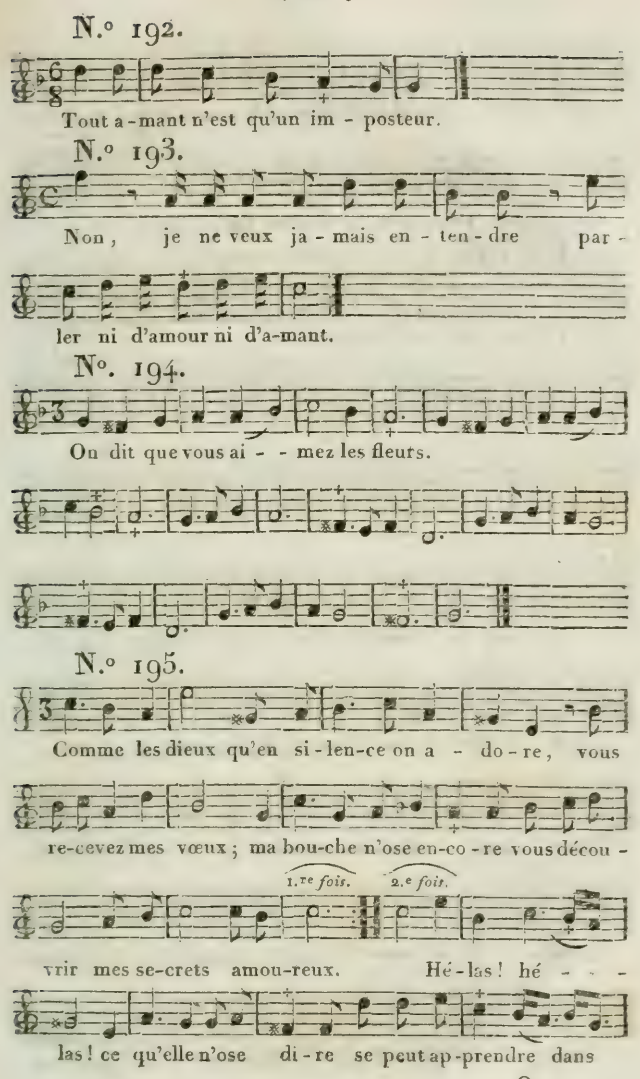

Sens des-sus des-sous, sens de-vant der -
rière.
N.o 177.
C'est le dieu des eaux qui va pa - roî-tre.
N.o 178.
De Pa-ris jusqu'au Mis-sis - si - pi.
N.o 179. Vieillards de Thésée.

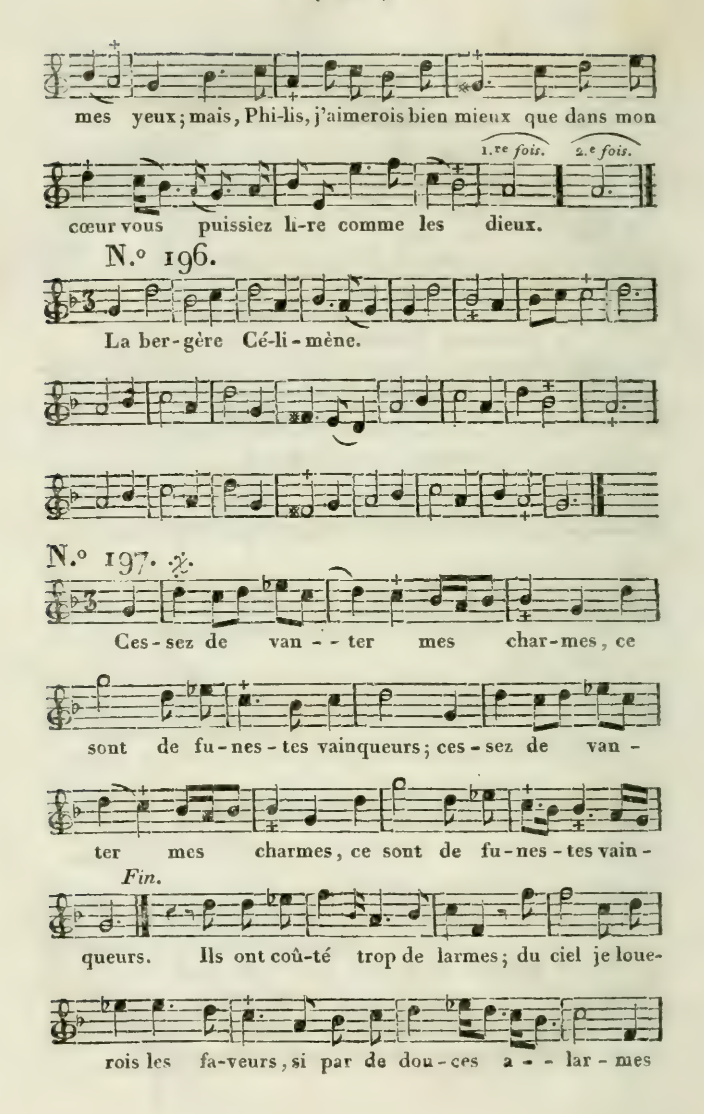

N°. 180. *Le Traquenard.*
N.° 181.
Et
son lan la.
N.° 182.
Quand je quit-te-rai ma Cli-mè-ne.

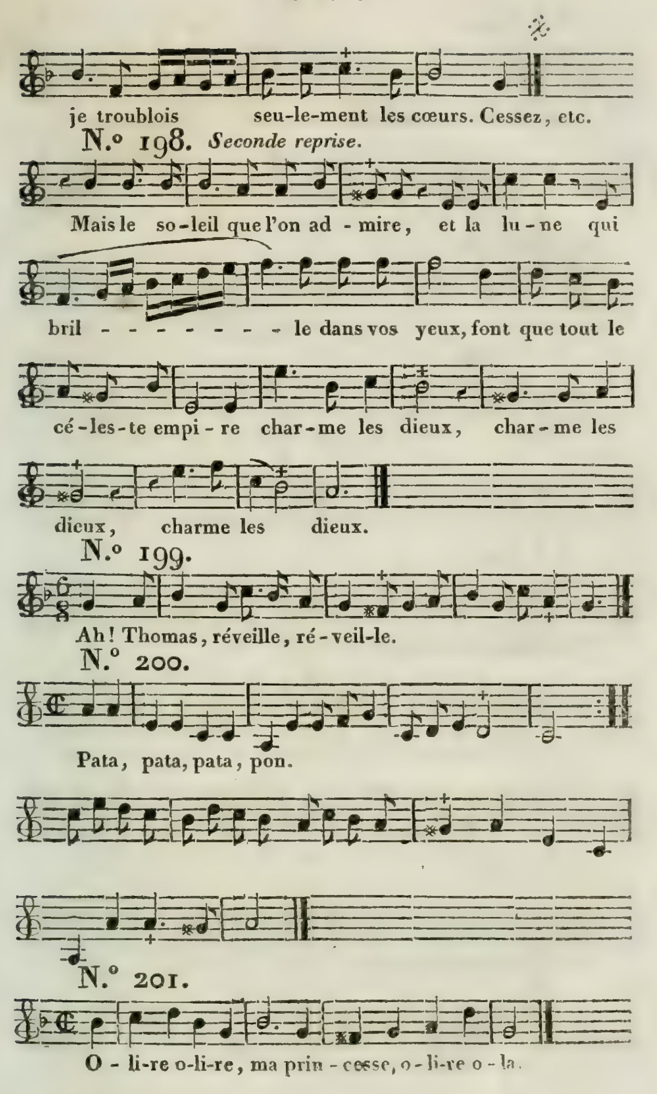

N.° 183.
J'en a-vons tant
ri.
N.° 184.
Pe-ti-te Fan-chon, veux-tu toujours ri-re?
N.° 185.
Connoissez-vous Ma-rotte?
N.° 186.
Charmante Gabri-el-le.


N.° 187.
Voici ve-nir le re - nou - veau.
N.° 188.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
N.° 189.
O ma ber-gè - re! viens seu let- te,


N.° 190.
Un a-mant d'a-bord est tout charmant; a-vant nous il
vo-le, vole, vo-le au rendez-vous; mais de no-tre ten-
dres-se se las-sant bien-tôt, le per-fi--de nous
lais-se croquer le mar-mot.
N.° 191.
Et vo-gue
la ga-lè-re tant qu'elle, etc.


N.° 192.
Tout a-mant n'est qu'un im - posteur.
N.° 193.
Non, je ne veux ja - mais en - ten - dre par -
ler ni d'amour ni d'a-mant.
N°. 194.
On dit que vous ai - - mez les fleurs.
N.° 195.
Comme les dieux qu'en si - len - ce on a - do - re, vous
re-cevez mes vœux ; ma bou-che n'ose en-co - re vous décou -
1.re fois.
2.e fois.
vrir mes se-crets amou-reux. Hé - las ! hé - - -
las ! ce qu'elle n'ose di - re se peut ap-prendre dans


mes yeux; mais, Phi-lis, j'aimerois bien mieux que dans mon
1.re fois. 2.e fois.
cœur vous puissiez li-re comme les dieux.
N.o 196.
La ber-gère Cé-li-mène.
N.o 197.
Ces-sez de van - - ter mes char-mes, ce
sont de fu-nes-tes vainqueurs; ces-sez de van -
ter mes charmes, ce sont de fu-nes-tes vain-
Fin.
queurs. Ils ont coû-té trop de larmes; du ciel je loue-
rois les fa-veurs, si par de dou-ces a - - lar-mes


je troublois seu-le-ment les cœurs. Cessez, etc.
N.° 198. Seconde reprise.
Mais le so-leil que l'on ad - mire, et la lu-ne qui
bril - - - - - - - - le dans vos yeux, font que tout le
cé-les-te empi-re char-me les dieux, char-me les
dieux, charme les dieux.
N.° 199.
Ah! Thomas, réveille, ré-veil-le.
N.° 200.
Pata, pata, pata, pon.
N.° 201.
O - li-re o-li-re, ma prin - cesse, o - li-re o - la.

N.° 202.

On dit que vos pa-rents.

N.° 203. ※

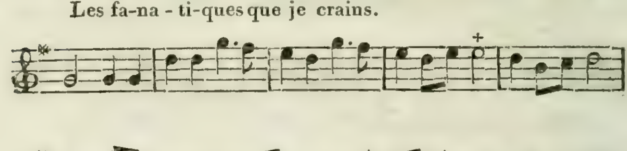
Ah! Phi-lis, je vous vis, je vous ai-me.

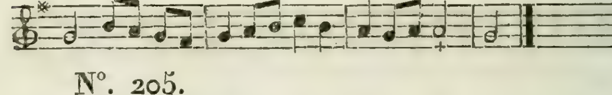
Fin.

※

N.° 204.

Les fa-na - ti-ques que je crains.

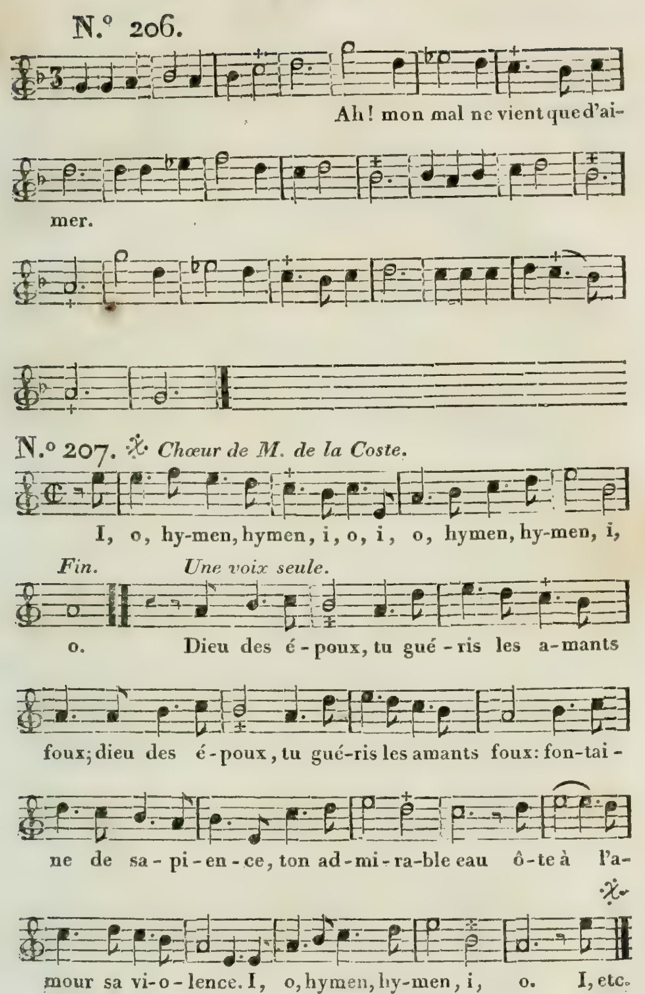




N°. 205.

Si la jeune A-net-te.




N.° 206.
Ah! mon mal ne vient que d'ai-
mer.
N.° 207. Chœur de M. de la Coste.
I, o, hy-men, hymen, i, o, i, o, hymen, hy-men, i,
Fin.
Une voix seule.
o.
Dieu des é-poux, tu gué-ris les a-mants
foux; dieu des é-poux, tu gué-ris les amants foux: fon-tai-
ne de sa-pi-en-ce, ton ad-mi-ra-ble eau ô-te à l'a-
mour sa vi-o-lence. I, o, hymen, hy-men, i, o. I, etc.

